



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

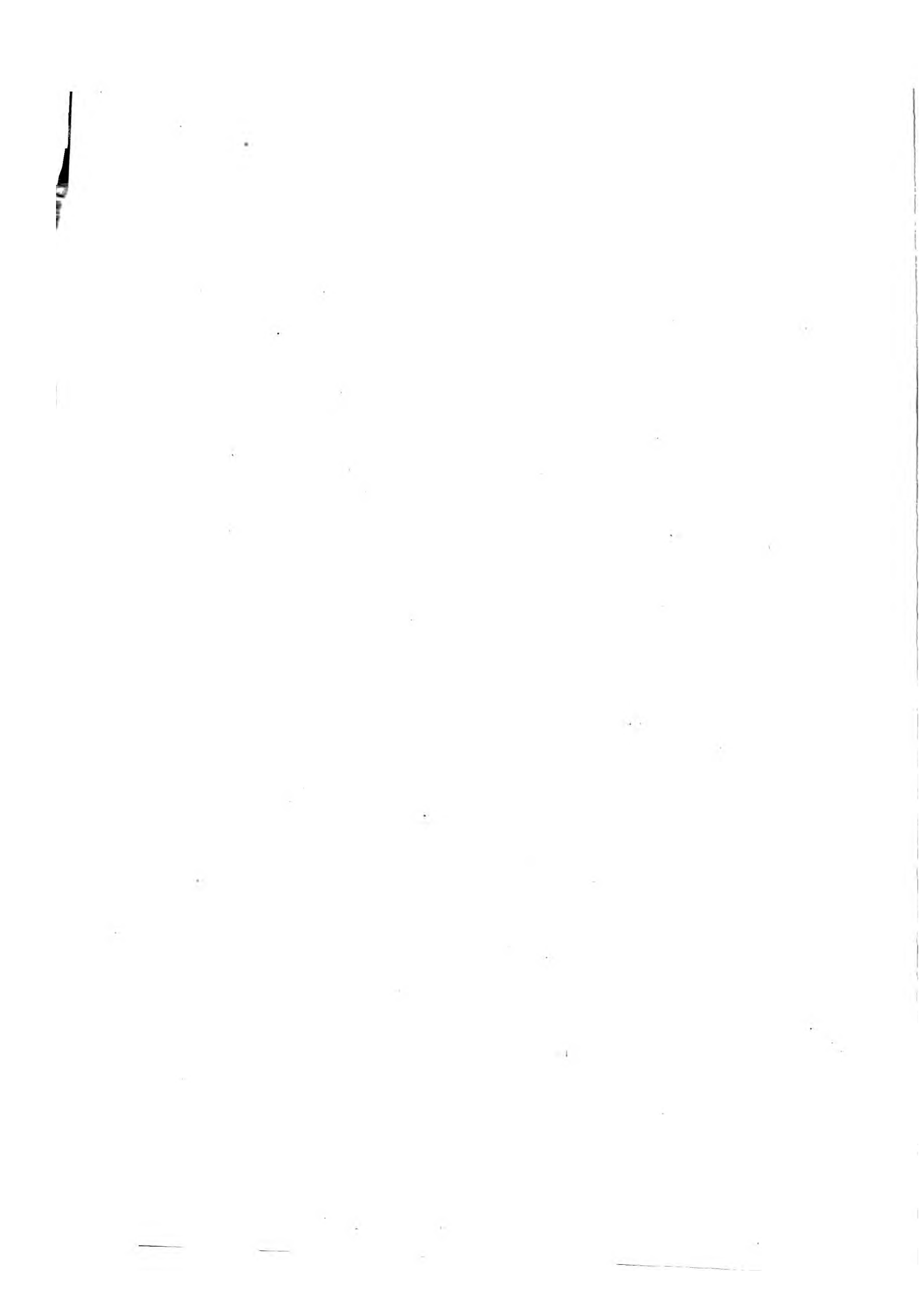
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

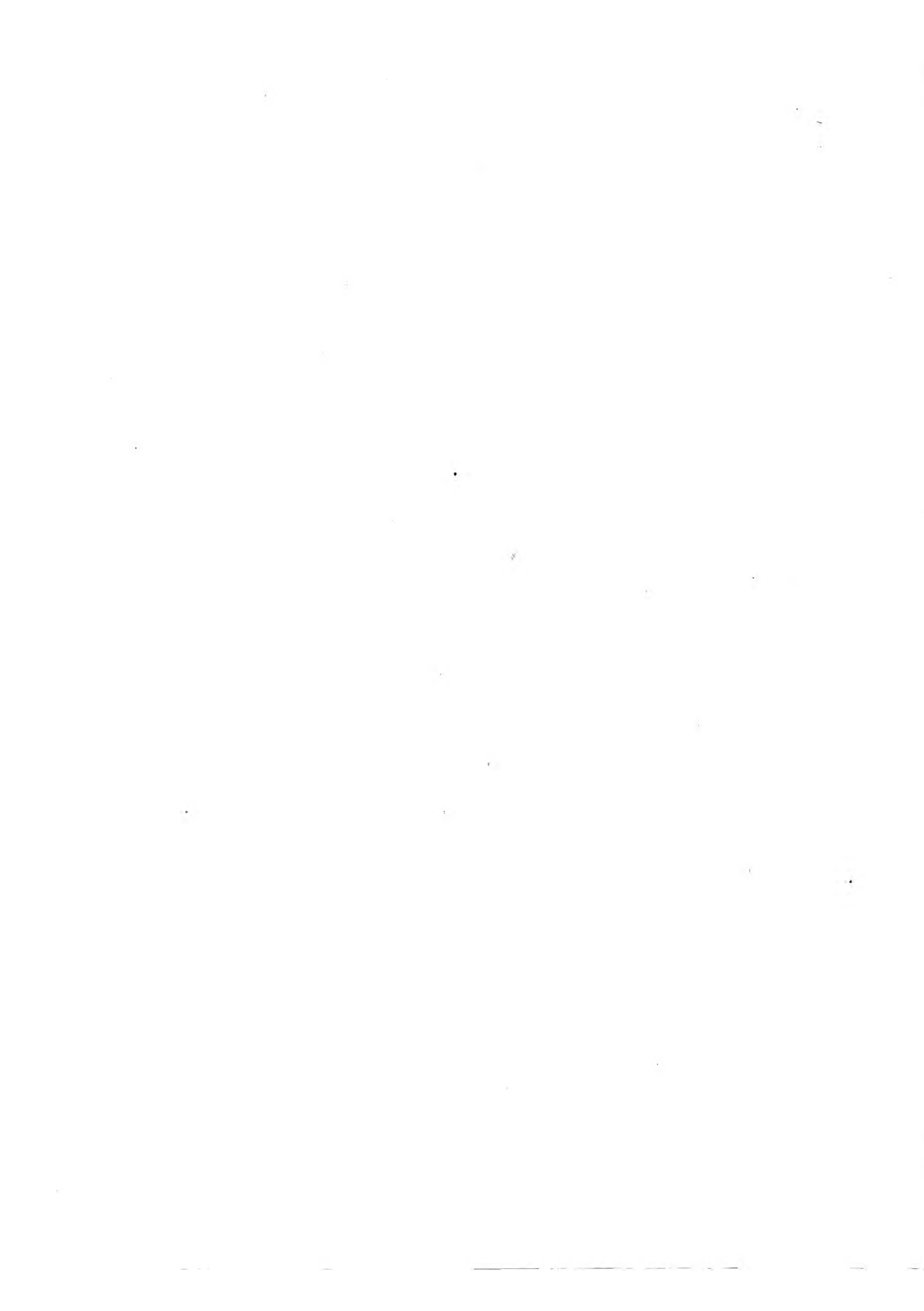


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.









LA TROISIÈME JEUNESSE
DE MADAME PRUNE



LE MARIAGE DE LOTI

ROMANS COMPLETS ILLUSTRÉS DE
PIERRE LOTI
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA TROISIÈME JEUNESSE
DE MADAME PRUNE

LE MARIAGE DE LOTI

ILLUSTRATIONS

EN COULEURS ET EN NOIR, DANS LE TEXTE ET HORS TEXTE, DE MM.
RAYMOND WOOG, A. DEVAMBEZ, R. LELONG, LOBEL-RICHE,
MANUEL ORAZI, GAUMET



EDITIONS PIERRE LAFITTE
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES,
PARIS

Copyright by LIBRAIRIE HACHETTE
Paris, 1923
Tous droits de reproduction, de traduction
— et d'adaptation réservés pour tous pays —

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Composition inédite de
R. Woog.

*Et Mme Prune a insisté sur cette solitude
du cœur que sa nouvelle situation lui laisse.*

LA TROISIÈME JEUNESSE

DE

MADAME PRUNE

AVANT-PROPOS

*A*mes chers compagnons du Redoutable, en souvenir de leur bonne camaraderie pendant nos vingt-deux mois de campagne, je dédie ce livre, où j'ai voulu seulement noter quelques-unes des choses qui nous ont amusés, sans insister jamais sur nos fatigues et nos peines.

Ce n'est qu'un long badinage, écrit au jour le jour, il y a trois ans bientôt, alors que les Japonais n'avaient pas commencé d'arroser de leur sang les plaines de la Mandchourie. Aujourd'hui, malgré la brutalité de leur agression première, leur bravoure incontestablement mérite que l'on s'incline, et je veux saluer ici, d'un salut profond et grave, les héroïques petits soldats jaunes tombés devant Port-Arthur ou vers Moukden. Mais il ne me semble pas que le respect dû à tant de morts m'oblige d'altérer l'image qui m'est restée de leur pays.

PIERRE LOTI.

Janvier 1905.



Outa Gava-Toyo Hiro.

Collect. Barboutau : Musée Guimet.

LA TROISIÈME JEUNESSE

DE

MADAME PRUNE

I

Samedi, 8 décembre 1900.

L'HORREUR d'une nuit d'hiver, par coup de vent et tourmente de neige, au large, sans abri, sur la mer échevelée, en plein remuement noir. Une bataille, une révolte des eaux lourdes et froides contre le grand souffle mondial qui les fouaille en hurlant ; une déroute de montagnes liquides, soulevées, chassées et battues, qui fuient en pleine obscurité, s'entrechoquent, écument de rage. Une aveugle furie des choses, — comme, avant les créations d'êtres, dans les ténèbres originelles ; — un chaos, qui se démène en une sorte d'ébullition glacée...

Et on est là, au milieu, ballotté dans la cohue de ces masses affreusement mouvantes et engloutissantes, rejeté de l'une à l'autre avec une violence à tout briser ; on est là, au milieu, sans recours possible, livré à tout, de minute en minute plongeant dans des gouffres, plus obscurs que la nuit, qui sont en mouvement eux aussi comme les montagnes, qui sont en fuite affolée, et qui chaque fois menacent de se refermer sur vous.

On s'est aventuré là dedans, quelques centaines d'hommes ensemble, sur une machine de fer, un cuirassé monstre, qui paraissait si énorme et si fort que, par temps plus calme, on y avait presque l'illusion de la stabilité ; on s'y était même installé en confiance, avec des chambres, des salons, des meubles, oubliant que tout cela ne reposerait jamais que sur du fuyant et du perfide, prêt à vous happer

et à vous engloutir... Mais, cette nuit, comme on éprouve bien l'instinctive inquiétude et le vertige d'être dans une maison qui ne tient pas, qui n'a pas de base... Rien nulle part, aux immenses entours, rien de sûr, rien de ferme où se réfugier ni se raccrocher; tout est sans consistance, traître et mouvant... Et en dessous, oh ! en dessous, vous guettent les abîmes sans fond, où l'on se sent déjà plonger à moitié entre chaque crête de lame, et où la grande plongée définitive serait si effroyablement facile et rapide !...

Dans la partie habitée et fermée du navire, — où, bien entendu, les objets usuels, en lamentable désarroi, se jettent brutalement les uns sur les autres, avec des poussées et des repoussées stupides, — on était jusqu'à cette heure à peu près à couvert de la mouillure des lames, et le grand bruit du dehors, atténué par l'épaisseur des murailles de fer, ne bourdonnait que sourdement, avec une monotonie sinistre. Mais voici, au cœur même de ce pauvre asile, si entouré d'agitation et de fureur, un bruit soudain, très différent de la terrible symphonie ambiante, un bruit qui éclate comme un coup de canon et qui s'accompagne aussitôt d'un ruissellement de cataracte : un sabord vient d'être défoncé par la mer, et l'eau noire, l'eau froide, entre en torrent dans nos logis.

Pour nous, peu importe ; mais, tout à l'arrière du cuirassé, il y a notre pauvre amiral, cette nuit-là entre la vie et la mort. Après les longues fatigues endurées dans le golfe de Petchili, pendant le débarquement du corps expéditionnaire, on l'emmenait au Japon pour un peu de repos dans un climat plus doux ; et l'eau noire, l'eau froide envahit aussi la chambre où presque il agonise.

Vers une heure du matin, là-bas, là-bas apparaît un petit feu, qui est stable, dirait-on, qui ne danse pas la danse macabre comme toutes les choses ambiantes ; il est très loin encore ; à travers les rafales et la neige aveuglantes, on le distingue à peine, mais il suffit à témoigner que dans sa direction existe du *solide*, de la terre, du roc, un morceau de la charpente du monde. Et nous savons que c'est la pointe avancée de l'île japonaise de Kiu-Siu, où nous trouverons bientôt un refuge.

Avec la confiance absolue que l'on a maintenant en ces petites lueurs, interchangeables et presque éternelles comme les étoiles, que les hommes de nos jours entretiennent au bord de tous les rivages, nous nous dirigeons d'après ce phare, dans la tourmente où les yeux ne voient que lui ; sur ses indications seules, nous contour-nons des caps menaçants, qui sont là mais que rien ne révèle tant il fait noir, et des îlots, et des roches sournoises qui nous briseraient comme verre.

Presque subitement nous voici abrités de la fureur des lames, la paix s'impose sur les eaux, et, sans avoir rien vu, nous sommes entrés dans la grande baie de Nagasaki. Les choses aussitôt retrouvent leur immobilité, avec la notion de la verticale qu'elles avaient si complètement perdue ; on se tient debout, on marche droit sur des planches qui ne se dérobent plus ; la danse épuisante a pris fin, — on oublie ces abîmes obscurs, dont on avait si bien le sentiment tout à l'heure.

A l'aveuglette, le grand cuirassé avance toujours dans les ténèbres, dans le vent d'hiver qui siffle et dans les tourbillons de neige ; transis de froid et de mouillure, nous devons être à présent à mi-chemin de cet immense couloir de montagnes qui conduit à la ville de madame Chrysanthème.

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



La salle de réception où nous sommes douze, les guéchas comprises (page 27).



En effet, d'autres feux par myriades commencent à scintiller, de droite et de gauche sur les deux rives, et c'est Nagasaki, étagée là en amphithéâtre, — Nagasaki singulièrement agrandie, à ce qu'il me semble, depuis quinze ans que je n'y étais venu.

Le bruit et la secousse de l'ancre qui tombe au fond, et la fuite de l'énorme chaîne de fer destinée à nous tenir : c'est fini, nous sommes arrivés ; dormons en paix jusqu'au matin.

Demain donc, au réveil, quand le jour sera levé, le Japon, après quinze années, va me réapparaître, là tout autour et tout près de moi. Mais j'ai beau le savoir de la façon la plus positive, je ne parviens pas à me le figurer, sous cette neige, dans ce froid et ces ténèbres de décembre, — mon arrivée de jadis, ici-même, ne m'ayant laissé que des souvenirs de voluptueux été, de chaude langueur : tout le temps des cigales éperdument bruissantes, une ombre exquise, une nuit verte criblée de rayons de soleil, d'admirables verdurees partout suspendues et retombant des hauts rochers jusque sur la mer..

II

Dimanche, 9 décembre 1900.

Réveillé tard, après une telle nuit de grande secouée, j'ouvre mon sabord, pour saluer le Japon.

Et il est bien là, toujours le même, à première vue du moins, mais uniformément feutré de neige, sous un pâle soleil qui me dérouté et que je ne lui connaissais point. Les arbres verts, qui couvrent encore les montagnes comme autrefois, cèdres, camélias et bambous, sont poudrés à blanc, et les toits des maisonnettes de faubourg, qui grimpent vers les sommets, ressemblent dans le lointain à des myriades de petites tables blanches.

Aucune mélancolie de souvenir, à revoir tout cela, qui reste joli pourtant sous le suaire hivernal ; aucune émotion : les pays où l'on n'a ni aimé ni souffert ne vous laissent rien. Mais c'est étrange, au seul aspect de cette baie, quantité de choses et de personnages oubliés se représentent à mon esprit : certains coins de la ville, certaines demeures, et des figures de Nippons et de Nipponnes, des expressions d'yeux ou de sourire. En même temps, des mots de cette langue, qui semblait à jamais sortie de ma mémoire, me reviennent à la file ; je crois vraiment qu'une fois descendu à terre je saurai encore parler japonais.

Au soleil de deux heures, la neige est partout fondue. Et on voit mieux alors toutes les transformations qui se dissimulaient ce matin sous la couche blanche.

Çà et là des tuyaux d'usine ont coquettement poussé, et noircissent de leur souffle les environs. Là-bas, là-bas, au fond de la baie, le vieux Nagasaki des temples et des sépultures semble bien être resté immuable, — ainsi que ce faubourg de Dioudjendji que j'habitais, à mi-montagne ; — mais, dans la concession européenne, et partout sur les quais nouveaux, que de bâtisses modernes, en style de n'importe où ! Que d'ateliers fumants, de magasins et de cabarets !

Et puis, où sont donc ces belles grandes jonques, à membrure d'oiseau, qui avaient la grâce des cygnes? La baie de Nagasaki jadis en était peuplée; majestueuses, avec leur poupe de trirème, souples, légères, on les voyait aller et venir par tous les vents; des petits athlètes jaunes, nus comme des antiques, manœuvraient lestement leurs voiles à mille plis, et elles glissaient en silence parmi les verdurees des rives. Il en reste bien encore quelques-unes, mais caduques, déjetées, et que l'on dirait perdues aujourd'hui dans la foule des affreux batelets en fer, remorqueurs, chalands, vedettes, pareils à ceux du Havre ou de Portsmouth. Et voici de lourds cuirassés, des « destroyers » difformes, qui sont peints en ce gris sale, cher aux escadres modernes, et sur lesquels flotte le pavillon japonais, blanc orné d'un soleil rouge.

Le long de la mer, quel massacre! Ce manteau de verdure, qui jadis descendait jusque dans l'eau, qui recouvrait les roches même les plus abruptes, et donnait à cette baie profonde un charme d'éden, les hommes l'ont tout déchiqueté par le bas; leur travail de malfaisantes fourmis se révèle partout sur les bords; ils ont entaillé, coupé, gratté, pour établir une sorte de chemin de ronde, que bordent aujourd'hui des usines et de noirs dépôts de charbon.

Et très loin, très haut sur la montagne, qu'est-ce donc qui persiste de blanc, après que la neige est fondue? Ah! des lettres, — japonaises, il est vrai, — des lettres blanches, longues de dix mètres pour le moins, formant des mots qui se lisent d'une lieue: un système d'affichage américain; une réclame pour des produits alimentaires!

III

Mardi, 11 décembre.

Un soleil d'arrière-automne, chaud sans excès, lumineux comme avec nostalgie, tel, à cette saison, le soleil au midi de l'Espagne; un soleil idéal, s'attardant à dorer les vieilles pagodes, à mûrir les oranges et les mandarines des jardinets mignards...

De peur d'être trop déçu, j'ai préféré attendre ce beau temps-là, pour quitter mon navire et faire ma première visite au Japon.

Donc, aujourd'hui seulement, surlendemain de mon arrivée, me voici errant au milieu des maisonnettes de bois et de papier, un peu désorienté d'abord par tant de changements survenus dans les quartiers voisins de la mer, et puis me reconnaissant davantage aux abords des grands temples, au fin fond du vieux Nagasaki purement japonais.

Quoi qu'on en ait dit, il existe bien toujours, ce Japon lointain, malgré le vent de folie qui le pousse à se transformer et à se détruire. Quant à la mousmé, je la retrouve toujours la même, avec son beau chignon d'ébène vernie, sa ceinture à grandes coques, sa révérence et ses petits yeux si bidadés qu'ils ne s'ouvrent plus; son ombrelle seule a changé: au lieu d'être à mille nervures et en papier peint, la voilà, hélas! en soie de couleur sombre, et baleinée à la mode occidentale. Mais la mousmé est encore là, pareillement attifée, aussi gentiment comique, et d'ailleurs innombrable, emplissant les rues de sa grâce mièvre et de son rire. Du côté des hommes, les gra-

cieux chapeaux melons et les petits complets d'Occident ne sont pas sensiblement plus nombreux que jadis; on dirait même que la vogue en est passée.

Comme c'est drôle: j'ai été quelqu'un de Nagasaki, moi, il y a longtemps, longtemps, il y a beaucoup d'années!... Je l'avais presque oublié, mais je me le rappelle de mieux en mieux, à mesure que je m'enfonce dans cette ville étrange. Et mille choses me jettent au passage un mélancolique bonjour, avec une petite gerbe de souvenirs, — mille choses: les cèdres centenaires penchés autour des pagodes, les monstres de granit qui veillent depuis des âges sur les seuils, et les vieux ponts courbes aux pierres rongées par la mousse.

Des bonjours mélancoliques, disais-je... Mélancolie des quinze ans écoulés depuis que nous nous sommes perdus de vue, voilà tout. Par ailleurs, pas plus d'émotion que le jour de l'arrivée: c'était donc bien sans souffrance et sans amour que j'avais passé dans ce pays.

Ces quinze années pourtant ne pèsent guère sur mes épaules. Je reviens au pays des mousmés avec l'illusion d'être aussi jeune que la première fois, et, ce que je n'aurais pu prévoir, bien moins obsédé par l'angoisse de la fuite des jours; j'ai tant gagné sans doute en détachement que, plus près du grand départ, je vis comme s'il me restait au contraire beaucoup plus de lendemains. En vérité, je me sens disposé à prendre gaîment notre séjour imprévu dans cette baie, qui est encore, à ce qu'il semble, l'un des coins les plus amusants du monde.

Sur le soir de cette journée, presque sans l'avoir voulu, je suis ramené vers Dioudjendji, le faubourg où je demeurais: l'habitude peut-être, ou bien quelque attirance inavouée des sourires de madame Prune... Je monte, je monte, me figurant que je vais arriver tout droit. Mais, qui le croirait? dans ces petits chemins jadis si familiers, je m'embrouille comme dans un labyrinthe, et me voici tournant, retournant, incapable de reconnaître ma demeure.

Tant pis! ce sera pour un autre jour, peut-être. Et puis, j'y tiens si peu!

IV

Jeudi, 13 décembre.

J'ai eu le plaisir de rencontrer ce matin au marché madame Renoncule, ma belle-mère, à peine changée; ces quinze ans n'ont pour ainsi dire pas altéré les beaux restes que je lui connaissais, et nous nous sommes salués sans la moindre hésitation.

Elle a été on ne peut plus aimable, et m'a convié à un grand dîner, où je dois revoir quantité de belles-sœurs, de nièces et de cousines. En outre, elle m'a appris que sa fille, madame Chrysanthème, était très avantageusement établie, dans une ville voisine, mariée en justes noces à un M. Pinson, fabricant de lanternes en gros; toutefois le ciel se refuse, hélas! à bénir cette union, qui demeure obstinément stérile, et c'est le seul nuage à ce bonheur.

Le dîner de famille, auquel je n'ai pas cru devoir refuser de prendre part, promet

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



L'horreur d'une nuit d'hiver, au large, sur la mer échevelée (p. 7).

d'être nombreux et cordial. Mon fidèle serviteur Osman, que j'ai présenté comme un jeune cousin, y assistera aussi. Mais ma belle-mère qui, dans les situations les plus délicates ne perd jamais le sentiment des nuances, a jugé plus convenable que monsieur et madame Pinson n'y fussent point conviés.

V

Samedi, 15 décembre.

Je m'ennuyais aujourd'hui dans Motokagomachi, — qui est la rue élégante et un peu modernisée de la ville, la rue où quelques boutiques s'essaient à avoir des glaces, des étalages à l'européenne ; je m'ennuyais, et l'idée m'est venue, pour me distraire de recourir aux guéchas, comme nous faisons jadis...

Des guéchas, pour sûr il devait y en avoir encore, bien que, au Japon, tout s'en aille. Et je m'en suis ouvert à l'homme-coureur qui, depuis un moment, me voitrait de toute la vitesse de ses jambes musclées et trapues :

« Monsieur, m'a-t-il répondu, je vais vous conduire dans une de nos maisons-de-thé les plus élégantes, qui s'appelle la « Maison de la Grue », et l'on s'empressera de contenter votre caprice. »

(Je prie que l'on ne s'y trompe pas : dans cette appellation, le mot *grue* (o tsuru) ne désigne qu'un oiseau.)

C'est tout à côté de Motokagomachi, dans une ruelle ; on entre par un petit portique d'apparence comme il faut ; on traverse un bijou de petit jardin où il y a des montagnes naines, des rocailles de poupée, des vieux arbres en miniature ; et la Maison de la Grue est au fond, très accueillante et très discrète. Comme les Européens n'y fréquentent guère, elle a conservé sa minutieuse propreté japonaise ; je me déchausse en entrant, et deux servantes, à mon aspect, tombent à quatre pattes le nez contre le plancher, suivant la pure étiquette d'autrefois, que je croyais perdue. Au premier étage, dans une grande pièce blanche qui est vide et sonore, on m'installe par terre, sur des coussins de velours noir, et on se prosterne à nouveau pour attendre mes ordres.

Voici. Je désire louer pour une heure une guécha, c'est-à-dire une musicienne, et une maïko, c'est-à-dire une danseuse. C'est très bien : on va prévenir deux de ces dames, qui habitent le quartier et travaillent d'ordinaire pour la maison.

En attendant qu'elles viennent, la dînette obligatoire m'est apportée avec mille grâces, sur des amours de petits plateaux... Décidément, il existe encore, mon Japon de jadis, celui du temps de Chrysanthème et du temps de ma jeunesse ; je reconnais tout cela, les tasses minuscules, les bâtonnets en guise de fourchette, le réchaud de bronze dont les poignées figurent des têtes de monstre, — et surtout les révérences, les petits rires engageants, les continuelles minauderies des servantes.

Mais j'avais connu ces choses à la splendeur de l'été ; or, je les retrouve en décembre, et l'hiver de l'année, — peut-être aussi l'hiver de ma vie, — me rendent leur mièvrerie par trop triste, intolérablement triste...

Qu'on se dépêche de m'amener ces dames. Je gèle et je m'ennuie, là tout seul, pieds nus sur ces nattes blanches. Un petit vent, rafraîchi à la neige, passe en gémissant entre les panneaux de papier qui servent de murailles ; à part ma dînette, posée à terre, et mes coussins de velours noir, rien dans cette vaste chambre, rien qu'un frêle bouquet là-bas, dans un vase, sur un trépied de laque, — un bouquet d'un goût exquis, j'en conviens ; mais c'est égal, cette nudité absolue est pour me geler davantage encore. J'ai froid, froid jusqu'à l'âme ; je me sens ridicule et pitoyable, accroupi au milieu de la solitude qu'est cette chambre. Vite, qu'on m'amène ces dames, ou je m'en vais !

— Patience, monsieur, me dit-on avec mignardise ; patience, on lisse leur chignon, elles se parent !

Pour me donner le change sur la lenteur de cette toilette, on m'apporte un par un divers accessoires : d'abord la guitare à long manche, enveloppée d'une housse en crépon rouge, et la spatule d'ivoire pour en gratter les cordes ; ensuite un coffre léger, — en laque, il va sans dire, — contenant les masques variés de la danseuse, ses fleurs en papier de riz, ses banderoles de soie ; tout son petit bagage de saltimbanque raffinée, exotique, extra-lointaine.

Enfin, des froufrous dans l'escalier, des rires d'enfant, des pas légers qui montent : « Les voilà, monsieur, les voilà ! » Il était temps, j'allais me lever pour partir.

Entre d'abord une frêle créature, un diminutif de jeune fille, en longue robe de

crépon gris souris, avec une ceinture rose fleur-de-pêcher, nouée par derrière et dont les coques ressemblent aux ailes d'un papillon géant qui se serait posé là. C'est mademoiselle Matsuko, la musicienne, qui se prosterne ; le hasard m'a bien servi, car elle est fine et jolie.

Ensuite paraît le plus étrange petit être que j'aie jamais vu dans mes courses par le monde, moitié poupée et moitié chat, une de ces figures qui, du premier coup, se gravent, par l'excès même de leur bizarrerie, et que l'on n'oublie plus. Elle s'avance, en souriant du coin de ses yeux bridés ; sa tête, grosse comme le poing, se dresse invraisemblable, sur un cou d'enfant, un cou trop long et trop mince, et son petit corps de rien se perd dans les plis d'une robe extravagante, à grands ramages, à grands chrysanthèmes dorés. C'est mademoiselle Pluie-d'Avril, la danseuse, qui se prosterne aussi.

Elle avoue treize ans, mais, tant elle est petite, menue, fluette, on lui en donnerait à peine huit, n'était parfois l'expression de ses yeux câlins et drôles où passe furtivement, entre deux sourires très enfantins, un peu de féminité précoce, un peu d'amertume. Telle quelle, délicieuse à regarder dans ses falbalas d'Extrême-Asie, déroutante, ne ressemblant à rien, indéfinissable et insexuée.

Je ne m'ennuie plus, je ne suis plus seul ; j'ai rencontré le jouet que j'avais peut-être vaguement désiré toute ma vie : un petit chat qui parle.

Avant que la représentation commence, je dois faire les honneurs de ma dînette à mes impayables petites invitées ; donc, sachant depuis longtemps les belles manières nipponnes, je lave *moi-même*, dans un bol d'eau chaude, apporté à cet usage, la tasse en miniature où j'ai bu, j'y verse quelques gouttes de saki, et les offre successivement aux deux mousmés ; elles font mine de boire, je fais mine de vider la coupe après elles, et nous échangeons de cérémonieuses révérences : l'étiquette est sauve.

Maintenant, la guitare prélude. Le petit chat s'est levé, dans les plis de sa robe mirifique ; du fond de sa boîte de laque, il retire des masques, se choisit une figure qu'il ne montre pas, l'attache sur son minois comique en me tournant le dos, et brusquement se refait voir !... Oh ! quelle surprise !... Où est-il, mon petit chat?... Il est devenu une grosse bonne femme, à l'air si étonné, si naïf et si bête que l'on ne se tient pas d'éclater de rire. Et il danse, avec une bêtise voulue, qui est vraiment du grand art.

Nouvelle volte-face, nouveau plongeon dans la boîte à malice, choix d'un nouveau masque attaché prestement, et réapparition à faire frémir... Maintenant c'est une vieille, vieille goule, au teint de cadavre, avec des yeux à la fois dévorants et morts dont l'expression est insoutenable. Cela danse tout courbé, comme en rampant ; cela conserve des bras de fillette qui, tout le temps fauchent dans l'air, de grandes manches qui s'agitent comme des ailes de chauve-souris. Et la guitare, sur des notes graves, gémit en trémolo sinistre...

Quand la mousmé ensuite, sa danse finie, laisse tomber son masque affreux pour faire la révérence, on trouve d'autant plus exquise, par contraste, son amour de petite figure.

C'est la première fois qu'au Japon, je suis sous le charme... Je reviendrai souvent dans la « Maison de la Grue ».

VI

18 décembre.

J'ai revu aujourd'hui ce jardinet de madame Renoncule, ma belle-mère, dont le seul aspect suffisait jadis à me donner le spleen.

Et je l'ai revu tout pareil, aussi maladif, dans sa pénombre, entre ses vieux murs. Ses arbres nains, qui paraissaient déjà centenaires, n'ont ni changé, ni grandi d'une ligne. Tel bouquet de petits cèdres avortons, que je me rappelle si bien, de petits cèdres qui n'ont pas deux pieds de haut, se mire toujours dans le lac en miniature, dont la surface est ternie de poussière. La même teinte, verdâtre et comme moisie, est restée aux rocailles nostalgiques, dans les recoins sans soleil...

Il y a toujours un étonnement à retrouver, dans des pays très éloignés, et après de longues années qui ont été remplies pour vous d'agitations et de courses par le monde, à retrouver de pauvres petites choses demeurées immuables, d'infimes petites plantes qui continuent de végéter aux mêmes places.

VII

20 décembre.

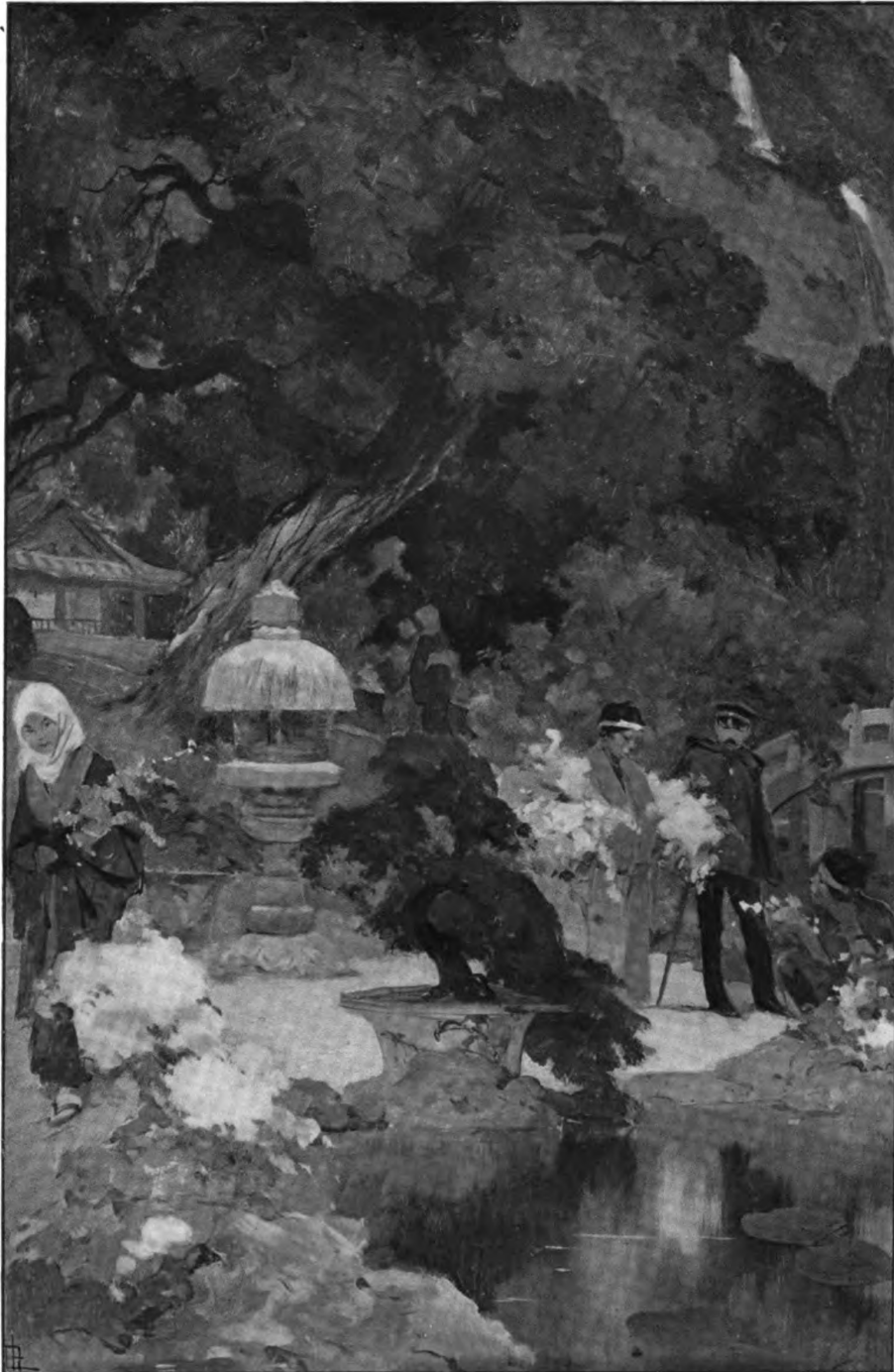
A mon précédent séjour, il y a quinze ans, on ne voyait d'ivrognes au Japon que les matelots d'Europe. Maintenant les matelots japonais s'y sont mis, à l'alcool ; à peu près semblables à ceux de chez nous, sauf leur figure plate et jaune, portant le même col bleu et le même bonnet, ils vont bras dessus bras dessous, chantant et titubant par les rues. Quantité d'autres personnages, en robe nipponne, se grisent aussi le dimanche et se battent dans les cabarets.

En fait de maisons-de-thé, celles-là seules qui sont très élégantes et très fermées, qui n'admettent que de purs Japonais et quelques étrangers de marque, celles-là seules ont gardé la tradition : minutieuse propreté blanche, grandes salles où il n'y a rien, raffinement extrême dans l'absolue simplicité.

Mais toutes les autres, ouvertes à qui veut entrer, sont devenues sales et empestent l'absinthe. On y est admis sans se déchausser, en gros souliers boueux ; plus de nattes immaculées par terre, plus de coussins pour s'asseoir ; des chaises et des tables de cabaret ; sur les étagères, au lieu des gentilles porcelaines pour dînettes de poupées, aujourd'hui des alignements de bouteilles, du whisky, du brandy, du pale-ale ; tous les poisons d'Angleterre et d'Amérique, déversés chaque jour à pleins paquebots, sur le vieil empire du Soleil Levant.

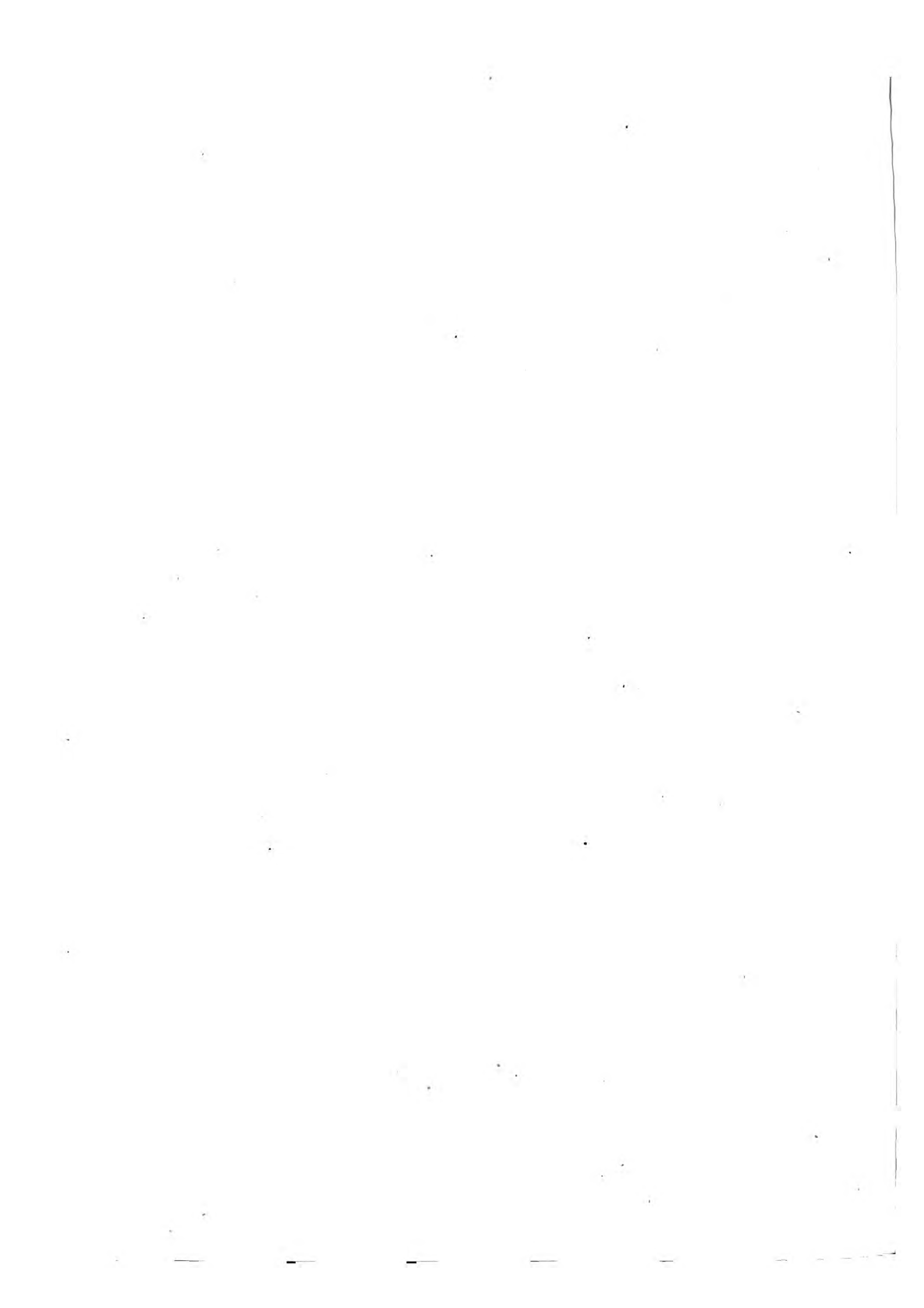
Et pourtant le Japon existe encore. A certaines heures, dans certains lieux, on le retrouve si intact et si japonais, qu'il semble n'avoir subi qu'une atteinte superficielle.

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Composition inédite de
RENÉ LELONG.

Ce dernier jour de l'an, je suis allé chez les horticulteurs : je ne voulais que des fleurs coupées.



Cette grande baie singulière où nous sommes, entre ses hautes montagnes aux dentelures excessives, ne cesse point d'être un réceptacle d'inépuisables étrangetés. Nagasaki, malgré ses lampes électriques et la fumée de ses usines, est encore, au fond, une ville très lointaine, séparée de nous par des milliers de lieues, par des temps et des âges.

Si son port est ouvert à tous les navires et à toutes les importations d'Occident, du côté de la montagne elle a gardé ses petites rues des siècles passés, sa ceinture de vieux temples et de vieux tombeaux. Les pentes vertes qui l'entourent sont hantées par ces milliers d'âmes ancestrales, auxquelles on brûle tant d'encens chaque jour ; elles n'ont pas cessé d'être le tranquille royaume des morts ; les mystérieux symboles, les stèles de granit, les bouddhas en prière s'y pressent du haut en bas, parmi les cèdres et les bambous. Et tout cet immense lieu de recueillement et d'adoration, comme suspendu au-dessus de la ville, jette son ombre sur les drolatiques petites choses qui se passent en bas. Dans Nagasaki, n'importe où l'on se promène et l'on s'amuse, toujours au-dessus de soi l'on sent cet amas de pagodes et de cimetières, étagés parmi la verdure ; chaque rue qui s'éloigne de la rive, chaque rue qui monte finit toujours par y aboutir, et on rencontre fréquemment d'extraordinaires cortèges qui s'y rendent, accompagnant quelque Nippon défunt que l'on conduit là-haut, dans une gentille chaise à porteurs...

VIII

23 décembre.

J'ai retrouvé madame Prune, et je l'ai retrouvée libre et veuve !... Ça par exemple ç'a été une émotion...

J'étais monté par hasard vers Dioudjendji, ne pensant point à mal, quand tout à coup un tournant de sentier, un vieil arbre, une pierre, m'ont reconnu au passage d'une façon saisissante : ces choses avaient été jadis quotidiennement inscrites dans mes yeux ; j'étais à deux pas de mon ancienne demeure...

J'y suis allé tout droit, et je l'ai revue toujours la même, malgré cet air de vétusté qu'elle n'avait point encore au temps où je l'habitais. Sans hésiter, glissant la main entre les barreaux du portail, j'ai fait jouer la fermeture à secret pour entrer dans le jardin... Madame Prune était là, dans un négligé qui lui a été pénible, la pauvre chère âme que je n'aurais pas dû surprendre, le chignon sans apprêts, vaquant à quelques menus soins de ménage. Et tel a été son trouble de me revoir, qu'il ne m'est plus possible de mettre en doute la persistance de son sentiment pour moi.

Voici trois années, paraît-il, que M. Sucre a payé son tribut à la nature ; à quelque cent mètres au-dessus de sa maison, il repose dans l'un des cimetières de la montagne. La veuve conserve pieusement les reliques de l'époux qui sut puiser dans son art tant de détachement et de philosophie : l'encrier de jade que j'ai tout de suite reconnu, avec la maman crapaud et les jeunes crapoussins ; les lunettes rondes ;

et enfin la dernière étude qui sortit, inachevée, de cet habile pinceau, un groupe de cigognes, il va sans dire.

Quant à mademoiselle Oyouki, depuis plus de dix ans elle est mariée, établie à la campagne, et mère d'une charmante famille.

Et M^{me} Prune, en baissant les yeux, a insisté sur cette liberté et cette solitude du cœur, que sa nouvelle situation lui laisse...

IX

26 décembre.

Ceux-là seuls qui ont le *sens du chat* pourront me suivre et me comprendre dans le développement de ma passion pour la petite M^{lle} Pluie-d'Avril, professionnelle de danse nipponne.

On a le sens du chat ou on ne l'a pas ; il n'y a point à raisonner sur la question. J'ai vu des gens qui par ailleurs ne donnaient aucun autre signe d'aliénation mentale, embrasser des chats irrésistiblement, avec frénésie, sans que l'affection et encore moins l'amour fussent en cause. Et ces gens n'étaient pas toujours des raffinés, des névrosés, mais souvent aussi des êtres sains et primitifs ; ainsi je me rappelle que certaine petite chatte grise, de six mois, à bord d'un de mes derniers navires, causait de véritables transports à bon nombre de matelots ; ils lui donnaient les noms les plus délirants, la pétrissaient de caresses, se fourraient longuement la moustache dans son pelage doux et propre, l'embrassaient à la manger, — tout comme j'étais capable de faire moi-même, quand par hasard je l'attrapais, cette moumoutte, dans un coin propice et sans témoins indiscrets.

Inutile de dire que je ne vais pas aussi loin avec M^{lle} Pluie-d'Avril en falbalas, qui sans doute serait très choquée du procédé ; mais les jeunes chats et elle me causent des sensations du même ordre, c'est incontestable, et il y a des instants où des velléités me prennent de la pétrir, — ce que je pourrais faire d'ailleurs sans plus de trouble intime que si c'était M^{lle} Moumoutte en fourrure grise.

Je viens donc souvent m'asseoir sur les nattes immaculées, dans les grands appartements vides et sonores de la « Maison de la Grue ». On y gèle, par ces froids de décembre, jamais bien sérieux au Japon, il est vrai, mais attristants à subir, entre des parois de papier, loin du clair soleil qui rayonne dehors, et sans autre feu qu'une braise dans un minuscule réchaud.

Et puis M^{lle} Pluie-d'Avril n'en finit plus à sa toilette. On court la prévenir dès que j'arrive, mais il faut chaque fois compter une heure avant qu'elle paraisse, une heure à s'ennuyer devant la dinette posée par terre, et à échanger de niais propos avec deux ou trois servantes prosternées.

Quand il entre enfin, mon petit chat habillé, c'est toujours la surprise d'atours nouveaux, d'un dessin extravagant et d'un coloris chimérique. Du fond de la grande salle un peu en pénombre, elle s'avance éclatante, avec une majesté de marionnette ; elle est presque une petite naine, mais surtout elle est une petite fée ; et le corps, négli-

geable par lui-même, se noie dans les plis de la robe, qui est garnie en bas d'un bourrelet très dur, pour que la traîne s'étale de tous côtés pompeusement. Ce qui fait surtout l'in vraisemblance du personnage, c'est, je crois bien, la longueur du cou et l'extrême petitesse de la tête. Mais le charme, l'air vraiment chat, est dans les yeux ; des yeux bridés, retroussés, câlins, spirituels et tout le temps narquois.

M^{lle} Matsuko, la guécha, suit à quelques pas derrière, très jolie aussi, mais boudeuse, avec une moue de dignité offensée, ayant trop bien compris que je ne viens point pour elle, et affectant de plus en plus de s'habiller sans recherche, en des nuances éteintes.

Non seulement elle danse, mais elle chante aussi, M^{lle} Pluie-d'Avril, ou elle déclame, tout en exécutant les pas que M^{lle} Matsuko lui joue sur sa longue mandoline. Et ce sont des séries de petits miaulements tout à fait chatiques, mais à peine perceptibles, avec, de temps à autre, en baissant la tête, des sons impayables, tirés du fond du gosier, et visant aux notes de basse-taille, — comme quand les moumottes sont très en colère.

Elle m'a exécuté aujourd'hui la « danse des roues de fleurs », qui exige un jeu de plusieurs cerceaux garnis de camélias rouges, et le « pas de la source » avec deux bandes de soie blanche, qu'elle parvenait à agiter d'un continuel et inexplicable mouvement d'ondulation, rappelant l'eau des torrents.

X

27 décembre.

Malgré la discrétion parfaite avec laquelle la chose m'a été insinuée, il a été clair aujourd'hui pour moi que M^{me} Renoncule me verrait sans déplaisir renouveler mon titre de gendre par une union morganatique avec M^{lle} Fleur-de-Sureau, la plus jeune de ses filles. J'ai feint de ne point entendre, et ma belle-mère, avec son tact habituel, sans insister davantage, m'a conservé ses bonnes grâces. J'ai cru convenable toutefois de prétexter un empêchement de service, le soir de son grand dîner, ne me trouvant vraiment plus assez de la famille pour y prendre part.

XI

31 décembre.

L'immense et formidable escadre qui s'était réunie cet été, de tous les coins du monde, dans le golfe de Petchili, vient forcément de se disperser à l'approche des glaces. Les monstres en fer, qui ne peuvent plus rôder aux abords de Pékin, sont allés s'abriter un peu partout, dans des régions moins froides, pour attendre le printemps, où l'on s'assemblera de nouveau comme une troupe de bêtes de proie.

Plusieurs de ces monstres ont cherché asile, comme nous, dans la grande baie de

Nagasaki, tiède et fermée. Nous sommes là quantités de cuirassés et de croiseurs immobilisés pour quelques mois, et attendant.

Des centaines de marins, fort divers d'allure et de langage, animent donc chaque soir de leurs chansons ou de leurs cris les quartiers de la ville où l'on s'amuse, les innombrables bars à l'américaine remplaçant les maisons-de-thé d'autrefois. Les nôtres fraternisent un peu avec ceux de la Russie, mais beaucoup plus avec ceux de l'Allemagne, qui sont d'ailleurs remarquables de bonne tenue et d'élégance. C'était imprévu, cette sympathie entre matelots français et allemands, qui vont par les rues bras dessus bras dessous, toujours prêts à tomber ensemble à coups de poing sur les matelots anglais dès qu'ils les aperçoivent.

Au milieu de tout ce monde, les petits matelots japonais, vigoureux, lestes, propres, font très bonne figure. Et les cuirassés du Japon, irréprochablement tenus, extra-modernes et terribles, paraissent de premier ordre.

Combien de temps resterons-nous dans cette baie? Vers quelle patrie serons-nous dirigés ensuite? Et quelle sera la fin de l'aventure?... La guerre d'abord, entre la Russie et le Japon, la guerre s'affirme inévitable et prochaine; sans déclaration peut-être, elle risque d'éclater demain, par quelque bagarre impulsive aux avant-postes, tant elle est décidée dans chaque petite cervelle jaune; le moindre portefaix dans la rue en parle comme si elle était commencée, et compte effrontément sur la victoire.

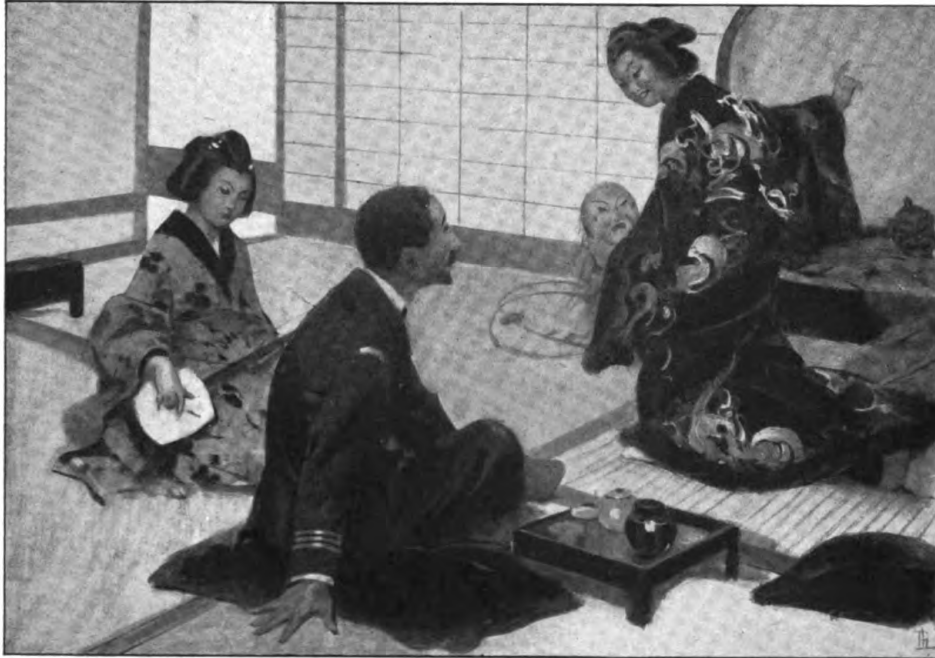
Malgré toute l'incertitude de l'avenir, en ce moment nous nous amusons de la vie; après notre séjour sur les eaux chinoises, qui fut si austère, si fatigant et si dur, cette baie nous semble un agréable jardin, où l'on nous aurait envoyés en vacances, parmi des bibelots délicats et des poupées.

Bien que le retour soit encore si douteux et éloigné, vraiment oui, nous nous amusons de la vie, pendant que notre amiral, amené ici mourant, reprend ses forces de jour en jour, sous ce climat presque artificiel, entre ces montagnes qui arrêtent les rafales glacées. Un soleil, qui a l'air de passer à travers des vitres, surchauffe presque chaque jour les pentes délicieusement boisées entre lesquelles Nagasaki s'enferme. Sur les versants au midi, les oranges mûrissent; les énormes cycas de cent ans, qui, au seuil des vieilles pagodes, semblent des bouquets d'arbres antédiluviens, baignent dans la lumière leurs plumes vertes; contre les murs des jardins, les camélias fleurissent, avec les dernières roses, et on peut s'asseoir dehors comme au printemps, devant les petites maisons-de-thé qui sont perchées au-dessus de la ville, à différentes hauteurs, parmi les temples et les milliers de tombeaux.

Vers la fin de la journée, quand le soleil s'en va et quand c'est l'heure de rentrer à bord, il fait juste assez froid pour que l'on trouve hospitalière et aimable la petite salle aux murs de tôle, bien chauffée par la vapeur, le « carré » où l'on dîne avec de bons camarades.

Et aujourd'hui, dernier jour de l'an et du siècle, par un temps tiède, suave, tranquille, je suis allé chez messieurs les horticulteurs nippons qui, de père en fils, torturent longuement les arbres, dans des petits pots, parmi des petites rocailles, pour obtenir des nains vieillots qui se vendent très cher. Au soleil de la Saint-Sylvestre, se chauffaient là, tout le long des allées, des alignements de potiches où l'on

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



C'est la première fois qu'au Japon je suis sous le charme (p. 15).

voyait des chênes, des pins, des cèdres centenaires, la mine vénérable et caduque, pas plus hauts que des choux. Mais je ne voulais que des fleurs coupées, des roses d'arrière-saison, des branches de camélias à pétales rouges, de quoi remplir deux pousse-pousse, qui ont traversé la ville à ma suite.

Ce soir donc, toute cette moisson était dans ma chambre du *Redoutable* qui ressemblait à la cabane d'un fleuriste. Deux braves matelots en composaient des gerbes sous ma direction, et, à l'heure du thé, je les ai portées à notre amiral, qui nous semblait près de mourir il y a trois semaines, mais qui a repris sa figure des bons jours, qui est ressuscité comme par miracle, au milieu de ce calme que le Japon lui donne.

XII

1^{er} janvier 1901.

Éveillé par une aubade bruyante, alerte et joyeuse, qui éclate avant jour dans les flancs de l'énorme cuirassé endormi : c'est le « branle-bas » de l'équipage, la musique pour faire lever les matelots. Mais cette fois, à ce premier matin de l'année et du siècle, clairons et tambours, dans l'obscurité, n'en finissent plus de jouer toutes les dianas de leur répertoire ; jamais les hommes du *Redoutable* au réveil n'ont eu ce long tapage de fête.

« Où suis-je? J'ai si souvent dans ma vie changé de place, qu'il m'arrive plus d'une fois de ne pas savoir, comme ça tout de suite, au sortir du sommeil... La lumière, que machinalement j'ai fait jaillir, la lumière électrique, me montre un étroit réduit tendu de peluche rouge, et rempli de camélias rouges ; de longues branches, presque des buissons de camélias, dans des vases de bronze. Et des déesses en robes d'or, au visage très doux, sont là assises près de moi, les yeux baissés, -- comme dans les temples de la Ville Interdite (1), où elles habitèrent trois fois cent ans...

Ah ! oui. . Ma chambre à bord du *Redoutable*... Je reviens de Chine, et je suis au Japon...

On frappe à ma porte, discrètement : l'un après l'autre, quatre ou cinq matelots, qui viennent de se lever, entrent pour me souhaiter la bonne année et le *bon siècle*, avec des petits compliments naïfs. C'est donc bien aujourd'hui le commencement du xx^e. Je m'étais figuré le commencer l'an dernier, pendant la nuit du 1^{er} janvier 1900, sur la lagune indienne, alors qu'une barque du Maharajah de Travancore m'emmenait au clair des étoiles, entre deux rideaux sans fin de grands palmiers noirs ; mais non, je m'étais trompé, affirment les chronologistes, et ce matin seulement je verrai l'aube de ce siècle nouveau.

Aube de janvier, lente à paraître ; une heure se passe encore avant que les deux déesses, gardiennes de ma chambre, s'éclairent d'un peu de jour.

Mais quand enfin j'ouvre ma fenêtre, le Japon qui m'apparaît alors, indécis et comme chimérique, moitié gris perle et moitié rose, est plus étrange, plus lointain, plus *japonais* que les peintures des éventails ou des porcelaines ; un Japon d'avant le soleil levé, un Japon s'indiquant à peine, sous le voile des buées, dans le mystère des nuages. Tout auprès de moi, des eaux luisent, semblent des miroirs reflétant de la lumière rose, et puis, en s'éloignant, cette surface de la mer tranquille devient de la nacre sans contours, se perd dans l'imprécision et la pâleur. Des flocons de brume, des ouates colorées comme des touffes d'hortensia, enveloppent et dissimulent tout ce qui est rivage ; plus haut seulement, et toujours en rose, en rose très atténué de grisailles, s'esquissent des bouquets d'arbres suspendus, des rochers, à peine possibles tant ils ont de hardiesse ou de fantaisie, et enfin des montagnes, plutôt des reflets de montagnes, n'ayant pas de base, rien que des cimes, des dentelures, des pointes érigées dans le ciel vague. Ces choses transparentes, on n'est pas sûr qu'elles existent ; en soufflant dessus, on risquerait sans doute de changer tout ce décor imaginaire. Il fait idéalement doux ; dans l'air presque tiède on sent l'odeur de la mer et un peu le parfum de ces baguettes que les gens brûlent ici perpétuellement sur les tombes, ou sur les autels des morts. Voici maintenant une grande jonque, une d'autrefois, qui passe avec sa voilure archaïque et sa poupe de trirème ; dans le site irréel, devant cette sorte de trompe-l'œil qui a des nuances de nacre et de fleur, elle glisse sans que l'on entende l'eau remuer, et la brume enveloppante l'agrandit ; on croirait un navire fantôme, si elle n'était toute rose elle-même, sur ces fonds roses.

Dix heures ; les buées du matin ont fondu au soleil, qui est chaud aujourd'hui comme un soleil de mai.

(1) La Ville Interdite, ville impériale, au cœur de Pékin.

L'amiral me délègue pour aller, en épaulettes et en armes, présenter au gouverneur japonais ses vœux de bonne année, et une baleinière du *Redoutable* m'emmène, à l'aviron, sur l'eau devenue très bleue.

La foule nipponne dans les rues est déjà en habits de fête.

Il me faudra deux coureurs à ma *djinricha*, pour la vitesse, et surtout pour le décorum, en tant qu'officier français ; — or, c'est difficile à recruter un jour de premier de l'an, car messieurs les coureurs font leurs visites et déposent leurs cartes. Quand j'ai trouvé cependant mon équipe, nous partons à toutes jambes avec des cris pour écarter le monde.

Et un monde si drolatique ou si gracieux ! Un monde à sourires et à révérences, qui s'empresse vers mille devoirs de civilité, et se complimente tout le long du chemin, avec un affairément bien inconnu aux premiers de l'an chez nous. Des mousmés vont par bande, aussi vite que permettent leurs sandales attachées entre le pouce et les doigts ; elles sont habillées de clair, de nuances tendres, et des piquets de fleurs artificielles rehaussent leur chignon aux coques parfaites. Des bébés adorables, aux yeux de chat, trottinent se donnant la main, l'air important, en longue robe de cérémonie, coiffés d'une manière très apprêtée, avec des petites touffes, des petits pinceaux de cheveux s'érigeant dans diverses directions. Enfin messieurs les portefaix et messieurs les coureurs sont eux-mêmes en tenue de gala, en robe de coton bleu bien neuve et bien raide, ornée de larges inscriptions blanches sur le dos et la poitrine ; ils tiennent à la main les cartes de visite qu'ils vont au pas de course distribuer à leurs brillantes relations.

Une maison neuve, à peu près européenne, dont les abords sont encombrés par les *djinrichas* d'innombrables visiteurs : c'est chez le gouverneur de la ville, qui nous reçoit avec le frac brodé et le sourire officiel des préfets d'Occident.

Après un grand déjeuner d'officiers, à la table de l'amiral, vite je quitte ma tenue de marin pour retourner à terre, me mêler à la foule japonaise.

Nagasaki, d'un bout à l'autre de ses rues, est enguirlandée d'une manière uniforme. Tout le long des maisonnettes de bois, vieilles ou neuves, court une interminable frange verte, faite de touffes en roseau alternant avec de longues feuilles de fougère pendues par la tige. Et, devant l'entrée de chaque demeure, au cordon qui soutient cette frange, est attachée une pendeloque toujours pareille, qui se compose d'une carapace rouge de homard, de deux coquilles d'œuf et d'un peu de feuillage. Tout cela, paraît-il, est traditionnel, symbolique, interchangeable décoration du premier jour de chaque année.

Entre ces guirlandes ininterrompues, l'agitation souriante de la foule bat son plein, sous le soleil d'hiver ; gentilles mousmés, pâlottes et mièvres, vieilles duègnes aux sourcils rasés, aux dents laquées de noir, se saluent et se resaluent au passage, comme si, de se rencontrer, c'était chaque fois une joie et une surprise à n'en plus revenir ; des dames, qui se trouvent nez à nez à un carrefour, stationnent une heure en face les unes des autres, cassées en deux pour les plus profondes révérences, et c'est à qui n'osera pas se redresser la première. Du côté des hommes, même de ceux qui restent vêtus à la japonaise, les chapeaux melon sévissent en ce jour avec fureur. et quelques grands élégants, fidèles encore à la robe de soie des ancêtres, ont fait

cependant une concession au goût moderne en se coiffant d'un haut de forme.

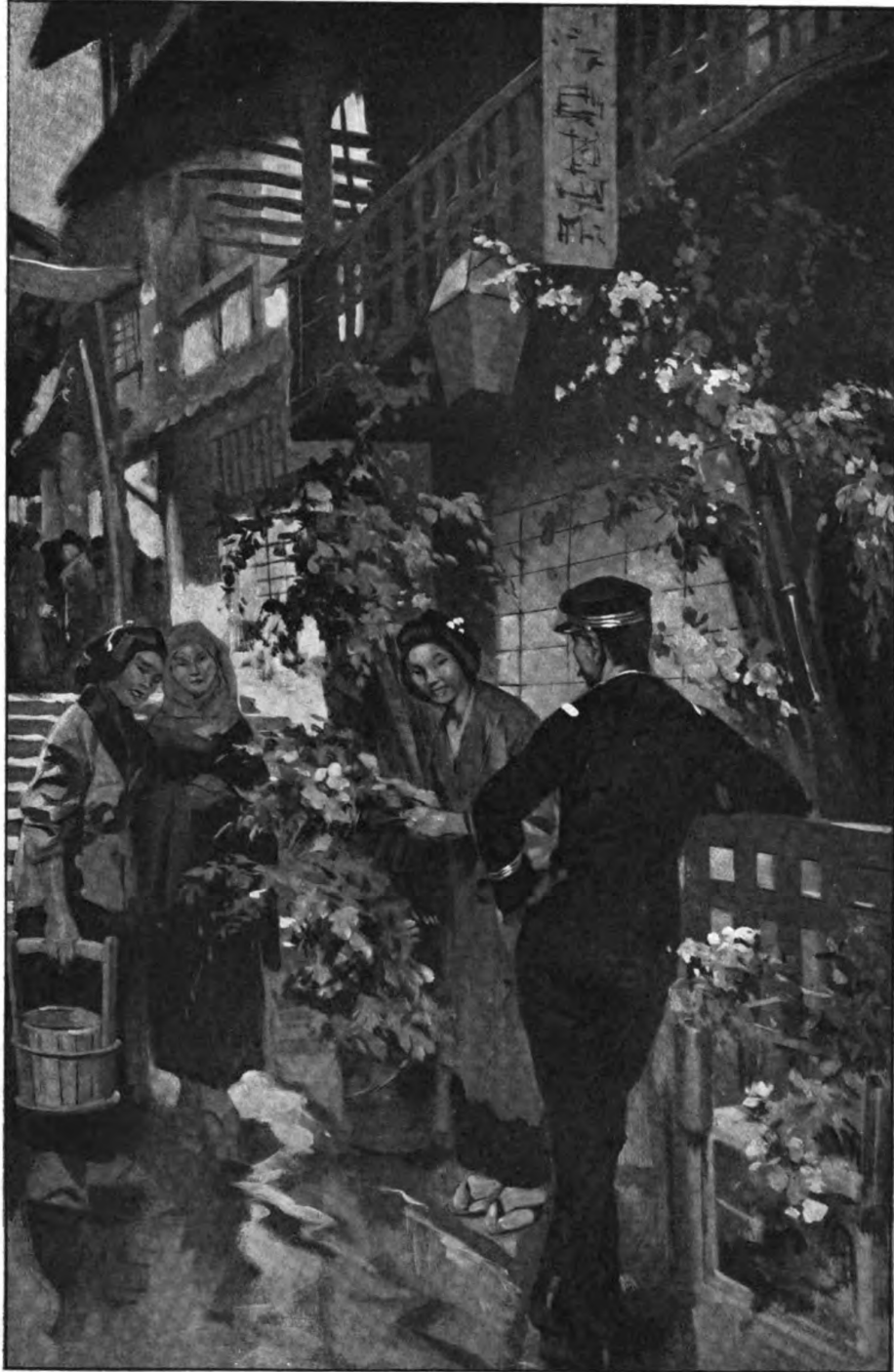
Très empressés, les visiteurs, les visiteuses, en général sont reçus dans le vestibule de la maison, — le petit vestibule tapissé de nattes blanches, où se trouve aujourd'hui un plateau rempli de sucreries cocasses, à côté de l'inévitable vase de bronze contenant la braise pour allumer les pipes en miniature des dames. Ils dégoisent avec volubilité leurs compliments, ces visiteurs si polis, leurs compliments entrecoupés de révérences, saisissent du bout des doigts, après mille cérémonies et mille grâces, un de ces petits bonbons en forme de fleur ou d'oiseau, tout à fait immangeables pour nous, puis reprennent leur course, en se retournant plusieurs fois dans la rue pour saluer encore.

Oh !... Mon petit chat qui fait ses visites lui aussi !... Mon petit chat vêtu de couleurs presque sévères, pour la rue, et s'empressant comme les grandes personnes à remplir ses devoirs de civilité !... Non, qui n'a pas vu la petite M^{lle} Pluie-d'Avril assise avec dignité dans son pousse-pousse, et tenant en main ses cartes de visite, lilliputiennes comme elle-même ; qui n'a pas rencontré ça, et n'en a pas reçu au passage un cérémonieux salut, n'imaginera jamais la grâce et le charme d'une mousmé de douze ans, diplômée pour la danse et le beau maintien...

Tant de remuement comique, et un si clair soleil sur la bigarrure des costumes, chassaient la tristesse que chaque premier de l'an traîne à sa suite ; mais elle n'était pas loin, elle rôdait dans l'air, cette tristesse à laquelle on n'échappe pas ce jour-là, et bientôt nous nous retrouvons, elle et moi, comme d'anciens amis, fatigués de s'être trop connus ; c'est au milieu des quartiers caducs, aujourd'hui silencieux, qui confinent à l'immense ville des morts et où passe à peine, de temps à autre, quelque mousmé furtive, jetant l'éclat de sa robe de fête au milieu des antiques boiserie et des vénérables pierres. Nagasaki finit à la montagne abrupte, qui s'élève chargée de temples et de sépultures, qui forme tout alentour un seul et même cimetière, étagé au-dessus de la ville des vivants, un cimetière un peu dominateur, mais tellement doux et ombreux...

Au pied même de cette nécropole, passe une rue délaissée, où demeure la vieille et maigre M^{me} L'Ourse, ma fleuriste habituelle. C'est une rue très ancienne ; d'un côté, il y a des maisonnettes d'autrefois, des échoppes centenaires où l'on vend des fleurs pour les tombes, et, de rencontre, des petits dieux domestiques, ou des autels en laque pour ancêtres ; de l'autre, il y a le flanc même de la montagne, le rocher presque vertical, interrompu de distance en distance par les grands portiques sans âge, les grands escaliers qui conduisent aux pagodes, ou bien par les petits sentiers de chèvre, tapissés de capillaires et de mousses, qui vont se perdre là-haut, chez messieurs les morts et mesdames les mortes. J'y viens souvent, dans cette rue, non pas seulement à cause de M^{me} L'Ourse, mais pour prendre ensuite quelqu'un de ces sentiers grimpants et monter dans l'immense et délicieux cimetière. Surtout par un soleil nostalgique, d'une tièdour d'orangerie, comme celui de ce soir, j'en sais pas s'il existe au monde un lieu plus adorable ; c'est un labyrinthe de petites terrasses superposées, de petites sentes, de petites marches, parmi la mousse, le lichen et les plus fines capillaires aux tiges de crin noir. En s'élevant, on domine bientôt toutes les antiques pagodes, rangées à la base de cette montagne comme pour servir

4 LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Avec M^{me} L'Ourse, le prix des fleurs se débat toujours longuement (p. 35).

d'atrium aux quartiers aériens où dorment les générations antérieures ; la vue plonge alors sur leurs toits compliqués, leurs cours aux dalles tristes, leurs symboles, leurs monstres. Au delà, toute cette ville de Nagasaki, vue à vol d'oiseau, étale ses milliers de maisonnettes drôles couleur de vieux bois et de poussière ; au delà encore, viennent les rives de verdure, la baie profonde, la mer en nappe bleue, la tourmente géologique d'alentour, l'escarpement des cimes, tout cela lointain et comme *apaisé* par la distance. L'apaisement, la paix, c'est surtout ce que l'on sent pénétrer en soi, plus on séjourne dans ce lieu et plus on monte ; mais pour nous elle est très étrange, la paix que cette ville des morts exhale avec la senteur de ses cèdres et la fumée de ses baguettes d'encens : paix de ces milliers d'âmes défuntes qui perçurent le monde et la vie à travers de tout petits yeux obliques et dont le rêve fut si différent du nôtre. Ils sont innombrables, les êtres dont la cendre se mêle ici à la terre ; les bornes tombales, inscrites de lettres inconnues, se groupent par familles, se pressent sur le flanc de la montagne comme une multitude assemblée pour un spectacle ; il en est de si anciennes, de si usées qu'elles n'ont plus de forme. Et tout ce versant regarde le sud et l'ouest, de façon à être constamment baigné de rayons, le soir surtout, attiédi et doré même quand décline le soleil d'hiver, comme en ce moment. Le long des étroits sentiers, aujourd'hui semés de feuilles mortes, qui grimpent vers les cimes, on passe parfois devant des alignements de gnomes assis sous la retombée des fougères, bouddhas en granit de la taille d'un enfant, la plupart brisés par les siècles, mais chacun ayant au cou une petite cravate d'étoffe rouge, nouée là par les soins de quelque main pieuse. Par exemple, de personnages vivants, on n'en rencontre guère ; un bûcheron, de temps à autre, un rêveur ; une mousmé qui, par hasard, ne rit pas, ou une vieille dame apportant des chrysanthèmes, allumant sur une tombe une gerbe de ces baguettes parfumées qui donnent à l'air d'ici une senteur d'église. Il y a des camélias de cent ans, devenus de grands arbres ; il y a des cèdres qui penchent au-dessus de l'abîme leurs énormes ramures, noueuses comme des bras de vieillard. Des capillaires de toute fantaisie, longues et fragiles, forment des amas de dentelles vertes, dans les recoins qui ont la tiédeur et l'humidité des serres. Mais ce qui envahit surtout les tombes et les terrasses des morts, c'est une certaine plante de muraille, empressée à tapisser comme le lierre de chez nous, une plante charmante aux feuilles en miniature, qui est l'amie inséparable de toutes les pierres japonaises.

On reçoit en plein les rayons rouges du soir, en ce moment, dans les hauts cimetières tranquilles ; les feuilles mortes, le long des chemins, semblent une jonchée d'or, en attendant qu'elles se décomposent pour féconder les mousses et tout le petit monde délicat des fougères. Les bruits d'en bas arrivent à peine jusqu'ici ; la ville, aperçue dans un gouffre, au-dessous de ses pagodes et de ses tombes, n'envoie point sa clameur vers le quartier de ses morts : dans ce calme idéal, dans cette tiédeur, comme artificielle, épandue sur la nécropole par le soleil d'hiver, les âmes d'ancêtres, même les plus dissoutes par le temps, doivent reprendre un peu de conscience et de souvenir.

Quant à moi, qui suis né sur l'autre versant du monde, voici qu'au milieu de ces ambiances étranges je songe très mélancoliquement à mon pays, à l'année qui vient de finir, au siècle tombé ce matin dans l'abîme et qui fut celui de ma jeunesse.

Maintenant une cloche sonne, en bas dans une pagode, une cloche formidable et lente, — quelqu'une de ces cloches énormes qui sont couvertes d'inscriptions mystérieuses ou de figures de monstres, et que l'on fait vibrer au choc d'une poutre suspendue ; — elle sonne à intervalles très espacés, comme chez nous pour les agonies. Elle ne trouble rien ; plutôt elle accentue, elle souligne cet exotique silence. En l'entendant, je me sens plus loin encore de la terre natale ; je regarde avec plus de tristesse ce rouge soleil au déclin, qui, à cette heure même, se lève là-bas, pour un matin sans doute glacé, sur ma maison familiale...

XIII

2 janvier.

Un seigneur japonais, un véritable, un qui se souvient encore d'avoir été, au temps de son adolescence, un Samourai à deux sabres, mais qui porte aujourd'hui tunique de colonel et casquette galonnée à la russe, nous a conviés ce soir à faire la fête avec lui, dans la maison-de-thé la plus élégante de la ville et la plus fermée, où l'on dédaignerait de nous recevoir si nous n'étions ses hôtes.

C'est tout au fond du vieux Nagasaki, près de la grande pagode du « Cheval de Jade », et nous nous y rendons en djinricha, au coup de neuf heures du soir, par une nuit froide et pure, éclairée d'une belle lune d'hiver.

Dans ce quartier où brillent à peine quelques lanternes, la maison qui nous attend, connue pour les rendez-vous de noble compagnie, est sombre, close, silencieuse, immense : elle a deux étages, très hauts de plafond, et se dresse plutôt tristement sur le ciel étoilé. Nos coureurs nous déversent à la porte, au pied d'un escalier, dans un vestibule minutieusement propre où nous devons dès l'abord quitter nos chaussures.

Aussitôt, des mousmés, qui sans doute nous guettaient à travers les châssis de papier mince, se précipitent du haut de l'escalier sur nos personnes, s'abattent comme un vol de petites fées éclatantes. Il y en a juste autant que d'invités, — et honni soit qui mal y pense, car tout se passera comme dans le monde ; ces dames, des guéchas de renom, que le seigneur à deux sabres nous offre pour la soirée, ont seulement accepté charge de nous distraire, de partager notre dinette, de charmer nos yeux ; rien de plus. Chacun de nous aura la sienne ; chacun de nous, dans le moment même qu'il se déchausse, est accaparé par une de ces gentilles créatures, qui ne le quittera plus ; du premier coup, les couples se forment dans le brouhaha de l'arrivée, presque sans choix, comme au hasard, et c'est deux par deux, la main dans la main, que nous gravissons l'escalier, avec une musique de petits rires voulus, puérils sans naïveté, mais jolis quand même.

Au premier étage, la salle de réception, où nous sommes juste douze, les guéchas comprises, contiendrait facilement deux cents convives ; nous y avons l'air perdu, au milieu de l'immaculée blancheur du papier mural, ou des nattes couvrant le plancher. Et il n'y a rien pour orner cette blanche solitude : ce serait une faute

d'élégance ; rien qu'un grand bouquet frêle qui s'élançait d'un vase ancien et rare, posé sur un haut socle d'ébène ; tout le luxe du lieu consiste dans les vastes proportions, l'espace, et aussi dans la finesse des boiseries, l'impeccable netteté des choses.

Le seigneur, pour nous recevoir, a repris ses longues robes de soie ; n'étaient ses cheveux coupés court, il serait redevenu un Japonais du vieux temps. Quant au décor, il est aussi très pur, sauf la lumière électrique, la trop moderne lumière, qui tombe çà et là du plafond, mais d'une manière discrète cependant, et voilée de verre dépoli.

Quand nous sommes tous accroupis par terre, bien en rang au fond de la salle, sur des coussins de velours noir, six servantes pareillement vêtues apparaissent à la porte, dans le lointain de ce petit désert de nattes et de papier, se prosternent et font une première entrée tout à fait rituelle pour venir d'abord placer, devant chacun des couples assis, l'inévitable réchaud de bronze. Ce sont des personnes entre deux âges, et d'aspect respectable, ces servantes, pâles, distinguées, les cheveux lissés en ailes de corbeau ; elles ont arboré la tenue et la couleur de grand apparat, qui sont spéciales aux fêtes du nouvel an et ne doivent se porter que la première semaine de chaque année : robe de crépon noir, d'un noir mat et profond comme le voile de la nuit, avec un blason blanc au milieu du dos ; robe qui traîne derrière, traîne sur les côtés, traîne devant, et qui, grâce à un jeu de bourrelets intérieurs, reste toujours majestueusement étalée autour de la mièvre petite bonne femme.

Et la dînette commence par terre, tous les services apportés en bon ordre et en rang par les six servantes correctes, dont la noire théorie s'avance chaque fois comme pour le deuil très officiel de quelque personnage lointain et saugrenu.

C'est la même dînette japonaise que l'on a déjà faite partout : les petites soupes aux algues, les énigmatiques et minuscules choses pour poupées. Mais tout est d'un raffinement extrême, servi dans des porcelaines diaphanes, dans des laques légers, légers, presque impondérables. Et il y a d'étonnantes pâtisseries imitant des paysages, des sites de rêve nippon, rocailles en sucre brun, vieux cèdres en sucre verdâtre très délicatement feuillus.

Après souper, ces dames, qui sont haut cotées et se font payer fort cher, consentent à retirer de leurs étuis de crépon les longues guitares à voix de sauterelle et les spatules d'ivoire qui servent d'archets. Elles chantent, comme de jeunes chats qui miauleraient le soir du haut d'un mur. Et enfin elles dansent, avec des masques divers ; la danse de la goule, celle de la grosse dame joufflue et bête, la danse des roues de fleurs, le pas de la source ; tout ce que M^{lle} Pluie-d'Avril, mon amie, m'a déjà fait connaître dans la « Maison de la Grue », et qui est de tradition infiniment ancienne, m'est réédité ici, dans un cadre plus vaste, plus distingué et plus vide encore.

Ces dames ont des robes adorablement nuancées, qui passent du bleu cendré de la nuit au rose de l'aube, et que traversent de grandes fleurs imaginaires, ou bien des vols de cigognes au plumage d'or. A force de grâce et d'artifices, elles sont presque jolies, et on subirait leur charme apprêté s'il faisait moins froid. Mais on gèle sur ces nattes, dans la salle trop grande où les braises des gentils réchauds nous entêtent sans donner de chaleur. Et la lune de janvier, dont on perçoit, à travers les carreaux

de papier de riz, la pâleur spectrale, en concurrence avec la lumière électrique, nous rappelle que dehors la gelée blanche de l'extrême matin doit commencer de se déposer sur la ville endormie. Il est temps de quitter ce lieu d'élégance étrange.

Pour finir, un jeu puéril sans gaité. Par terre, dans la salle très vide, on forme un cercle avec les coussins de velours funéraire, espacés d'une longueur de mousmé, et là-dessus nous voici tous courant à la file et en rond, d'un pas que rythme une chanson de cent ans. — Les Japonais s'amusaient à ce jeu dans la nuit des âges : de vieilles images en font foi. — A perdu qui n'est pas perché sur le velours d'un coussin noir, quand brusquement la chanson s'arrête, et les guéchas alors font entendre des petits rires, comme une dégringolade de perles fausses.

Oh ! la niaiserie et la tristesse de cela, au milieu de cet exotisme extrême, au pied de la pagode du Cheval de Jade, dans le grand silence des entours et dans la froideur d'un minuit de janvier !...

Allons-nous-en ! — Nos coureurs, en bas, nous attendent, endormis dans des couvertures, à côté de nos souliers. Enfin rechaussés, nous nous installons sur nos petits chars, et l'air vif nous saisit, la nuit du dehors nous enveloppe, tandis que les guéchas, restées dans l'escalier, en groupe lumineux, étourdissant de couleur, s'inclinent pour des révérences charmantes. Sur le ciel tout bleui de rayons de lune, les vieux cèdres sacrés du temple voisin découpent en noir leurs branches tordues, aux rares bouquets de feuillage, d'un dessin très japonais. Et peu à peu nous prenons de la vitesse, à mesure que s'éveillent mieux nos coureurs ; nous voilà partis pour une longue course aux lanternes, traversant un Nagasaki bleuâtre, vaporeux et lunaire qui dort tout baigné de brume hivernale.

XIV

Mardi, 8 janvier.

Oh ! les étonnantes petites personnes, que j'ai rencontrées aujourd'hui à la campagne ! Je les voyais de loin cheminer devant moi, une cinquantaine, presque en rang comme un peloton de soldats, toutes pareilles et toutes blanches. Des peignoirs de calicot blanc, — aux manches plates, attachés à la taille par une ceinture, sans corset, — en faisaient des bonnes femmes bien rondes, à tournure de grosse paysanne inélégante. Des bonnets de calicot, tout simples et tout raides, mais trop majestueux et comme gonflés de vent, semblaient des cloches à melon sur les têtes... Qu'est-ce que ça pouvait bien être, ce monde-là ? Des Japonaises, fagotées ainsi, lourdement et sans grâce ? — Pas possible.

J'ai pressé le pas pour vérifier. Et, sous les hauts bonnets comiques, j'ai bien vu des figures plates de mousmés ou de jeunes femmes nipponnes ; mais ces dames avaient l'air sérieux, pénétré, ne riaient point ; l'habituel badinage des rencontres n'eût pas été de circonstance, évidemment, et j'ai passé, sans rire moi non plus.

Ensuite je me suis informé : c'était l'école des ambulancières pour l'armée, qui faisait une promenade hygiénique d'entraînement !... Tout est à la guerre, en ce

moment-ci tout est préparatifs pour cette grande tentative contre la Russie, — qui, du reste, ne constituera que la manifestation initiale de l'immense Péril jaune.

On m'a assuré que, dans les rangs de ces petites créatures empaquetées en tenue d'hôpital, il se trouvait des dames nobles, des descendantes de ces vieilles familles dans lesquelles nous autres étrangers ne pénétrons pas encore. Et des officiers, mes camarades, qui ont déjà été soignés et pansés par elles, gardent le meilleur souvenir de leurs mains si petites, douces, adroites, aux patiences inlassables.

Mais ces énormes bonnets gonflés d'air, ces espèces de coiffes à la Cauchoise, qui dira pourquoi?...

XV

Samedi, 12 janvier.

M^{me} Renoncule, ma belle-mère, a vraiment toutes les délicatesses. Malgré ma réserve si marquée vis-à-vis de M^{lle} Fleur-de-Sureau ma belle-sœur, elle m'avait de nouveau convié hier soir à un repas de famille, que j'aurais eu trop mauvaise grâce de refuser encore. J'espérais toutefois m'y amuser davantage, et je dois reconnaître que l'attitude générale a été plutôt guindée. On gelait, en chaussettes, sur les nattes du plancher. On disait des choses cherchées et vides, galantes avec réserve, dont on essayait de rire. Les petites soupes étaient froides dans les bols en miniature. Tout était froid.

Et tout serait resté incolore si, vers la fin du repas, une de mes cousines mariée depuis peu, M^{me} Fleur-de-Cerisier, — jeune personne très distinguée, mais qui dès l'âge le plus tendre a été maintes fois victime d'un tempérament trop inflammable, — ne s'était éprise d'Osman au point de lui proposer d'oublier pour lui tous ses devoirs. A la suite de cet incident, que l'on ne saurait trop déplorer, une gêne très notable s'est glissée dans mes rapports avec ma belle-famille.

Toutefois mes relations avec M^{me} Prune n'en ont point souffert, et ce matin je l'ai accompagnée jusqu'à la tombe de feu ce pauvre M. Sucre, où elle avait senti le besoin d'aller déposer avec moi quelques fleurs. Son culte est vraiment touchant pour la mémoire de cet époux débonnaire, qui ne suffisait peut-être pas à la fougue de sa nature, mais que paraient tant de qualités discrètes, et qui possédait comme pas un le tact de s'éclipser à propos.

C'étaient de tardifs chrysanthèmes, couleur de rouille, gracieusement entremêlés à des branchettes de cryptomeria, que M^{me} Prune avait choisis pour sa fidèle offrande.

Il m'a paru un peu à l'abandon, le coin de cimetière où M. Sucre repose, mais situé fort aimablement sur la montagne, avec une vue attrayante. Aux quatre coins de la tombe, des tubes de bambou fichés en terre forment de naïfs porte-bouquets où nous avons disposé nos fleurs, non sans quelque recherche d'arrangement. Une courte invocation aux Esprits des ancêtres ; quelques baguettes d'encens allumées dans le petit brûle-parfum funéraire, et la veuve, avec un soupir, s'est arrachée à ce lieu mélancolique ; il fallait se hâter, car la pluie menaçait de nous surprendre au milieu de nos pieux devoirs.

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Dans ces chemins glissants, M^{me} Prune a dû chercher le secours de mon bras (p. 31).

Cette averse a d'ailleurs rendu plus intime notre retour, car, dans les chemins de descente, tout de suite glissants et dangereux, M^{me} Prune, chaussée de socques en bois, a dû chercher le secours de mon bras, et nous sommes revenus ensemble sous son large parapluie.

Il était très vaste, ce parapluie de M^{me} Prune, à mille nervures et garni de papier gommé; tout autour, peintes en transparent, folâtraient des cigognes, — interprétées un peu à la manière du cher défunt, qui restera toutefois le peintre incomparable de ce genre d'oiseau.

XVI

16 janvier.

Aujourd'hui, une visite dont je m'amusais d'avance, ma première à M^{lle} Pluie-d'Avril, dans son domicile particulier.

Et je l'ai trouvé tel que je l'imaginai, ce logis de petite cigale sans lendemain, de petite créature qui n'existe que par la grâce éphémère et le chatoyement des atours, à l'égal de quelque papillon éclos pour charmer nos yeux. C'est dans une vieille rue qui monte, — non vers les montagnes des temples et des tombeaux, mais vers la « Montagne ronde », sorte de colline détachée en pleine ville et ne supportant

que des maisons-de-thé ou des maisons de plaisir. Là, au premier étage d'une construction à la mode ancienne, toute de bois de cèdre et de papier, le nid de la petite danseuse s'avance en balcon, au-dessus des passants rares et discrets. On se déchausse, il va sans dire, dès le bas de l'escalier, garni de nattes blanches, et tout est minutieusement propre dans sa maisonnette sonore, dont les bois, desséchés depuis cent ans, vibrent comme la caisse d'une guitare.

M^{lle} Pluie-d'Avril habite avec M. Swong, un énorme chat, matou bien fourré, d'imposante allure, qui porte une collerette tuyautée, et M^{me} Pigeon, une vieille, vieille femme à cheveux blancs qu'elle appelle grand'mère, — quelque « M^{me} Prune » du temps passé, sans doute, mais qui a pourtant de braves yeux, un air de bonne aïeule, douce et presque respectable.

Après mille révérences, pendant qu'on se hâte de me préparer des bonbons et du thé, je passe, du coin de l'œil, l'inspection de ce logis. C'est drôle d'être là, et M^{lle} Pluie-d'Avril, en maîtresse de maison, comment dire ses belles manières, son affairément, et le sérieux de son impayable minois !... Un intérieur bien modeste ; on est comme chez des gens du peuple, mais soigneux. Ce qui détonne seulement, ce sont les coffres de laque contenant les costumes de danse, dont quelques-uns, jetés, çà et là, semblent des robes de fée qui traîneraient dans une chaumine. Aux murs de bois sec et de papier blanc, il y a des photographies de M^{lle} Pluie-d'Avril et de quelques-unes de ses camarades, dans leurs rôles à succès : frimousses de jeunes chattes, avec des falbalas comme les princesses nipponnes de jadis, ou avec des perruques de douairière. Et, à titre de curiosité exotique, il y a aussi deux images européennes : l'impératrice Eugénie et le roi Victor-Emmanuel... Cependant je ne vois nulle part la table des ancêtres, le recoin vénéré, toujours un peu noirci par la fumée des baguettes d'encens, que l'on trouve dans les maisons les plus pauvres. Non, il fait défaut ici, cet autel qui est l'indice de toute famille constituée ; la petite danseuse n'a donc point de parents, et n'est chaperonnée dans la vie que par ce matou sournois et cette grand'mère de hasard.

Au fait, pourquoi donc s'en est-elle allée, la soi-disant grand-mère, la vieille dame aux yeux restés honnêtes?... Et pourquoi M. Swong, assis gravement sur son postérieur, la collerette relevée en fraise à la Médicis, m'observe-t-il fixement avec ses yeux verts?... Dans ce milieu-là, tout est mystérieux et tout est possible... Cependant, non, je ne peux croire que cette éclipse de M^{me} Pigeon soit intentionnelle ; un pareil soupçon me gênerait ce propre logis, cette petite créature fine, et la collation posée devant moi sur les nattes du plancher. Chassons le doute mauvais, et asseyons-nous par terre pour faire la dinette, avec des cérémonies, comme dans le monde...

Quand il est l'heure de prendre congé, j'embrasse M^{lle} Pluie-d'Avril et M. Swong, chacun sur la joue, et on me reconduit très aimablement, très cordialement, après avoir exprimé l'espérance de me revoir. Sans aucun doute, je reviendrai, car tout s'est passé à souhait, il n'y a eu nulle équivoque, et, sur la dernière marche du vieil escalier, M^{lle} Pluie-d'Avril, prosternée, son éventail à la main, me suit d'un franc et gentil sourire...

Mais qu'est-ce qu'il peut bien y avoir, dans cette toute petite tête de danseuse, et dans ce petit cœur?... Toujours la mélancolique interrogation sans réponse, que

j'ai si souvent ressassée à propos d'êtres essentiellement différents de moi et indéchiffrables, chats, singes, ou enfants des races humaines très distantes de la nôtre, dont le regard était entré dans le mien par la route profonde... Et puis, quels seront ses lendemains, à celle-là, et quelles prostitutions l'attendent? Restera-t-elle seulement jolie en grandissant, quand la fleur de l'enfance sera fanée sur ses joues? Et alors, si elle ne l'est plus, jolie, dans quelle misère ira-t-elle finir, la petite fille aux belles robes?...

Tout en songeant à ces lendemains de M^{lle} Pluie-d'Avril, qui incarne encore un rêve du vieux Japon, du Japon des laques et des éventails, je retombe peu à peu dans Nagasaki moderne, et voici les quais, les cabarets à l'américaine. C'est l'heure où la foule lamentable des ouvriers quitte les usines, visages noircis par ce hideux charbon de terre, qui aura été, plus que l'alcool peut-être, le fléau destructeur de notre espèce. Et là-bas, sur la rive d'en face, au pied de ces montagnes qui ne connaissaient naguère que les cèdres, les bambous et les pagodes, des tuyaux fument, fument, empoisonnent l'air du soir, et des machines sifflent, crient avec des voix de Guignol : là est l'arsenal maritime, où l'on s'épuise nuit et jour à construire les plus ingénieuses machines, pour ces grandes tueries d'ensemble, inconnues à nos ancêtres.

XVII

Jeudi, 17 janvier.

La pluie tombait dru sur la mer, qui en était comme criblée, qui semblait fumer au coup de fouet de ces milliers de gouttelettes cinglantes.

Dans ma chambre du *Redoutable*, — la porte fermée pour moins entendre ce perpétuel bruit des entreponts bondés de matelots, — un tel déluge mettait, avant l'heure, une obscurité de soir. Le piano, que je venais d'ouvrir, avait ses sons feutrés des jours où il pleut, et la pédale sourde, tout le temps maintenue à cause des voisins, atténuait aussi la musique de Wagner, comme si on l'eût jouée au fond d'une armoire close : c'était un passage de *Tristan et Iseult*, que j'accompagnais, d'une manière un peu distraite tout d'abord, et que mon serviteur Osman chantait à demi-voix. Par la fenêtre, on voyait les verdure de la rive, dans un effacement gris, des verdure mouillées, des roches mouillées, des feuillages qui se couchaient sous l'averse ; on se sentait entouré d'eau, enveloppé de ruissellements.

Porte fermée, la vie, le remuement, la clameur contenue des six cents hommes, entassés un jour de pluie dans les flancs du navire, vous arrivaient bien encore, à travers les cloisons de fer ; mais c'était une symphonie si habituelle que vraiment on l'entendait à peine, on l'entendait même de moins en moins, à mesure que le chant wagnérien vous prenait davantage, que la voix montait, et que s'exaltait l'accompagnement.

Or les paroles disaient : « ... dans un pays lointain, dans un pays où règne l'ombre », quand le canon tout à coup est venu ébranler notre maison blindée... Des coups espacés, à intervalles funèbres, ne rappelant pas ces saluts que, dans une escadre

comme la nôtre, on entend chaque jour... Et j'ai envoyé Osman aux informations.

Il est rentré vite pour me dire, du reste sans altération notable sur sa figure joyeuse : « C'est la vieille *couine* qui est morte ! » Et un timonier, l'instant d'après, venait avec plus de correction m'annoncer aussi : « Commandant, les Anglais saluent, pour la Reine Victoria qui est décédée. » — Oh ! alors, si c'est cela, tous les navires vont s'y mettre ; et le *Redoutable* lui-même ; nous en avons pour jusqu'à ce soir, de ces longues salves pompeuses. Reprenons donc *Tristan et Iseult*, malgré le fracas du dehors. La nouvelle d'ailleurs n'interrompt pas non plus l'exercice de gymnastique des matelots qui font les mouvements d'assouplissement au-dessus de ma tête, ni leurs voix gaies qui comptent toutes ensemble : une, deux, trois ! sans souci de ce deuil officiel.

La canonnade cependant se propage sur tous les points de la baie, où sont rassemblés tant de navires de combat, et l'écho de la montagne aussi s'en mêle, répond comme un tonnerre lointain.

Or, il en va de même tout autour de la terre. Et c'est étrange, quand on s'y appesantit, la répercussion de cette mort sur le monde... Ainsi, une aïeule rassasiée de jours vient de s'éteindre là-bas, là-bas, dans une île brumeuse ; des milliers d'autres créatures, un peu partout, rendaient en même temps leur âme, dont on ne s'occupe point ; mais celle-ci, par une des plus antiques et des plus enfantines conventions humaines, personnifiait un peuple, le *peuple de proie* ; alors, un réseau de fils enveloppant les pays et les mers, a propagé la nouvelle, et c'est un immense bruit, troublant le repos de tous ; dans chaque lieu, dans chaque recoin où les hommes ont groupé des machines à tuer, un vacarme d'orage retentit, comme ici même, dans cette baie si éloignée et si étrangère.

D'aucuns la disaient bonne et pitoyable aux souffrances, la si vieille reine qui vient de mourir : alors, combien son déclin dut être angoissé par les spectres du Transvaal, si seulement elle avait gardé un cœur un peu maternel malgré l'orgueil, à travers les griseries de l'adulation et du faste. Nul ne m'était plus indifférent qu'elle, et cependant sa fin m'émeut presque, en cette pluvieuse journée d'hiver ; c'est qu'elle était souveraine bien des années avant ma naissance, et, tout enfant, j'entendais souvent prononcer son nom, en ce temps-là sympathique aux Français ; une période meurt avec son interminable règne, et il semble qu'elle nous entraîne un peu tous à sa suite dans le passé...

Mais, il était écrit que, dans ce pays, je ne pourrais rien prendre au sérieux, pas même un deuil royal... Voici maintenant que je pense à l'impression des mousmés, dans toutes ces maisonnettes perchées sur la rive, entre les feuillages trempés de pluie, à leur surprise d'entendre ces salves qui ne finissent plus ; les petits carreaux de papier, les petits châssis à glissière s'ouvrant partout, dans ces logis frêles comme des jouets de Nuremberg, et des têtes gentiment comiques, se risquant sous l'averse, pour se demander les unes aux autres, après la révérence obligée : « Qu'est-ce qu'il y a, Mademoiselle Tulipe?... Qu'est-ce qui se passe donc, mademoiselle La Lune?... » Alors le sourire me vient malgré moi, ce sourire irrésistible que me causent toujours les figures des mousmés ou des jeunes chats...

Sur le soir, quand le vrai crépuscule s'ajoute à la pénombre des nuages et de la

pluie, la canonnade par degrés s'apaise. A longs intervalles, quelques derniers coups grondent encore, prolongés par l'écho. Et puis un infini silence retombe sur cette mort, avec la nuit qui vient : la page de l'histoire est tournée ; la vieille dame orgueilleuse commence sa descente éternelle, dans la paix peut-être, assurément dans la cendre et l'oubli...

XVIII

Dimanche, 20 janvier.

Les derniers chrysanthèmes, fripés par les gelées du matin, ont disparu de l'étagage de M^{me} L'Ourse, ma fleuriste ordinaire, pour faire place à des camélias et à des branchettes de saule, ornées déjà de ces petites pendeloques jaunâtres qui sont des floraisons d'extrême renouveau. Notre séjour indéterminé dans ce pays se prolonge de semaine en semaine, et nous finirons par y voir poindre le printemps.

Dans sa vieille rue toujours en pénombre, qui longe le flanc de la montagne et les soubassements des temples, cette boutique de M^{me} L'Ourse est un point où je m'arrête chaque jour, avant d'aller m'isoler là-haut, dans les bosquets des morts. Nous sommes du reste un peu en galanterie, M^{me} L'Ourse et moi : c'était fatal.

Sa maisonnette de bois est noirâtre, caduque comme la rue tout entière, moisie à l'ombre de ces terrasses moussues qui soutiennent les pagodes et la nécropole. A la devanture, sont accrochés quantité de tubes en bambou remplis d'eau, où trempent des fleurs, des feuillages, des fougères, des herbes. — Les Japonais, même du bas peuple, chacun sait cela, nous ont devancés de plusieurs siècles dans le raffinement des bouquets, dans l'art de composer, avec les plantes les plus vulgaires, des gerbes d'une grâce inimitable, dignes de leurs vases aux mille formes.

Avec M^{me} L'Ourse, — qui est dans les âges de M^{me} Prune, autant dire à l'époque de la vie où les femmes sont le plus aimables, — le prix des fleurs se débat toujours longuement, pour le seul plaisir de marchander, en se faisant un doigt de cour. Cela s'entremêle de madrigaux que je lui adresse sur sa personne et qu'elle sait me rendre avec une civilité parfaite ; d'autres dames du voisinage sortent alors des petits logis vermoulus et sombres pour assister au galant tournoi : c'est M^{me} Montagne-Peinte, marchande de bric-à-brac au coin de la rue, ou M^{me} Le Nuage qui vend des baguettes d'encens pour les Trépassés, ou encore M^{me} Tubéreuse, dont l'époux, au fond d'un hangar poussiéreux, redore les bouddhas centenaires et répare les autels d'ancêtres.

Lorsque ma gerbe est enfin choisie et payée, je la laisse en dépôt chez la marchande (prétexte à revenir), et je commence mon ascension à peu près quotidienne à la sainte montagne qui surplombe.

Quantité de chemins s'offrent à moi, tout le long de cette rue vénérable, où il fait plus froid qu'ailleurs faute de soleil. Tantôt je m'en vais par les étroits raidillons qui grimpent au milieu des roches verdies, des mousses à reflet de velours, des capillaires aux tiges de crin noir, des petites sources éparpillées sur les feuilles comme des perles de verre.

Ou bien je monte plus lentement par les larges escaliers de granit et les terrasses

des temples. — Mais là, le sourire s'arrête, car soudainement tout devient grave, et une horreur religieuse inconnue sort des vieux sanctuaires obscurs. Il y a de quoi faire chaque jour quelque découverte nouvelle, dans ces quartiers de silence et d'abandon, étagés au-dessus de la ville, et précédés de tant de vestibules, de terrasses, de portiques sévères. Dans les cours dallées, des arbres qui ont vu passer les siècles étendent leurs grosses branches mourantes, soutenues çà et là par des béquilles de bois ou de granit ; il y pousse aussi des cycas géants, dont le tronc multiple s'arrange en forme de candélabre ; des cycas qui supportent le froid, admettent à l'occasion la neige sur leurs beaux plumets, — résistent aux hivers, dans ce pays, comme font du reste quantité d'autres plantes délicates, et comme les singes des forêts, comme les grands papillons pareils à ceux des Tropiques, le Japon, semble-t-il, ayant le privilège d'une flore et d'une faune qui ne sont plus de son climat. — Des galeries couvertes, aux colonnes de cèdre, entourent d'une zone sombre les sanctuaires presque toujours fermés, où l'on voit, à travers les barreaux des portes, briller des dorures atténuées, luire les mains et les visages des dieux assis en rang sur des fauteuils. Ces temples, comme leurs arbres, ont vu couler des années par centaines, et le moment approche où leurs boiseries, leurs laques s'en iront en débris et en cendre. Sur les autels, ou bien aux plafonds poudreux, aux frises des vieilles colonnades, derrière les toiles d'araignées, il y a partout du mystère ; partout il y a de l'étrange et de l'inquiétant, dans les moindres formes des figures ou des symboles. Et on sent bien, ici, qu'au fond de l'âme de ce peuple badin, au fin fond pour nous impénétrable, doit résider autre chose que de la frivolité et du rire, sans doute quelque conception plutôt terrible de la destinée humaine, de la vie et de l'anéantissement...

En montant toujours, voici bientôt la peuplade des petits bouddhas en granit, tout barbus de lichen, et les innombrables bornes funéraires, enlacées de plantes aux minuscules feuilles ; voici le réseau des sentiers qui se croisent parmi les tombes, sous les bambous et les camélias sauvages ; voici tout le labyrinthe des morts. Et, à cette hauteur, je retrouve presque chaque fois ce soleil du soir, couleur de cuivre qui, avant de s'abîmer là-bas dans la mer Jaune, s'attarde si languissamment sur ces pentes exposées au sud et à l'ouest, pour y apporter une tiédeur pas naturelle et comme enfermée, et me donner toujours la même illusion de serre. Çà et là, gisant sur quelque terrasse mortuaire, une chaise à porteurs, toute petite et en bois blanc très mince, comme pour promener une poupée, indique la place d'un mort nouvellement amené à ce haut domaine ; c'est là dedans qu'on a apporté sa cendre, et l'usage veut qu'on laisse le véhicule léger pourrir sur place, avec les lotus en papier d'argent qui servent au cortège. Où les brûle-t-on, ces morts, dans quel recoin clandestin, et avec quelle pudeur de les montrer ? En ville on ne les rencontre jamais que déjà tout incinérés, tout réduits, tout gentils, et ne pesant plus, portés allègrement à l'épaule sur des bâtonnets, dans des petits palanquins en bois blanc, d'élégante et précise menuiserie ; et quand j'ai interrogé des Japonais sur le lieu des bûchers, ils m'ont chaque fois évasivement répondu : « Dans les montagnes... par là-bas... par là-haut.. » Il n'y a donc que de la poussière humaine, ici, point de cadavres jamais, ni de décompositions, ni de forme affreuse, et cela supprime tout effroi sous ces ombrages.

L'heure du soir est l'heure par excellence, dans ces hauts cimetières où la senteur

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Composition inédite de
RENÉ LELONG.

*Deux sampans nous ont amené nos visiteuses
sur le coup de trois heures, pour prendre le thé.*

hivernale des feuilles mortes, des mousses et des lichens se mêle au parfum des baguettes d'encens allumées sur les tombes. C'est aussi l'heure où je conçois le mieux l'énormité des distances ; en regardant, du haut de mon tranquille observatoire, décliner le soleil du Japon, qui se lève à ce moment même sur mon pays, j'ai comme l'impression physique, un peu vertigineuse, de la convexité de la Terre, et de sa courbe immense. Et je me sens si loin, si loin, dans le crépuscule qui vient, que tout à coup me prend le frisson de nostalgie, au souvenir du pays Basque, ou bien de ma maison natale...

Le plus souvent il est couché, ce soleil, quand je repasse devant chez M^{me} L'Ourse, mais elle m'attend pour tirer les vieux châssis de bois qui ferment sa devanture. Avec un regard plein de sous-entendus, elle ne manque jamais d'ajouter à la gerbe achetée deux ou trois fleurs, pour moi particulièrement précieuses, parce qu'elles sont un cadeau, une surprise qu'elle me réservait.

Et maintenant, vite un pousse-pousse rapide, un coureur qui ait de bonnes jambes afin de retraverser la ville nipponne et de ne pas manquer le dernier canot du soir. D'abord c'est la longue rue des marchands, où, devant les petites boutiques de bois, papillotent les porcelaines, les éventails, les émaux, les laques, toutes les choses maniérées et jolies que fabriquent par milliers les Japonais et que vendent les mousmés souriantes. Là défilent, dans le même sens que le mien, quantité d'autres pousse-pousse empressés qui ramènent vers la mer les officiers de notre escadre ou des cuirassés étrangers, chacun rapportant nombre de petits paquets ingénieusement ficelés, de petites caisses finement menuisées : les exaspérants bibelots auxquels ici personne n'échappe.

Le long des nouveaux quais à l'américaine, où les coureurs haletants nous déposent, on se retrouve ; on se trie par nations, sous un petit vent glacé qui manque rarement de se lever le soir et d'asperger d'embruns notre retour à bord.

On nous a tant traités de pillards, dans certains journaux, nous tous, officiers ou soldats de l'expédition de Chine, que nous avons admis la dénomination « pillage » pour toute chinoiserie ou japonerie, si honnêtement achetée soit-elle, et payée en monnaie sonnante. Or, il est de règle sur mon bateau qu'après le souper, à l'instant des cigarettes, chacun doit exhiber son « pillage » du jour ; la table du « carré » se garnit donc tous les soirs d'étonnantes choses, présentées par leur propriétaire respectif. Mon Dieu, qu'on est bien, les nuits d'hiver, en rade tranquille, installé à son bord, entre bons camarades, rentré dans cette petite France flottante qui vous porte si fidèlement, mais qui voisine tour à tour avec les pays les plus saugrenus du monde !

XIX

Lundi, 21 janvier.

M^{me} Prune caressait depuis de longs jours le rêve de venir me voir à bord, comme elle était venue jadis sur la *Triomphante*, il y a tantôt quinze ans, hélas ! à l'époque où s'épanouissaient, dans toute leur fraîcheur première, ses sentiments pour moi.

J'avais galamment consenti, mais, en homme correct qui craint de donner à jaser, je m'étais rendu chez M^{me} Renoncule ma belle-mère, pour la prier de chaperonner la visiteuse. Et, afin d'enlever même tout caractère clandestin à cette entrevue, j'avais convié aussi deux de mes belles-sœurs et quatre jeunes guéchas de ma connaissance, en leur recommandant d'apporter des guitares.

Il avait fallu ensuite prévenir la police nipponne, pour les raisons suivantes. Depuis des années, le Japon détenait le monopole d'exporter dans toutes les villes maritimes de l'Extrême-Orient des jeunes personnes de caractère gai, spécialement destinées à faire oublier aux navigateurs les austérités de la mer ; mais le gouvernement du Mikado veut supprimer aujourd'hui cet usage, qu'il regarde comme attentatoire au bon renom national, et devient très circonspect lorsqu'il s'agit de laisser des dames seules se rendre à bord des navires.

La perspective d'être présentés à M^{me} Prune avait jeté parmi mes camarades un doux émoi. Ils avaient fait des frais, commandé pour la table des fleurs et de très ingénieuses sucreries. Et, à l'instant fixé, leurs jumelles se promenaient discrètement sur tous les sampans de la rade, pour épier la venue de nos invitées.

Au bout d'une demi-heure, personne. Au bout d'une heure, rien encore. Et j'ai envoyé aux informations, sur le quai.

Des policiers, — trop peu physionomistes, hélas ! — s'étaient opposés à l'embarquement de ces dames, malgré l'autorisation accordée la veille, croyant au départ d'une relève de pensionnaires pour certaines maisons de Shanghai ou de Singapour.

M^{me} Renoncule, paraît-il, toujours si maîtresse d'elle-même, avait reçu ce coup le front haut, et s'était contentée de ramener avec dignité mes belles-sœurs au logis.

Mais, à l'idée d'être prise pour l'une de ces hétaires migratrices, qui ne craignent pas d'abandonner l'autel de leurs ancêtres pour aller vendre à l'étranger leur sourire, M^{me} Prune s'était évanouie.

XX

Mercredi, 23 janvier.

Je passais tranquillement, avec un de mes camarades du *Redoutable*, dans Motokagomachi, la grande rue des boutiques, regardant les bibelots extraordinaires aux devantures et les sourires de ces gentilles petites personnes, qui ont les yeux si bridés. Mais, en avant de nous là-bas, très vite un rassemblement se formait, d'où partaient des vociférations aiguës, grinçantes, rugueuses, comme celles des Chinois en guerre. Et au milieu de ce groupe excité, deux officiers français, contre lesquels semblait tournée la fureur générale !... Alors, nous sommes accourus aussi, il va sans dire.

C'étaient deux enseignes de vaisseau, arrivés d'hier à Nagasaki sur un croiseur. Des bonshommes autour d'eux avaient les poings levés, leurs courts bras jaunes sortant jusqu'à l'épaule des manches de leurs robes. Or, ces bonshommes, nous les connaissons bien : c'étaient des marchands de potiches du voisinage, chez lesquels nous avons l'habitude de fréquenter, gens à sourires et à révérences plus que personne,

gens d'ordinaire obséquieux et patelins, — mais si transfigurés aujourd'hui par la colère ! Leurs petits yeux devenus effrayants, leur bouche contractée par un rictus de fauve ! Des êtres pour nous tout à fait nouveaux, imprévus, ressemblant à ces masques de guerre qui grimacent la mort, et dont les Japonais ont bien dû en effet prendre le modèle chez eux quelque part.

Tout simplement ces Français avaient poussé du pied le chien d'un de ces marchands, qui voulait mordre : alors, besoin immédiat de revanche nationale contre les deux étrangers...

Le calme un peu dédaigneux des attaqués, notre arrivée aussi, à nous qui étions connus pour être d'assez faciles acheteurs, empêcha la bagarre d'aller jusqu'au premier coup de poing ; sans cela nous étions aveuglément houspillés par la foule, et non moins aveuglément entraînés au poste par une escouade de police, ainsi qu'il arriva la semaine dernière aux officiers d'une autre flotte européenne.

Ce petit peuple, arrogant et plein de mystère, cache, sous ses dehors gracieux, une haine farouche pour les hommes de race blanche.

Imaginerait-on même qu'un de leurs sujets de jalousie contre les Européens est de ne pouvoir, pour cause de visage trop plat, user d'un pince-nez ? Aussi les élégants d'entre eux se hâtent-ils d'en porter, même s'ils n'en ont pas besoin, pour peu qu'ils se sentent au milieu de la figure un soupçon de quelque chose permettant d'en accrocher un.

XXI

Vendredi, 25 janvier.

Le temple du Renard devient depuis quelques jours un de mes lieux de pèlerinage habituels.

Un chemin d'ombre verte, dans un repli de montagne, vous y conduit en grimpant comme un escalier au bord d'une petite cascade alerte et glacée. Il y a quinze ans, j'avais pu vivre tout un été à Nagasaki sans le connaître, et je ne l'aurais pas découvert cette fois non plus, sans les emblèmes religieux échelonnés à diverses hauteurs parmi les branches, le long du sentier presque clandestin. Ces emblèmes sont des renards blancs, assis sur des socles, — des renards fantastiques, bien entendu, des renards déformés par l'imagination japonaise et traduits sous les traits de maigres bêtes aux oreilles de chauves-souris, montrant les dents avec un de ces rires à ne pas regarder, comme en ont les têtes de mort ; ou bien ce sont de frêles portiques de menuiserie, peints en rouge et couverts d'inscriptions noires, parfois espacés au hasard, ailleurs si rapprochés qu'ils forment une sorte de voûte rougeâtre, sous l'autre voûte si verte des feuillées. Quelques maisonnettes s'étagent aussi sur le parcours, humbles boutiques de baguettes d'encens pour le temple, de bonbons pour les enfants qui montent en pèlerinage, ou de petits renards en plâtre, longs comme le doigt mais taillés sur le modèle de ceux de la route et montrant l'affreux rictus qui convient. Partout des branches retombantes, des mousses, des fougères ; de beaux mandariniers, garnis de leurs fruits d'or qui achèvent lentement de mûrir au

soleil hivernal. Des roches polies, arrondies par le temps et que d'imperceptibles lichens ont marbrées, à l'ombre, de nuances douces et rares : des verts cendrés, des gris passant au rose. Et çà et là, posé sur quelque vieille pierre debout, un temple en miniature, de la taille d'un théâtre de Guignol, très vieux lui aussi, très fruste, mais ayant ses emblèmes énigmatiques, ses renards blancs et ses bouquets de riz apportés en offrande. La cascade, le plus souvent cachée dans des fissures profondes, vous accompagne de sa grêle musique, tandis qu'on s'élève sous les ramures, par le sentier ardu ou par les marches usées.

Enfin le temple lui-même apparaît, en avant d'un rideau de grands arbres. Un assez petit temple, mais si étrange ! Tout ouvert comme un hangar, très simple, ainsi que tous les sanctuaires de ce Dieu-là, et dépourvu d'aucune idole de forme humaine. Il est en bois, sans doute ancien, mais d'un âge indéfinissable, tant on l'a bien entretenu, tant sont soigneusement lavés ses panneaux et ses colonnes. Au milieu, descend du plafond comme un lustre un énorme grelot également en bois, sur quoi les fidèles frappent dès l'arrivée, et c'est pour que le Dieu, en train peut-être de flâner parmi les nuages, soit averti qu'on est là, que l'on demande audience. Autour, les hommes ont arrangé cette nature, déjà presque trop jolie par elle-même, en quelque chose de plus joli encore, de plus compliqué surtout, ajoutant des rocailles aux rochers, créant des petits ruisseaux pour y jeter des ponts. Les herbes très délicates, les mousses, toute l'exquise flore sauvage d'ici, apportent leur charme intime à ces arrangements qui ne seraient guère que prétentieux chez nous. Par ailleurs, ce temple, ces objets symboliques, déroutants de simplicité bizarre, que l'on aperçoit au fond sur l'autel, imprègnent le jardin désert d'on ne sait quelle transcendante et indicible japonerie. Et, au-dessus de tout cela, se dresse la montagne avec ses fourrés de verdure.

Juste en face du sanctuaire, une maison-de-thé, gentille et vieillotte, se dissimule à moitié dans les arbres ; on y accède par un arceau en granit feutré de lichen, qui enjambe un torrent, et près duquel, dans une vaste cage, deux grues blanches à huppe rouge, de la grande espèce, se tiennent immobiles : pensionnaires sacrées du temple, il va sans dire, mais très mélancoliques captives.

La propriétaire de cette maison-de-thé, plutôt modeste et peu achalandée, s'appelle M^{me} La Cigogne. Bien que cette dame compte sans doute une dizaine de printemps de moins que M^{me} Prune, elle est d'une maturité incontestable, mais n'a point abdiqué encore, et j'arrive de jour en jour à me convaincre que le temps lui a laissé, à elle aussi, quelques attraits.

Sitôt qu'elle m'aperçoit, à l'orée du sentier vert, M^{me} La Cigogne se prosterne et affecte une expression d'extase qui semble dire : « En croirai-je mes yeux ? Quelle faveur inespérée le ciel m'envoie ! » Je me fais un devoir de saluer fort civilement à mon tour, avant de prendre place sur les nattes blanches, devant la petite véranda enguirlandée de plantes qui s'étioient à l'ombre de tant d'arbres, et où languissamment fleurissent quelques pâles roses d'hiver.

M^{me} La Cigogne, après de nouvelles révérences, me présente aussitôt la chatte de la maison, que j'honore de mon amitié, une certaine M^{lle} Sato, jeune personne de six mois à fourrure grise, qui a conservé l'humeur folâtre de l'enfance. Ensuite, vient ma tasse de thé, sucrée toujours à point. Et puis les bonbons que j'aime, et deux

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



M^{me} La Cigogne... me présente ma tasse de thé, sucrée toujours à point (p. 40).

fines baguettes de bois pour les saisir. A part quelques pèlerins, qui viennent se restaurer ici, après des genuflexions, des exercices religieux trop prolongés dans le temple, je suis presque toujours le seul client de cette dame, ce qui favorise entre nous de longs tête-à-tête. Dans le sentier voisin, personne non plus, personne ne passe, si ce n'est de temps à autre quelques marchands d'eau, athlétiques et deminus qui redescendent, portant à l'épaule, au bout d'un bâton, des seaux en bois, remplis aux sources claires de la montagne. On n'entend d'autre bruit que celui des petites cascades perlées dégringolant sous les herbes ; ou bien c'est, dans les branches, le remuement discret des oiseaux, attristés parce que le soleil de janvier reste incolore.

Le lieu est paisible, étrange et ignoré. On y respire la senteur des feuilles mortes et de la terre humide. Malgré la présence enjouée de cette dame, on s'imprègne ici, dans le silence, de la japonerie spéciale qui émane du temple aux lignes simples, et qui est une japonerie haute et sereine. On sent comme des esprits, des essences très inconnues, rôder sous les futaies, dormir au fond des grosses pierres aux têtes rondes. Et la tombée du soir vous apporte dans ce recoin du Japon une petite terreur charmante, dont on cherche en vain le sens introuvable.

En quittant la maison-de-thé, je continue souvent de suivre le sentier qui monte, jusqu'à l'instant où il finit dans la brousse. Sur des pierres moussues émergeant du sol, encore deux ou trois de ces vieux temples pour poupée, inquiétants à rencontrer

malgré leur petitesse de jouet d'enfant ; mais les fougères, les racines deviennent de plus en plus souveraines, dans la nuit verte qui s'épaissit, et tout se perd bientôt au fond des bois, où les boutons des camélias sauvages, en retard sur ceux des jardins d'en bas, commencent à peine à rougir...

Pour être tout à fait franc vis-à-vis de moi-même, je suis forcé de m'avouer que me voici un peu en coquetterie avec M^{me} La Cigogne...

XXII

Jeudi, 31 janvier.

Il semblait certain que notre grand cuirassé, la guerre étant finie, allait reprendre la route de France et qu'après des relâches en Indo-Chine il nous ramènerait chez nous pour le beau mois de juin. Il y avait bien la petite tristesse de quitter bientôt ce navire, cette vie de bord avec de bons camarades, cet amusant pays, de voir finir à jamais toute cette période très spéciale de l'existence ; mais cela se noyait pour nous dans la joie du retour.

Et voici qu'aujourd'hui le courrier de France nous apporte un désolant contre-ordre : nous resterons deux ans dans les mers de Chine ! Sitôt que les glaces fondront à l'entrée du Peïho, force nous sera de rebrousser chemin vers le Nord chinois, et de recommencer, sous le mauvais soleil, le dur métier de l'automne passé : pourvoir au rapatriement du corps expéditionnaire, rembarquer sur des transports, par grosse mer probable, ces milliers d'hommes et ce matériel que nous avons eu déjà tant de peine à déposer sur la rive...

En une minute la nouvelle, entendue par des matelots à travers la portière de brocart rouge de l'amiral, a été propagée à voix de confiance, presque silencieusement, parmi l'équipage, semant la consternation du haut en bas du *Redoutable*, — depuis les passerelles où vivent, la longue-vue à la main, les timoniers chargés d'épier le plus loin possible les choses du dehors, jusque chez les pauvres garçons, pâlis comme des mineurs, qui habitent et travaillent au-dessous de l'eau, entre des rouages de fer, au milieu des entrailles cachées du navire, dans l'obscurité et dans l'odeur des huiles.

Deux ans, à errer sur les mers de Chine ! Tous, expédiés de France en coup de vent, à l'annonce des affaires de Pékin, nous pensions que la campagne durerait six mois à peine. C'était volontairement que nous étions partis, nous les officiers, mais non pas les matelots. Forcés d'accepter, ceux-ci, leur destination imprévue, ils avaient laissé en suspens leurs humbles petites affaires, — des mariages, des baptêmes, des règlements d'intérêts, — d'ailleurs convaincus, comme nous, qu'on allait bientôt revenir...

Mais voici maintenant que cela durera deux années ! Et d'abord il va falloir passer tout un été mortel sur les eaux chaudes et souillées de l'embouchure du Petchili, être parqués là dans une caisse de fer où l'on respire par des trous, ne sortir de l'étouffante demeure que pour peiner au milieu des lames, sous un ciel accablant ! Bientôt, c'est inévitable, reviendront les dysenteries, les fièvres, et plus d'un sans doute ira

traîner ou mourir dans quelque hôpital de la côte chinoise... Tel est l'ordre sans merci qui nous arrive. Adieu le retour !

Pour réfléchir à ce changement de mes lendemains, et essayer de m'y soumettre, j'aurais voulu m'en aller là-haut, sur l'exquise montagne des cimetières, mon lieu de méditation préféré, et m'asseoir devant le soleil couchant. Mais il tombe une petite pluie d'hiver très froide, qui sent la neige. Faut de mieux, j'irai dans la maison-de-thé où mes jouets habituels, mes deux petites poupées à musique, entre les murs de papier, me distrairont avec une guitare et des masques.

Jamais elle ne m'avait paru si mélancolique, la salle vide et blanche, aux parois minces, où je me trouve une heure après, les jambes croisées sur un coussin de velours noir. M^{lle} Matsuko, la guécha, qui ne prend plus la peine de faire grande toilette en mon honneur, arrive bientôt, modestement vêtue de crépon gris perle, s'assied par terre, gentille et boudeuse, puis commence, d'un air résigné, à gratter les cordes de son « chamecen » avec sa spatule d'ivoire. Dans le silence, dans la lumière grise, déjà crépusculaire, une petite musique alors sautille et pleure, triste à faire couler des larmes, étrange à donner le frisson, — en attendant que paraisse l'autre, celle qui est moitié fée et moitié chat, M^{lle} Pluie-d'Avril avec sa traîne et ses révérences.

J'ai eu tort de venir ici ; c'est plus triste que ma chambre du *Redoutable*. Le son de cette guitare, on dirait le chant d'une sauterelle d'hiver, enfermée dans une cage de papier, une sauterelle de pays très lointain, dont la maigre voix évoquerait un monde inconnu ; je l'entends sans l'écouter, mais cela suffit à maintenir pour moi cette notion d'exotisme extrême qui avive ma nostalgie.

Alors, deux ans dans les mers de Chine !... Il est fini, hélas ! le temps où j'étais angoissé, au cours des trop longues campagnes, par la crainte de ne pas retrouver la figure vénérée et chérie de Celle à qui depuis l'enfance on rapporte toutes choses, de Celle que personne au monde ne supplée... Cette crainte-là est aujourd'hui changée en une certitude, sur laquelle même un peu de résignation a commencé de venir. A ce point de vue-là donc, peu importe à présent la durée de l'absence, puisque je ne la retrouverai plus, à aucun de mes retours, jamais... Pourtant, des liens profonds me tiennent encore au foyer, — et d'ailleurs mes années sont bien comptées, pour que je les perde en exil...

Elle se lève, la guécha, qui visiblement s'ennuie ; elle pose sa longue guitare et se met à marcher, indolente et gracieuse, si légère que le plancher ne semble même pas s'en apercevoir, — ce plancher mince qui gémissait tout à l'heure sous le pas des servantes, lorsque la dinette nous a été servie. Et, au moment où s'est arrêtée sa musique monotone, je songeais à certain vieux jardin qui est situé au-dessous de nous, de l'autre côté de la terre, et qui, dans mon enfance, représentait pour moi le monde. A l'instant précis où la sauterelle de rêve a cessé de chanter, c'est ce jardin-là que je revoyais, après avoir repassé tant de choses en souvenir, ce jardin avec ses treilles, ses vieux arbres, et surtout un grenadier planté jadis par un aïeul, qui, à chaque mois de juin depuis cent ans, sème en pluie ses pétales rouges sur le sable d'une allée. Ce ne sera donc pas le printemps prochain que je reverrai cette

jonchée de fleurs rouges, ni même le printemps d'après ; ce ne sera peut-être jamais plus...

La guécha, d'une main distraite, entr'ouvre l'un des châssis de bois et de papier par où nous vient la pâle lumière : « Tiens, dit-elle, la neige ! » Et vite elle referme le panneau transparent, qui a laissé pénétrer un souffle de glace dans la salle déjà si froide. La neige, j'ai eu le temps de l'apercevoir pendant cette seconde où le panneau s'est entr'ouvert : des flocons blancs qui tourbillonnent avec lenteur, dans un ciel mort, au-dessus d'un toit japonais aux petites tuiles rondes, d'un gris noirâtre.

Alors, non, ce n'est plus tenable, ici !...

Heureusement, voici la diversion nécessaire : des pas d'enfant dans l'escalier, des froufrous de soie ; mon petit chat qui arrive !

Elle apparaît, cette petite M^{lle} Pluie-d'Avril, stupéfiante à son ordinaire, dans ses falbalas, mièvre et comme sans consistance, ainsi empaquetée dans ses étoffes à grands ramages. Elle est en dame d'autrefois et porte un immense éventail de cour. Elle salue, fait quelques pas, salue de nouveau, s'avance encore, et, tandis qu'elle se prosterne cette fois pour une solennelle révérence à la mode ancienne, une imperceptible expression de gaminerie plisse le coin de ses yeux retroussés, sa bouche s'entr'ouvre pour laisser passer le miaou d'un chat, — si bien imité, si imprévu que j'éclate de rire...

« Oh ! — fait M^{lle} Matsuko, pointue, — voilà trois jours qu'elle préparait ça, pour distraire ta seigneurie. Avec son gros matou de M. Swong, elle prenait des répétitions... »

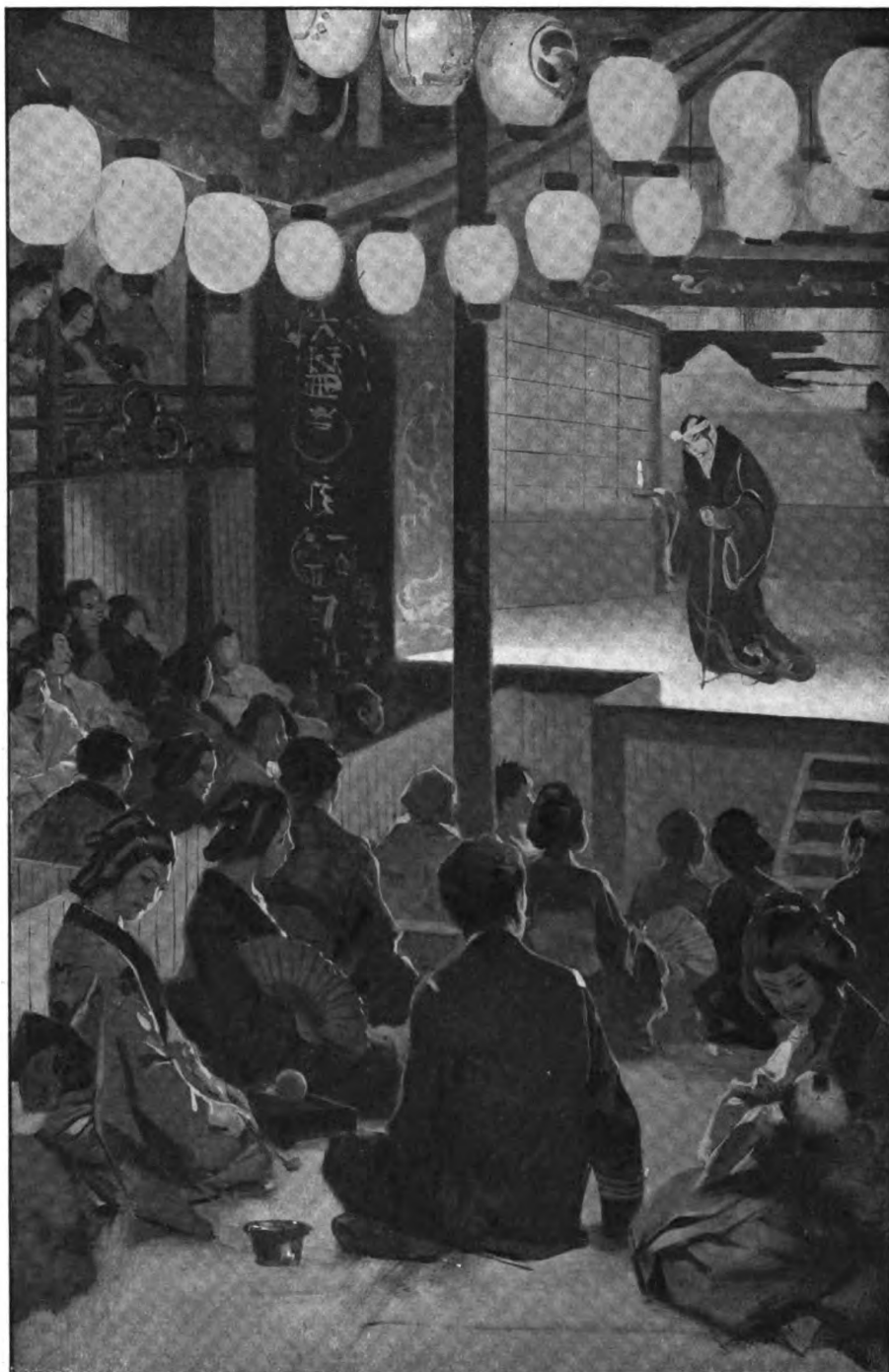
Laisse dire, va, petite fée. C'était ce qu'il fallait ; tu as réussi à amuser celui qui te paie pour ça, et il te remercie.

Maintenant, là-bas derrière toi, tourne, fais jaillir la lumière électrique, ce sera moins lugubre. Et puis commence quelqu'une de tes danses ou de tes scènes mimées, — celle, par exemple, du pêcheur endormi cent ans au fond de la mer ; celle, tu sais, qui exige au dernier tableau un masque de vieillard tout blême avec une barbe comme des algues blanches.

Le soir, à bord, pendant que la neige tombe abondamment du ciel nocturne, je reçois la visite de quelques-uns de mes amis matelots, en quête de renseignements plus précis sur la consternante nouvelle et gardant un vague espoir que je la démentirai peut-être, que je les rassurerai un peu.

En dernier, m'arrive une sorte de géant breton, aux jolis yeux de douceur triste profondément enfoncés sous un front large et têtue. Il allait se marier dans un mois, celui-là, quand le navire, qui semblait destiné à un long séjour en France, a reçu l'ordre imprévu de faire campagne en Chine. A l'annonce du retour, il avait employé ses économies à acheter une pièce de crépon blanc pour la robe de noces, et différents bibelots japonais afin d'orner le logis. Mais maintenant, au milieu de sa consternation enfantine, un des points qui le tourmentent le plus, c'est la crainte que tout cela ne se gâte, pendant deux années, dans le faux-pont humide, et il me demande timidement si je ne pourrais pas loger la caisse, sans que ça me gêne trop, dans un coin de ma chambre.

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



La comédie se déroulait au milieu des rires contenus et discrets (p. 53).

Comment lui refuser cette consolation-là? Certainement, bien que je sois déjà encombré à ne savoir que devenir, je donnerai l'hospitalité à la gentille pièce de soie blanche et aux modestes cadeaux de mariage.

XXIII

1^{er} février.

Cédant aux larmes de M^{me} Prune, j'étais retourné hier à la police nipponne, pour représenter à messieurs les agents qu'il ne s'agissait point d'une migration, mais d'une simple visite de courtoisie, et qu'au bout d'une heure ou deux nous rendrions toutes ces dames intactes à leurs foyers. On s'était donc excusé de l'offensante méprise, et aujourd'hui nous avons eu la joie de recevoir nos visiteuses, sous un soleil printanier.

Deux sampans, qui semblaient transformés en des barques cythérées, toutes de séduction et de grâce, nous les ont amenées au coup de trois heures, pour prendre le thé.

M^{me} Renoncule cependant, en mère prudente, avait préféré cette fois ne pas amener ses filles; mais nous avons M^{me} Prune, entourée d'un essaim de jeunes guéchas. Une douce gaité, du meilleur aloi, n'a cessé de régner pendant toute la visite de ces dames. Elles avaient fait des toilettes extrêmement galantes, et en particulier le chignon de M^{me} Prune, amplifié à souhait par d'habiles posticheurs, restera dans toutes les mémoires. Pour donner plus de piquant à cette réunion, mes camarades s'étaient procuré quelques-unes de ces sucreries japonaises, composées avec tant d'esprit, — allégoriques, pourrait-on dire, — qui représentent tantôt des objets usuels, tantôt les fragments les plus divers de l'organisme humain; ils les avaient spécialement choisies, bien entendu, pour la principale invitée, et d'ailleurs avec autant de finesse que de tact et de discrétion...

XXIV

2 février.

Donc, nous restons ici jusqu'au printemps, c'est-à-dire environ deux mois encore, car il faudra sans doute le soleil d'avril pour fondre ces glaces, là-bas, qui nous ferment la sinistre entrée du Peiho.

Et il ne s'annonce guère, le printemps de cette année, même dans la baie si close, si close, si défendue contre les vents de Nord, où notre navire s'abrite.

Au contraire nous sommes plus que jamais en pleine saison de bourrasques et de neiges. Or, tout ce Japon, amusant par le soleil, devient pitoyable, dès qu'il est boueux, ruisselant et transi. Du reste, on meurt, comme mouche, à Nagasaki dans ce moment; entre deux grains, dès que le soleil d'hiver se

montre, les gracieux cortèges de messieurs les morts et de mesdames les mortes se hâtent vers la nécropole de la montagne ; on en trouve parfois deux, trois ensemble, qui s'abordent nez à nez à un carrefour, échangent de suprêmes politesses, font à qui ne passera pas devant l'autre, entravent la circulation et arrêtent par douzaines les pousse-pousse crottés. En tête, marchent toujours quelques bonzes en bonnet archaïque, robe sombre et surplis d'ancien brocart d'or. Ensuite le héros du défilé, le mort lui-même, réduit à sa plus simple expression, porté à l'épaule dans la toujours pareille petite châsse de fine menuiserie blanche. A l'épaule également, plusieurs vases en bois d'où s'échappent, pour dominer la foule, de fantastiques plantes artificielles : lotus gigantesques à pétales d'argent, érables du Japon à feuilles rouges, cerisiers ou pêchers tout en fleurs. Puis, la théorie des dames ou mousmés vêtues de deuil, en blanc de la tête aux pieds. Et enfin, la partie hautement comique du convoi, les hommes en robes de soie et chapeaux melons ; quelques redingotes ; beaucoup de lunettes, et surtout de lunettes bleues, toujours instables sur ces visages trop plats. Quand survient une averse, les parapluies s'ouvrent, d'affreux parapluies de chez nous, et çà et là quelques autres du Japon, en papier gommé avec des peintures, des fleurs et des cigognes envolées, dans cette note plus gaie qu'affectionne encore M^{me} Prune pour le sien.

Vers les pagodes et la montagne, tout cela se dirige ; par les sentiers mouillés et glissants, tout cela grimpe, au milieu des vieilles tombes charmantes en rangs déjà pressés.

C'est de la poitrine surtout que meurent ces pauvres petits bonshommes ; les paysans même, ces paysans japonais si râblés, aux courtes tailles si bien prises, aux membres d'athlète, s'en vont de ce mal-là, depuis que l'américanisme les oblige à s'habiller, au lieu de vivre nus comme les ancêtres.

XXV

3 février.

Encore la neige, le ciel bas et plombé. Ce soir, sur la colline de la concession européenne où je fréquente peu, j'ai cheminé par une route saupoudrée de blanc et d'ailleurs bien entretenue, bien droite, bordée de consulats ; on se serait cru en Europe, à la tombée d'une nuit d'hiver, sans les quelques mousmés drôlement emmitoufflés que l'on rencontrait de temps à autre, et qui ramenaient la notion du lieu lointain.

J'allais à l'hôpital russe, faire visite à un officier d'un régiment de Grodno, blessé vers Moukden. Au près de son lit veillait un jeune homme en tenue de malade, avec lequel j'ai causé d'abord sans présentation : un autre officier évidemment, d'allure élégante, au fin visage très français, et parlant notre langue avec un imperceptible accent espagnol. C'était don Jaime de Bourbon, fils de don Carlos, et prétendant carliste au trône d'Espagne. Engagé dans l'armée russe, il avait demandé d'aller en Extrême-Orient, pour guerroyer, par humeur française, et maintenant il était là, convalescent d'un typhus grave pris en Mandchourie.

XXVI

5 février.

Chez ces marchands de bric-à-brac, qui pullulent chaque jour davantage à Nagasaki, les plus étranges objets voisinent entre eux, éclos parfois à mille ans d'intervalle, mais rapprochés là sur des étagères proprettes, bien époussetés et à peine ternis par la cendre des siècles.

Quantité de débris du palais impérial de Pékin, pris et revendus par des soldats, sont aussi venus s'échouer dans ces boutiques : des bronzes, des jades, des porcelaines. Et les marchands, rien que par le prix qu'ils en demandent, rien que par leur ton respectueux pour dire : cela vient de Chine, rendent tous un hommage involontaire à l'art de ce pays, — cet art typique et primordial, d'où l'art japonais dérive, comme une branchette particulièrement gracieuse, mais frêle et de nuance pâlie, qui aurait jailli d'un grand arbre exubérant. A la profusion et à la magnificence de leurs maîtres chinois, ces petits insulaires d'en face ont substitué la simplicité élégante et la précision minutieuse ; à la franche gaité des couleurs, à l'éclat des verts accouplés aux roses, les nuances estompées, dégradées et comme fuyantes. Et enfin, pour les palais et les temples, au lieu de ce perpétuel flamboiement des ors rouges, qui devient une obsession d'un bout à l'autre de la Chine, ils ont adopté les laques noirs polis comme des glaces, les boiseries incolores finement ajustées comme les pièces d'une horloge, et les panneaux d'impeccable papier blanc.

Parmi tant de surprenantes boutiques, celles qui donnent le plus à réfléchir sont pour moi, dans une rue que les étrangers connaissent à peine, ces espèces de hangars poussiéreux, où s'entassent les vieilles armes, les vieilles cuirasses, les vieux visages d'acier, tout l'attirail pour faire peur qui servait aux anciennes batailles, et les fanions des Samouraïs, leurs emblèmes de ralliement, leurs étendards. Sur des fantômes de mannequins qui ne tiennent plus debout, posent des armures squameuses, des moitiés de figures poilues, des masques ricanant la mort. Un fouillis d'objets ultraméchants, qui pour nous ne ressemblent à rien de connu, tellement qu'on les croirait tombés de quelque planète à peine voisine. Ce Japon à demi fantastique, soudainement écroulé après des millénaires de durée, gît là péle-mêle et continue de dégager un vague effroi. Ainsi, les pères, ou les grands-pères tout au plus, de ces petits soldats d'aujourd'hui, si drôlement corrects dans leurs uniformes d'Occident, se déguisaient encore en monstres de rêve, il y a cinquante ans à peine, lorsqu'il s'agissait d'aller se battre ; ils mettaient ces cornes, ces crêtes, ces antennes ; ils ressemblaient à des scarabées, des hippocampes, des chimères : par les trous de ces masques à grimace, luisaient leurs yeux obliques et sortaient leurs cris de fureur ou d'agonie... Et c'est dans les vallées ou les champs de ce gentil pays vert qu'avaient lieu ces scènes uniques au monde : les rencontres et les corps à corps d'armées rivales, vêtues avec cet art démoniaque, alors que les longs sabres coupants, tenus à deux mains au bout de bras musculeux et courts, décrivaient leurs moulinets en l'air, puis faisaient partout des

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Tout l'attirail pour faire peur qui servait aux anciennes batailles (p. 48.)

entailles saignantes, fauchaient ensemble les casques cornus et les figures masquées.

Quel que soit le changement radical survenu de nos jours dans les costumes et les armes, à l'instar d'Europe, un peuple qui, hier encore, a rêvé et confectionné de tels épouvantails, doit garder de la guerre une conception horrible, cruelle et sans merci.

XXVII

7 février.

Deux mois de Japon déjà, et Nagasaki m'est redevenu familier comme si je n'avais pas cessé d'y vivre. Entre ce séjour et le premier, des liens se nouent de plus en plus, qui jettent parfois comme dans un recul de second plan les quinze années d'intervalle. Mes camarades d'exil se japonisent aussi de jour en jour, sans s'en apercevoir. On s'habitue à l'enserrement de ces montagnes et aux dentelures de leurs cimes ; on ne trouve plus leurs pointes si singulières ni si « japonaises ». On s'habitue à ces bois suspendus alentour, à ces nappes de verdure jetées sur toutes les pentes, depuis le ciel jusqu'à la mer, à tout ce site presque trop joli que les brumes roses des matins de février déforment et compliquent souvent jusqu'à la plus charmante invraisemblance. On circule comme chez soi au milieu de cette ville, parmi cet amas de

maisonnettes de bois et de papier, aussi drôles que des jouets d'enfant. On cueille, de-ci, de-là, en passant dans les rues, les sourires et les révérences d'une quantité de mousmés qui vous connaissent ; on a des amis et des amies chez tout ce petit monde, à l'abord accueillant et facile, — à l'âme fermée, exclusive, vaniteuse et ennemie.

Et rien encore n'indique le printemps, qui nous fera quitter ce pays pour nous envoyer à la peine, sur les côtes de cette grande Chine funèbre...

J'ai vraiment commis une erreur, il y a quinze ans, en n'épousant pas plutôt M^{me} Renoncule ma belle-mère. Chaque jour augmente mon regret de l'avoir ainsi méconnue. Elle-même, si je ne m'abuse, le déplore secrètement, et, aujourd'hui que l'irréparable est accompli entre nous, ne se lasse point de me traiter en gendre, pour maintenir au moins ce lien-là, faute de mieux.

Par ces froides pluies d'hiver, je passe chez elle des heures nostalgiques à entendre pleurer sa longue guitare, dans le silence de sa maison, dans l'éternel crépuscule de ses châssis de papier, devant ses rocailles verdies à l'ombre, ses arbres nains qui n'ont pas dû grandir depuis un siècle, son jardin de vieille poupée, où tombe un jour gris, entre des murs... Oh ! ce jardin de ma belle-mère, dont le seul aspect autrefois me donnait déjà le spleen au soleil d'août, qui dira sa mélancolie, sous le pâle éclairage de février !... Du fond de la pièce, où l'on est assis plus en pénombre, à écouter la petite musique de mystère échappée des cordes grêles, on aperçoit par la baie de la véranda une sorte de site sauvage qui dès le premier coup d'œil vous déroute par quelque chose de pas au point, de pas naturel. Sont-ce de véritables vieux arbres, sur des rochers, un véritable lointain agreste vu à travers une lunette faussant les perspectives ? Cependant on dirait bien que cela est tout petit et tout près. Plutôt ne serait-ce pas un décor romantique, découpé et peint pour théâtre de marionnettes, sur lequel un réflecteur laisserait tomber de la lumière verdâtre ? Pas un coin du vrai ciel ne se découvre au-dessus de ce paysage enclos ; mais le mur du fond, tout en grisailles estompées, à mesure que le jour baisse, finit par n'avoir plus l'air d'un mur ; il joue les nuages lourds, les nuages en linceul, amoncelés au-dessus d'un monde étioilé par la vétusté et qui aurait perdu son soleil.

Tous les jardins de Nagasaki ne portent pas au spleen comme celui-là ; mais tous sont de patientes réductions de la nature, arbres nains, longuement torturés, et montagnes naines, avec des temples d'un pied de haut qui ont l'air centenaires. Comment concilier, dans l'âme japonaise, cette prédilection atavique pour tout ce qui est minuscule, mièvre, prétentieusement gentil, comment concilier cela avec ce goût transcendant de l'horrible, cette conception diabolique de la bataille qui a engendré les masques et les cornes des combattants, toutes les effrayantes figures des divinités et des guerriers ? Et comment faire marcher de pair cet excès de politesse, de saluts et de sourires, avec la morgue nationale et la haine orgueilleuse contre l'étranger ?...

Les petits thés de cinq heures chez ma belle-mère sont très courus et très selects. Pendant que le chant de la guitare si tristement sautille, ou gémit à fendre l'âme, de cérémonieuses voisines arrivent sur la pointe du pied, des mousmés fragiles comme des statuettes de porcelaine ; sans bruit elles s'accroupissent à côté de mes jeunes belles-sœurs, pour écouter la musique ou accepter une sucrerie, qu'elles cueillent du

bout de leurs bâtonnets. Leurs yeux en amande oblique, si bridés qu'on aurait envie de les fendre d'un coup de canif à chaque coin, ressemblent à ceux des chattes lorsqu'elles ferment à demi leurs paupières par nonchalante câlinerie. Leurs beaux chignons apprêtés et reluisants font leurs têtes trop grosses sur les cous minces, sur les délicates épaules... Et c'est là l'étrange petit monde qui médite de s'attaquer férocement à l'immense Russie ; les maris, les frères de ces bibelots de Saxe veulent affronter les armées du tsar !... On n'en revient pas de tant de confiance et d'audace, surtout lorsque dans la rue on voit ces soldats, ces matelots japonais, tout propres et tout petits, imberbes figures de bébés jaunes, passer à côté des lourds et solides garçons blonds qui composent les équipages russes.

Entre chien et loup, devant les tasses de fine porcelaine bleue et les plateaux en miniature, ce petit monde reste assis par terre, immobile à cause de la guitare qui l'enchanter et hypnotisé par le paysage artificiel, de plus en plus éteint, sur lequel souvent un peu de neige tombe, — de la neige vraie, dont les flocons paraissent trop grands pour les arbres qui les reçoivent. M^{me} Renoncule, la notable guécha d'autrefois, retrouve pendant ces heures grises son pouvoir et son charme. Comme il arrivait à M^{me} Chrysanthème sa fille, un changement se fait dans sa figure, qui s'ennoblit ; ses yeux ne sont plus ni puérils ni bridés ; ils reflètent d'insondables rêveries de race jaune, où l'on devine de l'énergie farouche et qui bculeversent vos appréciations d'avant sur ce peuple rieur.

J'ai subi jadis un commencement d'initiation à cette musique lointaine qui, les premières fois, ne me semblait qu'une débauche de sons incohérents et discords ; de soir en soir, elle me pénètre davantage ; presque autant que la nôtre, elle me fait frissonner, d'un frisson plus incompréhensible, il est vrai ; quand cette femme, aux yeux tout changés, agite fièvreusement sur les cordes la spatule d'ivoire, on dirait que l'ombre des mythes religieux, mal enfermés dans les temples voisins, vient rôder alentour, derrière ces vieux châssis de papier, qui nous font alors des murailles plus assez sûres : dans l'antique maisonnette, toujours plus enveloppée de crépuscule et d'hiver, on sent passer des effrois d'un ordre inconnu... Il y a aussi des instants où la mélodie descend aux notes de basse extrême, devient soudainement rauque, sauvage, et si primitive qu'elle a dû être transmise jusqu'à nous, comme tant d'autres choses nipponnes, par les arrière-ancêtres, établis dans ces îles au commencement des âges. Quand enfin les ténèbres arrivent pour tout de bon, quand il n'y a plus qu'un reste de lueur blême, à la cime des arbres nains, pour nous indiquer encore le faux paysage, voici que la guécha vieillie, qui ne veut pas qu'on allume de lampe, est prise de fatigue, de torpeur. La guitare, que les dames assises continuent d'écouter dans l'obscurité, ne rend plus que des petites plaintes sourdes, entrecoupées, des notes intermittentes, ou qui vont deux par deux, trois par trois, en groupes s'espçant. La guitare mourante cesse d'évoquer les mythes invisibles, cesse d'émouvoir, de faire peur ; tout simplement elle distille de la tristesse, de la tristesse sans nom, qui tombe sur nous comme la pluie lente d'un ciel mort ; à moi, elle dit l'exil, les deux années de Chine en avant de ma route, la fuite de la jeunesse et des jours ; surtout elle me fait sentir jusqu'à l'angoisse l'isolement de mon âme de Français au milieu de ces légions d'âmes japonaises, étrangères, hostiles, qui m'enserrent dans ce

quartier éloigné, au pied des pagodes et des sépultures, à présent que la nuit vient.

Et c'est l'heure où j'ai envie de m'en aller. C'est l'heure où je sens une hâte presque enfantine de prendre ma course à travers les ruelles boueuses, où tant de lanternes baroques, tourmentées par le vent de neige, font miroiter les flaques d'eau ; d'atteindre au plus vite, là-bas, les quais déserts ; de me jeter dans un canot, qui pourtant sera secoué, dans le noir, par mille petites lames méchantes, — d'arriver enfin dans cette sorte d'îlot blindé, dans ce navire qui est un coin de France, et où je reverrai les bons visages de chez nous avec leurs yeux droits et bien ouverts.

XXVIII

10 février.

Entre autres charmes contre lesquels la main du temps est restée si impuissante, M^{me} Prune possède sans conteste celui de la nuque, de la tombée des épaules et de la chute du dos. Elle est vraiment de celles qui gagnent à être vues par derrière, depuis surtout que les coques de sa chevelure ont repris, à mon intention peut-être, une ampleur qu'elles n'avaient plus.

Dans un des quatre ou cinq grands théâtres de la ville, j'avais été conduit ce soir par un vague pressentiment sans doute de la bonne fortune qui m'y attendait ; c'était un théâtre du genre léger, et déjà la salle se trouvait comble, à cause des représentations d'un comique à la mode, spécialiste incomparable pour jouer les maris frappés d'infortune. On m'avait cependant fait place d'assez bonne grâce, malgré l'attitude de plus en plus arrogante qu'affectent les Nippons d'aujourd'hui vis-à-vis des étrangers, et je m'étais installé au milieu du parterre, dans les rangs compacts de la foule assise à même le plancher.

Jamais aucune décoration intérieure, dans ces théâtres, du bois brut, des poutres à peine équarries soutenant les tribunes et le plafond ; une simplicité d'étable. Mais l'assistance m'avait semblé dès l'abord assez choisie ; on ne voyait partout que des chignons très soignés, luisants et comme vernis. Fort peu de vestons : les spectateurs des deux sexes étaient vêtus presque tous de robes dans ces bleus foncés ou ces grisailles qui sont ici les nuances les mieux portées. (Contrairement à ce que l'on imagine chez nous, rien n'est plus sévère de couleur qu'une foule japonaise, le soir, sauf en des circonstances particulières de fête ou de pèlerinage.) Chaque famille gardait auprès de soi une petite boîte à fumer, avec des braises dans un léger réchaud, et un récipient de forme gracieuse où l'on secouait en commun les cendres des pipes minuscules. Il y avait aussi quantité de bébés, de nourrissons endormis que les jeunes mamans tenaient sur leurs genoux, et ils étaient si petits, si menus, enfants de créatures menues, et si jolis, si drôles, qu'on eût dit ces poupées du Japon, répandues aujourd'hui dans tous nos bazars d'Occident.

Deux dames accroupies devant moi, et qui partageaient la même boîte à fumer, avaient soudain captivé mon attention. Du premier coup d'œil, je les avais jugées du meilleur monde ; beaucoup de dignité dans le maintien, et des robes de soie bleu-

marine, ce qui est par excellence la couleur comme il faut. De plus, l'une d'elles, dans les épaules et dans la nuque, avait pour moi comme une grâce déjà vue.

La comédie se déroulait, au milieu des rires encore contenus et discrets : un ingénieux imbroglio dans le goût de Regnard ; une succession d'irréparables malheurs, arrivant à un pauvre époux qui passait son temps, un bougeoir en main, à chercher dans tous les recoins de sa maison des ravisseurs toujours introuvables. (Il est étonnant de constater qu'en aucun pays du monde ce genre d'infortune n'éveille les sérieuses sympathies qu'il mérite.) Tandis que les autres acteurs évoluaient et marchaient comme tout le monde, ce mari d'une si coupable épouse, tenant sa continue bougie allumée, sautillait perpétuellement à petits pas, sur la cadence gaie d'un air toujours le même, que l'orchestre entonnait dès qu'il entra en scène.

Ces deux dames toutefois ne se retournaient point. Mais tout à coup, celle qui avait la nuque si captivante se mit à secouer sa petite pipe contre le rebord de sa boîte, d'une main rapide et nerveuse : pan pan pan pan ! Et ce bruit, qu'une oreille inattentive eût confondu avec les innombrables pan pan pan pan des autres fumeurs de la salle, avait pour moi quelque chose d'unique, de déjà entendu mille fois, jadis, durant des nuits d'été et de languides journées. Cette voisine d'en face me troublait donc de plus en plus... Alors, pour en avoir le cœur net, je me risquai à lui chatouiller légèrement l'épine dorsale du bout d'un éventail, une de ces familiarités anodines qui, au Japon et avec une femme bien élevée, ne sauraient jamais être mal prises...

Je ne m'étais pas trompé : c'était bien M^{me} Prune !

Sa compagne était M^{me} Renoncule, ma belle-mère. Et, me rendant à leurs aimables instances, je m'avançai d'un rang, pour m'asseoir entre elles deux.

La comédie continua, au milieu d'une hilarité croissante, mais toujours de bon ton. Le principal comique avait des jeux de physionomie qui étaient vraiment du grand art, chaque fois qu'il flairait dans son ménage un malheur nouveau. Je regardais souvent, derrière moi, toute cette foule accroupie, en vêtements sombres. Sous l'ébène des chevelures aux coques luisantes, tous ces visages de mousmés, bien ronds et bien pâlots, qui en temps normal n'ont que des yeux à peine ouverts, semblaient n'en avoir plus du tout ce soir, convulsés qu'ils étaient par le rire ; et les innombrables bébés, plus petits et plus jolis que nature, dans les bras des mamans, continuaient leur sommeil de poupée.

Ma belle-mère, qui est au fond une créature sans détours, n'ayant eu d'autre objectif dans l'existence que de donner le plus possible de citoyens et de citoyennes à la patrie, s'amusa franchement, sans toutefois le laisser paraître plus qu'il n'était convenable. M^{me} Prune, au contraire, qui, dans sa première jeunesse, on peut bien le dire sans offense, a plutôt marivaudé comme les dames en scène, a plutôt bague-naudé sur la question si sérieuse du peuplement de l'empire, M^{me} Prune semblait mélancolique et pincée. Ce spectacle évidemment était mal choisi pour elle, nous ne le comprîmes que trop tard, M^{me} Renoncule et moi ; elle pouvait y trouver des allusions gênantes ; de plus, veuve depuis peu de temps en somme, souffrait-elle, dans son culte pour la mémoire du sans doute regretté M. Sucre de voir le principal personnage de la comédie soulever cette inexplicable joie dans le public.

L'époux malheureux, à la fin, las de ne jamais trouver le coupable sur la scène,

fit irruption dans la salle, toujours son bougeoir à la main, toujours sautillant sur la même petite ritournelle d'orchestre, et se mit à regarder sous le nez, avec un air de soupçon farouche, tous les spectateurs mâles assis au parterre. Alors cela devint des pâmoisons, du délire. Et toutes les petites poupées, que cela dérangeait, commencèrent de se plaindre, en roulant leurs yeux de jais noir.

Seule, M^{me} Prune demeurait guindée, et n'épargnait point ses critiques à la pièce : ça n'était pas pris sur le vif, pas vécu ; et puis, voyons, est-ce que M. Sucre, — qui reste à ses yeux l'idéal du genre, — est-ce que jamais M. Sucre aurait eu l'idée d'aller chercher comme ça, partout, avec une lanterne?...

XXIX

12 février.

La neige, encore la neige, qui ne reste pas longtemps sur la terre, il est vrai, mais qui chaque jour, pour quelques heures, suffit à teinter de blanc les arbres, les maisons, les pagodes.

Ce soir, à la nuit tombante, dans la concession européenne, à cent mètres de haut, je cheminais sur une belle route qui était blanche, qui était « poudrée à frimas » comme tous les objets alentour. On voyait de différents côtés se déployer les lointains des montagnes, les lointains de la mer chargée de navires de combat. Pas un souffle ; l'atmosphère à peine froide, tant elle était immobile. Un ciel bas et plombé ; les montagnes aussi, plombées ; toutes les choses terrestres, figées sous les nuances de plomb et d'encre que donne le voisinage trop éclatant de la neige. Derrière moi cette ville, en voie d'étonnante transformation, allumait ses lanternes anciennes à côté de ses lampes électriques. Sur la rade, pareille à une grande glace incolore, les navires, posés comme des insectes noirs, allumaient leurs feux pour la nuit ; ils étaient immobiles, comme l'air et comme tout, mais cela semblait une immobilité d'attente, on eût dit qu'ils se recueillaient pour des événements prochains et des batailles ; tant de cuirassés, réunis en Extrême-Orient, tant de croiseurs, de torpilleurs appartenant à toutes les nations d'Europe, donnaient ce soir, au milieu de cet immense calme réfléchi, le pressentiment que l'histoire du monde approchait de quelque tournant grave et décisif...

Cette route solitaire me conduisait à l'hôpital russe, où j'allais prendre don Jaime de Bourbon, et nous devions retourner ensemble, dans la ville de bois de cèdre et de papier de riz, pour un petit dîner japonais intime, avec musiques de guéchas et danses de maïkos, auquel Son Altesse avait bien voulu me convier.

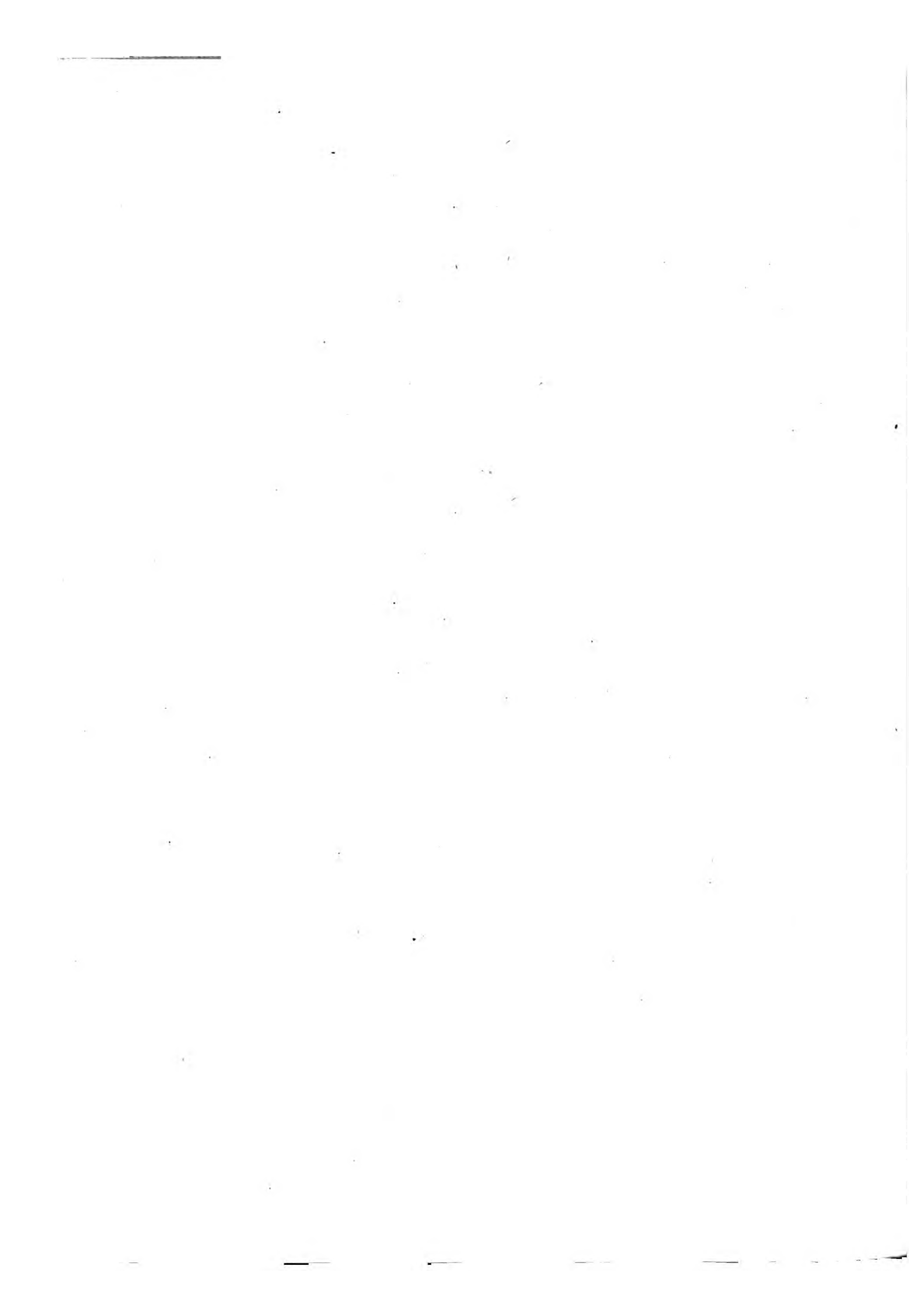
Après que j'ai eu dit à ce prince, dès notre seconde entrevue, combien je suis peu carliste, je me suis trouvé libre de lui témoigner la vraie sympathie à laquelle il a droit en ce moment de notre part à tous. C'est, en somme, un Français ; l'autre jour à bord, quand il était venu si simplement s'asseoir à notre table de marins en campagne, aucun de nous n'avait l'impression qu'il pouvait être un étranger. De plus, il est en ce moment un Français égaré comme moi en pays Jaune, et un qui a

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Composition inédite de
RENÉ LELONG.

Notre sentier dominait la rade bleue. Autour des vieilles maisonnettes, il y avait des arbres tout blancs et des arbres tout roses.



risqué par goût sa vie au feu, un qui a bravé aussi le typhus chinois dont il a failli mourir.

Une heure après, dans un « cabinet particulier » de la Maison du Phénix (très recommandée pour les soupers fins de bonne compagnie), nous avons pris place par terre, don Jaime, deux autres invités et moi, déchaussés tous, jambes croisées sur les éternels coussins de velours noir, et aussitôt les éternelles petites servantes, cassées en deux par des saluts sans fin, étaient venues poser devant nous, sur des trépieds de laque, des bols adorables, légers comme des coquilles d'œuf, et contenant une soupe au lichen et aux algues, la valeur de deux ou trois cuillerées environ. Ce cabinet particulier était, comme dans tous les établissements d'un réel bon ton, une vaste pièce vide et blanche, aux nattes immaculées, aux parois démontables en papier tout uni; pas un siège, pas un meuble, rien; seulement, dans une niche de mur, aussi blanche que la salle entière, un bizarre et grêle bouquet, d'un mètre de haut, s'échappant d'un vase précieux en bronze antique, deux ou trois longues branches, pas plus, de je ne sais quelles rares fleurs d'hiver, arrangées avec une adresse et une grâce qui ne se retrouvent qu'au Japon.

On gelait, au début de ce repas; chacun essayait de s'asseoir sur ses propres bouts de pieds, ou de se les frotter avec les mains, pour éviter l'onglée. Peu à peu cependant, les petits réchauds en bronze, ornés de chimères, que les mousmés nous avaient apportés, remplis de braises odorantes, ont commencé de répandre un peu de chaleur, tout en alourdissant beaucoup nos têtes, dans l'enfermement toujours si hermétique produit par les châssis de papier. A bâtons rompus, nous causions de mille choses, assis sur nos coussins d'un noir funéraire: du pays basque, de Madrid, de la Cour d'Espagne, même de l'histoire de France, et je ne sais comment de la Révocation de l'édit de Nantes.— «Tiens, c'est vrai, m'a dit tout à coup le prince en riant, ma famille dans ce temps-là a dû bien tourmenter la vôtre!» — Plutôt oui en effet. Mais, éternel revirement des destinées humaines: ce petit-fils de Louis XIV et ce petit-fils d'obscurs huguenots, que le roi Soleil avait dédaigneusement persécutés réunis là côte à côte, à faire la dinette élégante, au Japon, dans une maison-de-thé...

Nous attendions les guéchas, commandées pour le dessert. On en était au *saki*, la liqueur de riz apportée bouillante dans de très délicates buires de porcelaines à long col. Son Altesse m'avait annoncé une merveille de petite danseuse, dont il n'avait pas retenu le nom, étant convalescent depuis peu de jours et encore novice en japonerie. « Elle est pétrie d'esprit, m'avait-il déclaré; chacun de ses gestes est spirituel. » Et cela m'avait paru beaucoup ressembler à M^{lle} Pluie-d'Avril, cette définition-là.

On entendit enfin dans l'escalier leurs froufrous de soie et leurs rires enfantins.

Elles firent leur entrée, et tombèrent à genoux, leur nez plat contre le plancher. Quatre petites créatures, dans des toilettes ahurissantes; deux musiciennes et deux ballerines. Et le premier sujet, l'étoile, j'avais deviné juste, c'était M^{lle} Pluie-d'Avril, le jeune chat habillé, le joujou favori de mes mauvaises heures.

L'autre danseuse, une fluette de douze ans à peine, fraîchement émoulue du Conservatoire, s'appelait M^{lle} Jardin-Fleuri; son nez en bec d'aigle, son petit nez de

rien du tout, perdu au milieu de sa figure poudrée à blanc, ses yeux comme deux petites fentes obliques incapables de s'ouvrir, et ses sourcils minces juchés au milieu du front, réalisaient ce type idéal de la beauté japonaise, très rare dans la nature, mais divulgué chez nous par les images. Celle-ci jouait surtout les dames nobles, ancien régime, et portait une robe du vieux temps.

Elles dansèrent, un peu dans le lointain, et dans la vague fumée de braises endormesuses ; elles mimèrent d'anciennes légendes, sous des masques risibles ou effroyables, au rythme des guitares et des chansons tristes. Nous ne parlions plus guère, fascinés doucement par le jeu de ces petites prêtresses de la danse, par le groupe éclatant et irréel qu'elles formaient là, dans la blancheur vide de cette salle trop grande.

A la longue pourtant le froid revint, accompagné d'un peu de lassitude et d'ennui ; on recommençait à se frotter les doigts de pieds, ou à les garantir de son mieux sous le velours des coussins noirs ; on s'endormait peut-être. Le prince proposa de lever la séance et de remonter en pousse-pousse.

Dehors, il neigeait, une neige pas bien méchante, des flocons lents, qui avaient l'air de voltiger plutôt que de tomber.

Pour rentrer chez nous, il fallait traverser un quartier très spécial, qui se retrouve dans toutes les villes japonaises et s'appelle toujours le Yochivara.

A Nagasaki, le Yochivara est une longue rue, en pente si roide que les pousse-pousse risquent de s'y emballer, pour descendre. D'ailleurs une longue rue ; des deux côtés et d'un bout à l'autre, rien que des maisons très accueillantes, aux portes grandes ouvertes, aux vestibules fort galamment éclairés de lanternes peintes. Dans l'une quelconque de ces demeures, si l'on jette les yeux, on est toujours sûr d'apercevoir dès l'abord, à travers un léger grillage en bois, un salon d'apparence comme il faut, orné de délicates peintures murales représentant des fleurs, ou des vols de grues dans des ciels de nuance tendre ; là, quelques jeunes personnes aux yeux baissés, accroupies en cercle sur des nattes, devisent à voix basse ou fument innocemment des petites pipes, dont elles secouent de temps à autre la cendre, avec autant de grâce que de précaution, dans une gentille boîte à cet usage, en faisant pan pan pan sur le rebord. Toutes les maisons de cette aimable rue se ressemblent, par la disposition intérieure, comme par l'aspect si cordialement hospitalier. Toutes, excepté une seule, une immense et somptueuse, qui perche au sommet de la montée, pour couronner, dirait-on, le sympathique ensemble ; celle-là reste close, on n'entr'ouvre sa porte qu'avec circonspection extrême. (Assez intrigante, cette vaste maison d'en haut, qui fait mine de n'en être pas, et qui a pourtant bien l'air d'en être... Que diable peut-il se passer là dedans?...)

Le Yochivara est, bien entendu, le quartier où l'animation et la douce gaité extérieures se prolongent le plus tard dans la nuit, en ce moment surtout, car nombre de marins étrangers, qui hivernent à Nagasaki, ont regardé comme un agréable devoir de se faire présenter à ces jeunes dames. A l'heure où nous passons (onze heures du soir à peu près), la fête quotidienne bat son plein, malgré cette neige vraiment anodine, qui nous fait plutôt l'effet de s'amuser, elle aussi. Des messieurs japonais circulent en foule, vêtus de robes de soie ou de petits complets charmants, coiffés, qui d'un melon, qui d'un fashionable canotier, et presque tous, abritant leur vue

délicate sous des lunettes bleues, que de solides mais à peine visibles crochets maintiennent derrière les oreilles. Beaucoup de matelots aussi, faisant leurs visites en pousse-pousse, groupés par nation et circulant à la file : cortège de Russes, cortège d'Allemands, etc. ; même, — j'ai le regret de le constater, — ils manifestent leur joie d'une manière trop bruyante peut-être, qui risque de n'être pas appréciée dans ces milieux si courtois, et de jeter un discrédit sur nos éducations occidentales.

Maintenant voici, je crois, un cortège de Français qui s'avance ! Une douzaine de permissionnaires du *Redoutable*, leurs pousse-pousse alignés comme à l'école de peloton. Et, si je ne m'abuse, le premier, celui qui mène la bande, l'œil au guet, examinant les numéros inscrits sur les lanternes des portes, c'est 233 Legall, fusilier breveté, mon ordonnance !

Malgré la pureté de mes intentions, j'avoue que cette rencontre me gêne : est-on jamais sûr de n'être pas jugé sur les apparences, surtout lorsqu'on a affaire à des âmes naïves, comme doit être celle de 233 ? A Nagasaki cependant, tout le monde passe par le Yochivara ; les mères les plus timorées le traversent avec leurs filles ; c'est une artère de communication très avouable...

— Par le flanc droit ! Halte ! commande 233, qui a sans doute enfin trouvé la maison amie.

Alors, tant mieux, nous ne nous croiserons pas.

Lestes à sauter à terre, ils entrent tous, s'essayant, non sans quelque succès, à des révérences dans le plus haut style local, et c'est au moment précis où nous passons devant le vestibule largement ouvert. J'ai donc la double satisfaction, et de garder mon incognito, et de m'assurer, à l'empressement flatteur de l'accueil, que mes hommes ont su se créer de sérieuses sympathies dans ces salons.

Au prochain tournant de rue, je dois me séparer du prince et des deux autres convives de la dînette, qui remonteront vers l'hôpital russe, tandis que je m'en irai solitairement tout le long des quais, jusqu'à l'échelle coutumière. Là, je réveillerai, pour qu'il me ramène à bord, quelqu'un de ces bateliers nippons, qui se tiennent blottis jusqu'au matin dans la cabane de leur sampan.

Minuit à peu près, quand j'arrive aux escaliers de granit qui descendent dans la mer, et la neige tombe plus fort ; la rade, emplie de lourdes ténèbres, entre les montagnes de ses rives, semble un bien sinistre gouffre. J'appelle dans l'obscurité :

« Sampan ! sampan ! »

D'en bas répond une voix étouffée, et puis une trappe s'ouvre, dans une espèce de petit sarcophage qui flottait sur l'eau sombre, et la tête d'un sampanier se montre éclairée par une lanterne.

« C'est pour aller où ? »

— Là-bas, au grand cuirassé français. »

Mais, tandis que nous parlementons, je distingue une forme humaine, qui gît par terre et sur laquelle un peu de poudre blanche est tombée. Un col bleu ! Un matelot de chez nous peut-être : cela leur arrive... Non, un allié seulement. L'allumette, qui brûle une demi-seconde et que le vent de neige m'éteint aussitôt, me montre dans un éclair une figure de Russe, à belle moustache jaune, ivre-mort. Que faire pour ce pauvre diable, que de vilains petits rôdeurs japonais sont capables de noyer, comme

cela s'est vu plus d'une fois depuis l'arrivée des escadres?... Bon ! Voici maintenant deux autres silhouettes humaines qui se dessinent et s'approchent. Encore des grands cols. Ah ! je les connais, ceux-là : deux du *Redoutable*. Un peu gris, ayant envie de rentrer à bord et ne sachant comment s'y prendre. C'est bien, je leur donnerai place, mais ils emporteront le Russe, qu'en passant on déposera à bord d'un bateau quelconque de sa nation. Un par les pieds, un par la tête, ils le descendent pendant que le sampanier, tenant au bout d'un bâtonnet le petit ballon rouge de sa lanterne, éclaire de son mieux, sur les marches où l'on glisse, cette scène d'ensevelissement.

Insinuons-nous donc tous au fond du sarcophage, fermons au-dessus de nos têtes la petite trappe, car on gèle, et, à la grâce de Dieu et du sampanier, en route sur les lames sautillantes, dans ce noir d'Érèbe où tourbillonnent des flocons blancs.

XXX

Février.

M^{me} Ichihara la marchande de singes, et M^{lle} Matsumoto sa fille, revenaient aujourd'hui d'une promenade à la campagne, en robe de soie claire, rapportant de longs rameaux tout blancs de fleurs : c'étaient de ces pruneliers sauvages que l'on appelle chez nous de l'épine noire et dont la floraison, dans nos haies et nos bois, précède toujours le printemps. (Je suis en coquetterie, depuis une quinzaine de jours, avec M^{me} Ichihara.)

Ces dames avaient été cueillir leurs gracieuses primeurs dans un vallon abrité, connu d'elles seules. Sur leurs instances aimables, j'ai accepté de leurs mains quelques-unes de ces nouveautés de la saison, que j'ai installées à bord dans des vases de bronze, en m'efforçant de donner à ces frêles bouquets une grâce japonaise.

Nulle part les fleurs des arbres précoces ne sont guettées avec plus d'impatience qu'au Japon, fleurs de cerisier, fleurs de pêcher ou d'abricotier, que tout le monde cueille par grandes branches, sans souci des fruits à venir, pour les mettre à tremper dans des potiches, et s'en réjouir les yeux pendant un jour.

M^{me} Ichihara, ma nouvelle connaissance, tient un commerce de macaques apprivoisés, de ces gros macaques de l'île Kiu-Siu, qui ont toujours la fourrure usée et la chair au vif, à la partie de leur corps sur laquelle ils s'asseyent. Cette dame, qui doit être contemporaine de M^{me} Renoncule, est restée dans sa maturité l'une des plus jolies personnes de Nagasaki ; il est regrettable que ses fréquentations si spéciales imprègnent ses vêtements d'un pénible arôme : M^{me} Ichihara sent le singe.

Chaque fois que ma fantaisie me pousse vers la grande pagode du Cheval de Jade, je m'arrête en chemin chez elle, pour flirter quelques instants. Tout le bas de sa maison est occupé par ses nombreux pensionnaires, les uns en cage, les autres simplement enchaînés et batifolant de droite et de gauche ; en passant par là, on est toujours exposé à quelque avanie : une petite main leste et froide se faufile entre deux barreaux et vous attrape l'oreille, ou bien un jeune espiègle, perché sur une

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



M^{me} Ichihara et sa fille avaient cueilli leurs primeurs dans un vallon connu d'elles seules (p. 58)

solive d'en haut, vous jette à la figure l'eau de son écuelle à boire. Mais quand on a réussi, par l'escalier du fond, à atteindre le premier étage, on est en sécurité dans une sorte de petit boudoir fort accueillant, où reçoivent ces deux dames.

M^{me} Ichihara, qui s'est enrichie dans les singes, vient d'ajouter à ce commerce un intéressant rayon d'antiquités. Elle tient surtout les vieux ivoires, risqués ou dro-latiques, et, pendant qu'elle s'occupe, sans avoir l'air de rien, à vous préparer le thé, sa fille ne manque jamais de vous en faire admirer quelques-uns : ivoires articulés, truqués, groupes de personnages à peine longs comme la dernière phalange du doigt, et qui remuent, qui se livrent entre eux à des actes, hélas ! souvent bien répréhensibles. Cette M^{lle} Matsumoto, une mousmé de seize ans, qui sent le singe comme sa mère, mais qui est la candeur même, peut sans inconvénient manier de tels sujets, parce qu'elle n'en saisit pas la portée ; les yeux baissés et mi-clos, aux lèvres un pudique sourire, elle donne le mouvement aux subtils mécanismes, plus délicats que des ressorts de montre, et s'y entend à merveille pour mettre ainsi en valeur de menus objets d'art, qui feraient certainement rougir dans leurs cages les pensionnaires du rez-de-chaussée...

De l'obscène et du macabre, amalgamés par des cervelles au rebours des nôtres, pour arriver à produire de l'effroyable qui n'a plus de nom : c'est ainsi qu'on pourrait définir la plupart de ces minuscules ivoires, jaunis comme des dents d'octogénaire. Figures de spectres ou de gnomes, si petites qu'il faudrait presque une loupe

pour en démêler toute l'horreur ; têtes de mort, d'où s'échappent des serpents par les trous des yeux ; vieillards ridés, au front tout bouffi par l'hydrocéphalie ; embryons humains ayant des tentacules de poulpe ; fragments d'êtres qui s'étreignent, ricament la luxure, et dont les corps finissent en amas confus de racines ou de viscères...

Et cette mousmé si agréablement habillée, à côté d'une fine potiche où des branches de fleurs sont posées d'une façon exquise, cette mousmé au perpétuel sourire, étalant avec grâce tant de monstruosité qui ont dû coûter jadis des mois de travail, cette mousmé est comme une vivante allégorie de son Japon, aux puérides gentillesse de surface et aux inlassables patiences, avec, dans l'âme, des choses qu'on ne comprend pas, qui répugnent ou qui font peur...

XXXI

14 février.

Cette grande pagode du Cheval de Jade où j'allais si souvent jadis, à la splendeur étoilée des nuits de juillet, et qui est cause aujourd'hui de mes stations chez M^{me} Ichihara, elle a pris un air de vétusté, d'abandon, elle me fait l'effet d'avoir vieilli, depuis quinze ans, de deux ou trois siècles. Les immenses marches de granit, les escaliers de Titans qui y conduisent, à mi-montagne, je me souviens d'y être monté jadis, aux musiques, aux lanternes, aux milliers de lanternes étranges, presque porté par des foules qui se rendaient en pèlerinage. Aujourd'hui quand j'y vais, je n'aperçois guère d'autre visiteur que moi, du haut en bas de ces escaliers superbes où je suis comme perdu. Et combien ils sont frustes, usés, disjoints, les granits des dalles, les granits des portiques religieux, échelonnés sur le parcours, — ces portiques de tous les abords de temples, toujours pareils, et toujours si en contraste avec le Japon, simples et rudes, grandioses comme des pylones égyptiens. Tout en haut dans la dernière cour, devant l'énorme pagode en bois de cèdre, qui a pris une couleur plus grise et plus éteinte, le cheval de jade médite solitairement sur son vieux socle effrité. L'herbe pousse et les dalles mêmes verdissent. Chaque fois, je le trouve clos et silencieux, le sanctuaire au fond duquel je me souviens d'avoir aperçu jadis, par-dessus la foule prosternée, les grands dieux d'or entourés de lotus d'or... Ce Japon, qui me paraît en voie de renier tous ses vieux rêves, que va-t-il faire bientôt de ses milliers de pagodes, dont quelques-unes étaient si merveilleuses, et qui occupent infiniment plus de place que chez nous les églises?...

En sortant par la gauche de cette cour, où l'antique cheval de jade trône encore, on arrive comme autrefois sur l'esplanade aux maisons-de-thé et aux petits berceaux de verdure, d'où la vue embrasse tout Nagasaki, et sa baie profonde. Il y a même toujours cette « maison-de-thé des Crapauds (1) » où je venais avec M^{me} Chrysanthème et la fine fleur des mousmés de son temps ; les crapauds sont restés aussi, ces mêmes crapauds-monstres qui étaient la gloire de l'établissement, et comme

(1) La Donko-Tchaya.

jadis leurs grosses voix de basse font couac ! couac ! dans les rocailles du gentil bassin. Ce qui a changé seulement, c'est le matériel de la maison ; on y voit aujourd'hui des tables de cabaret, des bouteilles de whisky, alignées avec du gin ou de l'absinthe Pernod, enfin tous les breuvages civilisateurs dont notre Occident a doté le monde.

Plus haut que l'esplanade, des sentiers montent vers une région de calme et d'ambre qui a des airs de bois sacré. Des camélias à fleurs simples, presque grands comme nos ormeaux, qui sont en ce moment sur la fin de leur floraison hivernale, y jonchent la terre de leurs pétales rouges ; d'autres arbres, au feuillage persistant, des arbres immenses qui ont peut-être l'âge du temple, font voûte au-dessus des tapis d'herbe fine ou de petites plantes rares. A mesure que l'on s'élève, on voit s'élever aussi dans un demi-lointain, au delà de cette vallée enclose où Nagasaki a groupé ses milliers de toitures grises, les montagnes d'en face, celles qui sont couvertes de bois funéraires, de pagodes et de tombeaux, celles dont le terrain est si mêlé de cendre humaine et d'où s'exhale éternellement le parfum des baguettes brûlées pour les morts. Plus loin, la grande échancrure bleue de la rade s'ouvre entre les escarpements et les complications charmantes de ses rives. Et enfin, tout là-bas, à peine dessinés, presque perdus dans ce bleu qui devient de plus en plus souverain, apparaissent les îlots avancés qui terminent le Japon, ces îlots que l'on dirait trop confiants en l'immensité liquide alentour, et trop jolis, avec leurs cèdres des bords, qui se penchent sur la mer...

Vers ces sommets, au-dessus des temples, on est dans un Japon admirable, quintessencié, suprêmement élégant, recueilli, presque religieux, et l'on cesse de sourire pour admirer.

XXXII

15 février.

A la réflexion, cette maison si austère, au bout de la montée du Yochivara, m'intriguant davantage, je m'en suis d'abord ouvert à 233, qui est un observateur subtil

« Peuh ! m'a-t-il répondu, une boîte comme les autres !... Seulement c'est des bonnes femmes qui fait sa duchesse et sa marquise ; ça ne reçoit pas le pauvre matelot. »

Cette première appréciation ne m'ayant pas suffi, j'ai eu recours aux lumières de M. Marouyama, notre interprète officiel, un jeune Japonais aussi érudit que mondain, et très au courant des choses galantes.

« Monsieur, m'a-t-il dit, c'est en effet une maison habitée par des dames, et où les messieurs sont admis à venir chercher le soir quelques distractions payantes. Mais toutes les pensionnaires sont des jeunes personnes d'excellente famille et principalement de race noble, que des revers momentanés ont contraintes à se faire une position ; aussi leurs salons demeurent-ils très fermés, et nos regrettables préjugés nationaux s'opposent à ce que les étrangers y soient reçus. »

De l'aveu même de M. Marouyama, ces jeunes personnes sont plutôt moins jolies que les autres et encore plus dépourvues d'yeux, mais si distinguées ! Lettrées pour

la plupart et même poétesses, sachant apporter dans la conversation, dans le flirt, le badinage, et en général dans tout ce qui concerne leur partie, un ton, une allure absolument hors de pair.

XXXIII

25 février.

A l'étalage de M^{me} L'Ourse, dans ses tubes de bambous emplis d'eau claire, les derniers camélias disparaissent, comme avaient disparu les chrysanthèmes, et font place à des branches de prunier toutes garnies de fleurs neigeuses, à des branches de pêcher toutes roses. Le long des rues, aux devantures des boutiques, même des plus humbles échoppes d'ouvriers, on voit de ces premières fleurs du vrai printemps, disposées avec un goût délicat dans quelque vase de porcelaine ou de bronze. (Les gens du plus bas peuple, en ce pays, sont plus artistes et plus affinés que la moyenne des bourgeois de chez nous.)

Et les mousmés, entre deux giboulées, quand luit un peu de soleil, se promènent en robes de nuances plus claires, — des gris perle, des bleus de cendre ou des lilas, qui révèlent des aspects nouveaux de leur gentillesse un peu factice, mais toujours si artistement accommodée. Je crois même qu'elles ont un rire approprié à la saison, un rire de fin d'hiver, qui est encore plus gai, et plus contagieux que celui de décembre ou de janvier.

Il va donc arriver pour tout de bon, ce printemps qui nous fera partir, mais qui, heureusement pour nous, est toujours tardif au Japon, après de si beaux automnes de lumière. Dans la montagne aux temples et aux sépultures, il y a déjà quantité d'arbres fruitiers follement fleuris ; ils ressemblent à des touffes de ruban rose, ou de ruban blanc, à côté des pagodes dont les grisailles se font au contraire plus tristes et plus vieilles, par contraste avec toute cette fraîcheur ; on dirait d'une décoration de fête, artificielle, fragile et sans lendemain. Les Japonais, du reste aiment peindre ces aspects éphémères de leurs vergers ; ils en font ces images qui, transportées chez nous paraissent trop jolies, dans une exagération de couleur.

XXXIV

26 février.

M^{me} Prune n'a jamais été mère... Ce n'est pas sans un trouble intime que je viens de l'apprendre.

A cela sans doute, elle doit d'avoir conservé cette jeunesse dans les sentiments, et, dans tout l'organisme, cette verdeur que j'admirais sans me l'expliquer. Pendant l'une de ces minutes de tête-à-tête et d'épanchement, qu'elle ne redoute plus assez de provoquer entre nous et que le printemps va rendre plus capiteuses, elle s'est décidée à la délicate confidence.

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Une salle du trône abandonnée depuis deux ou trois siècles (p. 78)

« Mais alors, et la toute mignonne et potelée M^{me} Oyouki? Une fille adoptive, simplement?

— Hélas ! non... Une erreur de feu ce pauvre M. Sucre... Une enfant conçue en dehors des liens sacrés du mariage..

— M^{me} Prune, en croirai-je mes oreilles?... M. Sucre, ce pur artiste, capable de s'être oublié à ce point !... Quelle atteinte vous venez de porter pour moi à sa mémoire !... »

Et dire que j'ai pu vivre tout un été sous le même toit que ce ménage, sans soupçonner un secret si lourd...

XXXV

1^{er} mars.

Malgré les robes printanières des mousmés, malgré la floraison hâtive des vergers et l'allongement des soirs, c'étaient toujours les mauvais vents de Nord, la pluie, la neige, nous faisant un Japon plus sombre, plus humide et plus gelé qu'au cœur de l'hiver. Et les orangers s'étonnaient, et les grands cycas arborescents, dans les cours des pagodes, se disaient que depuis un siècle ils n'avaient pas vu tant de poudre blanche sur leurs beaux plumets verts.

Mais voici que la griserie d'un printemps soudain est venue nous prendre, dans ce Nagasaki où nous finissons notre quatrième mois d'un exil très enjôleur.

Là-haut, chez messieurs les Trépassés, la montagne se tapisse de fleurettes sauvages, pour nous inconnues ; autour des stèles innombrables, le petit monde frileux des fougères déplie partout en confiance ses feuilles nouvelles, d'une teinte pâle et rare. Dans la verte nécropole, plus grande que le quartier des vivants, — que j'avais abandonnée par ces temps de neige, et où je recommence de venir, — ce n'est plus cette tiédeur languide et mourante de l'arrière-automne qui s'harmonisait si bien avec les tombes ; c'est un ensoleillement de renouveau, une envahissante gaîté d'herbes folles, qui ne cadrent plus, qui doivent effaroucher les pauvres défunts en cendre et faire s'évanouir plus vite ce qui restait encore de leurs âmes flottantes. Tandis que les grandes pagodes gardiennes, sous ces rayons trop clairs, se révèlent plus vieilles et plus mornes, leurs boiseries plus vermoulues, leurs monstres plus caducs.

En bas, sur la ville de cèdre et de papier, la lumière est maintenant en continuelle fête ; les mille petites boutiques ouvertes accrochent du soleil et des reflets sur leurs potiches, leurs laques ou leurs étoffes aux nuances de fleurs.

Et le soir, par les longs crépuscules attiédés, chaque rue s'emplit d'une myriade de petits enfants, aux têtes rondes, aux yeux de chat moitié câlins moitié mauvais. En aucun pays de la Terre on n'en voit une telle abondance. Ils sortent par douzaine de chaque porte. Presque tous jolis, eux qui deviendront si laids en grandissant, ils sont coiffés encore, comme autrefois, avec un art comique, avec une science supérieure de la drôlerie, en petites queues alternant avec des places rasées, — petites queues qui retombent sur les oreilles, ou bien petites queues qui se redressent au-

dessus de la nuque, suivant le genre de minois du personnage. Leurs robes ont beaucoup d'ampleur et sont trop longues, leurs manches pagodes sont trop larges ; cela leur donne des tournures empêtrées ou pompeuses. Ils ne font pas de bruit. Ils ne rient pas, en ce pays où leurs grandes sœurs et leurs mamans savent si bien rire. Ils sont la génération prochaine qui verra tout changer dans cet Empire du Soleil-Levant jadis immuable, et déjà ils ont l'air d'observer attentivement la vie, avec leurs prunelles de jais noir, mystérieuses entre leurs paupières bridées. Surtout ils se protègent et s'entraident les uns les autres, d'une façon gentille et touchante ; il n'en est pas de si petit auquel ne soit confié un frère, moindre encore et plus poupée que lui. Pourtant on en voit aussi qui s'amuse ; gravement ils tiennent la ficelle de quelqu'un de ces cerfs-volants qui, à l'heure des chauves-souris, se mettent de tous côtés à planer dans le ciel, ayant forme de chauve-souris eux-mêmes, ou de phalène ou de chimère.

Il ne fait plus froid, tout s'égayé, tout s'éclaire... Et la grâce des mousmés, que j'avais à peine comprise, il y a quinze ans, c'est aujourd'hui, dirait-on, qu'elle m'est révélée...

Une fois de plus, après tant d'autres fois, on se laisse prendre à cette éternelle duperie de la nature, qui n'a pour but que de préparer les feuilles mortes et les dépérissements jaunes d'un très prochain automne. On se laisse prendre, et cependant il y a cette année deux causes de tristesse à le sentir approcher, ce printemps : d'abord, ce n'est pas ici qu'on avait pensé le recevoir, chacun comptait bien être là-bas, dans son coin de terre natale, quand arriveraient les hirondelles ; ensuite ce beau temps sonne le départ pour la Chine ; les glaces de l'affreux Petchili doivent fondre sous ce soleil, et on va nous rappeler bientôt à nos postes d'énervante fatigue.

XXXVI

15 mars.

Dans ce rayonnement de printemps, à peine avais-je mis pied à terre aujourd'hui, que trois mousmés dans la rue ont attiré mon attention. Qu'y avait-il donc entre elles d'inusité, que je définissais mal au premier abord ? Avec des petites moues particulières, des envies de rire contenues, elles cheminaient ensemble, le nez au vent tiède, l'air de *se savoir drôles* et de perpétrer quelque farce... Ah ! cela venait de leur coiffure : elles s'étaient fait des bandeaux et des chignons comme les grand'mères. Et, quand elles eurent compris, à mon regard, que j'avais remarqué, elles répondirent des yeux : « Hein ! n'est-ce pas que nous sommes cocasses ? » et passèrent en riant pour tout de bon.

Quelques pas plus loin, deux vieilles dames... Qu'avaient-elles d'inusité, celles-là encore?... Ah ! leur coiffure : elles s'étaient fait des bandeaux et des chignons de jeune fillette, avec un léger piquet de fleurs sur le côté, comme en porte M^{lle} Pluie-d'Avril. Et leur sourire me répondit de même : « Mais oui, c'est ainsi, ne t'en déplaie ! Oh ! nous le savons, va, que nous sommes comiques ! »

Tout le long du chemin, pareille mascarade; renversement général des coiffures et des âges. (Bien entendu, fallait-il avoir l'œil déjà complètement fait aux japoneries pour recevoir une impression de stupeur telle que la mienne. C'était comme si, chez nous, un beau jour, toutes les aïeules apparaissaient en cheveux, avec des nattes dans le dos, et toutes les petites filles, en bonnet tuyauté avec des anglaises.)

Quelques instants plus tard, dans le faubourg de Dioudjendji, près de mon ancienne demeure. Devant moi cheminait une dame de galante tournure, ayant cette ligne incomparable de la nuque et des épaules qui la décèlerait entre mille : M^{me} Prune, coiffée aujourd'hui en petite mousmé, en petite écolière, avec un piquet de roses pompons se balançant au bout d'une longue épingle d'écaille !...

Avertie par son flair toujours si sûr, elle se retourna pour me montrer, dans un sourire, l'un des derniers râteliers laqués de noir que Nagasaki possède encore : « N'est-ce pas, demandaient pudiquement ses yeux baissés, n'est-ce pas, cher, que ça ne me va pas trop mal ? »

— Madame Prune, j'allais vous le dire. Mais je vous prie, expliquez-moi... »

Alors elle me conta que, depuis le temps des ancêtres lointains, c'était de tradition que les dames, ce jour du calendrier, fussent coiffées comme les jeunes filles, et les jeunes filles comme les dames.

Et tout était joli autour de nous, aussi bizarrement joli et aussi invraisemblablement arrangé que dans une aquarelle japonaise. Ce faubourg où nous passions avait l'air en pleine ivresse de printemps. Notre sentier dominait, à soixante mètres de haut, la rade bleue, sinieuse entre ses rives boisées. Autour des vieilles maisonnettes, aux châssis de papier, il y avait des arbres tout blancs et des arbres tout roses; il y avait aussi des glycines dont les longues grappes commençaient de se colorer en violet pâle; et tout cela, maisonnettes gentilles comme des jouets, arbres roses des petits jardins, glycines en guirlandes, dévalait sous nos pieds jusqu'à la mer, dans un péle-mêle qui semblait instable et impossible; tout cela avait l'air de tenir par ensorcellement, sans souci de l'équilibre ni de la pesanteur. Une lumière idéale, délicate, éclatante sans éblouir, s'épandait pareille, sur les choses proches et sur les lointains limpides. Dans le ciel pointaient ces cimes très singulières des montagnes de Kju-Siu, qui ressemblent à des cônes tapissés de peluche verte. Et, là-bas, du côté où la rade s'ouvre sur la mer de Chine, plus d'habitations humaines, un manteau uniforme de verdure jeté partout, même du haut en bas des très abruptes falaises; rien que deux ou trois petits temples, perchés dans des coins presque inaccessibles, discrets d'ailleurs, émergeant à peine du fouillis des branches, et voués aux Esprits des bois qui doivent être souverains par là, sur ces côtes si vertes.

Une seule tache, dans l'immense décor souriant; un peu en arrière de nous, de l'autre côté de la baie, un lieu pelé, horrible et maudit d'où monte un bruit perpétuel de ferraille tapotée; une bouche de l'enfer qui souffle une haleine noire par mille tuyaux : l'arsenal où se fabriquent nuit et jour les nouvelles machines à tuer.

M^{me} Prune, continuant de marivauder à son ordinaire, tandis que le piquet de roses pompons s'agitait au-dessus de son opulente coiffure, m'entraînait insensiblement vers sa demeure. Et moi, fasciné comme toujours par ses dents laquées, couleur d'ébène polie, je constatai qu'elles venaient d'être remises à neuf, à mon intention

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



J'appris qu'elle se nommait Inamoto, qu'elle était fille du bonze (p. 69)

sans doute : de patients spécialistes y avaient introduit de place en place des petits morceaux d'or qui prenaient, sur ce fond noir, énormément d'importance et d'éclat, tout comme sur les laques des plateaux ou des boîtes.

On n'imagine pas ce qu'il y a de dentistes à Nagasaki ; les moindres portefaix ont des dents dorées par leurs soins. Ils travaillent du reste sans mystère, car je me souviens d'avoir vu, par des fenêtres ouvertes, des dames au chignon d'un beau galbe, la tête renversée sur un coussinet et tenant béantes leurs mâchoires, qu'un opérateur semblait perforer avec d'étonnants petits vilebrequins. Ils ont, paraît-il, appris cet art en Amérique. Quantité de matelots de chez nous, séduits par leurs enseignes à images, se sont confiés à eux et les déclarent d'une dextérité merveilleuse.

En ce qui est affaire d'adresse, de patience et d'exactitude, ces petits Japonais ne pouvaient qu'exceller. C'est pourquoi ils se sont approprié si vite l'art de nos électriciens et de nos constructeurs de machines ; on s'étonne seulement qu'ils n'aient pas inventé eux-mêmes, des millénaires avant nous, tout cela, avec quoi ils jonglent aujourd'hui comme des virtuoses.

Et nos plus modernes engins de guerre, qui ne sont en somme que bibelots de précision, vont devenir, hélas ! entre leurs mains prestes et sûres, de bien effroyables jouets...

Mon Dieu, sauf M^{me} Prune, que tout était joli ce jour-là autour de moi, aussi bien en bas, au bord de la rade profonde, qu'en haut vers le ciel pâlement bleu où

montaient les étranges cimes vertes ! Et qu'elle est adorable, cette île de Kiu-Siu, de finir ainsi, là-bas au loin, par des falaises magiquement garnies d'arbres, des falaises qui portent des petits temples à demi cachés sous leur verdure et qui descendent, comme les remparts de quelque forteresse enchantée, dans le grand néant de la mer, aujourd'hui si lumineux et diaphane !...

XXXVII

25 mars.

Amusantes et douces, à cette fin de mars, s'en vont nos journées, nos dernières journées dans ce Japon, qu'il faudra quitter bientôt, quitter demain peut-être, après-demain, qui sait, au reçu de quelque ordre brusque et sans merci.

Et je regretterai des recoins d'ombre et de mousse, parmi de vieux granits et de fraîches cascades, sur des versants de montagne, au-dessus de mystérieux temples...

La véranda ombreuse et calme de la maison-de-thé que tient M^{me} La Cigogne, devant le temple du Renard, les antiques terrasses de la ville des morts, aux pierres grises, sous les cèdres de cent ans, je ne retrouverai jamais ces heures de silence et de presque voluptueuse mélancolie, passées là dans la nuit verte des arbres.

Et puis j'ai aussi une amie mousmé, pour laquelle je donnerais bien M^{me} Renoncule, et M^{me} Prune avec M^{lle} Pluie-d'Avril, et que je rencontre, au cœur même de la haute nécropole, dans une sorte de bocage enclos, environné d'un peuple de tombes. — Oh ! en tout bien tout honneur, nos entrevues : cela arrive, même au Japon. — Et je crois que c'est elle, cette mousmé, qui personnifie à présent pour moi Nagasaki et la montagne délicieuse de ses morts. Il en faut presque toujours une, n'est-ce pas, n'importe où le sort vous ait exilé, une âme féminine et jeune (dont l'enveloppe soit un peu charmante, car c'est là encore un leurre nécessaire) et qui vous vienne en aide dans la grande solitude, — même très honnêtement parfois, en petite sœur de passage, pour qui l'on garde, quelque temps après le départ, une pensée douce, et puis, que l'on oublie...

Je n'en avais point parlé encore, de cette mousmé Inamoto. Voici pourtant plus de trois mois que nous avons fait connaissance ; c'était encore au temps de ces tranquilles soleils rouges des soirs d'automne sur les jonchées de feuilles mortes. Et, depuis, nous n'avons cessé que par les temps de neige nos innocents rendez-vous, toujours là-haut dans ce même bois triste et muré ; mais cela reste tellement enfantin que je ne suis pas sûr que ce ne soit amèrement ridicule. Est-ce elle que je regretterai le jour du départ, ou seulement cette montagne avec son mystère et son ombre, avec ses enclos de vieilles pierres et ses mousses?... Il est certain que je suis l'homme des vieux petits murs dans les bois, des vieux petits murs gris, moussus, avec des capillaires plein les trous ; j'ai vécu dans leur intimité quand j'étais enfant, je les ai adorés, et ils continuent d'exercer sur moi un charme que je ne sais pas rendre. En retrouver, dans cette montagne japonaise, de tout pareils à ceux de mon pays, a été un des premiers éléments de séduction pour me faire revenir, plus encore que

la paix de tout ce merveilleux cimetière, plus encore que la profondeur et l'étrangeté magnifique des lointains déployés alentour.

Quant à la mousmé dont l'attraction est venue se greffer par là-dessus, c'est un beau soir empourpré de décembre, *au siècle dernier*, que brusquement nous nous sommes trouvés face à face. J'errais seul dans la nécropole, à l'heure de cuivre rouge qui annonce le coucher du soleil d'automne, quand l'idée me prit d'escalader un mur, plus haut que les autres, pour pénétrer dans l'espèce de bocage qu'il semblait enclorre de toutes parts.

Je tombai dans un ancien parc à l'abandon, aujourd'hui moitié jungle et moitié forêt, où une jeune fille, assise sur la mousse, l'air d'être chez elle, feuilletait un livre d'images représentant des dieux et des déesses dans les nuées.

Elle commença naturellement par rire (étant Japonaise et mousmé) avant de me demander : « Qui es-tu, d'où sors-tu, qui t'a permis de sauter ce mur ? » Elle avait des yeux à peine bridés, presque des yeux comme une petite fille brune de Provence ou d'Espagne, avec un teint d'ambre roux ; elle respirait la santé, la jeunesse fraîche, et son regard était si honnête que je quittai tout de suite pour elle ce ton de badinage, toujours indiqué dans les salons de M^{me} Prune ou de M^{me} Renoncule ma belle-mère.

J'appris, ce premier soir, qu'elle se nommait Inamoto, qu'elle était fille du bonze, ou du simple gardien peut-être, de certaine grande pagode, dont j'apercevais, cinquante mètres plus bas, à travers des branches, la toiture tourmentée et les cours au dallage funèbre.

« Petite Mademoiselle Inamoto, demandai-je avant l'escalade de sortie, cela me ferait plaisir de te revoir quelquefois. Après-demain s'il ne tombe ni pluie ni neige, je reviendrai ici, à cette même heure. Et toi, est-ce que tu viendras ?

— Je viendrai, dit-elle, je viens tous les jours sans pluie. »

Elle ajouta, avec une révérence : « Sayanara ! » (Je te salue !) et se mit à redescendre par un sentier de chèvre, vers le temple, très soucieuse de protéger les belles coques de ses cheveux lisses contre les petites branches de bambou qui, au passage, lui fouettaient la figure.

Depuis ce jour-là, j'ai bien franchi cinquante fois, à cette même place, ce même vieux mur... C'est aussi chaste qu'avec M^{lle} Pluie-d'Avril, mais différent et plus profond ; il ne s'agit plus d'un petit chat habillé, mais d'une jeune fille, qui, malgré son rire de mousmé, a des yeux candides et parfois graves.

Comment cela peut-il durer entre nous, sans lassitude, puisque la différence des langages empêche toute communion approfondie entre nos deux âmes, sans doute essentiellement diverses, et puisque par ailleurs, dans nos rendez-vous, il n'y a jamais un instant d'équivoque, un instant trouble?...

Bien que la nécropole soit solitaire, à certains jours il faut des ruses d'Apache pour arriver sans être vu, — et cela encore est amusant. Elle a de plus en plus peur, la mousmé, peur que l'on nous observe, que son père la gronde, qu'on lui défende de venir. Quelquefois c'est un porteur d'eau, qui descend des sommets et nous gêne ; le lendemain c'est une vieille dame qui nous tient longuement en échec, étant occupée sans hâte à disposer des branches de verdure dans des tubes de bambou aux quatre coins d'une tombe, ou bien à brûler des baguettes d'encens pour ses ancêtres,

ou simplement à regarder sous ses pieds le panorama des pagodes, de la ville et de la mer. Et je reste caché derrière quelque grand cèdre, apercevant, au-dessus du mur, des cheveux bien noirs qui dépassent les pierres, un front et deux yeux au guet (jamais un bout de nez, jamais rien de plus) : ma petite amie qui s'est perchée là pour surveiller, elle aussi, la solution de l'incident, toujours prête à disparaître au moindre danger, comme un gentil personnage de guignol qui retomberait dans sa boîte.

Oui, c'est bien enfantin et ridicule, et pour que tout cela ait pu durer, il a fallu l'exotisme extrême, le charme de ce lieu unique et le charme d'Inamoto combinés ensemble.

Est-ce elle que je regretterai, ou sa montagne, ou encore le vieux mur gris, protecteur de nos rendez-vous? Vraiment je ne sais plus, tant sa gentille personnalité est pour moi amalgamée aux ambiances.

XXXVIII

26 mars.

Des nouvelles arrivées de Chine disent qu'à l'entrée du Peiho les glaces fondent ; donc ce sera d'un moment à l'autre, le départ, et nous comptons les jours de grâce qui nous restent, nous sentant plus japonisés que nous ne pensions, à l'heure de tout quitter.

Ma petite amie Pluie-d'Avril est venue aujourd'hui me faire visite à bord, accompagnée de la vieille dame qu'elle appelle grand'mère. Une visite tout à fait bon enfant et sans cérémonie ; elle avait pris un costume qui, pour elle, était plutôt simple, mais où tout de même de grandes fleurs aux nuances fantastiques s'épalaient sur fond ivoire.

Elle est si connue, et d'ailleurs si bébé, que messieurs les agents de police la laissent aller et venir. A bord, les matelots aussi la connaissent, et disent : « Voilà le petit chat qui arrive. »

Aujourd'hui, elle s'est intéressée à nos canons ; qui aurait cru cela, et où la préoccupation de la guerre va-t-elle se nicher? « Nos bateaux, à nous Japonais, en ont-ils de pareils? Est-ce que ceux des Russes peuvent tuer aussi loin? » Oh ! qu'elle était drôle, à côté de l'une de ces grosses pièces du *Redoutable*, que deux canonniers s'étaient amusés à lui ouvrir, et fourrant sa petite tête dedans, avec son beau chignon, pour examiner les rayures.

XXXIX

31 mars.

Dans la matinée, vers dix heures, s'est refermé derrière nous le long couloir de verdure, au fond duquel Nagasaki s'étale dans son cadre de pagodes et de cime-

tières. Ensuite, ont défilé ces petits îlots, qui sont comme les sentinelles avancées du Japon, — petits îlots charmants, que tout le monde connaît, pour les avoir vus peints sur tant de potiches et d'éventails. Et puis la mer, *le large* a commencé de nous envelopper de sa majesté *sereine* et de son silence, plus saisissants par contraste, après tant de mignardises, et de musiquettes, et de gentils rires, auxquels nous venions longuement de nous habituer.

Très brusque a été l'ordre de départ. A peine ai-je trouvé le temps de saluer ma belle-mère en émoi. C'était déjà si court, les deux heures que j'avais, pour aller dans la montagne dire adieu à la mousmé Inamoto...

Faut-il que je l'aie escaladé souvent, le vieux mur de son bois enclos, pour que les traces de mon passage se voient déjà si bien sur le gris des pierres ! je ne l'avais jamais remarqué comme ce jour de départ, il y a de quoi donner l'éveil, et à mon retour il faudra changer de chemin. Dans l'herbe aussi, mon pas a dessiné une vague sente, comme ces foulées que font les bêtes en forêt.

Mousmé qui n'avait pas des yeux ordinaires de mousmé, fleur énigmatique et jolie, fleur de pagode et de cimetière, qu'ai-je su comprendre d'elle, et qu'a-t-elle compris de moi ? Rien que l'un de nous soit capable de définir. Assis côte à côte sur la terre de ce bois, disant des choses forcément puérides, à cause de cette langue dont je connais trop peu de mots, nous étions comme deux sphinx qui s'amuseraient à faire les enfants, faute d'un moyen, d'une clef pour se déchiffrer, mais qui seraient retenus là chacun par l'âme inconnue de l'autre, vaguement devinée. Il est certain qu'entre nous commençait de se nouer cette sorte de lien qu'on appelle affection, qui ne se discute ni ne s'analyse, et qui souvent rapproche des êtres infiniment dissemblables... Au-dessus du mur, ce gentil front et cette paire de jeunes yeux qui m'accompagnaient hier au soir, pendant ma fuite à travers le dédale des terrasses funéraires et des tombes, je me suis retourné deux fois pour les regarder ; quand je les ai vus disparaître, je crois même que je me suis senti plus seul encore dans ces lointains pays jaunes... Et ce petit serrement de cœur, en m'éloignant, était comme un reflet très atténué, — crépusculaire, si l'on peut dire ainsi, — de ces angoisses qui, à l'époque de ma jeunesse, ont accompagné tant de fois mes grands départs. Il est vrai, je suis sûr de revenir, autant qu'on peut être sûr des choses de demain, car nous restons deux ans, hélas ! dans les mers de Chine, où Nagasaki sera notre lieu de ravitaillement et de repos. Et je la reverrai, cette mousmé, j'entendrai encore sa voix, très doucement bizarre, répéter, avec un accent qui fait sourire, les mots français qu'elle s'amuse à apprendre...

Quant à M^{me} Prune, c'était trop haut perché pour cette fois, le faubourg qu'elle habite. Mais nous reviendrons, nous reviendrons, et, s'il plaît à la Déesse de la Grâce, cette idylle, ébauchée entre nous il y aura seize ans bientôt, ne se dénoue point encore...

Ce soir donc, à l'heure où le soleil se couche dans de longs voiles de brume, le Japon a disparu ; l'île amusante s'est évanouie dans les lointains d'une immensité toute pâle, qui luit comme un miroir sans fin, et qui ondule très lentement, avec une câlinerie perfide. Nous faisons route vers le Nord et vers la Chine. Il y a quinze ans, après un amollissant séjour dans ce même coin du Japon et un mariage pour rire avec une

certaine petite Chrysanthème, je remontais ainsi la mer Jaune, par un calme pareil, sous des brumes comme celles-ci, un soir aussi blême. Et le grand néant de la mer comme cette fois, m'enveloppait de sa paix funèbre.

Je m'en allais avec moins de mélancolie, — sans doute parce que la vie était encore en avant de moi dans ce temps-là, tandis qu'à présent elle est plutôt en arrière...

XL

A SÉOUL

DANS LA RUE

Juin 1901.

A la splendeur de juin, qui est là-bas rayonnante et limpide plus encore que chez nous, je me souviens de m'être posé pour quelques jours dans une maisonnette, à Séoul, devant le palais de l'empereur de Corée, juste en face de la grande porte. Dès l'aube — naturellement très hâtive à cette saison, — des sonneries de trompettes me réveillaient, et c'était la relève matinale de la garde : une longue parade militaire, où figuraient chaque fois un millier d'hommes. Les autres bruits de Séoul commençaient ensuite, dominés par le hennissement continu des chevaux, — de ces petits chevaux coréens, ébouriffés et toujours en colère, qui se battent et qui mordent.

Ce palais d'empereur se dissimulait derrière des murs. En se mettant à ma fenêtre on n'en pouvait rien voir, que l'enceinte morose et le grand portique rouge, décoré à la chinoise, avec des monstres sur la frise. D'étranges petits soldats, vêtus à l'euro-péenne, montaient la faction devant cette demeure fermée, ceux-là mêmes dont les trompettes sonnaient chaque jour, avant le soleil levé : sous des képis comme en portent nos troupiers, des figures plates et jaunes, paraissant tout étonnées d'un accoutrement encore si nouveau.

De ma fenêtre, on apercevait aussi, en enfilade, une rue large et droite, où s'agitait une foule uniformément habillée de mousseline blanche, entre deux rangs de maisonnettes bien basses, bien saugrenues, d'un gris monotone et d'un aspect à peu près chinois.

La parade finie, c'était l'heure des audiences et des conseils. Alors, dans d'élégantes chaises de laque, on apportait quantité de cérémonieux personnages en robe de soie à fleurs, coiffés de ce haut bonnet, — avec deux espèces de pavillons comme des oreilles écartées, comme des antennes — qui s'est démodé en Chine depuis environ trois siècles. Et, tandis que les abords du portique rouge s'encombraient de toutes ces belles chaises au repos et de leurs longs brancards flexibles gisant par terre, je regardais ces gens de cour gravir l'un après l'autre les marches du seuil impérial, puis disparaître dans le palais : dignitaires antédiluviens qui venaient régler les choses du vieil empire croulant ; sous leur costume d'apparat, ils avaient l'air de grands insectes, aux têtes compliquées, aux élytres chatoyants.

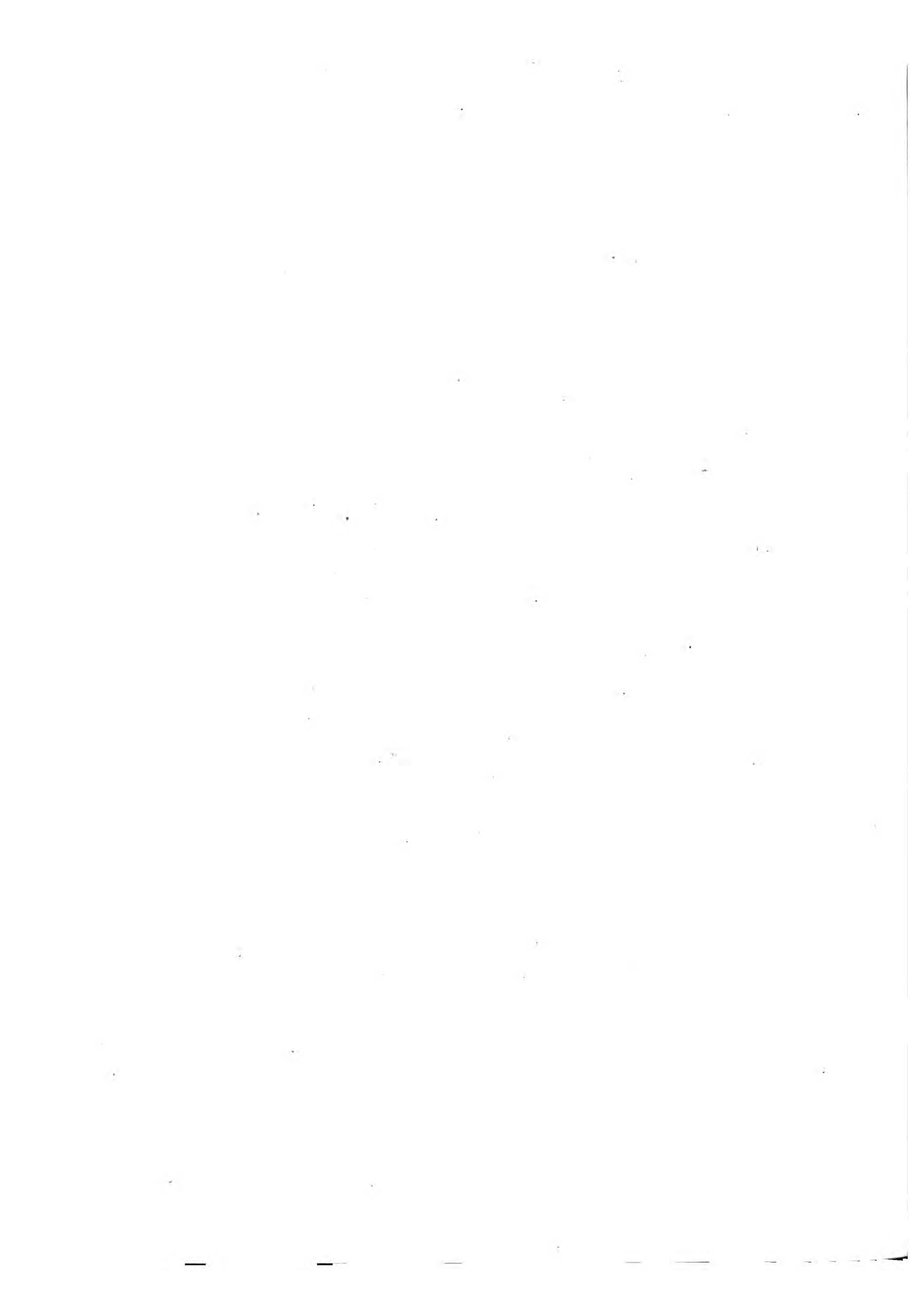
LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Composition inédite
de RENÉ LELONG.

Devant les visiteuses de marque, Mme La Cigogne tomba à quatre pattes, le visage extasié





Alentour, le soleil de juin s'épandait en lumière de fête sur les grisailles de Séoul, qui reste la plus parfaitement grise de toutes ces antiques cités, encore vivantes en extrême Asie. Et c'était un soleil brûlant, car le climat de Corée est excessif, comme celui de la Chine ; à des hivers presque sibériens succèdent toujours sans transition de chauds et merveilleux printemps.

Dès le matin, il flambait, ce soleil, sur l'immense ville grise, enfermée dans ses remparts crénelés et dans son cirque de montagnes grises. Des rues droites, d'une lieue de long sur cent mètres de large, au sol gris, entre des myriades de maisonnettes poudreuses, à peu près toutes se ressemblant, toutes égales, et recouvertes de pareilles carapaces en briques couleur de cendre. Et dominant ces innombrables petites choses, de tous côtés surgissait dans le ciel, comme un terrible mur en pier-railles noirâtres, la chaîne de ces montagnes enveloppantes, qui était là comme pour emprisonner, maintenir, condenser la tristesse et l'immobilité de Séoul, — vieille capitale éloignée de la mer, et n'ayant même pas un fleuve pour lui amener les navires, toujours colporteurs d'idées et de choses nouvelles.

Si larges et si découvertes, les rues de cette ville, qu'on les voyait d'un bout à l'autre ; on les voyait là-bas, là-bas dans le lointain extrême et la poussière, aboutir aux portes des remparts, qui étaient surmontées, comme à Pékin, d'énormes donjons noirs et cornus. Ces foules toutes blanches, toutes en mousseline blanche, processionnant sur les longues chaussées, évoquaient, pour nous Européens, l'idée d'un essaim de jeunes filles réunies à quelque fête d'été ; mais les promeneurs étaient presque uniquement des hommes, au visage plat, à la barbiche rude et clairsemée comme les babines des phoques. Les garçons, les jeunes n'ayant pas encore convolé en justes noces, allaient tête nue, prenant un air virginal avec leur robe immaculée, leur raie au milieu et leur longue tresse dans le dos, à la manière des petites filles d'Occident. Quant aux hommes mariés, ils étaient irrésistiblement drôles, coiffés tous, d'après l'usage inéluctable, d'un nœud de cheveux et d'une espèce de petit chapeau imitant notre « haut de forme », en crin noir avec des brides pour nouer sous le menton ; si petits, ces chapeaux, d'une si ridicule petitesse, qu'on eût dit ceux qu'ont inventés chez nous les clowns. Et comme on était en juin et qu'il faisait très chaud, nombre de gens portaient autour du torse et des bras, sous la robe légère, une sorte de carcasse, de crinoline en jonc tressé, pour isoler la mousseline du corps ; cela donnait des bonshommes tout ronds, comme des poussahs en baudruche soufflée.

Au milieu des blancheurs de ces milliers de robes, quelques points rouges éclairaient dans la foule comme des coquelicots : les bébés, tous en manteau écarlate, avec capuchon doré. Aussi quelques points couleur de feuille fraîche : les dames de qualité, toutes en manteau vert clair, coiffées d'un grand pli d'étoffe blanche comme les Napolitaines, et s'appuyant pour marcher sur de longues cannes, dans le genre des houlettes de bergère à Trianon ; costumes d'ailleurs très montants, mais avec deux ouvertures pour laisser sortir les pointes des deux seins. — Et les hommes en deuil !... De blanc habillés, ceux-là comme les autres, ils disparaissaient, sous des chapeaux en paille de riz, larges d'au moins trois pieds, ayant forme d'abat-jour, et, de plus, ils se cachaient derrière un écran de circonstance, à deux poignées, qu'ils tenaient des deux mains, de manière à se l'appliquer hermétiquement sur le

visage (1). — D'ailleurs, dans toute cette bizarrerie des costumes, on ne sentait l'influence ni de la Chine ni du Japon, les deux redoutables pays voisins ; non, c'était quelque chose de très à part, ayant germé ici même, entre ces montagnes, au pied de ces amas de pierrailles grises.

Devant les humbles boutiques ouvertes le long des rues, d'assez monotones et modestes choses s'étaient étalées au soleil et à la poussière. Beaucoup de harnais, pour ces méchants petits chevaux à tous crins et d'humeur si batailleuse. Beaucoup de bahuts, tous pareils, en laque rouge avec des fermoirs dorés. Et surtout des milliers d'objets en ce merveilleux cuivre de Corée, qui est pâle, pâle comme du vermeil mourant, mais dont l'éclat ne se ternit jamais : coupes, brûle-parfums et hauts flambeaux d'une grâce exquise.

Les Coréens des vieux âges furent cependant des maîtres aux inventions diverses. C'est eux qui jadis initièrent les Japonais à la fabrication de la porcelaine ; — et, dans les tombeaux de leurs souverains légendaires, on retrouve d'adorables céramiques, presque toujours grises, couleur de souris, dont l'étrangeté sobre, inspirée de la feuille ou de la fleur des lotus, atteste un art déjà très avancé. C'est aussi par eux que le secret de la boussole marine, vers le XI^e siècle, fut révélé à des navigateurs arabes, qui l'apportèrent dans notre Occident barbare. Mais à présent l'immense décrépitude asiatique s'est étendue sur ce peuple trop vieux, et la Corée se meurt comme le Céleste Empire.

Ces milliers de petites carapaces, longues et étroites, servant de toitures aux maisons de Séoul, je me rappelle comme elles jouaient singulièrement les pierres tombales lorsqu'on les apercevait à vol d'oiseau. La ville, regardée du haut des grands miradors couronnant les portes, produisait un étonnant effet de cimetière ; on eût dit une infinie jonchée de tombes dans une enceinte crénelée, — avec de longues avenues où s'agitait une peuplade de fantômes, toujours en diaphanes vêtements blancs.

Au sortir des remparts, aussitôt franchies les lourdes portes à donjons, on trouvait une campagne infiniment paisible et mélancolique. Un sol pierreux ; partout des affleurements de ces rocailles grisâtres, pareilles aux montagnes environnantes. Des cèdres, des saules, des verdure d'un éclat tout neuf : une merveilleuse apothéose du printemps, à cette fin de juin ; des tapis de fleurs qu'inondait la gaie lumière ; un bruissement perpétuel de cigales. Et des gens à l'air doux, qui jouaient de l'éventail — des gens vêtus de mousseline blanche, il va sans dire, et coiffés du tout petit chapeau de clown, en crin noir, avec des brides, — venaient timidement et gentiment essayer de causer, avec trois mots français ou latins, appris dans les écoles ; ils vous offraient aussi de vous asseoir avec eux, au bord du chemin, sous le toit de quelque petite échoppe où l'on vendait d'innocentes boissons très sucrées rafraîchies à la neige ; — tout cela avait des apparences d'inaltérable bonhomie, et pourtant, quinze jours plus tôt, dans le sud de l'empire, dans l'île de Quelpaert, de grands massacres de chrétiens venaient encore d'avoir lieu, avec des raffinements d'atroce cruauté.

(1) C'est dans cet appareil de deuil, très dissimulateur, que l'évêque actuel de Séoul et quelques prêtres, échappés au martyre, se risquèrent à revenir ici, après le dernier grand massacre des chrétiens de Corée.

Les massacres ! Les massacres passés, présents ou à venir : en extrême Asie, c'est toujours avec cela qu'il faut compter... N'empêche qu'il y avait à Séoul une immense et folle cathédrale, comme nos missionnaires rêvent obstinément d'en construire dans les empires jaunes, malgré la certitude presque absolue qu'elles seront saccagées, et qu'eux-mêmes, prêtres ou religieuses, réfugiés quelque jour dans cet asile suprême, y trouveront une horrible mort... Elle était posée superbement sur une colline, cette aventureuse église de Séoul, dominant les milliers de maisonnettes à toiture en carapace, qui, regardées du haut de sa flèche gothique, semblaient un peuple de cloportes. Et tout autour c'était la mission française ; un quartier pour l'heure accueillant et paisible, où des bonnes Sœurs de chez nous élevaient des bandes de petits Coréens et de petites Coréennes aux minois de chat, leur apprenant à exercer d'humbles métiers, et à parler un peu notre langue.

Plus loin il y avait aussi deux ou trois rues où l'on aurait pu se croire à Nagasaki ou à Yeddo ; on y retrouvait les mousmés rieuses aux jolis chignons luisants, les boutiques propres et les gentilles maisons-de-thé, égayées de bouquets très prétentieux dans des vases de bronze. — Et c'était le commencement de cette infiltration japonaise, l'un des périls menaçant le plus l'existence de la Corée.

* * *

Oh ! la cocasserie, pour moi si imprévue, d'une journée de pluie à Séoul ! L'amusant souvenir que j'en ai gardé ! Cette fois-là, en ouvrant ma fenêtre au matin, j'avais vu tout assombri et tout nuageux ce ciel ordinairement si pur. Autour de la ville grise les montagnes drôles et trop pointues semblaient piquer dans un même voile épais, qui descendait peu à peu, peu à peu embrumant les choses. Et des gouttes d'eau, d'abord très fines, avaient commencé de tomber : la pluie, la vraie pluie, que l'Empereur était allé demander lui-même aux dieux de la Corée, la veille au soir, en sacrifiant de sa main un mouton, dans la campagne, sur un rocher. Alors, il y avait eu changement à vue dans la saugrenuité des foules ; en un clin d'œil, ce pays était devenu le royaume de la toile gommée, couleur jaune serin. Devant l'entrée impériale, où stationnaient comme toujours les chaises à porteurs de tant de grands personnages, les valets prestement avaient mis des capots en toile cirée jaune sur toutes ces belles caisses laquées noir et or. Par-dessus leur petit chapeau de clown, les passants avaient tous posé en équilibre un immense cornet de pareille toile cirée jaune ; les plus craintifs de l'eau avaient aussi endossé une veste bouffante, de même étoffe et de même couleur. Des parapluies larges, à mille plissures, toujours en toile cirée jaune, s'étaient déployés partout au-dessus des têtes. Et les robes de mousseline blanche, que l'on troussait le plus haut possible, maintenant molles, fripées, s'emplissaient de crotte. Jusqu'au soir la pluie tomba du ciel lourd, tomba tranquille et incessante. Dans la rue boueuse, la foule circulait, aussi pressée ; seulement, de blanche qu'elle avait coutume d'être, voici qu'elle venait de passer au jaune uniforme, et les centaines de têtes, avec leurs espèces de grands bonnets de magicien enfoncés jusqu'aux yeux, étaient à présent des cônes bien pointus, sur lesquels ruisselait l'averse.

Et enfin j'ai gardé souvenance d'un jeune moineau, trop vite échappé du nid, qui ce jour-là s'était abattu dans ma chambre, ne pouvant plus voler tant il avait reçu de pluie sur ses pauvres petites plumes neuves. Le lendemain matin, bien séché et réconforté, il s'en alla par la fenêtre ouverte rejoindre ses frères, moinillons de la même couvée, qui pépiaient au beau soleil reparu, en face, perchés sur des gnomes de plâtre et de faïence, à la frise du portique impérial.

A LA COUR

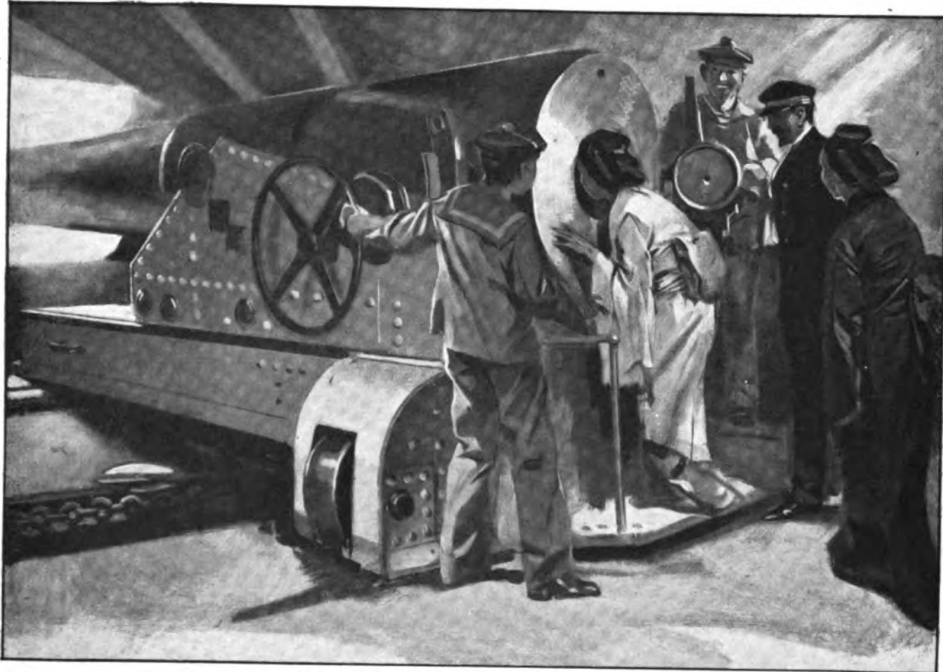
A la Cour de Corée, quand j'y suis passé, la grande affaire à l'ordre du jour était la translation des restes de l'Impératrice, poignardée par des assassins, environ sept années auparavant, une nuit, dans son vieux palais. Les immuables rites exigeaient qu'étant morte de malemort, elle commençât par deux séjours prolongés en terre, dans deux trous différents, afin de n'arriver à sa dernière demeure, chez ses tranquilles ancêtres, qu'après s'être débarrassée, dans les provisoires sépultures, de certains démons très agités qui s'acharnent toujours aux cadavres des personnes assassinées. Or, l'époque était venue d'opérer le premier transfert (1); avant de creuser la seconde fosse, les trois grands nécromanciens de l'Empereur avaient été consultés sur le choix du terrain, — qui doit être friable, exempt de pierres et même de cailloux; mais voici qu'à cinq pieds à peine on avait trouvé le rocher! les trois nécromanciens donc avaient été sur-le-champ condamnés à mort (2); cependant cela ne réparait rien; le lieu de la seconde sépulture n'en demeurait pas moins indéterminé; aussi, paraît-il, était-on fort perplexe, là, en face de chez moi, derrière la muraille impériale.

Oh! le vieux palais, où cette impératrice mourut sous le couteau, et qui fut depuis la nuit du crime abandonné avec terreur!... Un matin de juin, par un beau soleil impassible, quel curieux pèlerinage on m'y fit faire, — sous la conduite de deux bonshommes en robe de mousseline blanche et en petit « haut de forme » de crin noir! Au milieu de parcs silencieux et murés, qui déjà retournaient à la brousse, au hallier primitif, c'était une confusion de lourds bâtiments pompeux ou de kiosques frêles, tout cela fermé et en pénombre sous de grands stores; quelque chose comme les quartiers de la « Ville jaune » à Pékin, avec les mêmes toitures de faïence aux lignes courbes, les mêmes terrasses de marbre; à tous les perrons, des monstres gardiens, accroupis comme là-bas, mais ayant une figure *autre*, un rictus de férocité différente. Dans les cours dallées, l'herbe des champs croissait entre les larges pierres blanches; parmi ces marbres, déjà très disjoints, mûrissaient de

(1) Chacun de ces transports nécessite une voie dallée, établie tout exprès; chacune de ces étapes mortuaires exige un palais spécial, construit sur le lieu du repos momentané; à Séoul, les gens bien documentés estimaient à une quarantaine de millions la dépense totale de ces funérailles.

(2) Peine commuée le lendemain en la déportation perpétuelle.

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Pluie-d'Avril s'est intéressée à nos canons (p. 70).

petites fraises sauvages, que je cueillais en chemin et qui montraient partout leurs gentilles taches rouges sur ces blancheurs mornes. Il y avait aussi, entre des murs ou des rochers naturels, quelques jardinets très enclos pour les mystérieuses promenades des princesses de jadis ; parmi des potiches et de prétentieuses rocailles, il y fleurissait des pivoines, des roses, des iris, malgré l'envahissement des ronces et des graminées folles ; les arbousiers, les cerisiers y semaient par terre leurs fruits rouges, inutiles, perdus même pour les oiseaux, qui ne semblaient guère fréquenter dans ce palais de la peur. La petite chambre du crime, sombre aussi et les stores baissés, étalait un funèbre désordre : boiseries brisées, noircies, comme léchées par le feu. La grande salle d'apparat avait une voûte à caissons, d'un rouge de sang, et partout des peintures représentant les divinités et les bêtes qui hantent le rêve des hommes d'ici ; le trône de Corée, du même rouge sinistre, s'élevait au milieu ; il se détachait, monumental, sur une étrange peinture crépusculaire, déployée comme la toile de fond d'un décor au théâtre, où, dans des nuages d'or livide, une planète se levait, large et sanglante, au-dessus de montagnes chaotiques.

L'Empereur donc, ne pouvant plus se sentir dans ce palais, où il voyait des mains sans corps et trempées dans du sang remuer autour de lui dès qu'il faisait noir, avait ordonné la construction de ce petit palais moderne et mesquin, à l'autre bout de Séoul, près de la concession européenne, là, en face de mon logis ; et tout s'en allait en ruine chez les somptueux ancêtres.

Dans un autre palais, encore plus ancien que celui du crime, nous nous étions ensuite rendus ce matin-là, roulés en des petites voitures par des hommes coureurs qui galopaient à toutes jambes. C'était très loin, par des quartiers morts, par de longues avenues désertes, par des portes surmontées de donjons noirs. Les cours, les dépendances, les jardins, les parcs occupaient un espace infini, toute une zone sacrée, interdite, à jamais inutilisable et perdue. Là encore il y avait des bâtiments immenses posant sur des terrasses de marbre. Il y avait une salle du trône, abandonnée depuis deux ou trois siècles, où des centaines de pigeons, nichés à la voûte de laque rouge et n'attendant point notre visite, menaient au-dessus de nos têtes un bruit d'ailes effarées ; et ce plus vénérable trône se détachait lui aussi, comme le précédent, sur un paysage de cauchemar, avec des forêts, des cimes escarpées, et le lever d'une lune géante, ou de je ne sais quel fantôme d'astre sans rayons. Les chambres des princesses étaient petites, sombres, sépulcrales, ornées de peintures effrayantes, et on se demandait comment les belles du vieux temps avaient pu, dans cette obscurité, faire leur toilette, revêtir leurs trainants atours. Mais les parcs avaient une mélancolique grandeur, avec des bouquets de cèdres centenaires, des lacs pleins de roseaux et de lotus, de vraies solitudes, presque des horizons sauvages, en pleine ville, dans l'enceinte des remparts ; les bêtes y vivaient comme dans la brousse, les hérons, les faisans, les cerfs et les biches ; — et mes deux guides me contaient que pendant la nuit les tigres, habitants obstinés des montagnes d'alentour, escaladaient les murs d'enclos pour y venir faire la chasse.

* * *

Trois ou quatre jours après mon arrivée à Séoul, notre amiral y était venu lui-même, avec d'autres officiers, pour une visite à l'Empereur. Et un soir on nous avait vus tous en grande tenue franchir le portique du palais nouveau.

La déception avait d'abord été complète pour nous en entrant là : aucune magnificence, ni même aucune étrangeté dans ces constructions modernes. Les nécromanciens, consultés sur l'appartement où il convenait de nous recevoir pour que notre visite n'eût point de conséquences funestes, avaient obstinément indiqué une sorte de hangar, aux boiseries vert bronze avec quelques peinturlures vermillon ; on y avait jeté des tapis en hâte et apporté un grand paravent admirable, en soie blanche, seul luxe de cette salle ouverte. C'est devant ce fond d'un blanc d'ivoire, brodé et rebrodé de fleurs, d'oiseaux et de papillons, que nous étions apparus l'Empereur et le prince héritier, debout tous les deux et dans une attitude consacrée, la main posant sur une petite table ; le père vêtu de jaune impérial, le fils, de rouge cerise. Leurs robes somptueuses, toutes brochées d'or, avec des pans comme des élytres, étaient retenues à la taille par des ceintures de pierreries. Quelques personnages officiels, interprètes et ministres, se tenaient à leurs côtés en robes de soie sombre. Et tous étaient coiffés de ce haut bonnet, à antennes de scarabée, qui se portait jadis à Pékin du temps des empereurs ming, — et qui est du reste le seul emprunt fait par les Coréens aux modes chinoises. Lui, l'Empereur, un visage de parchemin pâle, très souriant, avec des babines grises ; de tout petits yeux mobiles et vifs ; beau-

coup de distinction, d'intelligence et de bonté. Le prince au contraire, le masque dur, l'air irrité et cruel, paraissait supporter à peine notre présence ; il nous semblait que tout le temps son père fût obligé de le calmer, d'un regard tendre et suppliant, d'une parole douce prononcée à voix basse, ou bien d'une main caressante qui prenait la sienne pour la reposer sur la petite table et l'y maintenir. Qui dira les drames intimes, peut-être, entre ces deux fétiches soyeux, l'un rouge et l'autre jaune ?

L'Empereur, dont la physionomie s'ouvrait de plus en plus, interrogea l'amiral sur la guerre de Chine, que nous venions de finir, sur nos armements, nos cuirassés, nos torpilleurs, et, après une audience très prolongée qui semblait l'intéresser, nous congédia d'un salut courtois.

Il y eut ensuite, dans une salle toute neuve et quelconque, bâtie spécialement pour les réceptions d'Européens, un grand dîner offert à notre amiral et à ses officiers, au ministre de France et aux attachés de sa légation. Tous les vins, tous les plats de chez nous, apportés ici à grands frais ; un dîner qui eût été de mise à l'Élysée (1). La seule note exotique, donnée par les hauts bonnets étranges de quelques personnages de cour, que le souverain, redevenu invisible, avait délégués pour s'asseoir presque silencieusement parmi nous. Mais nous savions que dans la soirée le corps de ballet de l'Empereur devait danser pour nous distraire, et c'était une attente si amusante !

En plein air, par la belle nuit douce, on nous servit du café, des liqueurs, des cigares sur une vaste estrade improvisée, recouverte de tapis européens tout neufs et de draperies clouées de frais. Au milieu de nos petites tables, un large cercle restait vide, — sans doute pour ces danseuses attendues, mais qui ne paraissaient point. La musique de notre escadre, amenée par l'amiral pour distraire un moment le vieux souverain, jouait bruyamment je ne sais quelle banalité comme *les Cloches de Corneville* ou *la Mascotte*. Et on se serait cru à quelque fête foraine, n'importe où, excepté dans le palais haut muré d'un empereur de Séoul.

Mais sitôt que finit la musiquette sautillante, un orchestre coréen, que l'on ne voyait pas, préluda sans transition. L'air s'emplit de beuglements sinistres poussés par des trompes au timbre grave, que des tam-tam en différents tons accompagnaient de leur fracas. C'était brusque, imprévu, déroutant, mais si lugubre à entendre que l'on frissonnait plutôt que d'avoir envie de sourire. Et, durant la première minute de saisissement, deux énormes tigres, sortis comme d'une trappe, avaient bondi au milieu de nous, dans le cercle vide réservé aux danseurs. Deux tigres rayés de Mongolie, beaucoup plus grands que nature, des monstres artificiels en peluche noire et jaune, mus chacun intérieurement par deux hommes dont les jambes simulaient des pattes griffues. Leurs grosses têtes rondes aux yeux louches, aux crinières en chenille de soie, étaient interprétées avec cette science du grimaçant et du féroce, avec cet art transcendant du rictus qui est spécial aux gens d'extrême Asie. L'orchestre leur jouait quelque chose de triste et de sauvage qui ne ressemblait à rien de connu, mais où l'on distinguait peu à peu d'habiles harmonies. Et eux,

(1) C'est une vieille demoiselle française, d'ailleurs très respectable, qui est depuis longtemps attachée au service de l'Empereur pour faire les commandes en Europe et ordonner les repas.

les deux tigres, dansaient en mesure, une danse d'ours, en dandinant leur visage de férocité souriante.

Des acrobates parurent après, étonnamment trapus, avec des cous de taureau, leurs robes de mousseline blanche laissant transparaître les saillies de leurs muscles épais. Quand ils eurent fait des tours, ils se mirent en cercle pour chanter : des petites voix d'oiseau ou de cigale, des trilles sans fin exécutés à l'unisson avec un ensemble parfait et une virtuosité rare, sur des notes extra-hautes. De loin, cela devait ressembler au bruissement joyeux que font les insectes dans les foins, les beaux soirs d'été. — On nous apprit que c'étaient des sous-officiers de la garde, qui pour la circonstance s'étaient mis *en civil*.

Des serviteurs apportèrent ensuite des gerbes de pivoines artificielles, d'une grosseur invraisemblable ; d'autres vinrent poser un petit arc de triomphe en carton peint ; — et c'étaient les accessoires des danseuses tant désirées, qui enfin parurent....

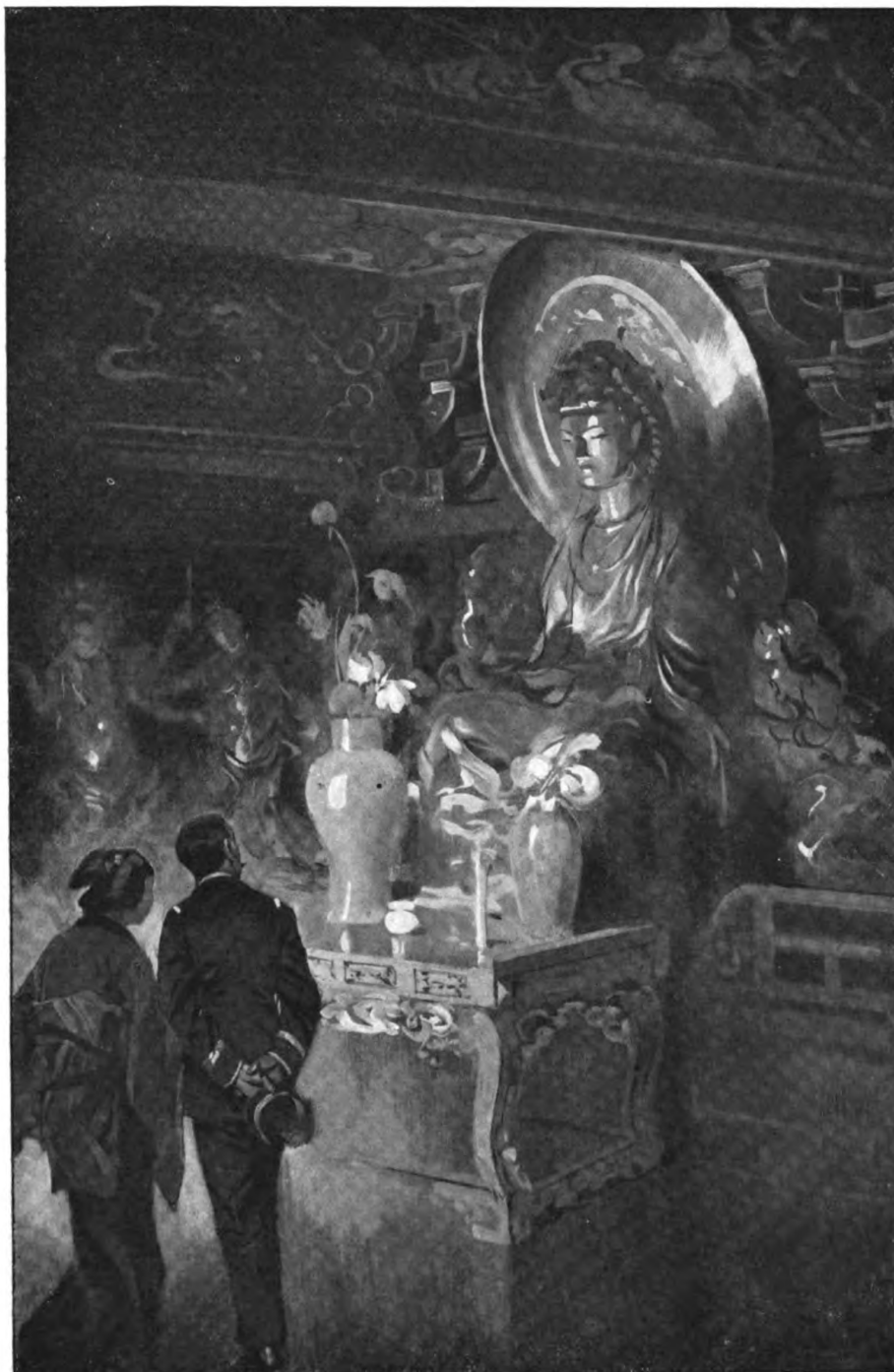
Une douzaine de petites personnes si drôles, mièvres, pâlottes, avec des airs si pudiques dans leurs robes longues ! De minuscules figures plates, des yeux bridés à ne plus pouvoir s'ouvrir, d'invraisemblables édifices de cheveux en torsade représentant pour chacune la toison d'une douzaine de femmes normales ; et des petits chapeaux bergère posés là-dessus ! Quelque chose de notre xviii^e siècle français se retrouvait dans ces atours, d'une mode infiniment plus ancienne ; elles avaient un faux air de poupées Louis XVI. Jamais sous de tels aspects on n'aurait imaginé des danseuses asiatiques ; mais en Corée tout est saugrenu, impossible à prévoir.

Les yeux baissés, le visage inexpressif, elles exécutèrent d'abord une sorte de pas tragique, en brandissant des coutelas dans leurs mains frêles. Ensuite, ôtant leur petit chapeau rococo, elles firent un interminable jeu, d'une puérité niaise. L'une après l'autre, avec des gestes mous et alanguis, elles venaient jeter une balle légère qui devait traverser le gentil portique de carton par un trou percé dans la frise ; lorsque la balle passait bien, les autres poupées, avec mille grâces prétentieuses, s'empressaient à planter une pivoine monstre, comme récompense, dans les faux cheveux de l'adroite petite personne ; si au contraire la balle ne passait pas, la coupable était punie d'une croix noire, que l'une de ses compagnes venait lui tracer à l'encre de Chine sur la joue, avec force mignardises.

A la fin, toutes étaient barbouillées, et toutes avaient, par-dessus l'extravagant chignon, un édifice de fleurs. C'était lassant, hypnotisant, la continuelle répétition des mêmes poses maniérées et des mêmes lenteurs voulues, au son de cette musique coréenne, non plus terrible et hurlante comme tout à l'heure pour la danse des tigres, mais mystérieusement tranquille, triste sans être plaintive, comme exprimant la résignation à l'immense ennui de la vie. C'était lassant, et malgré soi on regardait, on écoutait, on subissait un peu de fascination ; il y avait de l'élégance dans tout cela, du rythme et de l'art lointain....

Le lendemain, nous quittâmes tous ensemble Séoul pour rejoindre l'escadre, chargés de présents par l'Empereur : quantité de paquets soigneusement enveloppés de papier de riz, et portant notre nom en coréen ; pour chacun de nous, un coffret

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Nous pénétrons dans le vieux sanctuaire obscur, empli de symboles (p 100).

en acier niellé d'argent et un autre en marbre vert, des stores d'une finesse exquise, des pièces de rabane et des peintures sur soie blanche, signées d'artistes connus dans le pays.

* * *

Combien de temps encore subsistera l'étrange Corée ? A peine vient-elle de secouer le joug débonnaire de la Chine, voici que des menaces de tous côtés l'entourent : le Japon la convoite comme une proie facile, à portée de la main ; et du côté du nord la Russie s'approche à grands pas, à travers les steppes sibériens et les plaines de Mandchourie. Le vieil Empereur, longtemps momifié, commence de s'éveiller dans l'effarement, à se sentir de jour en jour plus enserré par la douce civilisation du genre occidental. Il veut des chemins de fer, des usines qui fument. Et vite il arme des soldats, il fait venir des fusils, des canons, toutes ces jolies choses que nous avons nous-mêmes *pour tuer vite et loin*.

XLI

30 juin.

Trois mois ont passé. J'ai revu l'immense Pékin de ruines et de poussière, j'ai fait ma longue chevauchée aux tombeaux des Tsin, j'ai visité l'empereur de Séoul et sa vieille cour. Maintenant, je reviens, et les voici qui reparaisent, les gentils îlots annonciateurs du Japon. Nous revenons, fatigués tous, et notre cuirassé lourd comme s'il était fatigué lui-même, a l'air de se traîner sur les eaux chaudes et sous le ciel accablant. Les orages d'été couvent dans de grosses nuées sombres, dont le pays est comme enveloppé.

On étouffe dans la baie de Mme Prune, dans le couloir de montagnes, quand nous y entrons. Mais comme tout est joli ! Et puis je m'y reconnais mieux qu'à notre arrivée précédente ; j'y retrouve comme il y a quinze ans le concert infini des cigales, et aussi les magnificences de la verdure de juin. Ah ! la verdure annuelle, comme elle écrase de sa fraîcheur la nuance de ces arbres d'hiver, cèdres, pins ou camélias, qui régnaient seuls ici, quand nous étions venus en décembre.

Ce ne sont pas, dirait-on, les mêmes figures de matelots, bien saines et bien rondes que le *Redoutable* ramène à Nagasaki ; il y en a vraiment qu'on ne reconnaît plus. Notre équipage a longuement souffert, sur l'eau remuante et empestée de Takou, souffert surtout de la mauvaise chaleur et de l'enfermement, plus encore que des manœuvres pénibles et de la dépense continuelle de force. Sous le soleil de Chine, vivre six ou sept cents dans une boîte en fer où d'énormes feux de charbon restent allumés nuit et jour, entendre un éternel tapage augmenté par des résonnances de métal, recevoir de l'air qui a déjà passé par des centaines de poitrines et qu'une ventilation artificielle vous envoie à regret, respirer par des trous, être constamment

baigné de sueur !... Il était temps d'arriver ici, où l'on pourra se détendre, marcher, courir, oublier.

Près de quatre heures du soir, quand je puis enfin mettre pied à terre. Dans la rue, je trouve jolies toutes les mousmés ; tant de verdure et de fleurs m'enchantent ; après la Chine grandiose et lugubre, aux visages fermés et maussades, chacune de ces petites personnes que je regarde ici me donne envie de rire, comme ces petites maisons, ces petits bibelots et ces petits jardins. — Et on va se reposer un mois dans cette île : mon Dieu, que la vie est donc une chose amusante !

Trop tard pour aller dans la montagne d'Inamoto, qui ne m'attend point ; j'irai donc d'abord remplir mes devoirs de famille, saluer Mme Renoncule et mes belles-sœurs ; ensuite je monterai chez ma petite amie Pluie-d'Avril, — et peut-être, qui sait, chez Mme Prune, car je me sens dans l'esprit ce soir un certain tour drolatique et badin qui m'y attire.

La rue ascendante qui mène à la maisonnette de la danseuse est solitaire, comme toujours, et triste cette fois, sous le ciel orageux et sombre, avec ces touffes d'herbes, signes de délaissement, que le mois de juin a semées çà et là entre les dalles. A cette porte, là-bas, ce gros chat assis avec dignité et regardant passer les hirondelles, si je ne m'abuse, c'est bien M. Swong-san, le minois pompeusement encadré par sa fraise à la Médicis, en mousseline tuyautée, qu'une rosette attache sous le menton. Et, derrière ce châssis de papier qui vient de s'ouvrir, au premier étage, cette petite fille en robe simplette, qui se retousse les manches, un savon à la main, pour barboter des deux bras dans une cuve de porcelaine, c'est Pluie-d'Avril, la petite fée des maisons-de-thé et des temples, vaquant aujourd'hui à de menus soins d'intérieur, comme la dernière des mousmés.

Et qu'elle est mignonne, surprise ainsi ! Je ne l'avais jamais vue dans cette humble robe de coton bleu, ni ne me l'étais représentée lavant elle-même ses fines chaussettes à orteil séparé, faisant acte de ménagère économe. Pauvre petite saltimbanque, somme toute, malgré ses falbalas de métier, pauvre petite, obligée peut-être de compter beaucoup pour faire marcher le ménage à trois : elle, la vieille dame et le chat...

Vite elle veut s'habiller, un peu confuse, mettre une belle robe pour m'offrir le thé :

« Non, je t'en prie, garde ton costume d'enfant du peuple, ma petite Pluie-d'Avril ; je te trouve plus réelle ainsi, et plus touchante ; reste comme ça. »

En montant chez Mme Prune, une sorte de pressentiment m'était venu du trop galant spectacle qui pouvait m'y attendre. C'était l'heure de la baignade, que les Nippons, les soirs d'été, pratiquent sans mystère. Dans ce haut faubourg, où les mœurs sont demeurées plus simples qu'en ville, cela se passait encore comme au temps de Chrysanthème ; des personnes sans malice, tant d'un sexe que de l'autre, se rafraîchissaient dans des cuves de bois, ou des jarres de terre cuite, posées sur les portes ou dans les jardinets, et leurs visages, émergeant de l'eau claire, témoignaient d'un innocent bien-être.... Si Mme Prune aussi, me disais-je, allait être dans son bain !....

Et elle y était !

Quand j'eus fait tourner le mécanisme à secret du portillon, j'aperçus dès l'abord une cuve, qui m'était depuis longtemps connue, et d'où s'échappait une nuque charmante, comme sortirait une fleur d'un bouquetier. Et la baigneuse, spirituelle et enjouée même dans les occurrences les plus prosaïques de la vie, s'amusait gracieusement toute seule à faire : « Blou, blou, blou, brrr ! » en soufflant à grand bruit sous l'eau.

XLII

1^{er} juillet.

Combien c'est changé dans les sentiers de la montagne ! Une folle végétation herbacée a tout envahi ; elle a presque submergé les tombes, comme une innocente et fraîche marée verte, venue en silence de partout à la fois. Quand je monte aujourd'hui chez la mousmé Inamoto, sous un ciel pesant et chargé d'averses, mes pieds s'embarassent dans les gramens, les fougères, et, le long du mur qui enferme le bois, on ne voit plus la foulée que j'avais faite.

La mousmé Inamoto, je ne me figurais pas qu'elle serait là, à m'attendre, et je me sens tout saisi d'apercevoir, au-dessus du mur gris, son front, ses deux yeux qui me regardaient venir.

« C'est moi que tu attends ? Tu savais donc ? »

— Hier, dit-elle, quand les canons ont tiré, j'ai reconnu le grand vaisseau de guerre français. Il n'y a que le tien si grand et peint en noir. »

Moi qui craignais de ne pas la retrouver, ou d'être désenchanté en la revoyant ! Je crois seulement qu'elle a un peu grandi, comme les fougères de son parc, et j'aime encore davantage l'expression de ses yeux.

De nouveau nous voilà donc ensemble et à l'abri de l'autre côté du mur, installés sur la terre et les herbages, la tête pleine de choses que nous voudrions exprimer, mais obligés de nous en tenir à des mots bien simples, à des tournures bien enfantines, qui ne rendent plus rien du tout.

Et à peine suis-je assis, pan, je reçois une claque sur la main gauche, pan, une autre sur la main droite. « Qu'est-ce qui te prend, petite mousmé ? Autrefois tu étais si correcte. » Ah ! les moustiques... Cet hiver ils n'étaient pas nés. En une minute, sortis par centaines des épaisses verdure, les voici assemblés autour de nous comme un nuage, et c'est pour m'en débarrasser, toutes ces gifles amicales. Alors, moi aussi je lui rendrai la pareille, et pan sur ses mains, et pan sur ses bras nus, où chaque piqûre fait une grosse cloche instantanée, plus rose que l'ambre de sa chair... Avec la plupart des dames nipponnes de ma connaissance, un tel jeu dégénérerait tout de suite ; avec Mme Prune par exemple, je ne m'y aventurerais point ; mais, avec Inamoto, cela ne risque pas d'être plus qu'un chaste enfantillage

« Demain, dit-elle, j'apporterai deux éventails, un pour toi, un pour moi ; s'éventer très fort, c'est ce qu'il y a de mieux ; comme ça ils s'en vont tous. »

XLIII

2 juillet.

Mme L'Ourse, elle, n'a point grandi comme la mousmé Inamoto, mais il me semble qu'elle s'est encore défraîchie et que son sourire, toujours prometteur, me montre des dents plus longues. Cependant je continue de fréquenter sa vieille petite boutique aux poutres noircies et mangées par le temps, d'abord parce qu'elle est sur le chemin de la nécropole surplombante, presque dans son ombre, ensuite parce qu'on y trouve maintenant ces beaux lotus, qui sont incomparables dans les vieux cloisonnés de ma chambre de bord. — Je suis persuadé que certaines formes très anciennes des vases de Chine furent inventées uniquement pour les lotus.

Fleurs de juin et de juillet, fleurs de plein été, ces grands calices roses épanouis sur tous les lacs japonais. Mme Chrysanthème jadis en mettait chaque matin dans notre chambre, et leur senteur, plus encore que la guitare triste de ma belle-mère, me rappelle le temps de mon ménage de poupée, — au premier étage, au-dessus de chez M. Sucre et Mme Prune.

Mais avions-nous autrefois, dans cette baie, une si énervante chaleur ? Je n'en ai pas souvenance, non plus que de ces accablants ciels d'orage. On étouffe entre ces montagnes. Nos pauvres matelots fatigués ne reprennent point leur mine, loin de là ; Nagasaki, en cette saison, est un mauvais séjour pour des anémiés de Chine qui doivent continuer à vivre, ici comme là-bas, dans une caisse en fer. Entre autres, on vient d'emporter à l'hôpital le fiancé breton qui m'avait confié la petite caisse de présents et la robe blanche. Quant à notre amiral, que le Japon avait miraculeusement remis lors de notre dernier voyage, voici qu'il nous inquiète de nouveau ; lui qui, à la fin de l'hiver, avait retrouvé son bon air de gaité — et ne manquait jamais quand je rentrais à bord, de s'informer, sur différents tons impayablement graves, de la santé de Mme Prune, — on ne l'entend plus plaisanter ni rire ; les plis de lassitude et de souffrance ont reparu sur sa figure.

XLIV

3 juillet.

Une déception de cœur m'attendait aujourd'hui au temple du Renard, chez Mme La Cigogne, à qui je m'étais fait un devoir d'aller sans plus tarder offrir mes hommages d'arrivée.

Par un temps lourd, sous ces nuées basses emplies d'orage qui ne nous quittent plus, j'avais pris les sentiers de l'ombreuse montagne. Ils étaient tout changés, comme ceux qui mènent chez Inamoto, tout envahis d'herbes folles et de longues fougères ; on y rencontrait de grands papillons singuliers, qui se posaient avec des

airs prétentieux sur les plus hautes tiges, comme pour se faire voir; on y respirait une humidité chaude, saturée de parfums de plantes; sous la voûte des verdure étonnamment épaissies, tout semblait tiède et mouillé; on se serait cru en pays tropical à la saison malsaine.

En arrivant là-haut, j'avais aperçu de loin Mme La Cigogne, comme aux aguets, sous sa véranda qui était enguirlandée des mêmes roses qu'en hiver, toujours ces roses pâlies à l'ombre des arbres, mais plus largement épanouies en cette saison, plus nombreuses, et s'effeuillant sur le sentier, comme des fleurs qui seraient en train de mourir pour s'être trop prodiguées.

Toutefois cette dame n'avait manifesté qu'avec froideur en me voyant approcher, et s'était contentée de m'indiquer une humble place dans un coin.

Ses yeux restaient fixés, là-bas en face de nous, sur le temple ouvert où trois dames de qualité, accompagnées d'un petit garçon de quatre ans au plus, venaient de tomber en oraison, après avoir sonné le grelot de bois de mandragore suspendu à la voûte, sonné, sonné à toute volée, comme pour une communication urgente au Dieu de céans. C'étaient visiblement des personnes très cossues, appartenant à un monde où mes relations ne m'ont pas permis de me faire présenter. Face à l'autels agenouillées et à quatre pattes, elles s'offraient à nous vues de dos, ou plutôt de bas de dos, et leurs prosternements le nez contre le plancher nous révélaient chaque fois des dessous d'une élégance on ne peut plus comme il faut. Leur enfant, juponné en poupée, semblait prier comme elles avec une conviction touchante; mais, chez lui au contraire, les dessous avaient été supprimés, à cause de la température sans doute, et, à chacun de ses plongeurs, sa robe de soie se relevait pour nous montrer, avec une innocente candeur, son petit derrière.

Que pouvaient-elles bien avoir à solliciter du Dieu étrange, symbolisé sur l'autel par ces deux ou trois objets aux formes d'une simplicité si mystérieuse? Quelles conceptions particulières de la divinité tourmentaient leurs petits cerveaux, sous leurs coques de cheveux bien lustrées? Quelles angoisses de l'au-delà et de la grande énigme les retenaient tant de minutes à genoux devant ce Dieu si inattentif, si fuyant et mauvais, qu'il fallait constamment rappeler à l'ordre en claquant des mains ou en resonnant la cloche de mandragore?...

Elles se relevèrent enfin, leur dévotion finie, et ce fut un instant d'anxiété pour Mme La Cigogne, qui, de plus en plus en arrêt, s'avança jusque dans le chemin. Viendraient-elles se restaurer dans l'humble maison-de-thé, les si belles dames, ou bien redescendraient-elles simplement vers Nagasaki, par le sentier de mousses et de fougères?...

Oh! joie!... Plus d'hésitations, elles venaient! Alors Mme La Cigogne tomba soudain à quatre pattes, le visage extasié, murmurant à mi-voix des choses obséquieuses qui coulaient comme l'eau d'une fontaine.

Elles étaient du reste agréables à regarder venir, les visiteuses, agréables à regarder franchir le torrent, par le vieil arceau de granit tout frangé de branches retombantes. Jolies toutes trois, les yeux bridés juste à point pour imprimer à leur figure le sceau de l'extrême Asie; fines et presque sans corps, habillées de soies rares, qui tombaient, en n'indiquant point de contours et dont les traînes, garnies de bourrelets, s'étalaient

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Les danseuses Coréennes, avec des airs si pudiques dans leurs robes longues (p. 80).

avec une raideur artificielle ; coiffées et peintes à ravir, comme les dames que représentent les images de la bonne époque purement japonaise. La pagode ouverte, derrière elles formait un fond d'une religiosité ultra-bizarre et lointaine. Au-dessus, c'était la demi-nuit des ramures, des feuillées touffues et d'un coin de montagne qui s'enfonçait dans les grosses nuées très proches. Au-dessous, c'était la dégringolade rapide du torrent et du sentier, plongeant tous deux côte à côte dans une obscurité plus sombrement verte encore, sous des futaies plus serrées, — parmi ces roches polies, grisâtres, qui semblent des fronts ou des dos d'éléphants, vautreés dans l'épaisseur des fougères.

Elles s'avançaient doucement, les trois belles dames, avec des vagues sourires, l'âme peut-être encore en prière chez le Dieu qui règne ici. Et les gentilles cascades, enfouies sous les herbes et les scolopendres, leur jouaient une marche d'entrée calme et discrète, comme en tapotant sur des lames de verre.

À la place d'honneur elles s'assirent, et Mme La Cigogne, toujours à quatre pattes, reçut de leur part une commande longue, bourrée de détails, confidentielle même, semblait-il, et entremêlée de saluts, que l'on n'en finissait pas de s'adresser et de se rendre. J'observai que l'on ne se parlait qu'en *dégosarimas*, ce qui est la manière la plus élégante, et ce qui consiste, comme chacun sait, à intercaler ce mot-là entre chaque verbe et sa désinence. Je n'avais jamais entendu Mme La Cigogne s'exprimer avec autant de distinction, ni s'affirmer si femme du monde.

Mais qu'est-ce qu'elles avaient bien pu commander, ces dames ? Mme La Cigogne, maintenant affairée, venait de se retrousser les manches, de se laver les mains à la source jaillissant du plus voisin rocher, et commençait de pétrir à pleins doigts, dans une grande cuve de porcelaine, une matière dense, lourde et noirâtre, qui semblait très résistante

De ce pétrissage résultèrent bientôt une vingtaine de boules sombres, grosses comme des oranges ; Mme La Cigogne, qui les avait tant tripotées, paraissait ne plus oser les toucher du bout de l'ongle, maintenant qu'elles étaient à point ; pour éviter même un frôlement, elle les servit aux dames à l'aide de bâtonnets, avec des précautions de chatte qui a peur de se brûler ; et ces boules faisaient pouf, pouf, en tombant dans les assiettes, comme des choses très pesantes, comme des pelotes de mastic ou de ciment.

Après avoir grignoté quelques menues sucreries, chacune de ces femmes distinguées, avec mille grâces, avala une demi-douzaine de ces objets compacts et noirs. Des autruches en seraient mortes sur le coup. L'enfant aux dessous simplifiés en avala trois. Et, quand il s'agit de régler, ce fut un dialogue dans ce genre :

« Combien dégosarimas vous devons-nous (1) ?

— C'est dégosarimas deux francs soixante quinze. »

Mais bien entendu la grossière traduction que j'en donne n'est que trop impuissante à rendre le jeu des intonations adorables, tout ce que Mme La Cigogne, rien que par sa façon de filer chaque syllabe, sut mettre de ménagements discrets dans la révélation de ce chiffre, et sa révérence un peu mutine, esquissée sur la fin de la phrase pour y ajouter du piquant, l'agrémenter d'un tantinet de drôlerie.

Ces dames, ne voulant pas être en reste de belles manières, offrirent alors l'une après l'autre leurs piécettes de monnaie, le petit doigt levé, imitant l'espièglerie d'un singe qui présenterait un morceau de sucre à un autre singe en faisant mine de le lui disputer par petite farce amicale...

Il n'y a qu'au Japon décidément que se pratique l'aimable et le vrai savoir-vivre !

Quand les belles se furent enfin retirées, Mme La Cigogne, après un long prosternement final, essaya bien de se rapprocher de moi et de m'amadouer par quelques chatteries. Mais le coup était porté. Je savais maintenant n'être pour elle qu'un de ces flirts que l'on avoue à peine devant les personnes vraiment huppées de la clientèle.

XLV

25 juillet.

Les papillons du sentier de Mme La Cigogne n'étaient encore que de vulgaires insectes, comparés à celui qui paraît ce soir au-dessus du jardinet de ma belle-mère.

Dans le demi-jour habituel de la maison, nous prenions le thé de quatre heures

(1) Ikoura degosarmiaska ? — Itchi yen ni djou sen degosarimas.

assis sur les nattes blanches, à même le plancher, agitant négligemment des éventails, tant pour nous rafraîchir que pour intimider quelques moustiques indiscrets. Mme Prune, — car elle était là, s'étant remise à fréquenter assidûment chez Mme Renoncule depuis mon retour dans le pays, — Mme Prune, si sujette aux vapeurs pendant la période caniculaire, écartait d'une main les bords de son corsage afin de s'éventer l'estomac, et faisait ainsi pénétrer dans son intimité d'heureux petits souffles fripons, que toutefois la ceinture serrée à la taille empêchait pudiquement de se risquer trop bas. Trois de mes jeunes neveux, enfants de cinq ou six ans, étaient assis avec nous, bien sages et luttant contre le sommeil. Nous regardions tous, comme toujours, l'éternel paysage factice, qui est l'orgueil du logis, les arbres nains, les montagnes naines, se mirant dans la petite rivière momifiée aux surfaces ternies de poussière. Un rayon de soleil passait au-dessus de ces choses nostalgiques, sans les atteindre, une traînée lumineuse qui n'effleurait même pas la cime des rocailles verdies de moisissure, des cèdres contrefaits aux airs de vieillard, et rien, dans ce site morbide, ne laissait prévoir la visite du papillon qui nous arriva tout à coup par-dessus le mur. C'était un de ces êtres surprenants, que font éclore les végétations exotiques : des ailes découpées, extravagantes, trop larges, trop somptueuses pour le frêle corps impondérable qui avait peine à les maintenir. Cela volait gauchement et prétentieusement, jouet de la moindre brise qui d'aventure aurait soufflé ; cela restait, comme avec intention, dans le rayon de soleil, qui en faisait une petite chose éclatante et lumineuse, au-dessus de ce triste décor tout entier dans l'ombre morte. Et le voisinage de ce trompe-l'œil, qu'était un tel jardin de pygmée, donnait à ce papillon tant d'importance qu'il semblait bien plus grand que nature. Il resta longtemps à papillonner pour nous, à faire le précieux et le joli, sans se poser nulle part. En d'autres pays, des enfants qui auraient vu cela se seraient mis en chasse, à coups de chapeau, pour l'attraper ; mes petits neveux nippons, au contraire, ne bougèrent pas, se bornant à regarder ; tout le temps, les cercles d'onix de leurs prunelles roulèrent de droite et de gauche dans la fente étroite des paupières, afin de suivre ce vol qui les captivait ; sans doute emmagasinaient-ils dans leur cervelle des documents pour composer plus tard ces dessins, ces peintures où les Japonais excellent à rendre, en les exagérant, les attitudes des insectes et la grâce des fleurs.

Quand le papillon eut assez paradé devant nous, il s'en alla, pour amuser ailleurs d'autres yeux. Et jamais je n'avais si bien compris qu'il y a d'innocents petits êtres purement décoratifs, créés pour le seul charme de leur coloris ou de leur forme.... Mais alors, tant qu'à faire, pourquoi ne les avoir pas inventés plus jolis encore ? A côté de quelques papillons ou scarabées un peu merveilleux, pourquoi ces milliers d'autres, ternes et insignifiants, qui sont là comme des essais bons à détruire ?

Rien n'est déroutant pour l'âme comme d'apercevoir, dans les choses de la création, un indice de tâtonnement ou d'impuissance. Et plus encore, d'y surprendre la preuve d'une pensée, d'une ruse, d'un calcul indéniables, mais en même temps naïfs, maladroits et à vue courte. Ainsi, entre mille exemples, les épines à la tige des roses semblent bien témoigner que, des millénaires peut-être avant la création de l'homme, on avait prévu la main humaine, seule capable d'être tentée de cueillir. Mais alors

pourquoi n'avoir pas su prévoir aussi le couteau ou les ciseaux, qui viendraient plus tard déjouer ce puéril moyen de défense ?...

Ma belle-mère, après le départ du papillon, avait retiré de l'étui de soie rouge sa longue guitare, qui maintenant me charme ou m'angoisse. Les cordes commencèrent à gémir quelque chose comme un hymne à l'inconnu. Et les prunelles d'onyx des trois enfants, qui n'avaient plus à regarder que le jardin vide, s'immobilisèrent de nouveau ; mais ils ne s'endormaient plus ; leurs jeunes cervelles félines, sournoises et sans doute supérieurement lucides, s'intéressaient à l'énigme des sons, se sentaient en éveil et captivées, sans pouvoir bien définir....

De tous les mystères au milieu desquels notre vie passe, étonnée et inquiète, sans jamais rien comprendre, celui de la musique est, je crois, l'un de ceux qui doivent nous confondre le plus : que telle suite ou tel assemblage de notes, — à peine différent de tel autre qui n'est que banal, — puisse nous peindre des époques, des races, des contrées de la terre ou d'ailleurs ; nous apporter les tristesses, les effrois d'on ne sait quelles existences futures, ou peut-être déjà vécues depuis des siècles sans nombre ; nous donner (comme par exemple certains fragments de Bach ou de César Franck) la vision et presque l'assurance d'une survie céleste ; ou bien encore (comme ce que me chante la guitare de cette femme), nous faire entrevoir les dessous féroces, épouvantés et à jamais inassimilables, de toute japonerie....

XLVI

RAPATRIEMENT DE ZOUAVES

Août.

« Amiral,

« Je reçois votre dépêche et viens de la communiquer à notre bataillon ; il a poussé un hurra en votre honneur.

« Vous ne vous étiez pas trompé, le salut de notre drapeau était le salut de la 2^e brigade à nos frères de la flotte qui, après nous avoir si bien tracé notre devoir au début de la campagne, ont ensuite pendant des mois accepté la charge lourde, pénible et ingrate d'assurer notre bien-être.

« Mais, dans l'esprit de tous, ce salut devait aussi et surtout aller à vous, amiral, dont nous avons senti vibrer l'ardent amour de la patrie, à vous que nous aimons tous et que nous aurions été heureux de servir.... Etc.

« LE COLONEL,

« Commandant le *** régiment de marche. »

Quand j'ai relu cette lettre toute militaire, toute simple et vibrante aussi, que notre cher amiral a gardée parmi ses papiers de souvenir, la scène de ce départ de zouaves s'évoque soudainement à ma mémoire.

Un cadre sinistre, extra lointain : le golfe de Petchili. Une mer inerte, sous la

lourdeur d'un ciel incolore qui semblait couvrir de la fatigue et de la fièvre. Et là tout à coup, dans l'atmosphère sourde, au milieu du silence accablé, une clameur magnifique et jeune; quelques centaines de naïfs enfants de France, donnant de la voix éperdûment, tandis que s'inclinaient sous leurs yeux, pour un adieu grandiose, ces loques sublimes qui s'appellent des drapeaux.

Ceux qui criaient ainsi à pleine poitrine étaient des matelots et des zouaves. Les zouaves s'en retournaient vers leur village natal, ou vers leur seconde patrie algérienne. Les matelots, eux, restaient; pendant de longs mois indéterminés, leur exil devait durer encore. Et cela se passait, ces hourras et cet adieu, au fond d'un golfe étouffant de la mer Jaune, à la saison des orages de juillet, pendant l'horrible canicule chinoise. Notre *Redoutable* — tandis que son équipage, pour une minute, se grisait ainsi de juvénile enthousiasme — languissait immobile, semblait mort, entre les eaux couleur de boue et le ciel plombé; et, comme chaque jour, ses murailles de fer condensaient la chaleur mouillée où s'anémiaient à la longue les robustes santés et pâlissaient les pauvres figures de vingt ans. Au contraire, le paquebot plus léger, qui allait emporter ce millier de zouaves, évoluait en ce moment avec un air d'aisance sur la mer amollie; il manœuvrait de façon à passer à poupe de notre cuirassé énorme, pour ce salut que doivent à l'amiral ceux qui ont fini et qui vont partir.

Nous connaissions de longue date ces zouaves-là, et une sorte de fraternité particulière les unissait à nos hommes. C'est nous qui, l'année précédente, les avions installés, au pied de la Grande Muraille, dans le fort chinois où ils avaient habité durant l'hiver; c'est nous ensuite qui avons assuré leur ravitaillement et leurs communications avec le reste du monde, dans ce recoin perdu. Quand enfin quelques-uns des leurs étaient tombés sous les balles russes, nous étions venus assister aux funérailles, notre amiral lui-même conduisant le deuil — un cortège que je revois encore, sous les nuages blêmes d'un matin de novembre, aux premiers frissons de l'automne, pendant que s'effeuillaient sur nous les tristes saules de la Chine... Et, en reconnaissance de cela et de mille choses, leur bataillon s'appelait « le bataillon de l'amiral Pottier ».

Maintenant l'heure sonnait pour eux de quitter l'affreux Empire jaune. A part une vingtaine, qui dormaient en terre d'exil, dans le petit cimetière improvisé de Ning-Haï, ils s'en retournaient vers l'Europe. Nos matelots, toute la nuit d'avant, sur une mer remuée et dangereuse, avaient peiné pour embarquer leurs munitions, leurs bagages, — et ils avaient fait cela avec l'abnégation habituelle, sans un murmure, sans se demander : « Pourquoi s'en vont-ils, les zouaves; pourquoi s'en vont-ils, tous les soldats, tandis qu'il n'est pas question de retour pour nous, les marins, fatalement voués, de par les conditions mêmes de cette campagne très spéciale, aux besognes obscures et aux épuisantes fatigues ?... »

Donc, le paquebot qui portait « le bataillon de l'amiral Pottier » s'approchait tranquillement du *Redoutable*, tous les zouaves sur le pont, en rangs serrés, tournant vers nous des centaines de têtes brunies, coiffées du bonnet écarlate. C'était au déclin d'un soleil qu'on ne voyait pas, mais qui diffusait de mauvaises lueurs rougeâtres dans le ciel épais et sur la mer boueuse; le cercle de l'horizon restait imprécis, perdu

dans les vapeurs de ces orages qui menaçaient toujours, sans fondre jamais ; et, çà et là, de monstrueuses fumées noires, comme des haleines de volcan, soufflées par des navires de guerre, complétaient la laideur lugubre des aspects qui nous furent familiers durant plusieurs mois dans le golfe de Takou.

Cependant on avait fait monter tous nos matelots pour regarder partir les zouaves. Et quand, en leur honneur, la musique du *Redoutable* entonna la *Marseillaise*, on vit d'abord, sur ce paquebot qui s'approchait, les centaines de bonnets rouges tomber, d'un même mouvement d'ensemble, découvrant le velours des cheveux ras sur les têtes brunes ou blondes ; ensuite s'élevèrent les habituelles clameurs : « Vivent les marins ! Vive l'amiral ! » — les matelots répondant : « Vivent les zouaves ! »

Au commandement, ou au sifflet des maîtres de manœuvre, ces immenses cris étaient réglés, de manière qu'ils partaient à l'unisson et que les paroles s'entendaient claires. Et le beau fracas de ces voix d'hommes couvrait le bruit des tambours et des cuivres, ébranlait chaque fois l'air morne, pendant que s'abaissaient et se relevaient lentement, pour un salut, les pavillons des deux navires, leurs larges étamines tricolores, éclatantes ce soir-là sur les nuances tristes de la mer et du ciel.

Mais, comme encore cela ne dépassait pas le cérémonial coutumier des départs, le commandant des zouaves improvisa une chose qui ne s'était jamais vue : en passant à l'arrière du cuirassé, sous la galerie où se tenait notre amiral, faire déployer le drapeau du bataillon, son drapeau d'Afrique et l'incliner devant lui.

Alors, à cette apparition, qu'on n'attendait pas, du vieux fétiche aux trois couleurs, les hourras plus formidables s'élevèrent à nouveau des mille poitrines de ces exilés, — venus ici, dans ce golfe morose, sacrifier sans une plainte des années de jeunesse et risquer d'y mourir.

Et tout cela, c'était de la beauté, de la vie : enthousiasme des jeunes, des braves, des simples, pour des idées simples aussi, mais superbement généreuses, — et sans doute éternelles, malgré l'effort d'une secte moderne pour les détruire....

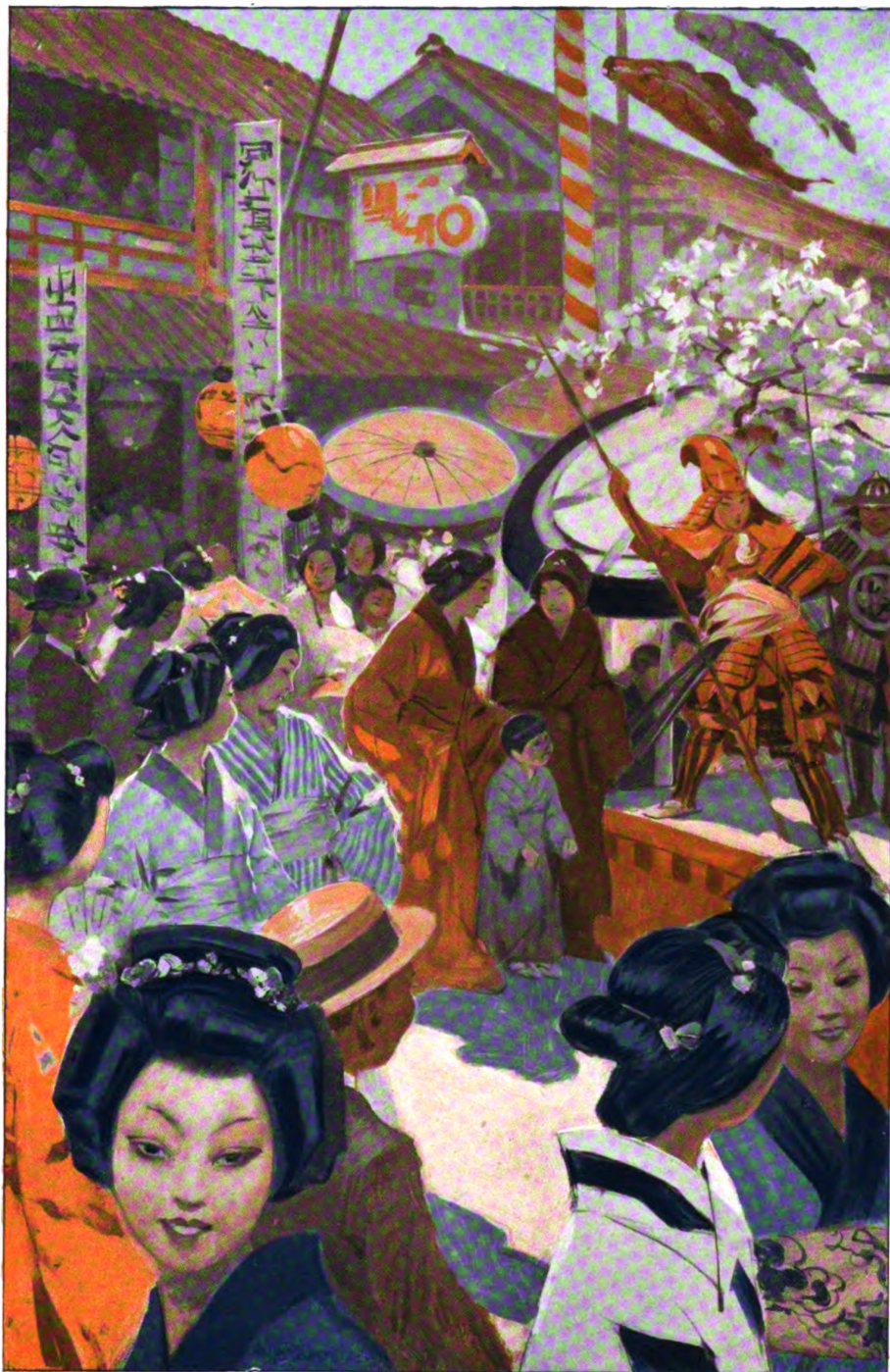
Les cris finissaient et le silence retombait à peine, quand je fus averti par un timonier que l'amiral me demandait sur sa galerie :

— Je voulais savoir, me dit-il, si vous étiez sur le pont, si vous aviez assisté à ça.... N'est-ce pas, c'était beau ?... »

Et, tandis qu'il continuait de saluer en souriant le bateau des zouaves qui s'éloignait, je vis que ses yeux s'étaient voilés de larmes.

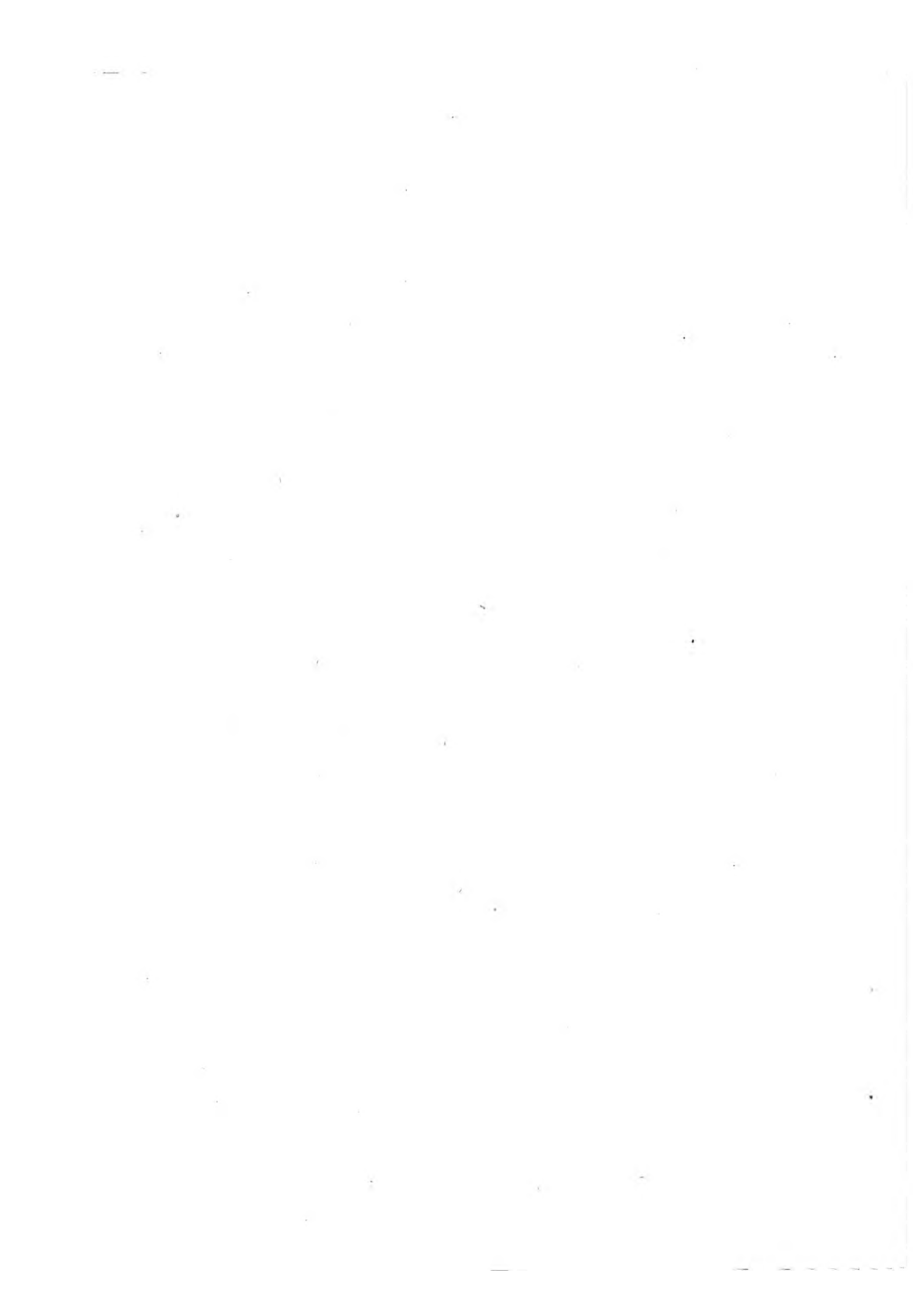
Il fut vite diminué à notre vue, leur paquebot, toute petite chose en fuite, traînant sa fumée noire vers les lointains de ce néant sans contours et de nuance neutre qui était la mer. Cela semblait invraisemblable que ce petit rien, noyé dans du vide infini, dût un jour atteindre la France, car on la sentait ce soir à des distances qui donnaient le vertige, derrière tant de continents et de mers ; on savait cependant qu'au bout d'un mois, de cinq ou six semaines, cela arriverait ; alors quelques-uns de ces matelots, qui criaient si joyeusement tout à l'heure, regardaient maintenant là-bas, au fond des grisailles du soir, la disparition de cet atome de paquebot, avec une expression de figure changée et, dans les yeux, une tristesse d'enfant.

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Composition inédite de
RENÉ LELONG.

*Une scène historique de haute allure; Pluie-d'Avril, en
samourai, brandit son sabre en beaux gestes de tragédic.*



XLVII

23 septembre.

Vers le milieu de juillet, le *Redoutable* avait quitté Nagasaki, pour retourner en Chine, à Takou, son poste de souffrance. Ensuite, après deux mois de pénibles travaux, le rembarquement du corps expéditionnaire étant terminé, nous avons fait route vers le nord du Japon, afin que tout l'équipage pût respirer un peu d'air froid et salubre, avant de redescendre du côté de la Cochinchine, si énervante et chaude.

Et aujourd'hui, nous avons mouillé devant Yokohama, par un de ces temps frais qui rendent la vie aux anémiés. Nous aurions cependant préféré Nagasaki, mais il n'en est plus question dans le programme de cet hiver, et il faut sans doute en faire notre deuil, nous ne le reverrons plus.

Yokohama, il y a quinze ans, c'était déjà la ville la plus européanisée du Japon. Et depuis, le bienfaisant *progrès* y a marché si vite, que c'est à n'y plus rien reconnaître. Dans les rues, que des fils électriques enveloppent à présent comme les mailles sans fin d'une immense toile d'araignée, quelle mascarade à faire pitié ! Chapeaux melons de tous les styles, petits complets couleur puce ou couleur queue de rat, tous les vieux stocks de costumes invendables en Europe, déversés à bouche que veux-tu sur ces seigneurs, qui naguère encore se drapaient de soie. De vastes comptoirs modernes, où se liquident à la grosse, pour être exportés en Amérique, des imitations, des déformations truquées de ces objets d'art, trop maniérés à mon goût, mais singuliers et gracieux, que les Japonais jadis composaient avec tant de patience et de rêverie.

Des soldats, partout des soldats, des régiments en manœuvre, en parade ; tout à la guerre.

Pour comble, au tournant d'une rue, me voici dépisté, interwievé, tout vif et en anglais, par un journaliste à figure jaune, qui porte jaquette et haut-de-forme... Alors, non, je rentre à bord, ne voulant plus rien savoir de ce Japon-là !...

XLVIII

5 octobre.

Et j'ai tenu rigueur à cette ville et à ses entours jusqu'au départ.

Quelques-uns de mes camarades sont allés visiter le grand arsenal voisin; ils y ont trouvé un empressement, des nuages de fumée noire comme au bord de la Tamise, et sont revenus stupéfaits de la quantité de navires et de machines de guerre que l'on y prépare fièvreusement nuit et jour.

D'autres sont allés à Tokio pour accompagner notre amiral à une réception de Leurs Majestés nipponnes. Dans les rues, ils ont croisé des bandes d'étudiants, qui manifestaient contre l'étranger, et l'un deux, renversé de son pousse-pousse par

malveillance, s'est fracturé le bras. Ils ont vu l'Impératrice, sous la forme aujourd'hui d'une toute petite bonne femme, habillée à Paris par quelque bon faiseur, élégante encore malgré ce déguisement, demeurée jolie, même presque jeune sous son masque de plâtre, et conservant toujours cet air qu'elle avait jadis, cet air de déesse offensée de ce qu'on ose la regarder.

Mais combien je préfère ne l'avoir point revue, et en rester sur l'exquise image première : cette Impératrice Printemps, au milieu de ses jardins, environnée de chrysanthèmes fous, et dans des atours jamais vus, ne ressemblant à aucune créature terrestre.

Donc, je n'ai plus remis pied à terre, dans ce néo-Japon, tant qu'a duré notre escale.

Maintenant nous redescendons vers le sud, tout doucement, par la mer Intérieure, et ce soir, à la nuit tombante, nous venons de mouiller pour deux jours devant Miyasima, l'île sacrée, que régissent des lois spéciales et étranges. Elle nous apparaît en ce moment, cette île, comme un lieu de mystère qui ne veut pas se laisser trop voir. Ce doit être un bloc de hautes montagnes tapissées de forêts, mais nous en apercevons tout juste la base délicieusement verte, la partie qui touche aux plages et à la mer ; tout le reste nous est dissimulé par des nuages gardiens et jaloux, qui pour un peu descendraient traîner jusque sur les eaux.

Contre toute attente, il paraît décidé que nous nous arrêterons deux ou trois semaines à Nagasaki en passant, pour des réparations au navire, et c'est presque une fête, de revoir tout ce gentil monde féminin, dans cette baie si jolie. Là au moins, tant de recoins du passé persistent encore ! Et nous emplirons une dernière fois nos yeux, nos mémoires de mille choses finissantes, qui s'évanouiront demain, pour faire place à la plus vulgaire laideur.

Car enfin ce Japon n'avait pour lui que sa grâce et le charme incomparable de ses lieux d'adoration. Une fois tout cela évanoui, au souffle du bienfaisant « progrès », qu'y restera-t-il ? Le peuple le plus laid de la Terre, physiquement parlant. Et un peuple agité, querelleur, bouffi d'orgueil, envieux du bien d'autrui, maniant, avec une cruauté et une adresse de singe, ces machines et ces explosifs dont nous avons eu l'inqualifiable imprévoyance de lui livrer les secrets. Un tout petit peuple qui sera, au milieu de la grande famille jaune, le ferment de haine contre nos races blanches, l'excitateur des tueries et des invasions futures.

XLIX

Dimanche, 6 octobre.

Vraiment ces Japonais parfois vous confondent, vous forcent d'admirer tout à coup sans réserve, par quelque pure et idéale conception d'art ; alors on oublie pour un temps leurs ridicules, leur saugrenuité, leur vaniteuse outrecuidance ; ils vous tiennent sous le charme.

Par exemple, cette île sacrée de Miyasima, ce refuge édénique où il n'est pas permis de tuer une bête, ni d'abattre un arbre, où nul n'a le droit de *naître ni de mourir* !...

LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE



Des portiques religieux gardent l'entrée de l'île sacrée de Miyasima (p. 96).

Aucun lieu du monde ne lui est comparable, et les hommes qui, dans les temps, ont imaginé de la préserver par de telles lois, étaient des rêveurs merveilleux.

Depuis hier, depuis que nous sommes venus jeter l'ancre en face, le même ciel bas et obscur ne cesse de peser sur l'île sainte ; il nous dissimule en partie, il nous dérobe toutes ses forêts d'en haut, comme ferait un voile posé sur un sanctuaire, et cela ajoute encore à l'impression qu'elle cause ; on dirait qu'elle communique par le faite avec le Dieu des nuages.

Une petite pluie chaude, qui mouille à peine et qui semble parfumée aux essences de plantes forestières, commence de tomber, quand je me dirige aujourd'hui en baleinière vers la tranquille plage de cette Miyasima. Et je vois d'abord des vieux temples, pour mieux dire des vieux portiques de temples qui s'avancent jusque dans l'eau, des portiques religieux, posés sur pilotis et reflétés dans cette petite mer enclose, qui n'a jamais de bien sérieuses fureurs. Je vois un village aussi ; mais il n'a pas l'air vrai, tant les maisonnettes y sont gentiment arrangées parmi des jardinets de plantes rares ; on croirait un village sans utilité, inventé et bâti pour le seul plaisir des yeux. Et au-dessus, tout de suite l'épaisse verdure commence, l'inviolable forêt séculaire, qui va se perdre dans les nuées grises...

Une île d'où l'on a voulu bannir toute souffrance, même pour les bêtes, même pour les arbres, et où nul n'a le droit de naître ni de mourir !... Quand quelqu'un est malade, quand une femme est près d'être mère, vite, on l'emmène en jonque, dans

l'une des grandes îles d'alentour qui sont terres de douleur comme le reste du monde. Mais ici, non, pas de plaintes, pas de cris, pas de deuils. Et paix aussi, sécurité pour les oiseaux de l'air, pour les daims et les biches de la forêt...

Me voici descendu sur la grève au sable fin, et des verdure m'environnent de toutes parts, d'humides verdure qui voisinent, au-dessus de ma tête, avec le ciel bas, et plongent bientôt dans le mystère des nuages. De chaque côté de la rue ombreuse qui se présente à moi, s'ouvrent des maisons-de-thé. Elles alternent avec de mignonnes boutiques à l'usage des pèlerins, qui affluent ici de tous les points de l'archipel nippon ; on y vend des petits dieux, des petits emblèmes, sculptés dans le bois de quelque arbre, — mort de sa belle mort bien entendu, sans quoi on ne l'aurait point coupé.

Une route vient ensuite, et me conduit à la baie proche, qui joue un peu le rôle du tabernacle, dans cet immense lieu d'adoration qu'est l'île entière. Une route empreinte de tant de sérénité recueillie, qu'on s'étonne d'y rencontrer quelques passants, quelques Nippons pareils à ceux d'ailleurs, quelques mousmés qui sourient, tout comme sur une route banale. Du côté de la mer, elle est bordée par une file de petits édicules religieux, en granit, qui se succèdent comme les balustres d'une rampe, — toujours ces mêmes petits édicules au toit cornu, d'une forme interchangeable depuis les plus vieux temps, et qui, d'un bout à l'autre du Japon, annoncent l'approche des temples ou des nécropoles, éveillent pour les initiés le sentiment de l'inconnu ou de la mort. Du côté de la montagne, on est dominé par les ramures qui se penchent, les fougères qui retombent ; des arbres dont on ne sait plus l'âge étendent des branches trop longues et fatiguées, que l'on a pieusement soutenues avec des béquilles de bois ou de pierre ; des cycas, qui seraient hauts comme des dattiers d'Afrique, mais qui s'inclinent, se courbent de vieillesse, ont des supports de bambou, des suspentes en cordes tressées, pour prolonger le plus possible leurs existences indéfinies. Et de vagues sentiers montent verticalement à travers ce royaume des plantes, vont se perdre dans les obscurités d'en haut, parmi les futaies trop épaisses, parmi les pluies, les orages toujours suspendus ; — sentiers, ou peut-être simples foulées de ces bêtes de la forêt, qui sont innocentes, ici, et auxquelles personne ne fait de mal.

De temples, à proprement parler il n'y en a point ; c'est l'île qui est le temple, et, comme je disais, c'est la baie qui est le tabernacle. Pour la fermer aux profanes, cette baie de la grande sérénité ombreuse, des portiques religieux à plusieurs arceaux en gardent l'entrée, s'avancent comme d'imposantes et muettes sentinelles, assez loin dans la mer ; ils sont très élevés, très purs de style ancien, avec des parties qui commencent à crouler par vétusté, surtout vers la base, où ils reçoivent l'éternelle caresse humide de Benten, déesse de céans. Au-dessus de leur image éternellement renversée, qui les allonge de moitié, ils paraissent immenses, et trop sveltes pour être bien réels.

On peut, si l'on veut, contourner la baie ; mais le chemin des pèlerins la traverse sur un pont sacré, que soutiennent des pilotis et que recouvre dans toute sa longueur une toiture en planches de cèdre. De chaque côté de cette voie légère, en équilibre sur l'eau calme, les emblèmes et les peintures mythologiques se succèdent comme pour les stations d'une sorte de chemin de croix ; il y en a d'un archaïsme à donner le frisson ; on y voit surtout Benten, la pâle et mince déesse de la mer, entourée de ses longs cheveux comme des ruissellements d'une eau marine.

Continuant de suivre la ligne des grèves, je rencontre une étroite prairie à l'herbe de velours, resserrée entre la plage et la montagne à pic avec son manteau de verdure. Un hameau de pêcheurs est là, d'une tranquillité paradisiaque, entouré d'altéas à fleurs roses. Devant la porte de leurs cabanes, les hommes demi-nus, aux musculatures superbes, raccommodent leurs filets : on dirait une scène de l'âge d'or. (Seuls les poissons ne bénéficient point de la trêve générale ; on les attrape et on les mange. Ils constituent d'ailleurs la principale nourriture des Japonais, qui ne sauraient s'en passer).

Plus loin, une source jaillit dans un bassin naturel, et voici une troupe de biches, avec leurs faons, qui descendent de la forêt pour y boire. Par crainte de les effaroucher, j'avais d'abord ralenti le pas, mais je comprends bientôt qu'elles n'ont aucune frayeur. Et même, l'instant d'après, nous nous trouvons cheminer ensemble dans le même sentier d'ombre, elles si près de moi que je sens leur souffle sur ma main.

Le soir, quand je reviens, par la baie que gardent les grands portiques dans l'eau, autre compagnie de biches encore, qui s'amuse à traverser le frêle pont sacré, entre les images de dieux ou de déesses. Et, arrivées au bout, les voilà prises d'une soudaine fantaisie de vitesse, où la peur certainement n'entre pour rien ; elles filent alors comme le vent, puis disparaissent dans les sentiers de la montagne surplombante, et bientôt sans doute dans les nuages proches, — où quelque divinité d'ici a dû les appeler.

I.

Lundi, 7 octobre.

Nous repartons ce matin sans avoir aperçu le sommet de l'île aux forêts, — le dôme, pourrait-on dire, de cet immense temple vert, — car le même rideau de nuées persiste à l'envelopper. Et bientôt disparaît l'abrupt rivage si magnifiquement tapissé de verdure ; disparaissent les portiques religieux, en sentinelle aux abords, avec leurs longs reflets dans l'eau.

Nous nous en allons tranquillement sur cette mer intérieure, qui est comme un lac immense, aux rives heureuses. Les grandes jonques anciennes, qui ont des voiles pareilles à des stores drapés, circulent encore en tous sens, poussées aujourd'hui par une brise très douce, d'une tiédeur d'été. Cà et là, au fond des gentilles baies, on aperçoit les villages propres, aux maisonnettes en planches de cèdre, avec toujours pour les protéger, quelque vieille pagode perchée au-dessus, dans un recoin d'ombre et de grands arbres. De loin en loin, un château de Samouraï : forteresse aux murailles blanches, avec donjon noir, — quelque'un de ces donjons à la chinoise qui ont plusieurs étages de toitures et qui donnent tout de suite la note d'extrême Asie. Et, dans ce Japon, les cultures n'enlaidissent pas comme chez nous la campagne ; les champs, les rizières sont des milliers de petites terrasses superposées ; au flanc des coteaux, on dirait, dans le lointain, d'innombrables hachures vertes.

C'est déjà, pour un peuple, un rare privilège et un gage de durée, d'être *peuple*

insulaire; mais surtout c'est une chance unique, d'avoir une mer intérieure, une mer à soi tout seul où l'on peut en sécurité absolue ouvrir ses arsenaux, promener ses escadres.

LI

jeudi, 10 octobre.

Avant de sortir ce matin de la mer Intérieure, nous nous étions arrêtés, les derniers jours, dans quelques villages des bords; villages tous pareils, où semblait régner la même activité physique, et la même tranquillité dans les esprits. Des petits ports encombrés de jonques de pêche où l'on sentait l'âtre odeur de la saumure. Des maisons tout en fine et délicate menuiserie, d'une propreté idéale, gardant l'éclat du bois neuf. Une population alerte et vigoureuse, singulièrement différente de celle des villes, bronzée à l'air marin, bâtie en force, en épaisseur, avec un sang vermeil aux joues. Des hommes nus comme des antiques, souvent admirables, dans leur taille trapue, leur musculature excessive, ressemblant à des réductions de l'Hercule Farnèse. A vrai dire, des femmes sans grâce, malgré leur teint de santé et leurs cheveux bien lisses; trop solides, trop courtaudes, avec de grosses mains rouges. Et d'innombrables petits enfants, des petits enfants partout, emplissant les sentiers, s'amusant dans le sable, s'asseyant par rangées sur le bord des jonques comme des brochettes de moineaux. Ce peuple ne tardera pas à étouffer dans ses îles, et fatalement il lui faudra se déverser autre part.

Dans les campagnes, en s'éloignant de la rive, même population laborieuse et râblée; ce n'est plus à la pêche, ici, que se dépense la vigueur des hommes; c'est aux travaux de cette terre japonaise, dont chaque parcelle est utilisée avec sollicitude. Les milliers de rizières en terrasses, qu'on apercevait du large, sont entretenues fraîches par des réseaux sans fin de petits conduits en bambou, de petits ruisselets ingénieux; tout cela a dû coûter déjà une somme de travail énorme, et atteste les patiences héréditaires de plusieurs générations d'agriculteurs aux infatigables bras.

C'est dans ces champs tranquilles que le Mikado compte trouver, quand l'heure sera venue, des réserves pour ses armées. Et ils feront d'étonnants soldats, ces petits paysans extra-muscleux, au front large, bas et obstiné, au regard oblique de matou, sobres de père en fils depuis les origines, sans nervosité et par suite sans frisson devant la coulée du sang rouge, n'ayant d'ailleurs que deux rêves, que deux cultes, celui de leur sol natal et celui de leurs humbles ancêtres.

Ils étaient des privilégiés et des heureux de ce monde, ces paysans-là, jusqu'au jour où l'affolement contagieux, qu'on est convenu d'appeler le progrès, a fait son apparition dans leur pays. Mais à présent voici l'alcool qui s'infiltré au milieu de leurs calmes villages; voici les impôts écrasants et augmentés chaque année, pour payer les nouveaux canons, les nouveaux cuirassés, toutes les infernales machines; déjà ils se plaignent de ne pouvoir plus vivre. Et bientôt on les enverra, par milliers

et centaines de milliers, joncher de leurs cadavres ces plaines de Mandchourie, où doit se dérouler la guerre inévitable et prochaine.... Pauvres petits paysans japonais !...

Donc, nous avons quitté aujourd'hui dans la matinée ce délicieux lac du vieux temps qu'est la mer Intérieure. Et ce soir, à nuit close, nous sommes revenus mouiller dans la baie aux mille lumières, devant la ville de Mme Prune, — autant dire chez nous, car à la longue, il n'y a pas à dire, nous nous sentons presque gens de Nagasaki.

Une bonne nouvelle nous attendait du reste à l'arrivée, une dépêche annonçant que le *Redoutable* rentrera en France au mois de janvier prochain, après ses vingt mois de campagne. Et tout le monde, officiers et matelots, s'est endormi dans la joie.

LII

Mardi, 15 octobre.

Après beaucoup de tergiversations, de contre-ordres, nous voici cependant de retour dans ce Nagasaki, que je ne pensais plus jamais revoir : je me dis cela, dès ce matin au réveil, et, d'avance, je m'en amuse tant ! Au moins trois semaines à y rester, et pendant la plus délicieuse saison de l'année, les jardinets pleins de fleurs, le tiède soleil d'octobre mûrissant les mandarines et les kakis d'or, du haut d'un ciel tout le temps bleu.

Mon empressement joyeux à m'habiller pour aller courir est comme un regain de ce que j'éprouvais, tout enfant, chaque fois que je venais d'arriver chez mes cousins du Midi, où se passaient mes vacances ; je ne tenais pas en place, le premier matin, dans ma hâte d'aller rejoindre mes petits camarades de l'autre été, d'aller revoir des coins de bois où l'on avait fait tant de jeux, des coins de vignes où l'on avait tant ri aux vendanges d'antan....

Je me retrouve tel aujourd'hui, ou peu s'en faut, ce qui prouve décidément que le Japon possède encore un charme d'unique et ensorcelante drôlerie. Vite une embarcation, ensuite un pousse-pousse rapide, et je suis enfin dans les gentilles rues, cueillant au passage des révérences de petites amies quelconques, mousmés, guéchas, marchandes de bibelots, qui rient sous le soleil, au milieu d'une fête générale de couleurs et de lumière.

La boutique de Mme L'Ourse éclate de loin, comme un énorme et frais bouquet sur fond sombre ; tout son étalage est de roses roses et de chrysanthèmes jaunes. En face, les soubassements énormes de la nécropole et des temples, murs ou rochers primitifs, ont des garnitures, comme des volants de dentelles vertes, en capillaires, avec ça et là des grappes de campanules qui retombent.

C'est chez la mousmé Inamoto que je me rends d'abord, il va sans dire.

Pour être aperçu d'elle qui ne m'attend point, il faut me risquer jusque dans la cour de la pagode où elle demeure, et me poster au guet, derrière le tronc d'un cèdre de cinq cents ans. Jamais je n'avais fait une station si longue, caché et observant tout,

dans ce lieu vénérable où vit Inamoto, ce lieu où son âme s'est formée, singulière et tellement respectueuse de tous les antiques symboles d'ici. L'herbe pousse entre les larges dalles de cette cour, où les fidèles ne doivent plus beaucoup venir ; des cycas se dressent au milieu, sur des tiges géantes, et l'arbre qui m'abrite étend des branches horizontales étonnamment longues, qui se seraient brisées depuis un siècle si des béquilles ne les soutenaient de place en place. On est environné de terrasses qui supportent des bouddhas en granit et des tombes : on est dominé par toute la masse de la montagne emplie de sépultures. Juste devant moi, il y a le vieux temple de cèdre, jadis colorié, doré, laqué, aujourd'hui tout vermoulu et couleur de poussière ; de chaque côté de la porte close, les deux gardiens du seuil, enfermés dans des cages comme des bêtes dangereuses, dardent depuis des âges leurs gros yeux féroces, et maintiennent leur geste de furie.

Je veille comme un trappeur en forêt. Au Japon, rien de bien terrible ne peut se passer, je le sais bien ; mais je regretterais tant de lui causer le moindre ennui, à la pauvre petite innocente que je suis venu troubler !... Personne... Aucun bruit, que celui de la chute légère des feuilles d'octobre. Et tant de calme autour de moi, tant de calme que l'attitude de ces deux forcenés dans leur cage ne s'explique plus.... Ce silence commence de m'inquiéter. Est-ce que tout serait abandonné alentour, et ma petite amie envolée....

Avec un gémissement de vieille ferrure, la porte du temple, enfin s'ouvre, et c'est Inamoto elle-même qui paraît, en robe simplette, les manches retroussées, un balai à la main, poussant les feuilles mortes en jonchée sur les marches. Oh ! si jolie, entre les deux grimaces atroces des divinités du seuil, qui grincent des dents derrière leurs barreaux !

Un brusque nuage rose apparaît sur ses joues ; en moins d'une seconde, elle a jeté son balai à terre, baissé l'une après l'autre ses deux manches-pagodes, pour courir vers moi, dans un élan d'enfantine et franche amitié....

Mais comme elle m'étonne de n'avoir pas peur, elle si craintive d'ordinaire !...

C'est que je suis tombé, paraît-il, à un moment choisi comme à miracle : ses petits frères, à l'école ; sa servante, en ville ; son père, qui ne sort jamais, jamais, parti depuis un instant pour conduire à sa dernière demeure un ami bonze. Verrouillé le grand portail en bas, par où quelque pèlerin aurait pu venir. Donc c'est la sécurité complète et nous sommes chez nous.

De l'île sacrée, j'ai apporté pour elle une petite déesse de la mer, en ivoire, qu'elle cache dans sa robe. Et elle rit, de son joli rire de mousmé, qui n'est pas banal comme celui des autres ; elle rit parce qu'elle est contente, émue, parce qu'elle est jeune, parce que le soleil est clair, le temps limpide et berceur.

« Veux-tu venir voir notre temple ? » propose-t-elle.

Et nous pénétrons dans le vieux sanctuaire obscur, empli de symboles agités, de formes contournées, de gestes menaçants qui s'ébauchent dans l'ombre. Un peu de paix seulement vers le fond, où des lotus d'or, dans de grands vases, s'étalent et se penchent avec une grâce de fleurs naturelles, devant une sorte de tabernacle voilé d'ancien brocart. Mais sur les côtés, des dieux de taille humaine, rangés contre les murs, gesticulant avec fureur. Et, au plafond, embusqués entre les solives, des êtres

vagues, moitié reptile, moitié racine ou viscère, nous regardent avec de gros yeux louches.

« Veux-tu venir voir ma maison ? » dit-elle ensuite.

Et j'entre, après m'être poliment déchaussé, dans un logis centenaire, mais propre et blanc, où la nudité des parois et l'élégance d'un vase de bronze, empli de fleurs, témoignent de la distinction des hôtes. L'autel des ancêtres, en laque rouge et or, très enfumé par l'encens, est encore fort beau, et très longues sont les généalogies inscrites sur les saintes tablettes.

Epouvantée tout à coup, comme de quelque sacrilège commis en me montrant cela, ma petite amie me regarde, au fond des yeux, avec une interrogation ardente. — Mais non, mes yeux à moi n'expriment rien d'ironique, du respect au contraire, et je ne souris pas. Alors, sa jeune conscience aussitôt se calme ; elle m'ouvre des coffrets en forme d'armoire, enfermant chacun une divinité dorée qu'elle vénère.

Bientôt l'heure d'aller ouvrir le portail en bas de la cour, à cause des petits frères qui vont rentrer de l'école. Et elle me reconduit, par le sentier vertical aux marches de terre, jusqu'à la jungle murée, là-haut, où se donnaient nos rendez-vous autrefois, et d'où je m'en irai par escalade comme j'étais venu.

Ainsi nous nous retrouvons ensemble, dans ce même bois, qui nous réunira encore presque chaque soir pendant au moins trois semaines, — quand j'avais si bien cru que c'était fini, qu'entre nous était tombé le rideau de plomb d'une séparation sans retour, sans lettres possibles, aggravé d'immédiat et éternel silence....

« Quel dommage, me dit une heure plus tard Mlle Pluie-d'Avril, assise sur les nattes blanches de son logis, avec M. Swong dans les bras, — quel dommage que tu ne sois pas venu tout droit chez nous ce matin !... Ma grand'mère t'aurait indiqué.... Tu serais allé vite à la pagode du Cheval de Jade, où il y avait une grande fête et des danses religieuses ; nous y étions presque toutes, les meilleures danseuses de Nagasaki, et moi je me tenais en haut, comme sur un nuage ; je faisais le rôle d'une déesse, et je lançais des flèches d'or. Mais, ajoute-t-elle, demain après-midi, tu m'entends bien, c'est la fête des guéchas et des maïkos ; ça ne se fait qu'une fois l'an ; nous sortirons toutes en beau costume, par groupes, sous des dais magnifiques, et nous représenterons des scènes de l'histoire, sur des estrades que l'on nous aura préparées dans les rues. Ne va pas manquer ça, au moins ! »

En approchant de chez Mme Renoncule, je faisais de louables efforts pour être ému. C'est que, vraisemblablement, j'allais y rencontrer les époux Pinson, ma belle-mère m'ayant annoncé autrefois qu'ils viendraient avec l'automne s'installer auprès d'elle.

Frais superflus, inutile dérangement de cœur : à la suite d'un pèlerinage efficace à certain temple, très recommandé pour les cas rebelles comme le sien, Mme Chrysanthème, après quatorze ans de mariage stérile, s'était tout à coup sentie dans une position intéressante très avancée, qui n'avait pas permis de songer à un plus long voyage. — Et ce n'est pas sans une teinte d'orgueil maternel que Mme Renoncule me fait part de telles espérances.

Allons, le sort en est jeté, nous ne nous reverrons point. Après tout, c'est plus correct ainsi. Et puis, il faut savoir se mettre à la place de son prochain : M. Pinson n'aurait-il pas éprouvé quelque gêne à m'être présenté ?

Mon Dieu, qu'est-ce qu'il se passe donc chez Mme Prune ? Ce n'est pas le même incident que chez Mme Chrysanthème, les suites d'un pèlerinage trop efficace ?... Non, vraiment je me refuse à le croire.... Cependant je vois sortir de chez elle un médecin ; puis deux commères affairées qui ont des visages de circonstance. Et je presse le pas, très perplexe.

L'aimable femme est étendue sur un matelas léger ; les formes, dissimulées par un *fon*, — qui est une couverture avec deux trous garnis de manches pour passer les bras. — La tête, qui repose sur un petit chevalet en bois d'ébène, me paraît plutôt engraisée, mais avec je ne sais quoi de calmé, de moins provocateur dans le regard. Et je m'étonne surtout du peu d'émotion que paraît causer ma présence.

Deux dames agenouillées s'occupent à lui faire avaler une prière, écrite sur papier de riz qu'elles pétrissent en boule, comme une pilule. Et debout se tient une personne que je n'avais pas vue depuis quinze ans, mais qui certes me reconnaît, et qu'un grain de beauté sur la narine gauche me permet aussi d'identifier au premier coup d'œil : Mlle Dédé, l'ancienne servante du ménage Sucre et Prune, devenue aujourd'hui une imposante matrone, un peu marquée, mais agréable encore.

Avec un sourire spécial, gros de confidences intimes, Mlle Dédé, qui a vu mon émoi, me donne d'abord à entendre que ce n'est rien de grave.

Dans le jardin où elle me reconduit ensuite, — car je ne prolonge pas davantage une entrevue qui semble à peine plaire, — elle m'explique comment Mme Prune, après une jeunesse interminable, vient de traverser enfin, et victorieusement du reste, certaine crise, certain tournant de la vie par où les autres femmes passent toutes, mais en général nombre d'années plus tôt.

Elle me conte aussi qu'elle-même, Dédé-San, après avoir consacré quatorze années de sa jeunesse à l'une des maisons les mieux fréquentées du Yoshivara, se voit aujourd'hui revenue de tant d'illusions, de tant et tant qu'elle a résolu de se retirer, avec son petit pécule, sous l'égide indulgente de Mme Prune.

LIII

Mercredi, 16 octobre.

« Ne va pas manquer cela, au moins ! » m'avait dit hier Mlle Pluie d'Avril, en me parlant de la fête d'aujourd'hui.

Et le beau soleil de une heure me trouve à flâner, dans les rues par où les petites fées doivent passer.

Un premier dais, là-bas, s'avance lentement, suivi d'un cortège de curieux. Il est rond et semble une immense ombrelle plate. Au-dessus tremble une folle végétation de lotus roses, plus grands que nature. Il est très nettement cerclé par un large bourrelet de velours funéraire, où se reconnaît le goût de ce peuple pour la couleur noire

et aussi pour la précision des contours. Un seul homme porte péniblement l'édifice par une hampe centrale, comme serait le manche d'un parasol. Et des draperies de brocart d'or, qui retombent en rideaux à demi fermés, laissent entrevoir là-dessous cinq ou six dames nobles d'autrefois, ayant bien douze ans chacune : des figures qui paraissent encore plus enfantines, encadrées par de si solennelles perruques, — et peintes, et attifées avec quel art stupéfiant et lointain !... Mais je ne connais personne dans ce petit monde. Passons.

Un quart d'heure après, rencontre d'un nouveau dais, cerclé de velours noir comme le précédent, mais au-dessus duquel des branches d'érable à feuilles rouges, en place des lotus, simulent une broussaille de forêt. On me sourit là dedans ; deux ou trois des invraisemblables petites bonnes femmes, aperçues entre les rideaux de brocart me disent bonjour : danseuses, que j'ai vaguement connues dans quelques maison-dethé. Mais ce n'est pas ce que je cherche. Passons encore !

Troisième dais qui apparaît dans le lointain, avec aussi son bourrelet noir. Il est surmonté, celui-là, d'un cerisier en fleurs, chaque rameau tout neigeux de frais pétales blancs ; un cerisier si bien imité qu'il apporte presque une impression de printemps frileux au milieu de ce tiède automne. C'est du reste le dais le plus riche, et aussi le plus suivi : derrière, cheminent une centaine d'enfants, mouskos (1) ou mousmés, qui viennent sans doute de s'échapper de l'école, car ils ont encore sur le dos leur carton et leurs livres.... Oh ! mais qu'est-ce qu'il y a là-dessous, quels étranges petits êtres ?... Des petits guerriers d'autrefois, armés de pied en cap, portant beau et farouches, mais lilliputiens, et paraissant plus comiques encore auprès du solide garçon qui tient à l'épaule la hampe du dais somptueux.

Et un de ces petits personnages, qui ressemble au chat botté, passe entre les rideaux sa tête casquée, pour me faire signe, et encore signe, avec une singulière insistance. — Est-ce possible ? Pluie d'Avril !... Pluie-d'Avril en samouraï à deux sabres ! Non, jamais je ne l'avais vue si étonnante et si drôle ; une cuirasse, toute une armure, un casque et des cornes ; sur le minois, des traits au pinceau pour donner l'air terrible qu'ont les guerriers des vieilles images, et, par je ne sais quel procédé spécial, des sourcils remontés jusqu'au milieu du front. Auprès d'elle, son amie Matsuko, en samouraï également, la figure aussi peinturlurée dans le genre féroce, et les sourcils changés de place. Et puis trois ou quatre nobles douairières, dans les douze ou treize ans, fort blasonnées, avec des robes à traîne.

Cette fois, je fais cortège, bien entendu.

A certain carrefour, le mieux fréquenté de la ville, une estrade était dressée, sur laquelle tous ces petits guignols exquis prennent place avec dignité.

Alors commence une scène historique de haute allure. Pluie-d'Avril, qui a le premier rôle et brandit son sabre en beaux gestes de tragédie, déclame tout le temps sur sa plus grosse voix de moumoutte en colère. Une voix qu'elle tire on ne sait comment du fond de son gosier menu. Une voix qui, parfois, tourne, se dérobe en son de petite flûte, en fausset de petit enfant, — et c'est alors qu'elle est le plus adorablement impayable, ma sérieuse tragédienne.

(1) Mousko, petit garçon.

LIV

Jeudi, 17 octobre.

Dans le cabinet particulier de la maison-de-thé, où je les ai mandées aujourd'hui pour leur faire compliment, elles arrivent languissantes et en négligé intime, mes deux petites amies, Pluie-d'Avril et Matsuko qui ne boude plus. Elles n'ont apporté ni masques ni guitares, sachant bien que ce n'est point comme autrefois pour leurs chants et leurs danses, mais pour elles-mêmes que je continue de venir les voir, en vieux camarades que nous sommes à présent.

Mais sont-elles changées ! Ce n'est pas seulement la fatigue d'hier, il y a autre chose.... Ah ! leurs sourcils qui manquent ! Elles les avaient rasés, les petites barbares, pour s'en mettre de postiches à deux centimètres plus haut ! Les voilà donc presque vilaines, jusqu'à ce qu'ils aient repoussé. Et puis, aucun apprêt dans la chevelure, point de coques élégantes ni de piquets de fleurs ; les cheveux encore tout collés et tout plats, comme la veille sous les casques lourds, elles ressemblent à deux pauvres petites moumouttes qui seraient tombées à l'eau et en garderaient encore le poil mouillé. Presque vilaines, oui, mais fines et mignonnes créatures quand même.

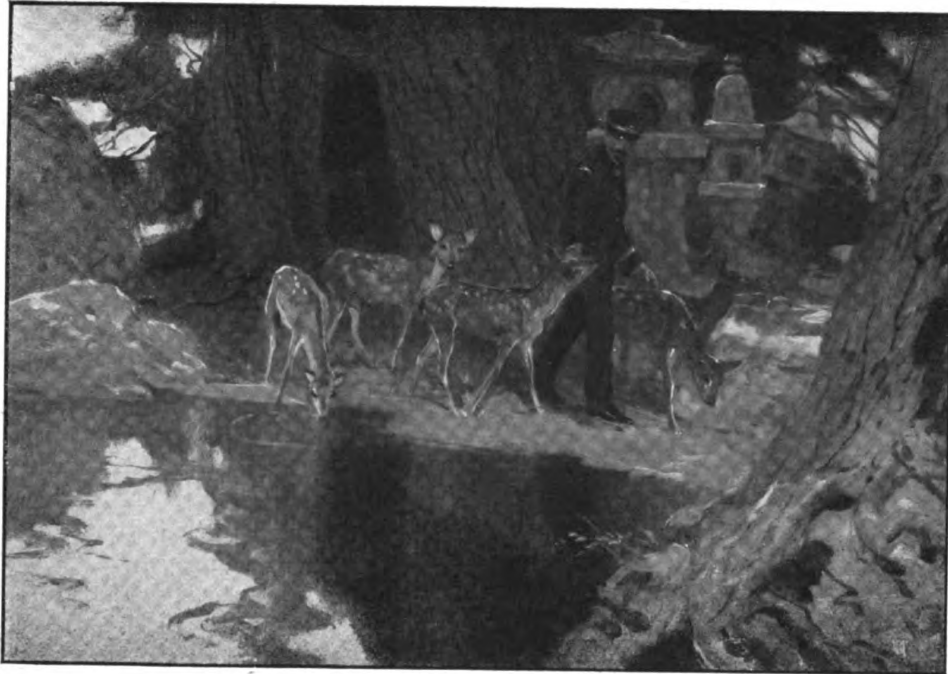
Elles m'ont apporté leurs photographies promises, auxquelles il s'agit maintenant de mettre la dédicace. Et, sur leur ordre, des mousmés servantes déposent à leurs côtés, par terre, une boîte à écrire en laque, avec pinceaux délicats, encre de Chine, godets, l'attirail qu'il faut. C'est par terre aussi qu'elles sont assises, et c'est par terre aussi que tout cela va se passer, bien entendu. D'abord elles discutent gravement sur les termes, et même, je crois, sur certain point obscur d'orthographe. Et puis, à main levée, à main sûre et vive, elles tracent de haut en bas, sur les petits cartons où est leur image, un grimoire sans doute fort aimable, que je me ferai traduire plus tard.

A présent, laissons-les se reposer, d'autant plus que le soleil d'automne rayonne dehors, mélancolique et doux, et qu'Inamoto m'attend sur la délicieuse montagne, — où partout les fougères sont devenues longues, longues, dans leur dernier développement de fin d'été, et où déjà les sentiers se parent de tapis couleur de rouille et d'or, à la chute des feuilles mortes.

Qu'elles auront donc passé vite et légèrement, ces trois dernières semaines dans la ville de Mme Prune. Est-ce possible qu'elles soient déjà si près de finir ?

Aujourd'hui, vrai dimanche d'automne, premier jour sombre, froid : les montagnes alentour, comme écrasées sous un ciel bas et lugubre.

Et puis, éternels changements de la vie maritime : hier, on était encore tout à la joie de cette dépêche, annonçant le retour du *Redoutable* en France ; aujourd'hui, découragement sans bornes en présence d'un nouveau contre-ordre qui maintient le navire et son équipage une troisième année dans les mers de Chine. Mes plus proches camarades et moi, nous rentrerons quand même au printemps prochain, par quelque paquebot, avec notre amiral dont nous composons la suite ; mais nos pauvres mate-



Et voici une troupe de biches avec leurs faons... je sens leur souffle sur ma main (p. 97).

lots resteront à bord, exilés pour une année de plus, y compris le mélancolique fiancé, avec sa petite caisse de présents et sa pièce de soie blanche pour la robe de mariée.

De toute façon, si le *Redoutable* plus tard revient à Nagasaki, je n'y serai plus, et quand il quittera ce pays mercredi prochain pour faire route vers l'Annam, il me faudra dire l'éternel adieu à toute japonerie....

Aujourd'hui, mon suprême rendez-vous dans la montagne avec Inamoto, ma gentille amie, que son père emmène demain je ne sais où, dans l'intérieur de l'île, bien loin d'ici. Sous le ciel obscur, je m'achemine donc une dernière fois vers le vieux parc abandonné, là-haut, en pleine ville des morts. Par ce temps gris, automnal pour la première fois de la saison, je retrouve dans les chemins grimpants, parmi les feuilles mortes et les longues fougères somptueuses, mes nostalgies de l'automne passé. Combien m'étaient déjà familières les moindres choses de ces parages, chaque tournant des sentiers, chaque tombe enlacée de son lierre japonais aux feuilles en miniature, et les vieux petits bouddhas de granit au sourire d'enfant mort, et les lichens vert pâle sur le tronc des grands cèdres.... Vraiment je n'arrive pas à me figurer que tout cela, je ne le reverrai jamais, jamais plus.

De l'autre côté du mur aux fines capillaires, Inamoto m'attendait, agitée, inquiète, disant que je n'étais pas à l'heure, que son père allait l'appeler, qu'on aurait à peine le temps de se voir.

Est-ce possible qu'au fond de sa petite âme il y ait eu sincèrement un peu d'amitié pour moi ? Il le faut bien, à ce qu'il semble, pour qu'elle soit tout le temps revenue. Et d'ailleurs je ne crois pas que l'affection ait toujours besoin de paroles, de connaissance approfondie, ni même de cause raisonnable quelconque ; elle peut jaillir comme cela, d'un regard, d'une expression d'yeux, d'un rien moindre encore, qui échappe à toute analyse.

Et maintenant il va falloir se séparer d'une façon brusque et absolue sans même de lettres pour se rappeler l'un à l'autre, sans communication possible, jamais. C'est comme une brutale coupure de sabre, entre nos deux existences pendant un an rapprochées.

On l'appelle d'en bas, dans la cour de la pagode, sur un ton de commandement. Elle répond : « Oui, mon père, je viens. » Je n'avais jamais entendu sa voix, à elle, vibrer si loin, une voix claire et jolie. Allons, il faut se dire adieu. Et je l'embrasse, ce que je n'avais pas osé faire encore ; une embrassade de bonne amitié attristée. Elle croit devoir me rendre mon baiser, — et s'y prend avec tant de gentille gaucherie, comme un bébé qui ne sait pas !... On dirait qu'elle n'a jamais de sa vie embrassé personne.

Au fait, s'embrassent-ils entre eux, les Japonais ? Je ne l'ai jamais vu. Même les petites mamans nipponnes, qui sont si tendres, n'ont jamais, en ma présence, mis un baiser sur la joue de leur enfant-poupée.

On appelle à nouveau d'en bas. Elle va quitter Nagasaki tout à l'heure, son petit bagage prêt, ses socques et son parapluie ; impossible de prolonger.... Et l'instant de la séparation s'éclaire tout à coup d'une sorte de feu de Bengale, comme pour un effet au théâtre : c'est le soleil couchant qui, au bas de l'horizon, vient d'apparaître dans une déchirure du grand nuage en voûte fermée ; alors les mille tiges des bambous ont l'air d'avoir été soudainement peintes à l'or rouge. Elle se sauve, la mousmé, qui aujourd'hui ne pourra même pas, comme les soirs habituels, risquer les yeux par-dessus l'enclos pour surveiller ma fuite au milieu des tombes. Et, en escaladant le mur, j'arrache cette fois une poignée de capillaires, que j'emporte.

Il y a maintenant un reflet d'incendie sur la montagne des morts, que le soleil illumine en plein ; la nécropole où j'aimais tant venir se met en frais pour mon dernier soir.

Je m'en allais avec lenteur, dans les petits sentiers encombrés de fougères, et, m'étant retourné au hasard, voici que j'aperçois, là-bas au-dessus du mur, les cheveux noirs, le gentil front et les deux yeux qui avaient coutume de me regarder descendre. Elle est donc revenue sur ses pas, la mousmé !... Et le sentiment qui l'a ramenée là me touche infiniment plus que tout ce qu'elle aurait pu me dire. J'ai envie de remonter. Mais elle me fait signe : non, trop tard, et il y a un danger, adieu !...

Pourtant, je l'oublierai dans quelques jours, c'est certain. Quant à ces capillaires que j'ai prises, par quelque rappel instinctif de mes manières d'autrefois, il m'arrivera bientôt de ne plus savoir d'où elles viennent, et alors je les jetterai — comme tant d'autres pauvres fleurs, cueillies de même, dans différents coins du monde, jadis, à des heures de départ, avec l'illusion de jeunesse que j'y tiendrais jusqu'à la fin....

LV

Lundi, 28 octobre.

Encore les nuages bas et sombres, avec un de ces premiers brouillards qui annoncent l'hiver.

Pour moi, l'âme de ce pays s'en est un peu allée hier soir avec la mousmé Inamoto, je le sens bien.

J'ai préféré ne pas retourner seul dans son vieux parc, ni dans la nécropole alentour, et ma promenade d'aujourd'hui, sans but, sur une montagne à peu près déserte que je ne connaissais point, m'a fait rencontrer par hasard le sentier des cadavres... Ils passaient devant moi, tandis que j'étais assis tout au bord du chemin, sous la véranda d'une maison-de-thé isolée, misérable et de mauvais aspect, où l'on avait paru très surpris de me voir. Ils passaient chacun dans une espèce de grande cuve enveloppée de drap blanc et attachée à un bâton que deux portefaix à mine spéciale tenaient sur l'épaule. Sans cortège, seuls et sournois, ils allaient se faire brûler, un peu plus haut, dans la brousse, — me frôlant presque de leur linceul drapé — moi qui ne savais pas, moi qui trouvais seulement un peu étranges et inquiétantes ces cuves enveloppées, allant toutes vers le même endroit comme à un rendez-vous. Au cinquième qui passa, le brusque soupçon vint me faire frissonner : j'avais senti une odeur de pourriture humaine.

« Qu'est-ce qu'ils emportent, ces hommes ? demandai-je à la vieille pauvre qui versait mon thé.

— Comment, tu ne sais pas ? »

Et elle acheva sa réponse par une plaisanterie macabre, fermant les yeux, ouvrant sa bouche édentée et s'affaissant tout de travers, la tête dans sa main... Oh ! non, j'aurai préféré n'importe quels mots à cette mimique effroyable... Horreur, j'étais à deux pas des bûchers, dans la maison-de-thé des brûleurs et des croque-morts !

En me sauvant, par le sentier de descente, j'en croisai encore un autre, qui montait à la fête avec son petit. Sa cuve était énorme, à celui-là, et il devait peser lourd, si l'on en jugeait par l'expression angoissée des deux portefaix en sueur ; quant à son petit, un enfant tout jeune sans doute, il s'en allait dans un seau, également enveloppé de linge blanc, que l'un des deux croque-morts s'était pendu à la ceinture. Et, tant le chemin était étroit, il fallut me jeter dans les épines et les fougères pour n'être point frôlé. Quelle figure cela pouvait-il avoir, ce qui était accroupi dans cette cuve, quelle sorte de grimace cela pouvait-il bien faire à Mme la Mort ?...

Ainsi j'avais habité longtemps Nagasaki à plusieurs reprises, sans découvrir où on les brûlait, tous ces cadavres, avant de les promener si allègrement en ville dans leur gentille châsse, avec cortège de fleurs artificielles et de mousmés en robe blanche. Non, ce n'était qu'aujourd'hui, par ce temps brumeux d'hiver, rendant lugubres toutes choses, et à la veille même d'en aller pour toujours, que je devais tomber par hasard sur le lieu clandestin de cette cuisine....

LVI

Mardi, 29 octobre.

Encore un des matins charmants d'ici ; l'avant-dernier, puisque demain, à la première heure, ce sera le départ. Une aube rosée et adorablement confuse, sur les grandes montagnes qui entourent le *Redoutable* et sur l'appareillage silencieux des jonques de pêche, aux voiles à peine tendues, glissant toutes vers le large comme ces bateaux de féerie qui n'ont pas de poids et que l'on fait passer doucement sur de l'eau imitée.

C'est étrange, je me sens plus triste à ce départ qu'à celui d'il y a quinze ans, — sans doute parce que tout l'inconnu de la vie n'est plus en avant de mon chemin, et que je suis à peu près sûr aujourd'hui de ne revenir jamais.

Demain donc, ce sera fini du Japon ; le grand large nous aura repris, le grand large apaisant et bleu, qui fait tout oublier. Et nous irons vers le soleil ; dans cinq ou six jours, nous serons dans les pays d'éternelle chaleur, d'éternelle lumière....

Tant d'adieux j'ai à faire aujourd'hui, ayant su me créer en ville de si brillantes relations : Mme L'Ourse, Mme Ichihara, Mme Le Nuage, Mme La Cigogne, etc. !

Un temps à souhait ; un doux soleil d'arrière-saison, qui rayonne sur mon dernier jour. Il n'y a vraiment pas de pays plus joli que celui-là, pas de pays où les choses, comme les femmes, sachent mieux s'arranger, avec plus de grâce et d'imprévu, pour amuser les yeux. C'est le pays lui-même que je regretterai, plus sans doute que la pauvre petite mousmé Inamoto ; ce sont les montagnes, les temples, les verdure, les bambous, les fougères. Et, tous les recoins qui me plaisaient, j'ai envie cet après-midi de les revoir encore.

En allant prendre congé de Mme L'Ourse, je passe devant une pagode où il y a fête et pèlerinage ; depuis quinze ans je n'avais plus revu de ces fêtes-là et je les croyais tombées en désuétude. C'est un de ces lieux d'adoration, au flanc de la montagne, où l'on grimpe par des escaliers en granit de proportions colossales. Suivant l'usage, le vieux sanctuaire en bois de cèdre, qu'on aperçoit là-haut, est enveloppé pour la circonstance d'un velum blanc, sur lequel tranchent de larges blasons noirs, d'un dessin ultra bizarre, mais simple, précis et impeccable. Et la porte ouverte laisse voir, même d'en bas, les dorures des dieux ou des déesses assis au fond du tabernacle.

Des mendiants estropiés, des idiots rongés de lèpre ont pris place au soleil d'automne des deux côtés de l'escalier pour recevoir les offrandes des pèlerins. Et un pauvre petit chat, galeux et crotté, est aussi venu d'instinct s'aligner avec ces échantillons de misères.

Mais comme il y a peu de fidèles ! Décidément la foi se meurt, dans cet empire du Soleil-Levant. Quelques bons vieux, quelques bonnes vieilles, qui se préparent à fixer bientôt dans cette montagne leur résidence éternelle, grimpent avec effort, à pas menus, courbés, leur parapluie sous le bras ; ils ont l'air bien naïf, bien respectable ; ils traînent des bébés par la main ; et les socques en bois de ces braves gens, enfants ou vieillards, font clac, clac, sur le granit des marches.

Au premier palier, à mi-hauteur, stationne un groupe de petites mousmés ravissantes, d'une dizaine d'années, qui sortent de l'école avec leur carton sous le bras. Que regardent-elle ainsi, avec tant d'attention et de stupeur, ces petites beautés de demain ? — Oh ! une horrible chose ; un vieux mendiant aux yeux obscènes et gogue-nards, qui est là couché, étalant avec complaisance devant lui un innomable tas de chair hypertrophiée, de la grosseur d'un quartier de porc.... Et c'est on ne peut plus japonais, cet assemblage ; ces gracieuses petites écolières à côté de cette monstruosité qui, chez nous, serait internée tout de suite par la police des mœurs.

Je me rends ensuite chez Mme Renoncule. Très corrects, très bien, avec juste la dose d'émotion qui convenait, mes adieux à ma belle-mère — et à son jardinet, que je suis sûr de revoir dans mes songes, aux périodes de spleen.

Plus gentils, mes adieux à ma petite Pluie-d'Avril, qui reste prosternée au seuil de sa porte, avec M. Swong dans les bras, tant que je suis visible au bout de la rue solitaire. Pauvre mignonne saltimbanque ! Obligée par métier d'être un peu comme ces jeunes chats qui font ronron pour tout le monde, je crois cependant qu'elle me gardait un peu plus d'amitié qu'à tant d'autres.

Pour la fin j'ai réservé Mme Prune et ses effusions probables. Depuis cette visite du mois dernier, où je la trouvai aux prises avec son médecin, croirait-on que je n'ai plus songé à m'informer d'elle....¹

Je commence donc l'ascension de Dioudéjendji, et c'est par ce sentier à échelons si raides, qui jadis arrachait tant de soupirs à la petite Mme Chrysanthème, quand nous rentrions le soir, avec nos lanternes achetées chez Mme L'Heure, après avoir fait la fête anodine dans quelque maison-de-thé.

Il me semble que rien n'a changé ici, pas plus les maisonnettes que les arbres ou les pierres.

L'air est doucement tiède, et un petit vent sans malice promène autour de moi des feuilles mortes. Mme Prune, l'avouerai-je, est bien loin de ma pensée ; si je remonte vers son faubourg tranquille, c'est pour dire adieu à des choses, des lieux, des perspectives de mer et des silhouettes de montagne, où quelques souvenirs de mon passé demeurent encore ; je suis tout entier à la mélancolie de me dire que, cette fois, je ne reviendrai jamais, — et ce sentiment du *jamais plus* emprunte toujours à la Mort un peu de son effroi et de sa grandeur....

Là-haut dans le jardinet de mon ancien logis, dont j'ouvre le portail en habitué, une vieille dame à l'air béat est assise au soleil du soir et fume sa pipe. Robe d'intérieur en simple coton bleu. Plus rien de fringant dans le port de tête. Ni apprêts ni postiches dans la chevelure ; deux petites queues grises, nouées sur la nuque à la bonne franquette. Enfin, une personne ayant complètement abdiqué, cela saute aux yeux de prime abord, et je n'en reviens pas.

« Madame Prune, dis-je, voici l'heure du grand adieu. »

Petit salut insouciant, en guise de réponse. Debout derrière elle, replète aussi niaise et un peu narquoise, se tient Mlle Dédé.

« Mme Prune, insisté-je, ne me croyant pas compris, je m'en retourne dans mon pays ; entre nous l'éternité commence. »

Second salut de simple politesse, et, pour m'inviter à m'asseoir, geste aimable sans chaleur.

Comment, tant de calme en présence de la suprême séparation !... Mais alors, c'est donc que, seul, mon corps périssable aurait eu le don d'émouvoir cette dame, puisque aujourd'hui, délivrée enfin de la tyrannie d'une imagination trop romanesque elle ne trouve plus dans son cœur un seul élan vers le mien.

« Eh bien ! non, Mme Prune, s'il en est ainsi, je ne m'assoierai point : je croyais vos sentiments placés plus haut. La déception est trop cruelle. Je m'en vais. »

La fermeture à secret du portail, que j'ai fait de nouveau jouer pour sortir, rend son bruit familier, son toujours pareil crissement, que j'entends ce soir pour la dernière des dernières fois. Quand je jette ensuite un coup d'œil en arrière, sur cette maisonnette où j'ai passé jadis un été sans souci, au chant des cigales, j'aperçois encore la petite vieille bien grasse, bien repue, bien contente, et tassée maintenant sur elle-même, qui secoue sa pipe contre le rebord de sa boîte (un pan pan pan que je ne réentendrai jamais) et qui me regarde partir, d'un air très détaché. Non, décidément rien ne vibre plus dans cet organisme gracieux, qui fut durant des années la sensibilité même ; l'âge a fait son œuvre !...

Ainsi finit brusquement cette troisième jeunesse de Mme Prune, que la déesse de la Grâce avait, je crois, prolongée un peu plus que de raison.



LE MARIAGE DE LOTI



Composition inédite
de ANDRÉ DEVAMBEZ.

*La bande insouciante et paresseuse était
au complet au bord du ruisseau d'Apivé.*

LE
MARIAGE DE LOTI

« E hari te fau,
E toro te faaro
E no te taata. »
*Le palmier croîtra,
Le corail s'étendra,
Mais l'homme périra.*

(Vieux dicton de la Polynésie).

A

MADAME SARAH BERNHARDT

Juin 1878.

Madame,

*A vous qui brillez tout en haut, l'auteur très obscur
d'Aziyadé dédie humblement ce récit sauvage.*

*Il lui semble que votre nom laissera tomber sur ce livre
un peu de son grand charme poétique.*

*L'auteur était bien jeune lorsqu'il a écrit ce livre; il le
met à vos pieds, Madame, en vous demandant beaucoup,
beaucoup d'indulgence.*

.....



LE MARIAGE DE LOTI

PREMIÈRE PARTIE

I

PAR PLUMKETT, AMI DE LOTI

LOTI fut baptisé le 25 janvier 1872, à l'âge de vingt-deux ans et onze jours. Lorsque la chose eut lieu, il était environ une heure de l'après-midi, à Londres et à Paris.

Il était à peu près minuit, en dessous, sur l'autre face de la boule terrestre, dans les jardins de la feue reine Pomaré, où la scène se passait.

En Europe, c'était une froide et triste journée d'hiver. En dessous, dans les jardins de la reine, c'était le calme, l'énervante langueur d'une nuit d'été.

Cinq personnes assistaient à ce baptême de Loti, au milieu des mimosas et des orangers, dans une atmosphère chaude et parfumée, sous un ciel tout constellé d'étoiles australes.

C'étaient : Ariitéa, princesse du sang, Faïmana et Téria, suivantes de la reine, Plumket et Loti, midshipmen de la marine de S. M. Britannique.

Loti qui, jusqu'à ce jour, s'était appelé Harry Grant, conserva ce nom, tant sur les registres de l'état civil que sur les rôles de la marine royale, mais l'appellation de Loti fut généralement adoptée par ses amis.

La cérémonie fut simple ; elle s'acheva sans longs discours, ni grand appareil.

Les trois Tahitiennes étaient couronnées de fleurs naturelles, et vêtues de tuniques

de mousseline rose, à traînes. Après avoir inutilement essayé de prononcer les noms barbares d'Harry Grant et de Plumket, dont les sons durs révoltaient leurs gosiers maoris, elles décidèrent de les désigner par les mots *Rémuna* et *Loti*, qui sont deux noms de fleurs.

Toute la cour eut le lendemain communication de cette décision, et *Harry Grant* n'exista plus en Océanie, non plus que Plumket son ami.

Il fut convenu en outre que les premières notes de la chanson indigène : « Loti taimané, etc... » chantées discrètement la nuit aux abords du palais, signifieraient : « Rémuna est là, ou Loti, ou tous deux ensemble ; ils prient leurs amies de se rendre à leur appel, ou tout au moins de venir sans bruit leur ouvrir la porte des jardins... »

.....

II

NOTE BIOGRAPHIQUE SUR RARAHU, DUE AUX SOUVENIRS DE PLUMKET

Rarahu naquit au mois de janvier 1858, dans l'île de Bora-Bora, située par 16° de latitude australe, et 154° de longitude ouest.

Au moment où commence cette histoire, elle venait d'accomplir sa quatorzième année.

C'était une très singulière petite fille, dont le charme pénétrant et sauvage s'exerçait en dehors de toutes les règles conventionnelles de beauté qu'ont admises les peuples d'Europe.

Toute petite, elle avait été embarquée par sa mère sur une longue pirogue voilée qui faisait route pour Tahiti. Elle n'avait conservé de son île perdue que le souvenir du grand morne effrayant qui la surplombe. La silhouette de ce géant de basalte, planté comme une borne monstrueuse au milieu du Pacifique, était restée dans sa tête, seule image de sa patrie. Rarahu la reconnut plus tard, avec une émotion bizarre, dessinée dans les albums de Loti ; ce fait fortuit fut la cause première de son grand amour pour lui.

III

D'ÉCONOMIE SOCIALE

La mère de Rarahu l'avait amenée à Tahiti, la grande île, l'île de la reine, pour l'offrir à une très vieille femme du district d'Apiré qui était sa parente éloignée. Elle obéissait ainsi à un usage ancien de la race maorie, qui veut que les enfants restent rarement auprès de leur vraie mère. Les mères adoptives, les pères adoptifs (*faa amu*) sont là-bas les plus nombreux, et la famille s'y recrute au hasard. Cet échange traditionnel des enfants est l'une des originalités des mœurs polynésiennes.

IV

HARRY GRANT (LOTI AVANT LE BAPTÊME), A SA SŒUR, A BRIGHTBURY, COMTÉ DE YORKSHIRE (ANGLETERRE)

« Rade de Tahiti, 20 janvier 1872.

« Ma sœur aimée,

« Me voici devant cette île lointaine que chérissait notre frère, point mystérieux qui fut longtemps le lieu des rêves de mon enfance. Un désir étrange d'y venir n'a pas peu contribué à me pousser vers ce métier de marin qui déjà me fatigue et m'ennuie.

« Les années ont passé et m'ont fait homme. Déjà j'ai couru le monde, et me voici enfin devant l'île rêvée. Mais je n'y trouve plus que tristesse et amer désenchantement.

« C'est bien Papeete, cependant ; ce palais de la reine, là-bas, sous la verdure, cette baie aux grands palmiers, ces hautes montagnes aux silhouettes dentelées, c'est bien tout cela qui était connu. Tout cela, depuis dix ans je l'avais vu, dans ces dessins jaunis par la mer, poétisés par l'énorme distance, que nous envoyait Georges ; c'est bien ce coin du monde dont nous parlait avec amour notre frère qui n'est plus....

« C'est tout cela, avec le grand charme en moins, le charme des illusions indéfinies, des impressions vagues et fantastiques de l'enfance.... Un pays comme tous les autres, mon Dieu, et moi, Harry, qui me retrouve là, le même Harry qu'à Brightbury, qu'à Londres, qu'ailleurs, si bien qu'il me semble n'avoir pas changé de place....

« Ce pays des rêves, pour lui garder son prestige, j'aurais dû ne pas le toucher du doigt.

« Et puis ceux qui m'entourent m'ont gâté mon Tahiti, en me le présentant à leur manière ; ceux qui traînent partout leur personnalité banale, leurs idées terre à terre, qui jettent sur toute poésie leur bave moqueuse, leur propre insensibilité, leur propre ineptie. La civilisation y est trop venue aussi, notre sottise civilisation coloniale, toutes nos conventions, toutes nos habitudes, tous nos vices, et la sauvage poésie s'en va, avec les coutumes et les traditions du passé....

« Tant est que, depuis trois jours que le *Rendeeer* a jeté l'ancre devant Papeete, ton frère Harry a gardé le bord, le cœur serré, l'imagination déçue.

« John, lui, n'est pas comme moi, et je crois que déjà ce pays l'enchanté ; depuis notre arrivée je le vois à peine.

« Il est d'ailleurs toujours ce même ami fidèle et sans reproche, ce même bon et

tendre frère, qui veille sur moi comme un ange gardien et que j'aime de toute la force de mon cœur.... »

.

V

Rarahu était une petite créature qui ne ressemblait à aucune autre, bien qu'elle fût un type accompli de cette race *maorie* qui peuple les archipels polynésiens et passe pour une des plus belles du monde ; race distincte et mystérieuse, dont la provenance est inconnue.

Rarahu avait des yeux d'un noir roux, pleins d'une langueur exotique, d'une douceur câline, comme celle des jeunes chats quand on les caresse ; ses cils étaient si longs, si noirs qu'on les eût pris pour des plumes peintes. Son nez était court et fin, comme celui de certaines figures arabes ; sa bouche, un peu plus épaisse, un peu plus fendue que le type classique, avait des coins profonds, d'un contour délicieux. En riant, elle découvrait jusqu'au fond des dents un peu larges, blanches comme de l'émail blanc, dents que les années n'avaient pas eu le temps de beaucoup polir, et qui conservaient encore les stries légères de l'enfance. Ses cheveux, parfumés au sandal, étaient longs, droits, un peu rudes ; ils tombaient en masses lourdes sur ses rondes épaules nues. Une même teinte fauve tirant sur le rouge brique, celle des terres cuites claires de la vieille Etrurie, était répandue sur tout son corps, depuis le haut de son front jusqu'au bout de ses pieds.

Rarahu était d'une petite taille, admirablement prise, admirablement proportionnée ; sa poitrine était pure et polie, ses bras avaient une perfection antique.

Autour de ses chevilles, de légers tatouages bleus, simulant des bracelets ; sur la lèvre inférieure, trois petites raies bleues transversales, imperceptibles, comme les femmes des Marquises ; et, sur le front, un tatouage plus pâle, dessinant un diadème. Ce qui surtout en elle caractérisait sa race, c'était le rapprochement excessif de ses yeux, à fleur de tête comme tous les yeux maoris ; dans les moments où elle était riieuse et gaie, ce regard donnait à sa figure d'enfant une finesse maligne de jeune ouïtiti ; alors qu'elle était sérieuse ou triste, il y avait quelque chose en elle qui ne pouvait se mieux définir que par ces deux mots : une grâce polynésienne.

VI

La cour de Pomaré s'était parée pour une demi-réception, le jour où je mis pour la première fois le pied sur le sol tahitien. — L'amiral anglais du *Rendeeer* venait faire sa visite d'arrivée à la souveraine (une vieille connaissance à lui) — et j'étais allé, en grande tenue de service, accompagner l'amiral.

L'épaisse verdure tamisait les rayons de l'ardent soleil de deux heures ; tout était

LE MARIAGE DE LOTI



Elles se préparaient à danser jusqu'au jour, pieds nus, au son du tam-tam (p. 128).

tranquille et désert dans les avenues ombreuses dont l'ensemble forme Papeete, la ville de la reine. — Les cases à vérandas, disséminées dans les jardins, sous les grands arbres, sous les grandes plantes tropicales, — semblaient, comme leurs habitants, plongées dans le voluptueux assoupissement de la sieste. — Les abords de la demeure royale étaient aussi solitaires, aussi paisibles.. .

Un des fils de la reine, — sorte de colosse basané qui vint en habit noir à notre rencontre, nous introduisit dans un salon aux volets baissés, où une douzaine de femmes étaient assises, immobiles et silencieuses....

Au milieu de cet appartement, deux grands fauteuils dorés étaient placés côte à côte. — Pomaré, qui en occupait un, invita l'amiral à s'asseoir dans le second, tandis qu'un interprète échangeait entre ces deux anciens amis des compliments officiels.

Cette femme, dont le nom était mêlé jadis aux rêves exotiques de mon enfance, m'apparaissait vêtue d'un long fourreau de soie rose, sous les traits d'une vieille créature au teint cuivré, à la tête impérieuse et dure. — Dans sa massive laideur de vieille femme, on pouvait démêler encore quels avaient pu être les attraits et le prestige de sa jeunesse, dont les navigateurs d'autrefois nous ont transmis l'original souvenir.

Les femmes de sa suite avaient, dans cette pénombre d'un appartement fermé dans ce calme silence du jour tropical, un charme indéfinissable. — Elles étaient belles presque toutes, de la beauté tahitienne : des yeux noirs, chargés de langueur, et le teint ambré des gitanos. — Leurs cheveux dénoués étaient mêlés de fleurs naturelles et leurs robes de gaze traînantes, libres à la taille, tombaient autour d'elles en longs plis flottants.

C'était sur la princesse Ariitëa surtout, que s'arrêtaient involontairement mes regards. Ariitëa à la figure douce, réfléchie, rêveuse, avec de pâles roses du Bengale, piquées au hasard dans ses cheveux noirs....

VII

Les compliments terminés, l'amiral dit à la reine :

« Voici Harry Grant que je présente à Votre Majesté ; il est le frère de Georges Grant, un officier de marine, qui a vécu quatre ans dans votre beau pays. »

L'interprète avait à peine achevé de traduire, que Pomaré me tendit sa main ridée ; un sourire bon enfant, qui n'avait plus rien d'officiel, éclaira sa vieille figure :

« Le frère de Rouéri ! dit-elle en désignant mon frère par son nom tahitien. — Il faudra revenir me voir.... — Et elle ajouta en anglais : « Welcome ! » (Bienvenu !) ce qui parut une faveur toute spéciale, la reine ne parlant jamais d'autre langue que celle de son pays.

— « Welcome ! » dit aussi la reine de Bora-Bora, qui me tendit la main, en me montrant dans un sourire ses longues dents de cannibale....

Et je partis charmé de cette étrange cour....

VIII

Rarahu n'avait guère quitté depuis sa petite enfance la case de sa vieille mère adoptive, qui habitait dans le district d'Apiré, au bord du ruisseau de Fataoua.

Ses occupations étaient fort simples ; la rêverie, le bain, le bain surtout ; — le chant et les promenades sous bois, en compagnie de Tiahoui, son inséparable petite amie. — Rarahu et Tiahoui étaient deux insouciantes et rieuses petites créatures qui vivaient presque entièrement dans l'eau de leur ruisseau, où elles sautaient et s'ébattaient comme deux poissons-volants

IX

Il ne faudrait pas croire cependant que Rarahu fût sans érudition ; elle savait lire dans sa bible tahitienne, et écrire, avec une grosse écriture très ferme, les mots doux de la langue maorie ; elle était même très forte sur l'orthographe conventionnelle fixée par les frères Picpus, — lesquels ont fait, en caractères latins, un vocabulaire des mots polynésiens.

Beaucoup de petites filles dans nos campagnes d'Europe sont moins cultivées assurément que cette enfant sauvage. — Mais il avait fallu que cette instruction, prise à l'école des missionnaires de Papeete, lui eût peu coûté à acquérir, car elle était fort paresseuse.

X

En tournant à droite dans les broussailles, quand on avait suivi depuis une demi-heure le chemin d'Apiré, on trouvait un large bassin naturel, creusé dans le roc vif. — Dans ce bassin, le ruisseau de Fataoua se précipitait en cascade, et versait une eau courante, d'une exquise fraîcheur.

Là, tout le jour, il y avait société nombreuse ; sur l'herbe, on trouvait étendues les belles jeunes femmes de Papeete, qui passaient les chaudes journées tropicales à causer, chanter, dormir, ou bien encore à nager et à plonger, comme des dorades agiles. — Elles allaient à l'eau vêtues de leurs tuniques de mousseline, et les gardaient pour dormir, toutes mouillées sur leur corps, comme autrefois les naïades.

Là, venaient souvent chercher fortune les marins de passage ; là trônait Tétouara la négresse ; — là se faisait à l'ombre une grande consommation d'oranges et de goyaves

Tétouara appartenait à la race des canaques noirs de la Mélanésie. — Un navire

qui venait d'Europe l'avait un jour prise dans une île avoisinant la Calédonie, et l'avait déposée à mille lieues de son pays, à Papeete, où elle faisait l'effet d'une personne du Congo que l'on aurait égarée parmi des misses anglaises.

Tétouara avec une inépuisable belle humeur, une gaieté simiesque, une impudeur absolue, entretenait autour d'elle le bruit et le mouvement. Cette propriété de sa personne la rendait précieuse à ses nonchalantes compagnes ; elle était une des notabilités du ruisseau de Fataoua...

XI

PRÉSENTATION

Ce fut vers midi, un jour calme et brûlant, que pour la première fois de ma vie, j'aperçus ma petite amie Rarahu. Les jeunes femmes tahitiennes, habituées du ruisseau de Fataoua, accablées de sommeil et de chaleur, étaient couchées tout au bord sur l'herbe, les pieds trempant dans l'eau claire et fraîche. — L'ombre de l'épaisse verdure descendait sur nous, verticale et immobile ; de larges papillons d'un noir de velours, marqués de grands yeux couleur scabieuse, volaient lentement, ou se posaient sur nous, comme si leurs ailes soyeuses eussent été trop lourdes pour les enlever ; l'air était chargé de senteurs énervantes et inconnues ; tout doucement je m'abandonnais à cette molle existence, je me laissais aller aux charmes de l'Océanie....

Au fond du tableau, tout à coup des broussailles de mimosas et de goyaviers s'ouvrirent, on entendit un léger bruit de feuilles qui se froissent, — et deux petites filles parurent, examinant la situation avec des mines de souris qui sortent de leurs trous.

Elles étaient coiffées de couronnes de feuillage, qui garantissaient leur tête contre l'ardeur du soleil ; leurs reins étaient serrés dans des *pareos* (pagnes) bleu foncé à grandes raies jaunes ; leurs torses fauves étaient sveltes et nus ; leurs cheveux noirs, longs et dénoués.... Point d'Européens, point d'étrangers, rien d'inquiétant en vue.... Les deux petites, rassurées, vinrent se coucher sous la cascade qui se mit à s'éparpiller plus bruyamment autour d'elles....

La plus jolie des deux était Rarahu ; l'autre Tiahoui, son amie et sa confidente....

Alors Tétouara, prenant rudement mon bras, ma manche de drap bleu marine sur laquelle brillait un galon d'or, — l'éleva au-dessus des herbes dans lesquelles j'étais enfoui, — et la leur montra avec une intraduisible expression de bouffonnerie en l'agitant comme un épouvantail.

Les deux petites créatures, comme deux moineaux auxquels on montre un babouin, se sauvèrent terrifiées, — et ce fut là notre présentation, notre première entrevue....

XII

Les renseignements qui me furent sur-le-champ fournis par Tétouara se résumaient à peu près à ceci :

« Ce sont deux petites sottes qui ne sont pas comme les autres, et ne font rien comme nous toutes. La vieille Huamahine qui les garde est une femme à principes, qui leur défend de se commettre avec nous. »

Elle, Tétouara, eût été personnellement très satisfaite si ces deux petites filles se fussent laissé apprivoiser par moi ; elle m'engageait très vivement à tenter cette aventure.

Pour les retrouver, il suffisait, d'après ses indications, de suivre sous les goyaviers un imperceptible sentier qui au bout de cent pas conduisait à un bassin plus élevé que le premier et moins fréquenté aussi. — Là, disait-elle, le ruisseau de Fataoua se répandait encore dans un creux de rocher qui semblait fait tout exprès pour le tête-à-tête de deux ou trois personnes intimes. — C'était la salle de bain particulière de Rarahu et de Tiahoui ; on pouvait dire que là s'était passée toute leur enfance....

C'était un recoin tranquille, au-dessus duquel faisaient voûte de grands arbres-à-pain aux épaisses feuilles, — des mimosas, des goyaviers et de fines sensitives. L'eau fraîche y bruissait sur de petits cailloux polis ; on y entendait de très loin, et perdus en murmure confus, les bruits du grand bassin, les rires des jeunes femmes et la voix de crécelle de Tétouara.

XIII

« Loti, me disait un mois plus tard la reine Pomaré, de sa grosse voix rauque — Loti, pourquoi n'épouserai-tu pas la petite Rarahu du district d'Apiré?... Cela serait beaucoup mieux, je t'assure, et te poserait davantage dans le pays.... »

C'était sous la véranda royale que m'était faite cette question. — J'étais allongé sur une natte, et tenais en main cinq cartes que venait de me servir mon amie Téria ; en face de moi était étendue ma bizarre partenaire, la reine, qui apportait au jeu d'écarté une passion extrême ; elle était vêtue d'un peignoir jaune à grandes fleurs noires, et fumait une longue cigarette de pandanus, faite d'une seule feuille roulée sur elle-même. Deux suivantes couronnées de jasmin marquaient nos points, battaient nos cartes, et nous aidaient de leurs conseils, en se penchant curieusement sur nos épaules.

Au dehors, la pluie tombait, une de ces pluies torrentielles, tièdes, parfumées, qu'amènent là-bas les orages d'été ; les grandes palmes des cocotiers se couchaient sous l'ondée, leurs nervures puissantes ruisselaient d'eau. Les nuages amoncelés

formaient avec la montagne un fond terriblement sombre et lourd ; tout en haut de ce tableau fantastique, on voyait percer dans le lointain la corne noire du morne de Fataoua. Dans l'air étaient suspendues des émanations d'orage qui troublaient les sens et l'imagination....

« Épouser la petite Rarahu du district d'Apiré. » Cette proposition me prenait au dépourvu, et me donnait beaucoup à réfléchir....

Il allait sans dire que la reine, qui était une personne très intelligente et sensée, ne me proposait point un de ces mariages suivant les lois européennes qui enchaînent pour la vie. Elle était pleine d'indulgence pour les mœurs faciles de son pays, bien qu'elle s'efforçât souvent de les rendre plus correctes et plus conformes aux principes chrétiens.

C'était donc simplement un mariage tahitien qui m'était offert. Je n'avais pas de motif bien sérieux pour résister à ce désir de la reine, et la petite Rarahu du district d'Apiré était bien charmante...

Néanmoins, avec beaucoup d'embarras, j'alléguai ma jeunesse.

J'étais d'ailleurs un peu sous la tutelle de l'amiral du *Rendeer* qui aurait pu voir d'un mauvais œil cette union.... Et puis un mariage est une chose fort coûteuse, même en Océanie.... Et puis, et surtout, il y avait l'éventualité d'un prochain départ, — et laisser Rarahu dans les larmes, en eût été une conséquence inévitable, et assurément fort cruelle.

Pomaré sourit à toutes ces raisons, dont aucune sans doute ne l'avait convaincue.

Après un moment de silence, elle me proposa Faïmana, sa suivante, que cette fois je refusai tout net.

Alors sa figure prit une expression de fine malice, et tout doucement ses yeux se tournèrent vers Ariitéa la princesse :

« Si je t'avais offert celle-ci, dit-elle, peut-être aurais-tu accepté avec plus d'empressement, mon petit Loti?... »

La vieille femme révélait par ces mots qu'elle avait deviné le troisième et assurément le plus sérieux des secrets de mon cœur.

Ariitéa baissa les yeux, et une nuance rose se répandit sur ses joues ambrées ; je sentis moi-même que le sang me montait tumultueusement au visage et le tonnerre se mit à ronfler dans les profondeurs de la montagne, comme un orchestre formidable soulignant la situation tendue d'un mélodrame....

Pomaré satisfaite de sa facétie riait sous cape. Elle avait mis à profit le trouble qu'elle venait d'occasionner pour marquer deux fois *té tãné* (l'homme), c'est-à-dire *le roi*....

Pomaré, dont un des passe-temps favoris était le jeu d'écarté, était extraordinairement tricheuse, elle trichait même aux soirées officielles, dans les parties intéressées

qu'elle jouait avec les amiraux ou le gouverneur, et les quelques louis qu'elle y pouvait gagner n'étaient certes pour rien dans le plaisir qu'elle éprouvait à rendre capots ses partenaires...

XIV

Rarahu possédait deux robes de mousseline, l'une blanche, l'autre rose, qu'elle mettait alternativement le dimanche par-dessus son *pareo* bleu et jaune, pour aller au temple des missionnaires protestants, à Papeete. Ces jours-là, ses cheveux étaient séparés en deux longues nattes noires très épaisses; de plus, elle piquait au-dessus de l'oreille (à l'endroit où les vieux greffiers mettent leur plume) une large fleur d'hibiscus, dont le rouge ardent donnait une pâleur transparente à sa joue cuivrée.

Elle restait peu de temps à Papeete après le service religieux, évitant la société des jeunes femmes, les échoppes des Chinois marchands de thé, de gâteaux et de bière. Elle était très sage, et, en donnant la main à Tiahoui, elle rentrait à Apiré pour se déshabiller.

Un petit sourire contenu, une petite moue discrète, étaient les seuls signes d'intelligence que m'envoyaient les deux petites filles, quand par hasard nous nous rencontrions dans les avenues de Papeete....

XV

... Nous avons déjà passé bien des heures ensemble, Rarahu et moi, au bord du ruisseau de Fataoua, dans notre salle de bain sous les goyaviers, quand Pomaré me fit l'étrange proposition d'un mariage.

Et Pomaré, qui savait tout ce qu'elle voulait savoir, connaissait cela fort bien.

Bien longtemps j'avais hésité. — J'avais résisté de toutes mes forces, — et cette situation singulière s'était prolongée, au delà de toute vraisemblance, plusieurs jours durant : quand nous nous étendions sur l'herbe pour faire ensemble le somme de midi, et que Rarahu entourait mon corps de ses bras, nous nous endormions l'un près de l'autre, à peu près comme deux frères.

C'était une bien enfantine comédie que nous jouions là tous deux, et personne assurément ne l'eût soupçonnée. Le sentiment « *qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite* » éprouvé pour une fille de Tahiti, m'eût peut-être fait sourire moi-même, avec quelques années de plus; il eût bien amusé l'état-major du *Rendeer*, en tout cas, et m'eût comblé de ridicule aux yeux de Tétouara....

Les vieux parents de Rarahu, que j'avais craint de désoler d'abord, avaient sur ces questions des idées tout à fait particulières qui en Europe n'auraient point cours. Je n'avais pas tardé à m'en apercevoir.

Ils s'étaient dit qu'une grande fille de quatorze ans n'est plus une enfant, et n'a

pas été créée pour vivre seule.... Elle n'allait pas se prostituer à Papeete, et c'était tout ce qu'ils avaient exigé de sa sagesse.

Ils avaient jugé que mieux valait Loti qu'un autre, Loti très jeune comme elle, qui leur paraissait doux et semblait l'aimer... et, après réflexion, les deux vieillards avaient trouvé que c'était bien....

John lui-même, mon bien-aimé frère John, qui voyait tout avec ses yeux si étonnamment purs, qui éprouvait une surprise douloureuse quand on lui contait mes promenades nocturnes en compagnie de Faïmana dans les jardins de la reine, — John était plein d'indulgence pour cette petite fille qui l'avait charmé. — Il aimait sa candeur d'enfant, et sa grande affection pour moi ; il était disposé à tout pardonner à son frère Harry, quand il s'agissait d'elle....

.....
Si bien que, quand la reine me proposa d'épouser la petite Rarahu du district d'Apiré, le mariage tahitien ne pouvait plus être entre nous deux qu'une formalité....

XVI

CHOSSES DU PALAIS

Ariifaité, le prince-époux, jouait à la cour de Pomaré un rôle politique tout à fait effacé.

La reine, qui tenait à donner aux Tahitiens une belle lignée royale, avait choisi cet homme, parce qu'il était le plus grand et le plus beau qu'on eût pu trouver dans ses archipels. — C'était encore un magnifique vieillard à cheveux blancs, à la taille majestueuse, au profil noble et régulier.

Mais il était peu présentable, et s'obstinait à se trop peu vêtir ; le simple pareo tahitien lui semblait suffisant ; il n'avait jamais pu se faire à l'habit noir.

De plus il se grisait souvent ; aussi le montrait-on fort peu.

De ce mariage étaient issus de vrais géants qui tous mouraient du même mal sans remède, comme ces grandes plantes des tropiques qui poussent en une saison et meurent à l'automne.

Tous mouraient de la poitrine, et la reine les voyait l'un après l'autre partir, avec une inexprimable douleur.

L'aîné, Tamatoa, avait eu de la belle reine Moé sa femme, une petite princesse délicieusement jolie, — l'héritière présomptive du trône de Tahiti, — la petite Pomaré V, sur laquelle se portait toute la tendresse de la grand'mère Pomaré IV.

Cette enfant, qui en 1872 avait six ans, laissait paraître déjà les symptômes du mal héréditaire, et plus d'une fois les yeux de l'aïeule s'étaient remplis de larmes en la regardant.

LE MARIAGE DE LOTI



Rarahu et Tiahoui étaient deux insouciantes petites créatures (p. 119).

Cette maladie prévue et cette mort certaine donnaient un charme de plus à cette petite créature, la dernière des Pomaré, la dernière des reines des archipels tahitiens. — Elle était aussi ravissante, aussi capricieuse que peut l'être une petite princesse malade que l'on ne contrarie jamais. L'affection qu'elle montrait pour moi avait contribué à m'attirer celle de la reine....

XVII

Pour arriver à parler le langage de Rarahu, — et à comprendre ses pensées, — même les plus drôles ou les plus profondes, — j'avais résolu d'apprendre la langue maorie.

Dans ce but, j'avais fait un jour à Papeete l'acquisition du dictionnaire des frères Picpus, — vieux petit livre qui n'eut jamais qu'une édition, et dont les rares exemplaires sont presque introuvables aujourd'hui.

Ce fut ce livre qui le premier m'ouvrit sur la Polynésie d'étranges perspectives, — tout un champ inexploré de rêveries et d'études.

XVIII

Au premier abord je fus frappé de la grande quantité des mots mystiques de la vieille religion maorie, — et puis de ces mots tristes, effrayants, intraduisibles, — qui expriment là-bas les terreurs vagues de la nuit, — les bruits mystérieux de la nature, les rêves à peine saisissables de l'imagination....

Il y avait d'abord *Taaroa*, le dieu supérieur des religions polynésiennes.

Les déesses : *Ruahine tahua*, déesse des arts et de la prière.

Ruahine auna, déesse de la sollicitude.

Ruahine faaipu, déesse de la franchise.

Ruahine Nihonihoraroa, déesse de la dissension et du meurtre.

Romatane, le prêtre qui admet les âmes au ciel, ou les en exclut.

Tutahoroa, la route que suivent les âmes pour se rendre dans la nuit éternelle.

Tapaaraharaha, la base du monde.

Ihohoa, les mânes, les revenants.

Oroimatua ai aru nihonihororoa, cadavre qui revient pour tuer et manger les vivants.

Tuitupapau, prière à un mort de ne pas revenir.

Tahurere, prier un ami mort de nuire à un ennemi.

Tii, esprit malfaisant.

Tahutahu, enchanteur, sorcier.

Mahoi, l'essence, l'âme d'un Dieu.

Faa-fano, départ de l'âme à la mort.

Ao, monde, univers, terre, ciel, bonheur, paradis, nuage, lumière, principe, centre, cœur des choses.

Po, nuit, anciens temps, monde inconnu et ténébreux, enfers.

. . Et des mots tels que ceux-ci, pris au hasard entre mille :

Moana, abîmes de la mer ou du ciel

Tohureva, présage de mort.

Natuaea, vision confuse et trompeuse.

Nupa nupa, obscurité, agitation morale.

Ruma-ruma, ténèbres, tristesses.

Tarehua, avoir les sens obscurcis, être visionnaire.

Tataraiio, être ensorcelé.

Tunoo, maléfice.

Ohiohio, regard sinistre.

Puhiairoto, ennemi secret.

Totoro ai po, repas mystérieux dans les ténèbres.

Tetea, personne pâle, fantôme.

Oromatua, crâne d'un parent.

Papaora, odeur de cadavre.

Tai hitoa, voix effrayante.
Tai aru, voix comme le bruit de la mer.
Tururu, bruit de bouche pour effrayer.
Oniania, vertige, brise qui se lève.
Tape tape, limite touchant aux eaux profondes.
Tahau, blanchir à la rosée.
Rauhurupe, vieux bananier; personne décrépète.
Tutai, nuées rouges à l'horizon.
Nina, chasser une idée triste; enterrer.
Ata, nuage; tige de fleur; messenger; crépuscule.
Ari, profondeur; vide; vague de la mer....
.....

XIX

... Rarahu possédait un chat d'une grande laideur, en qui se résumaient avant mon arrivée ses plus chères affections.

Les chats sont bêtes de luxe en Océanie, et pourtant leur race est là-bas tout à fait manquée. — Ceux qui arrivent d'Europe font souche, et sont fort recherchés.

Celui de Rarahu était une grande bête efflanquée, haute sur pattes, qui passait ses jours à dormir le ventre au soleil, ou à manger des languerottes bleues. Il s'appelait Turiri. — Ses oreilles droites étaient percées à leurs extrémités, et ornées de petits glands de soie, suivant la mode des chats de Tahiti. Cette coiffure complétait d'une manière très comique ce minois de chat, déjà fort extraordinaire par lui-même.

Il s'enhardissait jusqu'à suivre sa maîtresse au bain, et passait de longues heures avec nous, étendu dans des poses nonchalantes.

Rarahu lui prodiguait les noms les plus tendres, — tels que : *Ma petite chose très chérie* — et *mon petit cœur* (ta ú mea iti here rahi) et (ta ú mafatu iti).

XX

... Non, ceux-là qui ont vécu là-bas, au milieu des filles à demi civilisées de Pa-peete, — qui ont appris avec elles le tahitien facile et bâtard de la plage et les mœurs de la ville colonisée, — qui ne voient dans Tahiti qu'une île où tout est fait pour le plaisir des sens et la satisfaction des appétits matériels, — ceux-là ne comprennent rien au charme de ce pays....

Ceux encore, — les plus nombreux sans contredit, — qui jettent sur Tahiti un regard plus honnête et plus artiste, — qui y voient une terre d'éternel printemps, toujours riante, poétique, — pays de fleurs et de belles jeunes femmes, — ceux-là

encore ne comprennent pas.... Le charme de ce pays est ailleurs, et n'est pas saisissable pour tous....

Allez loin de Papeete, là où la civilisation n'est pas venue, là où se retrouvent sous les minces cocotiers, — au bord des plages de corail, — devant l'immense Océan désert, — les districts tahitiens, les villages aux toits de pandanus. — Voyez ces peuplades immobiles et rêveuses ; — voyez au pied des grands arbres ces groupes silencieux, indolents et oisifs, qui semblent ne vivre que par le sentiment de la contemplation.... Écoutez le grand calme de cette nature, le bruissement monotone et éternel des brisants de corail ; — regardez ces sites grandioses, ces mornes de basalte, ces forêts suspendues aux montagnes sombres, et tout cela, perdu au milieu de cette solitude majestueuse et sans bornes : le Pacifique....

XXI

... Le premier soir où Rarahu vint se mêler aux jeunes femmes de Papeete, était un soir de grande fête.

La reine donnait un bal à l'état-major d'une frégate, qui par hasard passait....

Dans le salon tout ouvert, étaient déjà rangés les fonctionnaires européens, les femmes de la cour, tout le personnel de la colonie, en habits de gala.

En dehors, dans les jardins, c'était un grand tumulte, une grande confusion. Toutes les suivantes, toutes les jeunes femmes, en robe de fête et couronnées de fleurs, organisaient une immense *upa-upa*. Elles se préparaient à danser jusqu'au jour, pieds nus et au son du tam-tam, — tandis que chez la reine, on allait danser au piano, en bottines de satin.

Et les officiers qui avaient déjà des amies au dedans et au dehors, dans ces deux mondes de femmes, allaient de l'un à l'autre sans détours, avec le singulier laisser-aller qu'autorisent les mœurs tahitiennes....

La curiosité, la jalousie surtout avaient poussé Rarahu à cette sorte d'escapade, depuis longtemps préméditée. — La jalousie, passion peu commune en Océanie, avait sourdement miné son petit cœur sauvage.

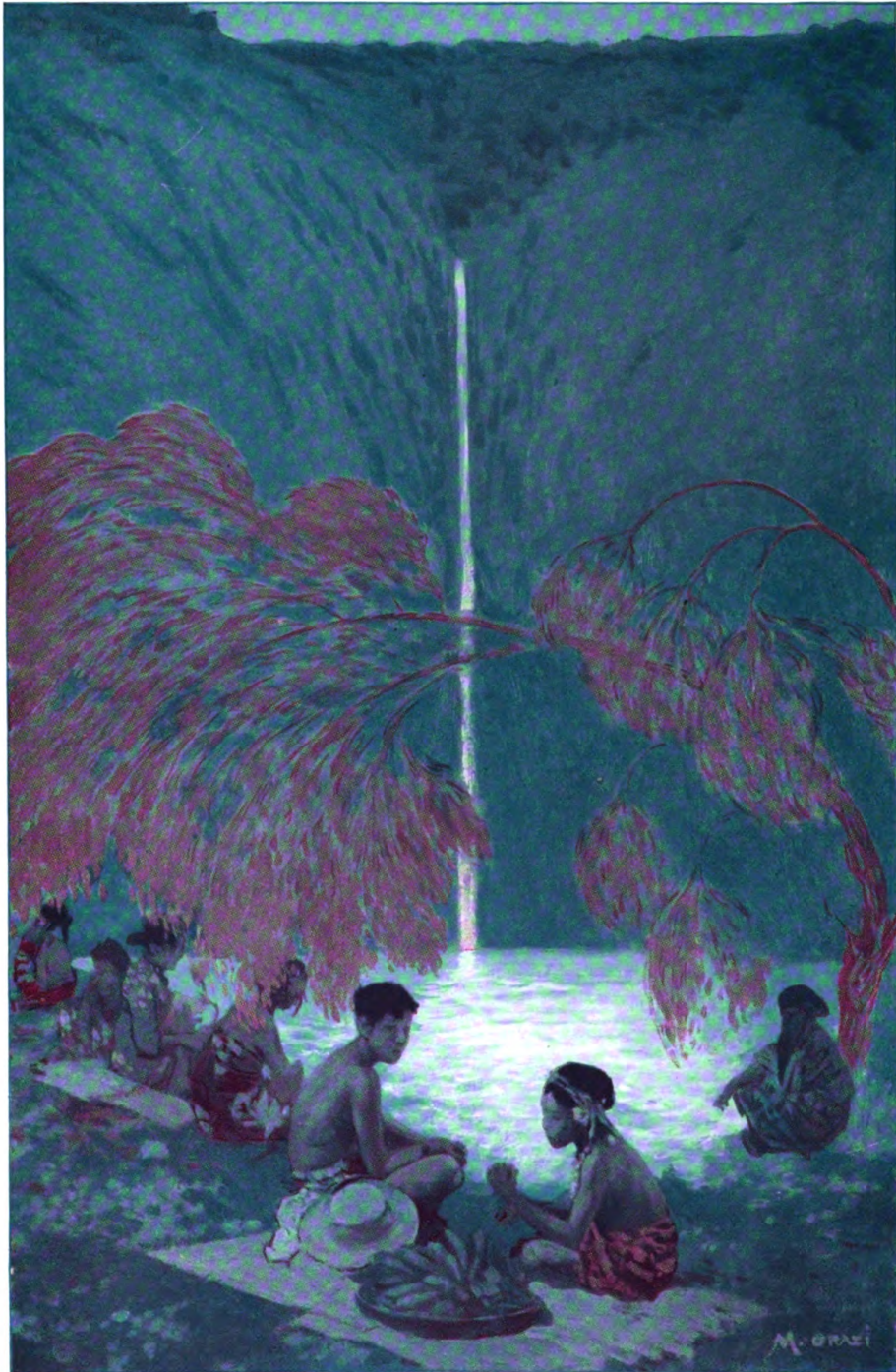
Quand elle s'endormait seule au milieu de ce bois, couchée en même temps que le soleil dans la case de ses vieux parents, elle se demandait ce que pouvaient bien être ces soirées de Papeete que Loti son ami passait avec Faïmana ou Téria, suivantes de la reine.... Et puis il y avait cette princesse Ariitèa, dans laquelle, avec son instinct de femme, elle avait deviné une rivale....

« Ia ora na, Loti ! » (Je te salue, Loti) dit tout à coup derrière moi une petite voix bien connue, qui semblait encore trop jeune et trop fraîche pour être mêlée au tumulte de cette fête.

Et je répondis, étonné :

« Ia ora na, Rarahu ! » (Je te salue, Rarahu.)

LE MARIAGE DE LOTI



Composition inédite
de MANUEL ORAZI.

*Là, tout le jour il y avait société nombreuse sur l'herbe ;
les belles jeunes femmes de Papeete y passaient les journées.*

C'était bien elle, pourtant, la petite Rarahu, en robe blanche, et donnant la main à Tiahoui. C'étaient bien elles deux, — qui semblaient intimidées de se trouver dans ce milieu inusité, où tant de jeunes femmes les regardaient. Elles m'abordaient avec de petites mines, demi-souriantes, demi-pincées, — et il était aisé de voir que l'orage était dans l'air.

« Ne veux-tu pas te promener avec nous, Loti? Ici ne nous connais-tu pas? Et ne sommes-nous pas autant que les autres bien habillées et jolies? »

Elles savaient bien qu'elles l'étaient plus que les autres, au contraire, — et, sans cette conviction, probablement elles n'eussent point tenté l'aventure.

« Allons plus près, dit Rarahu; je veux voir là ce qu'elles font dans la maison de la reine. »

Et tous trois, nous tenant par la main, au milieu des tuniques de mousseline et des couronnes de fleurs, nous nous approchâmes des fenêtres ouvertes, — pour regarder ensemble cette chose singulière à plus d'un titre : une réception chez la reine Pomaré.

« Loti, demanda d'abord Tiahoui, — celles-ci, que font-elles?... » Elle montrait de la main un groupe de femmes légèrement bistrées, et parées de longues tuniques éclatantes, qui étaient assises avec des officiers autour d'une table couverte d'un tapis vert. Elles remuaient des pièces d'or et de nombreux petits carrés de carton peint, qu'elles faisaient glisser rapidement dans leurs doigts, tandis que leurs yeux noirs conservaient leur impassible expression de câlinerie et de nonchalance exotique.

Tiahoui ignorait absolument les secrets du *poker* et du *baccara*; elle ne saisit que d'une manière imparfaite les explications que je pus lui en donner.

Quand les premières notes du piano commencèrent à résonner dans l'atmosphère chaude et sonore, le silence se fit et Rarahu écouta en extase.... Jamais rien de semblable n'avait frappé son oreille; la surprise et le ravissement dilataient ses yeux étranges. Le tam-tam aussi s'était tu, et derrière nous les groupes se serraient sans bruit : — on n'entendait plus que le frôlement des étoffes légères, — le vol des grandes phalènes, qui venaient effleurer de leurs ailes la flamme des bougies, — et le bruissement lointain du Pacifique....

Alors parut Ariitéa, appuyée au bras d'un commandant anglais, et s'apprêtant à valser.

« Elle est très belle, Loti, dit tout bas Rarahu.

— Très belle, Rarahu, répondis-je....

— Et tu vas aller à cette fête; et ton tour viendra de danser aussi avec elle en la tenant dans tes bras, tandis que Rarahu rentrera toute seule avec Tiahoui, tristement se coucher à Apiré! En vérité non, Loti, tu n'iras pas, dit-elle en s'exaltant tout à coup. Je suis venue pour te chercher....

— Tu verras, Rarahu, comme le piano résonnera bien sous mes doigts; tu m'écouteras jouer et jamais musique si douce n'aura frappé ton oreille. Tu partiras ensuite parce que la nuit s'avance. Demain viendra vite, et demain nous serons ensemble....

— Mon Dieu, non, Loti, tu n'iras pas, » répéta-t-elle encore, de sa voix d'enfant que la fureur faisait trembler....

Puis, avec une prestesse de jeune chatte nerveuse et courroucée, elle arracha mes aiguillettes d'or, froissa mon col, et déchira du haut en bas le plastron irréprochable de ma chemise britannique....

En effet, je ne pouvais plus, ainsi maltraité, me présenter au bal de la reine ; — force me fut de faire contre fortune bon cœur, et, en riant, de suivre Rarahu, dans les bois du district d'Apiré....

Mais, quand nous fûmes seuls dans la campagne, loin du bruit de la fête, au milieu des bois et de l'obscurité, autour de moi je trouvai tout absurde et maussade, le calme de la nuit, le ciel brillant d'étoiles inconnues, le parfum des plantes tahitiennes, tout, jusqu'à la voix de l'enfant délicate qui marchait à mon côté.... Je songeais à Ariitéa, en longue tunique de satin bleu, valsant là-bas chez la reine, et un ardent désir m'attirait vers elle ; — Rarahu avait ce soir-là fait fausse route, en m'entraînant dans sa solitude.

XXII

LOTI A SA SŒUR A BRIGHTBURY

« Chère petite sœur,

Papeete, 1872.

« Me voilà sous le charme, moi aussi — sous le charme de ce pays qui ne ressemble à aucun autre. — Je crois que je le vois comme jadis le voyait Georges, à travers le même prisme enchanteur ; depuis deux mois à peine j'ai mis le pied dans cette île, — et déjà je me suis laissé captiver. — La déception des premiers jours est bien loin aujourd'hui, et je crois que c'est ici, comme disait Mignon, que je voudrais vivre aimer et mourir....

« Six mois encore à passer dans ce pays, la décision est prise depuis hier par notre commandant, qui, lui aussi, se trouve mieux ici qu'ailleurs ; le *Rendeeer* ne partira pas avant octobre ; d'ici là je me serai fait entièrement à cette existence doucement énervante, d'ici là je serai devenu plus d'à moitié indigène, et je crains qu'à l'heure du départ il ne me faille terriblement souffrir....

« Je ne puis te dire tout ce que j'éprouve d'impressions étranges, en retrouvant à chaque pas mes souvenirs de douze ans.... Petit garçon, au foyer de famille, je songeais à l'Océanie ; à travers le voile fantastique de l'inconnu, je l'avais comprise et devinée telle que je la trouve aujourd'hui. — Tous ces sites étaient DÉJÀ VUS, tous ces noms étaient connus, tous ces personnages sont bien ceux qui jadis hantaient mes rêves d'enfant, si bien que par instants c'est aujourd'hui que je crois rêver....

« Cherche, dans les papiers que nous a laissés Georges, une photographie déjà effacée par le temps : une petite case au bord de la mer, bâtie aux pieds de cocotiers

gigantesques, et enfouie sous la verdure.... — C'était la sienne. — Elle est encore là à sa place....

« On me l'a indiquée, — mais c'était inutile, — tout seul je l'aurais reconnue....

« Depuis son départ, elle est restée vide; le vent de la mer et les années l'ont disjointe et meurtrie; les broussailles l'ont recouverte, la vanille l'a tapissée, — mais elle a conservé le nom tahitien de Georges, on l'appelle encore *la case de Rouéri*....

« La mémoire de Rouéri est restée en honneur chez beaucoup d'indigènes, — chez la reine surtout, par qui je suis aimé et accueilli en souvenir de lui.

« Tu avais les confidences de Georges, toi, ma sœur; tu savais sans doute qu'une Tahitienne qu'il avait aimée avait vécu près de lui pendant ses quatre années d'exil....

« Et moi qui n'étais alors qu'un petit enfant, je devinais tout seul ce que l'on ne me disait pas; je savais même qu'elle lui écrivait, j'avais vu sur son bureau traîner des lettres, écrites dans une langue inconnue, qu'aujourd'hui je commence à parler et à comprendre.

« Son nom était Taïmaha. — Elle habite près d'ici, dans une île voisine, et j'aimerais la voir. — J'ai souvent désiré rechercher sa trace — et puis, au dernier moment j'hésite, un sentiment indéfinissable, comme un scrupule, m'arrête au moment de remuer cette cendre, et de fouiller dans ce passé intime de mon frère, sur lequel la mort a jeté son voile sacré. »

XXIII

ÉCONOMIE SOCIALE ET PHILOSOPHIE

Le caractère des Tahitiens est un peu celui des petits enfants. — Ils sont capricieux, fantasques, — boudeurs tout à coup et sans motif; — foncièrement honnêtes toujours, — et hospitaliers dans l'acception du mot la plus complète.

Le caractère contemplatif est extraordinairement développé chez eux; ils sont sensibles aux aspects gais ou tristes de la nature, accessibles à toutes les rêveries de l'imagination....

La solitude des forêts, les ténèbres, les épouvantent, et ils les peuplent sans cesse de fantômes et d'esprits.

Les bains nocturnes sont en honneur à Tahiti; au clair de lune, des bandes de jeunes filles s'en vont dans les bois se plonger dans des bassins naturels d'une délicieuse fraîcheur. — C'est alors que ce simple mot: « Toupapahou! » jeté au milieu des baigneuses les met en fuite comme des folles.... — (*Toupapahou* est le nom de ces fantômes tatoués qui sont la terreur de tous les Polynésiens, — mot étrange, effrayant en lui-même et intraduisible....)

En Océanie, le travail est chose inconnue. — Les forêts produisent d'elles-mêmes tout ce qu'il faut pour nourrir ces peuplades insouciantes; le fruit de l'arbre-à-pain, les bananes sauvages, croissent pour tout le monde et suffisent à chacun. — Les années s'écoulent pour les Tahitiens dans une oisiveté absolue et une rêverie perpé-

tuelle, — et ces grands enfants ne se doutent pas que dans notre belle Europe tant de pauvres gens s'épuisent à gagner le pain du jour....

XXIV

UN NUAGE

...La bande insouciante et paresseuse était au complet au bord du ruisseau d'Apiré, et Tétouara, qui était en veine d'esprit, versait sur nous tous, à demi endormis dans les herbes, des facéties rabelaisiennes, — tout en se bourrant de cocos et d'oranges.

On n'entendait guère que sa voix de crécelle, mêlée aux bruissements de quelques cigales qui chantaient là leur chanson de midi, à l'heure même où, sur l'autre face de la boule du monde, mes amis d'autrefois sortaient des théâtres de Paris, transis et emmitouffés, dans le brouillard glacial des nuits d'hiver...

La nature était tranquille et énervée; une brise tiède passait mollement sur la cime des arbres, et une foule de petits ronds de soleil dansaient gaîment sur nous, multipliés à l'infini par le tamisage léger des goyaviers et des mimosas....

Nous vîmes s'avancer tout à coup une personne vêtue d'une tunique traînante en gaze vert d'eau, avec de longs cheveux noirs soigneusement nattés, et, sur le front, une couronne de jasmin....

On voyait un peu, à travers la fine tunique, sa gorge pure de jeune fille que n'avait jamais contrariée aucune entrave.... On voyait aussi qu'elle avait roulé, autour de ses hanches, un *pareo* somptueux, dont les grandes fleurs blanches sur fond rouge transparaissaient sous la gaze légère....

Je n'avais jamais vu Rarahu si belle, ni se prenant autant au sérieux....

Un grand succès d'admiration avait salué son entrée.... Le fait est qu'elle était bien jolie ainsi, — et que sa coquetterie embarrassée la rendait encore plus charmante....

Confuse et intimidée, elle était venue à moi; puis, sur l'herbe, elle s'était assise à mon côté, et restait là immobile, les joues empourprées sous leur bistre, les yeux baissés, comme un enfant coupable qui tremble qu'on ne l'interroge et ne la confonde....

« Loti, tu fais très bien les choses » disait-on dans la galerie....

Et les jeunes femmes auxquelles mon étonnement n'avait point échappé, firent entendre dans les hautes herbes de petits éclats de rire contenus qui disaient une foule de méchantes choses; — Tétouara, fine et impitoyable, prononça sur la belle robe de gaze ces astucieuses paroles :

« Elle est faite d'une *étouffe chinoise* ! »

Et les éclats de rire redoublèrent; — il en partait de derrière tous les goyaviers, — il en sortait de l'eau du ruisseau; il en venait de partout, — et la pauvre petite Rarahu était bien près de fondre en larmes....

LE MARIAGE DE LOTI



Au moment où commence cette histoire elle venait d'accomplir sa quatorzième année (p. 114).

XXV

TOUJOURS LE NUAGE

... « Elle est faite d'une *étouffe chinoise* ! » avait dit Tétouara....

Parole grosse de sous-entendus venimeux, — parole acérée à triple pointe, qui souvent me revenait en tête....

En vérité j'étais tout à fait étranger à cette robe de gaze verte.... Ce n'étaient point non plus les vieux parents adoptifs de Rarahu, — lesquels vivaient à moitié nus dans leur case de pandanus, — qui s'étaient lancés dans de telles prodigalités....

Et je demeurais plongé dans mes réflexions...

Les marchands chinois de Papeete sont pour les Tahitiennes un objet de dégoût et d'horreur.... Il n'est point de plus grande honte pour une jeune femme que d'être convaincue d'avoir écouté les propos galants de l'un d'entre eux...

Mais les Chinois sont malins et sont riches ; — et il est notoire que plusieurs de ces personnages, à force de présents et de pièces blanches, obtiennent des faveurs clandestines qui les dédommagent du mépris public....

Je m'étais bien gardé cependant de communiquer cet horrible soupçon à John, qui eût chargé d'anathèmes ma petite amie Rarahu.... J'eus le bon goût de ne faire ni reproches ni scandale, -- me réservant seulement d'observer et d'attendre....

XXVI

PERSISTANCE DU NUAGE

...Quand j'arrivai au ruisseau d'Apiré, à notre salle de bain particulière sous les goyaviers, il était trois heures de l'après-midi, heure inusitée.

J'étais venu sans bruit.... J'écartai les branches et je regardai....

La stupeur me cloua sur place....

Une chose horrible était là dans ce lieu, que nous considérions comme appartenant à nous seuls : un vieux Chinois tout nu, lavant dans notre eau limpide son vilain corps jaune....

Il semblait chez lui et ne se dérangeait nullement... Il avait relevé sa longue queue de cheveux gris nattés, et l'avait roulée en manière de chignon de femme sur la pointe de son crâne chauve.... Complaisamment il lavait dans notre ruisseau ses membres osseux qui semblaient enduits de safran, — et le soleil l'éclairait tout de même, de sa lueur discrètement voilée par la verdure, — et l'eau fraîche et claire bruissait tout de même autour de lui, — avec autant de naturel et de gaité qu'elle eût pu le faire pour nous....

XXVII

... J'observais, posté derrière les branches.... La curiosité me tenait là attentif et immobile.... Je m'étais condamné au spectacle de ce bain, attendant avec anxiété ce qui allait s'ensuivre....

Je n'attendis pas longtemps; un léger frôlement de branches, un bruit de voix douces, m'indiqua bientôt que les deux petites filles arrivaient....

Le Chinois, qui les avait entendues aussi, se leva d'un bond, comme mû par un ressort.... Soit pudeur, soit honte d'étaler au soleil d'aussi laides choses, il courut à ses vêtements.... Les nombreuses robes de mousseline qui, superposées, composaient son costume, pendaient çà et là, accrochées aux branches des arbres.

Il avait eu le temps d'en passer deux ou trois, quand les petites arrivèrent.

Le chat de Rarahu, qui ouvrait la marche, fit un haut-le-corps très significatif en apercevant l'homme jaune, et rebroussa chemin d'un air indigné....

Tiahoui parut ensuite; — elle eut un temps d'arrêt en portant la main à son

LE MARIAGE DE LOTI

menton, et riant sous cape, comme une personne qui aperçoit quelque chose de très drôle....

Rarahu regarda par-dessus son épaule, riant aussi.... Après quoi toutes deux s'avancèrent résolument, en disant d'un ton narquois :

« Ia ora na, Tseen-Lee — Ia ora na tinito, mafatu meiti ! »

(Bonjour, Tseen-Lee — Bonjour, Chinois, mon petit cœur !)

Elles le connaissaient par son nom, et lui-même avait appelé Rarahu.... Il avait laissé retomber sa queue grisonnante avec un grand air de coquetterie, et ses yeux de vieux lubrique étincelaient d'une hideuse manière....

XXVIII

Il tira de ses poches une quantité de choses qu'il offrit aux deux enfants : petites boîtes de poudres blanches ou roses, — petits instruments compliqués pour la toilette, petites spatules d'argent pour râcler la langue, toutes choses dont il leur expliquait l'usage, — et puis des bonbons chinois aussi, — des fruits confits au poivre et au gingembre....

C'était Rarahu surtout qui était l'objet de ses attentions ardentes. — Et les deux petites, en se faisant un peu prier, acceptaient tout de même, avec accompagnement de moues dédaigneuses, et de grimaces de ouïtitis....

Il y eut un grand ruban rose, pour lequel Rarahu laissa embrasser son épaule nue....

Et puis Tseen-Lee voulut aller plus loin, et approcha ses lèvres de celles de ma petite amie, — laquelle s'enfuit à toutes jambes, suivie de Tiahoui.... Toutes deux disparurent sous bois comme des gazelles, emportant leurs présents à pleines mains — on les entendit de loin rire encore à travers la verdure, — et Tseen-Lee, incapable de les rejoindre, demeura à sa place, piteux et décontenancé....

XXIX

LE NUAGE CRÈVE

... Le lendemain Rarahu, la tête appuyée sur mes genoux, pleurait à chaudes larmes....

Dans son cœur de pauvre petite croissant à l'aventure dans les bois, les notions du bien et du mal étaient restées imparfaites; on y trouvait une foule d'idées baroques et incomplètes venues toutes seules à l'ombre des grands arbres. — Les sentiments frais et purs y dominaient pourtant, et il s'y mêlait aussi quelques

données chrétiennes, puisées au hasard dans la Bible de ses vieux parents...

La coquetterie et la gourmandise l'avaient poussée hors du droit chemin, mais j'étais sûr, absolument sûr qu'elle n'avait rien donné en échange de ces singuliers présents, et le mal pouvait encore se réparer par des larmes.

Elle comprenait que ce qu'elle avait fait était fort mal; elle comprenait surtout qu'elle m'avait causé de la peine, — et que John, le sérieux John, mon frère, détournerait d'elle ses yeux bleus...

Elle avait tout avoué, l'histoire de la robe de gaze verte, l'histoire du *pareo* rouge. — Elle pleurait, la pauvre petite, de tout son cœur; les sanglots oppressaient sa poitrine, — et Tiahoui pleurait aussi, de voir pleurer son amie...

Ces larmes, les premières que Rarahu eût versées de sa vie, produisirent entre nous le résultat qu'amènent souvent les larmes, elles nous firent davantage nous aimer. — Dans le sentiment que j'éprouvais pour elle, le cœur prit une part plus large, et l'image d'Ariitêa s'effaça pour un temps...

L'étrange petite créature qui pleurait là sur mes genoux, dans la solitude d'un bois d'Océanie, m'apparaissait sous un aspect encore inconnu; pour la première fois elle me semblait *quelqu'un*, et je commençais à soupçonner la femme adorable qu'elle eût pu devenir, si d'autres que ces deux vieillards sauvages eussent pris soin de sa jeune tête....

XXX

A dater de ce jour, Rarahu considérant qu'elle n'était plus une enfant, cessa de se montrer la poitrine nue au soleil...

Même les jours non fériés, elle se mit à porter des robes et à natter ses longs cheveux....

XXXI

... *Mata reva* était le nom que m'avait donné Rarahu, ne voulant point de celui de Loti, qui me venait de Faïmana ou d'Ariitêa. — *Mata*, dans le sens propre, veut dire : *œil*; c'est d'après les yeux que les Maoris désignent les gens, et les noms qu'ils leur donnent sont généralement très réussis....

Plumket, par exemple, s'appelait *Mata pijaré* (œil de chat); Brown, *Mata ioré* (œil de rat), et John, *Mata ninamu* (œil azuré)....

Rarahu n'avait voulu pour moi aucune ressemblance d'animal; l'appellation plus poétique de *Mata reva* était celle qu'après bien des hésitations elle avait choisie....

Je consultai le dictionnaire des vénérables frères Picpus, — et trouvai ce qui suit :

Reva, firmament; — abîme, profondeur; — mystère...

XXXII

JOURNAL DE LOTI

... Les heures, les jours, les mois, s'envolaient dans ce pays autrement qu'ailleurs : le temps s'écoulait sans laisser de traces, dans la monotonie d'un éternel été. — Il semblait qu'on fût dans une atmosphère de calme et d'immobilité, où les agitations du monde n'existaient plus...

Oh ! les heures délicieuses, oh ! les heures d'été, douces et tièdes, que nous passions là, chaque jour, au bord du ruisseau de Fataoua, dans ce coin de bois, ombreux et ignoré, qui fut le nid de Rarahu, et le nid de Tiahoui. — Le ruisseau courait doucement sur les pierres polies, entraînant des peuplades de poissons microscopiques et de mouches d'eau. — Le sol était tapissé de fines graminées, de petites plantes délicates, d'où sortait une senteur pareille à celle de nos foins d'Europe pendant le beau mois de juin, senteur exquise, rendue par ce seul mot tahitien : « poumiraira », qui signifie : *une suave odeur d'herbes*. L'air était tout chargé d'exhalaisons tropicales, où dominait le parfum des oranges surchauffées dans les branches par le soleil de midi. — Rien ne troublait le silence accablant de ces midis d'Océanie. De petits lézards, bleus comme des turquoises, que rassurait notre immobilité, circulaient autour de nous, en compagnie des papillons noirs marqués de grands yeux violets. On n'entendait que de légers bruits d'eau, des chants discrets d'insectes, ou de temps en temps la chute d'une goyave trop mûre, qui s'écrasait sur la terre avec un parfum de framboise....

... Et quand la journée s'avavançait, quand le soleil plus bas jetait sur les branches des arbres des lueurs plus dorées, Rarahu s'en retournait avec moi à sa case isolée dans les bois. — Les deux vieillards ses parents, fixes et graves, étaient là toujours, accroupis devant leur hutte de pandanus, et nous regardant venir. — Une sorte de sourire mystique, une expression d'insouciance bienveillante éclairait un instant leurs figures éteintes :

« Nous te saluons, Loti ! » disaient-ils d'une voix gutturale ; — ou bien : « Nous te saluons, Mata reva ! »

Et puis c'était tout ; il fallait se retirer, laissant entre eux deux ma petite amie, qui me suivait des yeux en souriant et qui semblait une personnification fraîche de la jeunesse à côté de ces deux sombres momies polynésiennes....

C'était l'heure du repas du soir. Le vieux Tahaapaïru étendait ses longs bras tatoués jusqu'à une pile de bois mort ; il y prenait deux morceaux de *bourao* desséché, et les frottait l'un contre l'autre pour en obtenir du feu, — vieux procédé de sauvage. Rarahu recevait la flamme des mains du vieillard ; elle allumait une gerbe de branches, et faisait cuire dans la terre deux *maïorés*, fruits de l'arbre-à-pain, qui composaient le repas de la famille...

C'était l'heure aussi où la bande des baigneuses du ruisseau de Fataoua rejoignait Papeete, Tétouara en tête, — et j'avais pour m'en revenir toujours compagnie joyeuse.

« Loti, disait Tétouara, n'oublie pas qu'on t'attend à la nuit dans le jardin de la reine; Téria et Faïmana te font dire qu'elles comptent sur toi pour les conduire prendre du thé chez les Chinois, — et moi aussi, j'en serais très volontiers si tu veux.... »

Nous nous en revenions en chantant, par un chemin d'où la vue dominait le grand Océan bleu, éclairé des dernières lueurs du soleil couchant.

La nuit descendait sur Tahiti, transparente, étoilée. Rarahu s'endormait dans ses bois; les grillons entonnaient sous l'herbe leur concert du soir, les phalènes prenaient leur vol sous les grands arbres, — et les suivantes commençaient à errer dans les jardins de la reine....

XXXIII

... Rarahu, qui suivait avec moi une des avenues ombragées de Papeete, adressa un bonjour moitié amical, moitié railleur, — un peu terrifié, aussi, — à une créature baroque qui passait.

La grande femme sèche, qui n'avait de la Tahitienne que le costume, y répondit avec une raideur pleine de dignité, et se retourna pour nous regarder.

Rarahu vexée lui tira la langue, — après quoi elle me conta en riant que cette vieille fille, *demi-blanche*, métis efflanquée d'Anglais et de Maorie, — était son ancien professeur, à l'école de Papeete.

Un jour, la métis avait déclaré à son élève qu'elle fondait sur elle les plus hautes espérances pour lui succéder dans ce pontificat, en raison de la grande facilité avec laquelle apprenait l'enfant.

Rarahu, saisie de terreur à la pensée de cet avenir, avait tout d'une traite pris sa course jusqu'à Apiré, quittant du coup la *haapiiraa* (la maison d'école) pour n'y plus revenir....

XXXIV

... Je rentrai un matin à bord du *Rendeer*, rapportant cette nouvelle à sensation que j'avais couché en compagnie de Tamatoa....

Tamatoa, fils aîné de la reine Pomaré, mari de la belle reine Moé de l'île de Raïatée, — père de la délicieuse petite malade, Pomaré V, — était un homme que l'on gardait enfermé depuis quelques années entre quatre solides murailles, et qui était encore l'effroi légendaire du pays.

Dans son état normal, Tamatoa, disait-on, n'était pas plus méchant qu'un autre, — mais il buvait, — et, quand il avait bu, il *voyait rouge*, il lui fallait du sang.

LE MARIAGE DE LOTI



Nous vîmes s'avancer une personne vêtue d'une tunique traînante (p. 132).

C'était un homme de trente ans, d'une taille prodigieuse et d'une force herculéenne; plusieurs hommes ensemble étaient incapables de lui tenir tête quand il était déchaîné; il égorgeait sans motif, et les atrocités commises par lui dépassaient toute imagination....

Pomaré adorait pourtant ce fils colossal. — Le bruit courait même dans le palais que depuis quelque temps elle lui ouvrait la porte, et qu'on l'avait vu la nuit rôder dans les jardins. — Sa présence causait parmi les filles de la cour la même terreur que celle d'une bête fauve, dont on saurait, la nuit, la cage mal fermée.

Il y avait chez Pomaré une salle consacrée aux étrangers, nuit et jour ouverte; on y trouvait par terre des matelas recouverts de nattes blanches et propres, qui servaient aux Tahitiens de passage, aux chefs attardés des districts, et quelquefois à moi-même....

.. Dans les jardins et dans le palais, tout le monde était endormi quand j'entrai dans la salle de refuge.

Je n'y trouvai qu'un seul personnage assis, accoudé sur une table où brûlait une lampe d'huile de cocotier.... C'était un inconnu, d'une taille et d'une envergure plus qu'humaines; une seule de ses mains eût broyé un homme comme du verre. — Il avait d'épaisses mâchoires carrées de cannibale; sa tête énorme était dure et sauvage, ses yeux à demi fermés avaient une expression de tristesse égarée....

« Ia ora na, Loti ! » dit l'homme. (Je te salue, Loti !)

Je m'étais arrêté à la porte....

Alors commença en tahitien, entre l'inconnu et moi, le dialogue suivant :

« ... Comment sais-tu mon nom ?

— Je sais que tu es Loti, le petit porte-aiguillettes de l'amiral à cheveux blancs. Je t'ai souvent vu passer près de moi la nuit.

« Tu viens pour dormir ?

— Et toi ? tu es un chef de quelque île ?

— Oui, je suis un grand chef. — Couche-toi dans le coin là-bas ; tu y trouveras la meilleure natte.... »

Quand je fus étendu et roulé dans mon paréo je fermai les yeux, — juste assez pour observer l'étrange personnage qui s'était levé avec précaution et se dirigeait vers moi.

En même temps qu'il s'approchait, un léger bruit m'avait fait tourner la tête du côté opposé, du côté de la porte où la vieille reine venait d'apparaître; elle marchait cependant avec des précautions infinies, sur la pointe de ses pieds nus, mais les nattes criaient sous le poids de son gros corps.

... Quand l'homme fut près de moi, il prit une moustiquaire de mousseline qu'il étendit avec soin au-dessus de ma tête; après quoi il plaça une feuille de bananier devant sa lampe pour m'en cacher la lumière, et retourna s'asseoir, la tête appuyée sur ses deux mains.

Pomaré qui nous avait observés anxieusement tous deux cachée dans l'embrasure, sembla satisfaite de son examen et disparut.

LE MARIAGE DE LOTI

La reine ne venait jamais dans ces quartiers de sa demeure, et son apparition, m'ayant confirmé dans cette idée que mon compagnon était inquiétant, m'ôta toute envie de dormir.

Cependant l'inconnu ne bougeait plus; son regard était redevenu vague et atone; il avait oublié ma présence.... On entendait dans le lointain, des femmes de la reine qui chantaient à deux parties un *himéné* des îles Pomotous. — Et puis la grosse voix du vieil Ariifaité, le prince époux, cria: « Mamou! — (silence!) — Te hora a horou ma piti! » (silence, il est minuit!).... Et le silence se fit comme par enchantement....

Une heure après, l'ombre de la vieille reine apparut encore dans l'embrasure de la porte. — La lampe s'éteignait, et l'homme venait de s'endormir....

J'en fis autant bientôt, d'un sommeil léger toutefois, et quand, au petit jour, je me levai pour partir, je vis qu'il n'avait pas changé de place; sa tête seule s'était affaissée, et reposait sur la table....

Je fis ma toilette au fond du jardin sous les mimosas, dans un ruisseau d'eau fraîche — après quoi j'allai sous la véranda saluer la reine et la remercier de son hospitalité.

« Haere mai, Loti, dit-elle du plus loin qu'elle me vit, haere mai paraparäü! » (Viens ici, Loti, et causons un peu! Eh bien! t'a-t-il bien reçu?..)

— Oui, » dis-je.

Et je vis sa vieille figure s'épanouir de plaisir quand je lui exprimai ma reconnaissance pour les soins qu'il avait pris de moi....

« Sais-tu qui c'était, dit-elle mystérieusement, — oh! ne le répète pas, mon petit Loti... c'était Tamatoa!... »

Quelques jours plus tard, Tamatoa fut officiellement relâché, — à la condition qu'il ne sortirait point du palais; j'eus plusieurs fois l'occasion de lui parler et de lui donner des poignées de main....

Cela dura jusqu'au moment où, s'étant évadé, il assassina une femme et deux enfants dans le jardin du missionnaire protestant, et commit dans une même journée une série d'horreurs sanguinaires qui ne pourraient s'écrire, même en latin....

XXXV

... Qui peut dire où réside le charme d'un pays?... Qui trouvera ce quelque chose d'intime et d'insaisissable que rien n'exprime dans les langues humaines?

Il y a dans le charme tahitien beaucoup de cette tristesse étrange qui pèse sur toutes ces îles d'Océanie, — l'isolement dans l'immensité du Pacifique, — le vent de la mer, — le bruit des brisants, — l'ombre épaisse, — la voix rauque et triste des Maoris qui circulent en chantant au milieu des tiges des cocotiers, étonnamment hautes, blanches et grêles....

On s'épuise à chercher, à saisir, à exprimer... effort inutile, — ce quelque chose s'échappe, et reste incompris....

J'ai écrit sur Tahiti de longues pages; il y a là dedans des détails jusque sur l'aspect des moindres petites places — jusque sur la physionomie des mousses....

Qu'on lise tout cela avec la meilleure volonté du monde, — eh bien, après, a-t-on compris?... Non assurément....

Après cela, a-t-on entendu, la nuit, sur ces plages de Polynésie toutes blanches de corail, — a-t-on entendu, la nuit, partir du fond des bois le son plaintif d'un *vivo* (1)?... ou le beuglement lointain des trompes en coquillages?...

XXXVI

GASTRONOMIE

... « La chair des hommes blancs a goût de banane mûre.... »

Ce renseignement me vient du vieux chef maori Hoatoaru, de l'île Routoumah, dont la compétence en cette matière est indiscutable....

XXXVII

... Rarahu, dans un accès d'indignation, m'avait appelé : *long lézard sans pattes* — et je n'avais pas très bien compris tout d'abord....

Le serpent étant un animal tout à fait inconnu en Polynésie, la métisse qui avait éduqué Rarahu, pour lui expliquer sous quelle forme le diable avait tenté la première femme, avait eu recours à cette périphrase.

Rarahu s'était donc habituée à considérer cette variété de « long lézard sans pattes » comme la plus méchante et la plus dangereuse de toutes les créatures terrestres; — c'était pour cela qu'elle m'avait lancé cette insulte....

Elle était jalouse encore, la pauvre petite Rarahu : elle souffrait de ce que Loti ne voulait pas exclusivement lui appartenir.

Ces soirées de Papeete, ces plaisirs des autres jeunes femmes, auxquels ses vieux parents lui défendaient de se mêler, faisaient travailler son imagination d'enfant. — Il y avait surtout ces thés qui se donnaient chez les Chinois, et dont Tétouara lui rapportait des descriptions fantastiques, thés auxquels Téria, Faïmana et quelques autres folles filles de la suite de la reine, buvaient et s'enivraient — Loti y assistait, y présidait même quelquefois, et cela confondait les idées de Rarahu, qui ne comprenait plus.

... Quand elle m'eût bien injurié, elle pleura, — argument beaucoup meilleur....

A partir de ce jour, on ne me vit guère plus aux soirées de Papeete. — Je demeurais plus tard dans les bois d'Apiré, partageant même quelquefois le fruit de l'arbre-à-

(1) *Vivo*, flûte de roseau.

pain avec le vieux Tahaapaïru. — La tombée de la nuit était triste, par exemple, dans cette solitude; — mais cette tristesse avait son grand charme, et la voix de Rarahu avait un son délicieux le soir, sous la haute et sombre voûte des arbres.... — Je restais jusqu'à l'heure où les vieillards faisaient leur prière, — prière dite dans une langue bizarre et sauvage, mais qui était celle-là même que dans mon enfance on m'avait apprise. — « *Notre père qui es aux cieux...* », l'éternelle et sublime prière du Christ, résonnait d'une manière étrangement mystérieuse, là, aux antipodes du vieux monde, dans l'obscurité de ces bois, dans le silence de ces nuits, dite par la voix lente et grave de ce vieillard fantôme....

XXXVIII

... Il y avait quelque chose que Rarahu commençait à sentir déjà, et qu'elle devait sentir amèrement plus tard, — quelque chose qu'elle était incapable de formuler dans son esprit d'une manière précise, — et surtout d'exprimer avec les mots de sa langue primitive. — Elle comprenait vaguement qu'il devait y avoir des abîmes dans le domaine intellectuel, entre Loti et elle-même, des mondes entiers d'idées et de connaissances inconnues. — Elle saisissait déjà la différence radicale de nos races, de nos conceptions, de nos moindres sentiments : les notions même des choses les plus élémentaires de la vie différaient entre nous deux. — Loti qui s'habillait comme un Tahitien et parlait son langage, demeurait pour elle un *pacupa*, — c'est-à-dire un de ces hommes venus des pays fantastiques de par delà les grandes mers, — un de ces hommes qui depuis quelques années apportaient dans l'immobile Polynésie tant de changements inouïs, et de nouveautés imprévues....

Elle savait aussi que Loti repartirait bientôt pour ne plus revenir, retournant dans sa patrie lointaine.... Elle n'avait aucune idée de ces distances vertigineuses, — et Tahaapaïru les comparait à celles qui séparaient Fataoua de la lune ou des étoiles....

Elle pensait ne représenter aux yeux de Loti, — enfant de quinze ans qu'elle était, — qu'une petite créature curieuse, jouet de passage qui serait vite oublié....

Elle se trompait pourtant. — Loti commençait à s'apercevoir lui aussi qu'il éprouvait pour elle un sentiment qui n'était plus banal. — Déjà il l'aimait un peu par le cœur....

Il se souvenait de son frère Georges, — de celui que les Tahitiens appelaient Rouéri, qui avait emporté de ce pays d'ineffaçables souvenirs, — et il sentait qu'il en serait ainsi de lui-même. — Il semblait très possible à Loti que cette aventure, commencée au hasard par un caprice de Tétouara, laissât des traces profondes et durables sur sa vie tout entière...

Très jeune encore, Loti avait été lancé dans les agitations de l'existence euro-

péenne; de très bonne heure il avait soulevé le voile qui cache aux enfants la scène du monde; — lancé brusquement, à seize ans, dans le tourbillon de Londres et de Paris, il avait souffert à un âge où d'ordinaire on commence à penser...

Loti était revenu très fatigué de cette campagne faite si matin dans la vie, — et se croyait déjà fort blasé. Il avait été profondément écœuré et déçu, — parce que, avant de devenir un garçon semblable aux autres jeunes hommes, il avait commencé par être un petit enfant pur et rêveur, élevé dans la douce paix de la famille; lui aussi avait été un petit sauvage, sur le cœur duquel s'inscrivaient dans l'isolement une foule d'idées fraîches et d'illusions radieuses. — Avant d'aller rêver dans les bois d'Océanie, tout enfant il avait longtemps rêvé seul dans les bois du Yorkshire....

Il y avait une foule d'affinités mystérieuses entre Loti et Rarahu, nés aux deux extrémités du monde. — Tous deux avaient l'habitude de l'isolement et de la contemplation, l'habitude des bois et des solitudes de la nature; tous deux s'arrangeaient de passer de longues heures en silence, étendus sur l'herbe et la mousse; tous deux aimaient passionnément la rêverie, la musique, — les beaux fruits, les fleurs et l'eau fraîche....

XXXIX

... Il n'y avait pour le moment aucun nuage à notre horizon....

Encore cinq grands mois à passer ensemble.... Il était bien inutile de se préoccuper de l'avenir...

XI

On était charmé quand Rarahu chantait....

Quand elle chantait seule, elle avait dans la voix des notes si fraîches et si douces, que les oiseaux seuls ou les petits enfants en peuvent produire de semblables.

Quand elle chantait en parties, elle brodait, par-dessus le chant des autres, des variations extravagantes, prises dans les notes les plus élevées de la gamme, — très compliquées toujours et admirablement justes....

Il y avait à Apiré, comme dans tous les districts tahitiens, un chœur appelé *himéné*, lequel fonctionnait régulièrement sous la conduite d'un chef, et se faisait entendre dans toutes les fêtes indigènes. — Rarahu en était un des principaux sujets, et le dominait tout entier de sa voix pure; — le chœur qui l'accompagnait était rauque et sombre; les hommes surtout y mêlaient des sons bas et métalliques, sortes de rugissements qui marquaient les *dominantes* et semblaient plutôt les sons de quelque instrument sauvage que ceux de la voix humaine. — L'ensemble avait une précision à dépiter les choristes du Conservatoire, et produisait le soir dans les bois des impressions qui ne se peuvent décrire...

LE MARIAGE DE LOTI



Quand nous nous étendions sur l'herbe pour faire le somme de midi (p. 123).

XLI

... C'était l'heure de la tombée du jour ; j'étais seul au bord de la mer, sur une plage du district d'Apiré. — Dans ce lieu isolé, j'attendais Taïmaha, — et j'éprouvais un sentiment singulier à l'idée que cette femme allait venir...

Une femme parut bientôt, qui m'aperçut sous les cocotiers et s'avança vers moi... C'était déjà la nuit ; quand elle fut tout près, je distinguai une horrible figure qui me regardait en riant, d'un rire de sauvagesse :

« Tu es Taïmaha ? lui dis-je...

— Taïmaha?... Non. Je m'appelle Tevaruefaipotuaiahutu, du district de Pape-toaï ; je viens de pêcher des porcelaines sur le récif, et du corail rose. Veux-tu m'en acheter?... »

J'attendis encore là jusqu'à minuit. — Je sus le lendemain qu'au petit jour la vraie Taïmaha était repartie pour son île ; ma commission n'avait pas été faite ; elle s'en était allée sans se douter que pendant plusieurs heures elle avait été attendue sur la plage par le frère de Rouéri...

XLII

LOTI A JOHN B., A BORD DU « RENDEER »

Taravao, 1872.

« Mon bon frère John,

« Le messenger qui te portera cette lettre est chargé en même temps de te remettre une foule de présents que je t'envoie. — C'est d'abord un plumet, en queue de phaétons rouges, objet très précieux, don de mon hôte le chef de Tehaupoo ; ensuite un collier à trois rangs de petites coquilles blanches, don de la cheffesse, — et enfin deux touffes de reva-reva, — qu'une grande dame du district de Papéouriri avait mises hier sur ma tête à la fête de Taravao.

« Je resterai quelques jours encore ici, chez le chef, qui était un ami de mon frère ; j'userai jusqu'au bout de la permission de l'amiral.

« Il ne me manque que ta présence, frère, pour être absolument charmé de mon séjour à Taravao. Les environs de Papeete ne peuvent te donner une idée de cette région ignorée qui s'appelle la presqu'île de Taravao ; un coin paisible, ombreux, enchanteur, — des bois d'orangers gigantesques, dont les fruits et les fleurs jonchent un sol délicieux, tapissé d'herbes fines et de pervenches roses....

« Là-dessous sont disséminées quelques cases en bois de citronnier, où vivent immobiles des Maoris d'autrefois ; là-dessous on trouve la vieille hospitalité indigène : des repas de fruits, sous des tendeleets de verdure tressée et de fleurs ; de la musique, des unissons plaintifs de *vivo* de roseaux, des chœurs d'*himéné*, des chants et des danses.

« J'habite seul une case isolée, bâtie sur pilotis, au-dessus de la mer et des coraux. De mon lit de nattes blanches, en me penchant un peu, je vois s'agiter au-dessous de moi tout ce petit monde à part qui est le monde du corail. Au milieu des rameaux blancs ou roses, dans les branchages compliqués des madrépores, circulent des milliers de petits poissons dont les couleurs ne peuvent se comparer qu'à celles des pierres précieuses ou des colibris ; des rouges de géranium, des verts chinois, des bleus qu'on ne saurait peindre, — et une foule de petits êtres bariolés de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, — ayant forme de tout excepté forme de poisson.... Le jour, aux heures tranquilles de la sieste, absorbé dans mes contemplations, j'admire tout cela qui est presque inconnu, même aux naturalistes et aux observateurs.

« La nuit, mon cœur se serre un peu dans cet isolement de Robinson. — Quand le vent siffle au dehors, quand la mer fait entendre dans l'obscurité sa grande voix sinistre, alors j'éprouve comme une sorte d'angoisse de la solitude, là, à la pointe la plus australe et la plus perdue de cette île lointaine, — devant cette immensité du Pacifique, — immensité des immensités de la terre, qui s'en va tout droit jusqu'aux rives mystérieuses du continent polaire.

« Dans une excursion de deux jours, en compagnie du chef de Tehaupoo, j'ai vu ce lac de Vaïria qui inspire aux indigènes une superstitieuse frayeur. — Une nuit nous avons campé sur ses bords. C'est un site étrange que peu de gens ont contemplé; de loin en loin quelques Européens y viennent par curiosité; la route est longue et difficile, les abords sauvages et déserts. — Figure-toi, à mille mètres de haut, une mer morte, perdue dans les montagnes du centre; — tout autour, des mornes hauts et sévères découpant leurs silhouettes aiguës dans le ciel clair du soir. — Une eau froide et profonde, que rien n'anime, ni un souffle de vent, ni un bruit, ni un être vivant, ni seulement un poisson.... — « Autrefois, dit le chef de Tehaupoo, des Toupapahous d'une race particulière descendaient la nuit des montagnes, et battaient l'eau de leurs grandes ailes d'albatros.

« ... Si tu vas chez le gouverneur, à la soirée du mercredi, tu y verras la princesse Ariitêa; dis-lui que je ne l'oublie point dans ma solitude, et que j'espère la semaine prochaine danser avec elle au bal de la reine. — Si, dans les jardins tu rencontrais Faïmana ou Téria, tu pourrais de ma part leur dire tout ce qui te passerait par la tête....

« Cher petit frère, fais-moi le plaisir d'aller au ruisseau de Fataoua, donner de mes nouvelles à la petite Rarahu, d'Apiré.... Fais cela pour moi, je t'en prie; tu es trop bon pour ne pas nous pardonner à tous deux.... Vrai, la pauvre petite, je te jure que je l'aime de tout mon cœur.... »

XLIII

.. Rarahu ne connaissait pas du tout le dieu *Taaroa*, non plus que les nombreuses déesses de sa suite; elle n'avait même jamais entendu parler d'aucun de ces personnages de la mythologie polynésienne. La reine Pomaré seule, par respect pour les traditions de son pays, avait appris les noms de ces divinités d'autrefois et conservait dans sa mémoire les étranges légendes des anciens temps....

... Mais tous ces mots bizarres de la langue polynésienne qui m'avaient frappé, tous ces mots au sens vague ou mystique, sans équivalents dans nos langues d'Europe, étaient familiers à Rarahu qui les employait ou me les expliquait avec une rare et singulière poésie.

« Si tu restais plus souvent à Apiré la nuit, me disait-elle, tu apprendrais avec moi beaucoup plus vite une foule de mots que ces filles qui vivent à Papeete ne savent pas.... Quand nous aurons eu peur ensemble, je t'enseignerai, en ce qui concerne les Toupapahous, des choses très effrayantes que tu ignores....

En effet, il est dans la langue maorie beaucoup de mots et d'images qui ne deviennent intelligibles qu'à la longue, quand on a vécu avec les indigènes, la nuit dans les bois, écoutant gémir le vent et la mer, l'oreille tendue à tous les bruits mystérieux de la nature.

XLIV

... On n'entend aucun chant d'oiseaux dans les bois tahitiens; les oreilles des Maoris ignorent cette musique naïve qui, dans d'autres climats, remplit les bois de gaieté et de vic.

Sous cette ombre épaisse, dans les lianes et les grandes fougères, rien ne vole, rien ne bouge, c'est toujours le même silence étrange qui semble régner aussi dans l'imagination mélancolique des naturels

On voit seulement planer dans les gorges, à d'effrayantes hauteurs, le phaéton, un petit oiseau blanc qui porte à la queue une longue plume blanche ou rose.

Les chefs attachaient autrefois à leur coiffure une touffe de ces plumes; aussi leur fallait-il beaucoup de temps et de persévérance pour composer cet ornement aristocratique..

XLV

INQUALIFIABLE

... Il est certaines nécessités de notre triste nature humaine qui semblent faites tout exprès pour nous rappeler combien nous sommes imparfaits et matériels — nécessités auxquelles sont soumises les reines comme les bergères, — « la garde qui veille aux barrières du Louvre, etc.... »

Lorsque la reine Pomaré est aux prises avec ces situations pénibles, trois femmes entrent à sa suite dans certain réduit mystérieux dissimulé sous les bananiers....

La première de ces initiées a mission de soutenir pendant l'opération la lourde personne royale. La deuxième tient à la main des feuilles de *bourao*, choisies soigneusement parmi les plus fraîches et les plus tendres.... La troisième, qui commence son office lorsque les deux premières ont achevé le leur, — porte une fiole d'huile de cocotier parfumée au sandal (*monoi*), dont elle est chargée d'oindre les parties que le frottement des feuilles de *bourao* aurait pu momentanément irriter ou endolorir....

La séance levée, — le cortège rentre gravement au palais....

XLVI

... Rarahu et Tiahoui s'étaient invectivées d'une manière extrêmement violente. — De leurs bouches fraîches étaient sorties pendant plusieurs minutes, sans inter-

LE MARIAGE DE LOTI



Composition inédite
de MANUEL ORAZI.

*Les indigènes passent la plus grande partie du
jour accroupis, dans une immobilité de sphinx.*

ruption ni embarras, les injures les plus enfantines et les plus saugrenues, — les plus inconvenantes aussi (le tahitien comme le latin « dans les mots bravant l'honnêteté »).

C'était la première dispute entre les deux petites, et cela amusait beaucoup la galerie ; toutes les jeunes femmes étendues au bord du ruisseau de Fataoua riaient à gorge déployée et les excitaient :

« Tu es heureux, Loti, disait Tétouara, c'est pour toi qu'on se dispute !... »

Le fait est que c'était pour moi, en effet ; Rarahu avait eu un mouvement de jalousie contre Tiahoui, et là était l'origine de la discussion.

Comme deux chattes qui vont se rouler et s'égratigner, les deux petites se regardaient blêmes, immobiles, tremblantes de colère :

« *Tinito oufa !* cria Tiahoui, à bout d'arguments, en faisant une allusion sanglante à la belle tapa de gaze verte (mignonne de Chinois) !

— *Oviri, amutaata !* (sauvagesse, cannibale) ! » riposta Rarahu qui savait que son amie était venue toute petite d'une des plus lointaines îles Pomotous, — et que si Tiahoui elle-même n'était point cannibale, assurément on l'avait été dans sa famille.

Des deux côtés l'injure avait porté, et les deux petites, se prenant aux cheveux, s'égratignèrent et se mordirent.

On les sépara ; elles se mirent à pleurer, et puis, Rarahu s'étant jetée dans les bras de Tiahoui, toutes deux, qui s'adoraient, finirent par s'embrasser de tout leur cœur....

XLVII

Tiahoui, dans son effusion, avait embrassé Rarahu avec le nez, — suivant une vieille habitude oubliée de la race maorie, — habitude qui lui était revenue de son enfance et de son île barbare ; elle avait embrassé son amie en posant son petit nez sur la joue ronde de Rarahu, et en aspirant très fort.

C'est ainsi, en reniflant, que s'embrassaient jadis les Maoris, — et le baiser des lèvres leur est venu d'Europe....

Et Rarahu malgré ses larmes, eut encore en me regardant un sourire d'intelligence comique, qui voulait dire à peu près ceci :

« Vois-tu cette petite sauvage !... que j'avais bien raison, Loti, de l'appeler ainsi !... mais je l'aime bien tout de même !... »

Et de toutes leurs forces les deux petites s'embrassaient, et, l'instant d'après tout était oublié.

XLVIII

En suivant sous les minces cocotiers les blanches plages tahitiennes, — sur quelque pointe solitaire regardant l'immensité bleue, en quelque lieu choisi avec un goût

mélancolique par des hommes des générations passées, — de loin en loin on rencontre les monticules funèbres, les grands tumulus de corail.... Ce sont les *mararé*, les sépultures des chefs d'autrefois ; et l'histoire de ces morts qui dorment là-dessous se perd dans le passé fabuleux et inconnu qui précéda la découverte des archipels de la Polynésie. — Dans toutes les îles habitées par les Maoris, les *mararé* se retrouvent sur les plages. Les insulaires mystérieux de Rapa-Nui ornaient ces tombeaux de statues gigantesques au masque horrible ; les Tahitiens y plantaient seulement des bouquets d'arbres de fer. L'arbre de fer est le cyprès de là-bas, son feuillage est triste ; le vent de la mer a un sifflement particulier en passant dans ses branches rigides.... Ces tumulus restés blancs, malgré les années, de la blancheur du corail, et surmontés de grands arbres noirs, évoquent les souvenirs de la terrible religion du passé ; c'étaient aussi les autels où les victimes humaines étaient immolées à la mémoire des morts.

« Tahiti, disait Pomaré, était la seule île où, même dans les plus anciens temps, les victimes n'étaient pas mangées après le sacrifice ; on faisait seulement le simulacre du repas macabre ; les yeux, enlevés de leurs orbites, étaient mis ensemble sur un plat et servis à la reine, — horrible prérogative de la souveraineté. » (*Recueilli de la bouche de Pomaré*).

XLIX

Tahaapaïru, le père adoptif de Rarahu, exerçait une industrie tellement originale que dans notre Europe, si féconde en inventions de tous genres, on n'a certes encore rien imaginé de semblable.

Il était fort vieux, ce qui en Océanie n'est pas chose commune ; de plus il avait de la barbe, et de la barbe blanche, objet des plus rare là-bas. Aux îles Marquises la barbe blanche est une denrée presque introuvable qui sert à fabriquer des ornements précieux pour la coiffure et les oreilles de certains chefs, — et quelques vieillards y sont soigneusement entretenus et conservés pour l'exploitation en coupes réglées de cette partie de leur personne.

Deux fois par an, le vieux Tahaapaïru coupait la sienne, et l'expédiait à Hivaoa, la plus barbare des îles Marquises, où elle se vendait au prix de l'or.

L

... Rarahu examinait avec beaucoup d'attention et de terreur une tête de mort que je tenais sur mes genoux.

Nous étions assis tout en haut d'un tumulus de corail, au pied des grands bois de fer. C'était le soir, dans le district perdu de Papenoo ; le soleil plongeait lente-

LE MARIAGE DE LOTI

ment dans le grand Océan vert, au milieu d'un étonnant silence de la nature.

Ce soir-là, je regardais Rarahu avec plus de tendresse ; c'était la veille d'un départ ; le *Rendeer* allait s'éloigner pour un temps, et visiter au nord l'archipel des Marquises.



Avec une prestesse de jeune chatte, elle arracha mes aiguillettes, froissa mon col (p. 130).

Rarahu, sérieuse et recueillie, était plongée dans une de ses rêveries d'enfant que je ne savais jamais qu'imparfaitement pénétrer. Un moment elle avait été tout illuminée de lumière dorée, et puis, le radieux soleil s'étant abîmé dans la mer, elle se profilait maintenant en silhouette svelte et gracieuse sur le ciel du couchant....

Rarahu n'avait jamais regardé d'aussi près cet objet lugubre qui était posé là sur mes genoux et qui, pour elle comme pour tous les Polynésiens, était un horrible épouvantail.

On voyait que cette chose sinistre éveillait dans son esprit inculte une foule d'idées nouvelles, — sans qu'elle pût leur donner une forme précise....

Cette tête devait être fort ancienne ; elle était presque fossile, — et teinte de cette nuance rouge que la terre de ce pays donne aux pierres et aux ossements.... La mort a perdu de son horreur quand elle remonte aussi loin....

« Riaria ! » disait Rarahu.... Riaria, mot tahitien qui ne se traduit qu'imparfaitement par le mot *épouvantable*, — parce qu'il désigne là-bas cette

terreur particulièrement sombre qui vient des spectres ou des morts...
« Qu'est-ce qui peut tant t'effrayer dans ce pauvre crâne? » demandai-je à Rarahu....

Elle répondit en montrant du doigt la bouche édentée :
« C'est son rire, Loti ; c'est son rire de Toupapahou.... »

... Il était une heure très avancée de la nuit quand nous fûmes de retour à Apiré, et Rarahu avait éprouvé tout le long du chemin des frayeurs très grandes.... Dans ce pays où l'on n'a absolument rien à redouter, ni des plantes, ni des bêtes, ni des hommes ; où l'on peut n'importe où s'endormir en plein air, seul et sans une arme, les indigènes ont peur de la nuit, et tremblent devant les fantômes....

Dans les lieux découverts, sur les plages, cela allait encore ; Rarahu tenait ma main serrée dans la sienne, et chantait des *himéné* pour se donner du courage....

Mais il y eut un certain grand bois de cocotiers qui fut très pénible à traverser....

Rarahu y marchait devant moi, en me donnant les deux mains par derrière, — procédé peu commode pour aller vite, — elle se sentait plus protégée ainsi, et plus sûre de n'être point traîtreusement saisie aux cheveux par la tête de mort couleur de brique....

Il faisait une complète obscurité dans ce bois, et on y sentait une bonne odeur répandue par les plantes tahitiennes. Le sol était jonché de grandes palmes desséchées qui craquaient sous nos pas. On entendait en l'air ce bruit particulier aux bois de cocotiers, le son métallique des feuilles qui se froissent ; on entendait derrière les arbres des rires de Toupapahous ; et à terre, c'était un grouillement repoussant et horrible : la fuite précipitée de toute une population de crabes bleus, qui à notre approche se hâtaient de rentrer dans leurs demeures souterraines....

LI

... Le lendemain fut une journée d'adieux fort agitée....

Le soir je comptais voir enfin Taïmaha ; elle était revenue à Tahiti, m'avait-on dit, et je lui avais fait donner rendez-vous par l'intermédiaire d'une des suivantes de la reine, sur la plage de Faroïto à la tombée de la nuit....

Quand, à l'heure fixée, j'arrivai dans ce lieu isolé j'aperçus une femme immobile qui semblait attendre, la tête couverte d'un épais voile blanc....

Je m'approchai et j'appelai : Taïmaha ! — La femme voilée me laissa plusieurs fois répéter ce nom sans répondre ; elle détournait la tête, et riait sous les plis de la mousseline....

J'écartai le voile, et découvris la figure connue de Faïmana, qui se sauva en éclatant de rire....

Faïmana ne me dit point quelle aventure amoureuse l'avait amenée dans cet endroit où elle était vexée de m'avoir rencontré; elle n'avait jamais entendu parler de Taïmaha, et ne put me donner sur elle aucun renseignement....

Force me fut de remettre à mon retour une tentative nouvelle pour la voir; il semblait que cette femme fût un mythe, ou qu'une puissance mystérieuse prît plaisir à nous éloigner l'un de l'autre, nous réservant pour plus tard une entrevue plus saisissante...

Nous partîmes le lendemain matin un peu avant le jour; Tiahoui et Rarahu vinrent à l'heure des dernières étoiles m'accompagner jusqu'à la plage....

Rarahu pleura abondamment — bien que la durée du voyage du *Rendeeer* ne dût pas dépasser un mois; elle avait le pressentiment peut-être que le temps délicieux que nous venions de passer tous deux ne se retrouverait plus....

L'idylle était finie.... Contre nos prévisions humaines, ces heures de paix et de frais bonheur écoulées au bord du ruisseau de Fataoua, s'en étaient allées pour ne plus revenir....

DEUXIÈME PARTIE

I

HORS-D'ŒUVRE NUKA-HIVIEN

(Qu'on peut se dispenser de lire, mais qui n'est pas très long.)

LE nom seul de Nuka-Hiva entraîne avec lui l'idée de pénitencier et de déportation, — bien que rien ne justifie plus aujourd'hui cette idée fâcheuse. Depuis longues années, les condamnés ont quitté ce beau pays, et l'inutile citadelle de Taïohaé n'est déjà plus qu'une ruine.

Libre et sauvage jusqu'en 1842, cette île appartient depuis cette époque à la France; entraînée dans la chute de Tahiti, des îles de la Société et des Pomotous, elle a perdu son indépendance en même temps que ces archipels abandonnaient volontairement la leur.

Taïohaé, capitale de l'île, renferme une douzaine d'Européens, le gouverneur, le pilote, l'évêque-missionnaire, — les frères, — quatre sœurs qui tiennent une école de petites filles, — et enfin quatre gendarmes.

Au milieu de tout ce monde, la reine dépossédée, dépouillée de son autorité, reçoit du gouvernement une pension de six cents francs, plus la ration des soldats pour elle et sa famille.

Les bâtiments baleiniers affectionnaient autrefois Taïohaé comme point de relâche, et ce pays était exposé à leurs vexations; des matelots indisciplinés se répandaient dans les cases indigènes et y faisaient grand tapage.

Aujourd'hui, grâce à la présence imposante des quatre gendarmes, ils préfèrent s'ébattre dans les îles voisines.

Les insulaires de Nuka-Hiva étaient nombreux autrefois, mais de récentes épidémies d'importation européenne les ont plus que décimés.

La beauté de leurs formes est célèbre, et la race des îles Marquises est réputée une des plus belles du monde.

Il faut quelque temps néanmoins pour s'habituer à ces visages singuliers et leur trouver du charme. Ces femmes, dont la taille est si gracieuse et si parfaite, ont les traits durs, comme taillés à coups de hache, et leur genre de beauté est en dehors de toutes les règles.

Elles ont adopté à Taïohaé les longues tuniques de mousseline en usage à Tahiti; elles portent les cheveux à moitié courts, ébouriffés, crépés, — et se parfument au sandal.

Mais dans l'intérieur du pays, ces costumes féminins sont extrêmement simplifiés...

Les hommes se contentent partout d'une mince ceinture, le tatouage leur paraissant un vêtement tout à fait convenable.

Aussi sont-ils tatoués avec un soin et un art infinis; — mais, par une fantaisie bizarre, ces dessins sont localisés sur une seule moitié du corps, droite ou gauche, — tandis que l'autre moitié reste blanche, ou peu s'en faut.

Des bandes d'un bleu sombre, qui traversent leur visage, leur donnent un grand air de sauvagerie, en faisant étrangement ressortir le blanc des yeux et l'émail poli des dents.

Dans les îles voisines, rarement en contact avec les Européens, toutes les excentricités des coiffures en plumes sont encore en usage, ainsi que les dents enfilées en longs colliers et les touffes de laine noire attachées aux oreilles.

Taïohaé occupe le centre d'une baie profonde, encaissée dans de hautes et abruptes montagnes aux formes capricieusement tourmentées. — Une épaisse verdure est jetée sur tout ce pays comme un manteau splendide; c'est dans toute l'île un même fouillis d'arbres, d'essences utiles ou précieuses; et des milliers de cocotiers, haut perchés sur leurs tiges flexibles, balancent perpétuellement leurs têtes au-dessus de ces forêts.

Les cases, peu nombreuses dans la capitale, sont passablement disséminées le long de l'avenue ombragée qui suit les contours de la plage.

Derrière cette route charmante, mais unique, quelques sentiers boisés condui-

LE MARIAGE DE LOTI

sent à la montagne. L'intérieur de l'île, cependant, est tellement enchevêtré de forêts et de rochers, que rarement on va voir ce qui s'y passe, — et les communications entre les différentes baies se font par mer, dans les embarcations des indigènes.

C'est dans la montagne que sont perchés les vieux cimetières maoris, objets d'effroi pour tous et résidence des terribles Toupapahous....

Il y a peu de passants dans la rue de Taiohaé, les agitations incessantes de notre existence européenne sont tout à fait inconnues à Nuka-Hiva. Les indigènes passent la plus grande partie du jour accroupis devant leurs cases, dans une immobilité de sphinx. Comme les Tahitiens, ils se nourrissent des fruits de leurs forêts, et tout travail leur est inutile... Si, de temps à autre, quelques-uns s'en vont encore pêcher par gourmandise, la plupart préfèrent ne pas se donner cette peine.

Le *popoi*, un de leurs mets raffinés, est un barbare mélange de fruits, de poissons et de crabes fermentés en terre. Le fumet de cet aliment est inqualifiable.

L'anthropophagie, qui règne encore dans une île voisine, Hivaoa (ou la Dominique) est oubliée à Nuka-Hiva depuis plusieurs années. Les efforts des missionnaires ont amené cette heureuse modification des coutumes nationales; à tout autre point de vue cependant, le christianisme superficiel des indigènes est resté sans action sur leur manière de vivre, et la dissolution de leurs mœurs dépasse toute idée....

On trouve encore entre les mains des indigènes plusieurs images de leur dieu.

C'est un personnage à figure hideuse, semblable à un embryon humain.

La reine a quatre de ces horreurs, sculptées sur le manche de son éventail.

II

PREMIÈRE LETTRE DE RARAHU A LOTI

(Apportée aux Marquises par un bâtiment baleinier.)

Apire i te ro no mati 1872.

E Loti, tau taio rahi e,
E ta u tane iti here rahi,
ia ora na oe
I te Atua mau.
Tau mafatu merahi peapea no te mea
ua rave atu oe,
no te mea aita nau miri-miri faahou
a oe.
I tui nei ra,
O tau hoa iti here rahi,
la tae mau atu teie nei rata ia oe,

Apiré le ro mai 1872.

O Loti, mon grand ami,
O mon petit époux chéri,
je te salue,
par le vrai Dieu.
Mon cœur est très triste de ce que tu es
parti au loin,
de ce que je ne te vois plus.
Je te prie maintenant,
ô mon petit ami chéri,
quand cette lettre te parviendra,

e papai noa mai oe ia ù,
 I to oe na mau manao rii,
 la maururu noa e a vau
 E riro ra paha
 ua ruri e to oe na manao,
 te huru iho a rahoi la te taata nei,
 la taa e atu i taua ra vahine.
 Aita roa tu e parau rii api i
 Apiré nei,
 maori ra e o Turiri,
 tau pifare iti here rahi,
 ua merahi mauui,
 e pohe paha roa ino la oe e haere mai
 faahou.
 Tirara tau parau iti.
 la ora na oe.

RARAHU.

de m'écrire,
 pour me faire connaître tes pensées,
 afin que je sois contente.
 Il est arrivé peut-être
 que ta pensée s'est détournée de moi,
 comme il arrive ici aux hommes,
 quand ils ont laissé leurs femmes.
 Il n'y a rien de neuf
 à Apiré pour le moment,
 si ce n'est pourtant que Turiri,
 mon petit chat très aimé,
 est fort malade,
 et sera peut-être absolument mort quand
 tu reviendras.
 J'ai fini mon petit discours.
 Je te salue.

RARAHU.

III

LA REINE VAÉKÉHU

... En suivant vers la gauche la rue de Taïohaé, on arrive, près d'un ruisseau limpide, aux quartiers de la reine. — Un figuier des Banians, développé dans des proportions gigantesques, étend son ombre triste sur la case royale. — Dans les replis de ses racines, contournées comme des reptiles, on trouve des femmes assises, vêtues le plus souvent de tuniques d'une couleur jaune d'or qui donne à leur teint l'aspect du cuivre. Leur figure est d'une dureté farouche ; elles vous regardent venir avec une expression de sauvage ironie.

Tout le jour assises dans un demi-sommeil, elles demeurent immobiles et silencieuses comme des idoles....

C'est la cour de Nuka-Hiva, la reine Vaékéhu et ses suivantes.

Sous cette apparence peu engageante, ces femmes sont douces et hospitalières ; elles sont charmées si un étranger prend place près d'elles, et lui offrent toujours des cocos et des oranges.

Elisabeth et Atéria, deux suivantes qui parlent français, vous adressent alors, de la part de la reine, quelques questions saugrenues au sujet de la dernière guerre d'Allemagne. Elles parlent fort, mais lentement, et accentuent chaque mot d'une manière originale. Les batailles où plus de mille hommes sont engagés excitent leur sourire incrédule ; la grandeur de nos armées dépasse leurs conceptions....

L'entretien pourtant languit bientôt ; quelques phrases échangées leur suffisent, leur curiosité est satisfaite, et la réception terminée, la cour se momifie de nouveau, et, quoi que vous fassiez pour réveiller l'attention, on ne prend plus garde à vous...

La demeure royale, élevée par les soins du gouvernement français, est située dans un recoin solitaire, entourée de cocotiers et de tamaris.

Mais au bord de la mer, à côté de cette habitation modeste, une autre case, case d'apparat, construite avec tout le luxe indigène, révèle encore l'élégance de cette architecture primitive

Sur une estrade en larges galets noirs, de lourdes pièces de magnifique bois des îles soutiennent la charpente. La voûte et les murailles de l'édifice sont formées de branches de citronnier choisies entre mille, droites et polies comme des joncs ; tous ces bois sont liés entre eux par des amarrages de cordes de diverses couleurs, disposés de manière à former des dessins réguliers et compliqués.

Là encore, la Cour, la reine et ses fils passent de longues heures d'immobilité et de repos, en regardant sécher leurs filets à l'ardeur du soleil.

Les pensées qui contractent le visage étrange de la reine restent un mystère pour tous, et le secret de ses éternelles rêveries est impénétrable. Est-ce tristesse ou abrutissement ? Songe-t-elle à quelque chose, ou bien à rien ? Regrette-t-elle son indépendance et la sauvagerie qui s'en va, et son peuple qui dégénère et lui échappe?...

Atéria, qui est son ombre et son chien, serait en position de le savoir ; peut-être cette inévitable fille nous l'apprendrait-elle, mais tout porte à croire qu'elle l'ignore ; il se peut même qu'elle n'y ait jamais songé...

Vaékéhu consentit avec une bonne grâce parfaite à poser pour plusieurs éditions de son portrait ; jamais modèle plus calme ne se laissa examiner plus à loisir.

Cette reine déchuë, avec ses grands cheveux en crinière et son fier silence, conserve encore une certaine grandeur....

IV

VAÉKÉHU A L'AGONIE

Un soir, au clair de la lune, comme je passais seul dans un sentier boisé qui mène à la montagne, les suivantes m'appelèrent.

Depuis longtemps malade, leur souveraine, disaient-elles, s'en allait mourir.

Elle avait reçu l'extrême-onction de l'évêque missionnaire.

Vaékéhu — étendue à terre — tordait ses bras tatoués avec toutes les marques de la plus vive souffrance ; ses femmes, accroupies autour d'elle, avec leurs grands cheveux ébouriffés, poussaient des gémissements et menaient deuil (suivant l'expression biblique qui exprime parfaitement leur façon particulière de se lamenter).

On voit rarement dans notre monde civilisé des scènes aussi saisissantes ; dans cette case nue, ignorante de tout l'appareil lugubre qui ajoute en Europe aux horreurs de la mort, l'agonie de cette femme révélait une poésie inconnue pleine d'une amère tristesse....

Le lendemain de grand matin, je quittais Nuka-Hiva pour n'y plus revenir,

et sans savoir si la souveraine était allée rejoindre les vieux rois tatoués ses ancêtres.

Vaékéhu est la dernière des reines de Nuka-Hiva ; autrefois païenne et quelque peu cannibale, elle s'était convertie au christianisme, et l'approche de la mort ne lui causait aucune terreur...

V

FUNÈRE

Notre absence avait duré juste un mois, le mois de mai 1872.

Il était nuit close, lorsque le *Rendeer* revint mouiller sur rade de Papeete, le 1^{er} juin, à huit heures du soir.

Quand je mis pied à terre dans l'île délicieuse, une jeune femme qui semblait m'attendre, sous l'ombre noire des bouraos, s'avança et dit :

« Loti, c'est toi?... Ne t'inquiète pas de Rarahu ; elle t'attend à Apiré où elle m'a chargée de te ramener près d'elle. Sa mère Huamahine est morte la semaine passée ; son père Tahaapaïru est mort ce matin, et elle est restée auprès de lui avec les femmes d'Apiré pour la veillée funèbre.

« Nous t'attendions tous les jours, continua Tiahoui, et nous avons souvent les yeux fixés sur l'horizon de la mer. Ce soir, au coucher du soleil, dès qu'une voile blanche a paru au large, nous avons reconnu le *Rendeer* ; nous l'avons ensuite vu entrer par la passe de Tanoa, et c'est alors que je suis venue ici pour t'attendre. »

Nous suivîmes la plage pour gagner la campagne. Nous marchions vite, par des chemins détrempés ; il était tombé tout le jour une des dernières grandes pluies de l'hivernage, et le vent chassait encore d'épais nuages noirs.

Tiahoui m'apprit en route qu'elle s'était mariée depuis quinze jours avec un jeune Tahitien nommé Téharo ; elle avait quitté le district d'Apiré pour habiter avec son mari celui de Papéuriri, situé à deux jours de marche dans le sud-ouest. Tiahoui n'était plus la petite fille rieuse et légère que j'avais connue. Elle causait gravement, on la sentait plus femme et plus posée.

Nous fûmes bientôt dans les bois. Le ruisseau de Fataoua, grossi comme un torrent, grondait sur les pierres : le vent secouait les branches mouillées sur nos têtes, et nous couvrait de larges gouttes d'eau.

Une lumière apparut de loin, brillant sous bois, dans la case qui renfermait le cadavre de Tahaapaïru.

Cette case, qui avait abrité l'enfance de ma petite amie, était ovale, basse comme toutes les cases tahitiennes, et bâtie sur une estrade en gros galets noirs. Les murailles en étaient faites de branches minces de bourao, placées verticalement et laissant des vides entre elles, comme les barreaux d'une cage. A travers, on distinguait des

formes humaines immobiles, dont la lampe agitée par le vent déplaçait les ombres fantastiques.

Au moment où je franchissais le seuil funèbre, Tiahoui me repoussa brusquement à droite ; — je n'avais pas vu les deux grands pieds du mort qui débordaient à gauche sur la porte ; — j'avais failli les heurter, — un frisson me parcourut le corps, et je détournai la tête pour ne les point voir.

Cinq ou six femmes étaient là, assises en rang le long du mur — et, au milieu d'elles, Rarahu fixant sur la porte un regard anxieux et sombre....

Rarahu m'avait reconnu au seul bruit de mon pas ; elle courut à moi et m'entraîna dehors....

VI

Nous nous étions embrassés longuement, en nous serrant dans nos bras enlacés, et puis nous nous étions assis tous deux sur la mousse humide, près de la case où dormait ce cadavre. Elle ne songeait plus à avoir peur, et nous causions tout bas, comme dans le voisinage des morts.

Rarahu était seule au monde, bien seule. Elle avait décidé de quitter le lendemain le toit de pandanus où ses vieux parents venaient de mourir.

« Loti, disait-elle, si bas que sa petite voix douce était comme un souffle à mon oreille, Loti, veux-tu que nous habitons ensemble une case dans Papeete ? Nous vivrons comme vivaient ton frère Rouéri et Taïmaha, comme vivent plusieurs autres qui se trouvent très heureux, et auxquels la reine ni le gouverneur ne trouvent rien à redire. Je n'ai plus que toi au monde et tu ne peux pas m'abandonner.... Tu sais même qu'il y a des hommes de ton pays qui se sont trouvés si bien de cette existence, qu'ils se sont faits Tahitiens pour ne plus partir.... »

Je savais cela fort bien ; j'avais parfaitement conscience de ce charme tout-puissant de volupté et de nonchalance ; et c'est pour cela que je le redoutais un peu...

Cependant, une à une les femmes de la veillée funèbre étaient sorties sans bruit et s'en étaient allées par le sentier d'Apiré. Il se faisait fort tard....

« Maintenant, rentrons, » dit-elle....

Les longs pieds nus se voyaient du dehors ; nous passâmes devant, tous deux, avec un même frisson de frayeur. Il n'y avait plus auprès du mort qu'une vieille femme accroupie, une parente, qui causait à demi-voix avec elle-même. Elle me souhaita le bonsoir à voix basse et me dit :

« A parahi oé ! (Assieds-toi !) »

Alors je regardai ce vieillard, sur lequel tremblait la lueur indécise d'une lampe indigène. — Ses yeux et sa bouche étaient à demi ouverts ; sa barbe blanche avait dû pousser depuis la mort, on eût dit un lichen sur de la pierre brune, ses longs bras tatoués de bleu, qui avaient depuis longtemps la rigidité de la momie, étaient tendus

droits de chaque côté de son corps ; — ce qui surtout était saillant dans cette tête morte, c'étaient les traits caractéristiques de la race polynésienne, l'étrangeté maorie. — Tout le personnage était le type idéal du Toupapahou....

Rarahu ayant suivi mon regard, ses yeux tombèrent sur le mort ; elle frissonna et détourna la tête. — La pauvre petite se raidissait contre la terreur ; elle voulait rester quand même auprès de celui qui avait entouré de quelques soins son enfance. — Elle avait sincèrement pleuré la vieille Huamahine, mais ce vieillard glacé n'avait guère fait pour elle que la *laisser croître* ; elle ne lui était attachée que par un sentiment de respect et de devoir ; son corps effrayant qui était là ne lui inspirait plus qu'une immense horreur....

... La vieille parente de Tahaapaïru s'était endormie. — La pluie tombait, torrentielle, sur les arbres, sur le chaume du toit, avec des bruits singuliers, des fracas de branches, des craquements lugubres. — Les Toupapahous étaient là dans le bois ; se pressant autour de nous, pour regarder par toutes les fentes de la muraille ce nouveau personnage, qui depuis le matin était des leurs. On s'attendait à toute minute à voir entre les barreaux passer leurs mains blêmes....

« Reste, ô mon Loti, disait Rarahu.... Si tu partais, demain je serais morte de frayeur.... »

... Et je restai toute la nuit auprès d'elle, tenant sa main dans les miennes ; je restai auprès d'elle jusqu'au moment où les premières lueurs du jour se mirent à filtrer à travers les barreaux de sa demeure. — Elle avait fini par s'endormir, sa petite tête délicieuse, amaigrie et triste, appuyée sur mon épaule. — Je l'étendis tout doucement sur des nattes, et m'en allai sans bruit....

Je savais que le matin les Toupapahous s'évanouissent, et qu'à cette heure je pouvais sans danger la quitter....

VII

INSTALLATION

... Non loin du palais, derrière les jardins de la reine, dans une des avenues les plus vertes et les plus paisibles de Papeete, était une petite case fraîche et isolée. — Elle était bâtie au pied d'une touffe de cocotiers si hauts, qu'on eût dit là-dessous une habitation de lilliputiens. — Elle avait sur la rue une véranda que garnissaient des guirlandes de vanille. — Derrière était un enclos, fouillis de mimosas, de lauriers-roses et d'hibiscus. — Des pervenches roses croissaient tout alentour, fleurissaient sur les fenêtres et jusque dans les appartements. — Tout le jour on était à l'ombre dans ce recoin, et le calme n'y était jamais troublé.

Là, huit jours après la mort de son père adoptif, Rarahu vint s'établir avec moi C'était son rêve accompli.

LE MARIAGE DE LOTI



Les deux petites, en se faisant un peu prier, acceptaient tout de même... (p. 135).

VIII

MUO FARÉ

Un beau soir de l'hiver austral, — le 12 juin 1872, — il y eut grande réception chez nous : c'était le *muo-faré* (la consécration du logis). — Nous donnions un grand *amurama*, un souper et un thé. — Les convives étaient nombreux, et deux Chinois avaient été enrôlés pour la circonstance, gens habiles à composer des pâtisseries fines, au gingembre, — et à construire des pièces montées d'un aspect fantastique.

Au nombre des invités étaient d'abord John, mon frère John, qui passait au milieu des fêtes de là-bas comme une belle figure mystique, inexplicable pour les Tahitiennes qui jamais ne trouvaient le chemin de son cœur, ni le côté vulnérable de sa pureté de néophyte.

Il y avait encore Plumket, dit Remuna, — le prince Touinvira, le plus jeune fils de Pomaré, — et deux autres initiés du *Rendeer*. — Et puis toute la bande voluptueuse des suivantes de la cour, Faïmana, Téria, Maramo, Raouréa, Tarahu, Eréré, Taouna, jusqu'à la noire Tétouara.

Rarahu avait oublié sa rancune de petite fille contre toutes ces femmes, maintenant qu'elle allait en maîtresse leur faire les honneurs du logis ; — absolument comme Louis XII, roi de France, oublia les injures du duc d'Orléans.

Aucun des invités ne manqua au rendez-vous, et le soir, à onze heures, la case fut remplie de jeunes femmes en tunique de mousseline, couronnées de fleurs, buvant gaîment du thé, des sirops, de la bière, croquant du sucre et des gâteaux, et chantant des *himéné*.

Dans le courant de la soirée, il se produisit un incident bien regrettable, au point de vue du décorum anglais. Le grand chat de Rarahu, apporté le matin même d'Apiré et qu'on avait par prudence enfermé dans une armoire, fit une brusque apparition sur la table, effaré, poussant des cris de désespoir, chavirant les tasses et sautant aux vitres.

Sa petite maîtresse l'embrassa tendrement et le réintégra dans son armoire. — L'incident fut clos de cette manière et, quelques jours plus tard, ce même Turiri, complètement apprivoisé, devint un chat citadin, des mieux éduqués et des plus sociables.

A ce souper sardanapalesque, Rarahu était déjà méconnaissable ; elle portait une toilette nouvelle, une belle tapa de mousseline blanche à traîne qui lui donnait fort grand air ; elle faisait les honneurs de chez elle avec aisance et grâce, — s'embrouillant un peu par instants, et rougissant après, mais toujours charmante. — On me complimentait sur ma maîtresse ; les femmes elles-mêmes, Faïmana la première, disaient : « Merahi menehenehé ! » (Qu'elle est jolie !) John était un peu sérieux, et lui souriait tout de même avec bienveillance. — Elle rayonnait de bonheur ; c'était

son entrée dans le monde des jeunes femmes de Papeete, entrée brillante qui dépassait tout ce que son imagination d'enfant avait pu concevoir et désirer.

C'est ainsi que joyeusement elle franchit le pas fatal. Pauvre petite plante sauvage, poussée dans les bois, elle venait de tomber comme bien d'autres dans l'atmosphère malsaine et factice où elle allait languir et se faner.

IX

JOURS ENCORE PAISIBLES

Nos jours s'écoulaient très doucement, au pied des énormes cocotiers qui ombrageaient notre demeure.

Se lever chaque matin, un peu après le soleil ; franchir la barrière du jardin de la reine ; et là, dans le ruisseau du palais, sous les mimosas, prendre un bain fort long, — qui avait un charme particulier, dans la fraîcheur de ces matinées si pures de Tahiti.

Ce bain se prolongeait d'ordinaire en causeries nonchalantes avec les filles de la cour, et nous menait jusqu'à l'heure du repas de midi. — Le dîner de Rarahu était toujours très frugal ; comme autrefois à Apiré, elle se contentait des fruits cuits de l'arbre-à-pain, et de quelques gâteaux sucrés que les Chinois venaient chaque matin nous vendre.

Le sommeil occupait ensuite la plus grande partie de nos journées. — Ceux-là qui ont habité sous les tropiques connaissent ce bien-être énervant du sommeil de midi. — Sous la véranda de notre demeure, nous tendions des hamacs d'aloës, et là nous passions de longues heures à rêver ou à dormir, au bruit assoupissant des cigales.

Dans l'après-midi, c'était généralement l'amie Téourahi que l'on voyait arriver, pour jouer aux cartes avec Rarahu. — Rarahu, qui s'était fait initié aux mystères de l'écarté, aimait passionnément, comme toutes les Tahitiennes, ce jeu importé d'Europe ; et les deux jeunes femmes, assises l'une devant l'autre sur une natte, passaient des heures, attentives et sérieuses, absolument captivées par les trente-deux figures peintes qui glissaient entre leurs doigts.

Nous avions aussi la pêche au corail sur le récif. — Rarahu m'accompagnait souvent en pirogue dans ces excursions, où nous fouillions l'eau tiède et bleue, à la recherche de madrépores rares ou de porcelaines. — Il y avait toujours dans notre jardin inculte, sous les broussailles d'orangers et de gardénias, des coquilles qui séchaient, des coraux qui blanchissaient au soleil, mêlant leur ramure compliquée aux herbes et aux pervenches roses....

C'était là cette vie exotique, tranquille et ensoleillée, cette vie tahitienne telle que jadis l'avait menée mon frère Rouéri, telle que je l'avais entrevue et désirée, dans ces étranges rêves de mon enfance qui me ramenaient sans cesse vers ces lointains pays du soleil. — Le temps s'écoulait, et tout doucement se tissaient autour de moi

ces mille petits fils inextricables, faits de tous les charmes de l'Océanie, qui forment à la longue des réseaux dangereux, des voiles sur le passé, la patrie et la famille, — et finissent par si bien vous envelopper qu'on ne s'échappe plus....

... Rarahu chantait beaucoup, toujours. Elle se faisait différentes petites voix d'oiseau, tantôt stridentes, tantôt douces comme des voix de fauvettes, et qui montaient jusqu'aux plus extrêmes de la gamme. — Elle était restée un des premiers sujets du chœur d'*himéné* d'Apiré....

De son enfance passée dans les bois, elle avait conservé le sentiment d'une poésie contemplative et rêveuse; elle traduisait ses conceptions originales par des chants; elle composait des *himéné* dont le sens vague et sauvage resterait inintelligible pour des Européens auxquels on chercherait à les traduire. — Mais je trouvais à ces chants bizarres un singulier charme de tristesse, — surtout quand ils s'élevaient doucement dans le grand silence des midis d'Océanie....

Quand venait le soir, Rarahu s'occupait généralement de préparer ses couronnes de fleurs pour la nuit. — Mais rarement elle les composait elle-même; il y avait certains Chinois en renom qui savaient en fabriquer de très extraordinaires; avec des corolles et des feuilles de vraies fleurs combinées ensemble, ils arrivaient à produire des fleurs nouvelles et fantastiques, — vraies fleurs de potiches, empreintes d'une grâce artificielle et chinoise....

Les fleurs de gardénia blanc, à l'odeur ambrée, étaient toujours employées à profusion dans ces grandes couronnes singulières, qui étaient le principal luxe de Rarahu.

Un autre objet de parure, plus *habillé* que la simple couronne de fleurs, était la couronne de *piia*, faite d'une paille fine et blanche comme la paille de riz, et tressée par les mains des Tahitiennes avec une délicatesse et un art infinis. Sur la couronne de *piia*, se posait le *reva-reva* (de *reva-reva*, flotter) qui complétait cette coiffure des fêtes, et s'éployait comme un nuage, au moindre souffle du vent....

Les *reva-reva* sont de grosses touffes de rubans transparents et impalpables, d'une nuance d'or vert, que les Tahitiennes retirent du cœur des cocotiers.

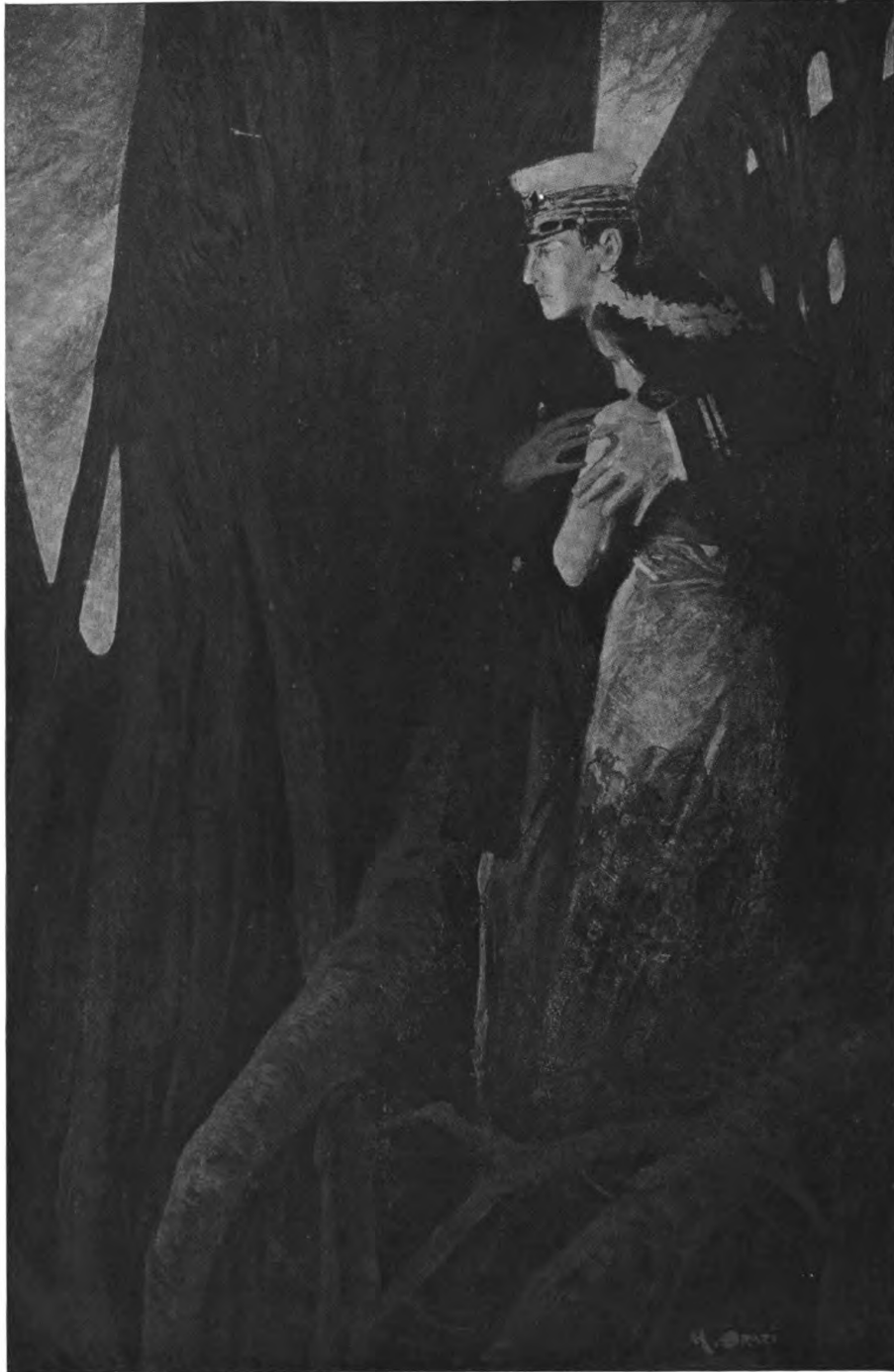
La nuit venue, quand Rarahu était parée, et que ses grands cheveux étaient dénoués, nous partions ensemble pour la promenade. Nous allions circuler avec la foule devant les échoppes illuminées des marchands chinois, dans la grande rue de Papeete, ou bien faire cercle au clair de lune, autour des danseuses de *upa-upa*.

De bonne heure nous rentrions au logis, et Rarahu, qui se mêlait rarement aux plaisirs des autres jeunes femmes, était réputée partout pour une petite fille très sage....

C'était encore pour nous deux une époque de tranquille bonheur, et cependant ce n'étaient plus nos jours de paix profonde, d'insouciant gaité des bois de Fataoua....

C'était déjà quelque chose de plus troublé et de plus triste. — Je l'aimais davantage, parce qu'elle était seule au monde, parce que pour le peuple de Papeete elle était ma femme. — Les habitudes douces de la vie à deux nous unissaient plus étroitement chaque jour; et cependant cette vie qui nous charmait n'avait point

LE MARIAGE DE LOTI



Composition inédite
de MANUEL ORAZI.

*Contre le tronc d'un gros arbre, nous nous
mîmes à l'abri, tremblant de froid tous deux.*

de lendemain possible, elle allait se dénouer bientôt par le départ et la séparation....

... Séparation des séparations, qui mettrait entre nous les continents et les mers, et l'épaisseur effroyable du monde....

X

... Il avait été décidé que nous irions ensemble rendre une visite à Tiahoui, dans son district lointain, et Rarahu depuis longtemps s'était promis une grande joie de ce voyage.

Un beau matin, par la route de Faaa, nous partîmes à pied tous deux, emportant sur l'épaule notre léger bagage de Tahitiens : une chemise blanche pour moi, deux *parcos*, et une *tapa* de mousseline rose pour Rarahu....

On voyage dans cet heureux pays comme on eût voyagé aux temps de l'âge d'or; si les voyages eussent été inventés à cette époque reculée....

Il n'est besoin d'emporter avec soi ni armes, ni provisions, ni argent; l'hospitalité vous est offerte partout, cordiale et gratuite, et dans toute l'île il n'existe d'autres animaux dangereux que quelques colons européens; encore sont-ils fort rares, et à peu près localisés dans la ville de Papeete....

Notre première étape fut à Papara, où nous arrivâmes au coucher du soleil, après une journée de marche; c'était l'heure où les pêcheurs indigènes revenaient du large dans leurs minces pirogues à balancier; les femmes du district les attendaient groupées sur la plage, et nous n'eûmes que l'embarras de choisir pour accepter un gîte. L'une après l'autre, les pirogues effilées abordaient sous les cocotiers; les rameurs nus battaient l'eau tranquille à grands coups de pagayes, et sonnaient bruyamment de leurs trompes en coquillage, comme des tritons antiques; cela était vivant et original, simple et primitif comme une scène des premiers âges du monde....

Dès l'aube, le lendemain, nous nous remîmes en route....

Le pays autour de nous devenait plus grandiose et plus sauvage. — Nous suivions sur le flanc de la montagne un sentier unique, d'où la vue dominait toute l'immensité de la mer; — çà et là des îlots bas, couverts d'une végétation invraisemblable; des pandanus à la physionomie antédiluvienne; des bois qu'on eût dit échappés de la période éteinte du lias. — Un ciel lourd et plombé comme celui des âges détruits; un soleil à demi voilé, promenant sur le Grand-Océan morne de pâles traînées d'argent....

De loin en loin nous rencontrions les villages cachés sous les palmiers, les huttes ovales aux toits de chaume, et les graves Tahitiens, accroupis, occupés à suivre dans un demi-sommeil leurs rêveries éternelles; des vieillards tatoués, au regard de sphinx, à l'immobilité de statue; je ne sais quoi d'étrange et de sauvage qui jetait l'imagination dans des régions inconnues....

Destinée mystérieuse que celle de ces peuplades polynésiennes, qui semblent les

restes oubliés des races primitives ; qui vivent là-bas d'immobilité et de contemplation, qui s'éteignent tout doucement au contact des races civilisées, et qu'un siècle prochain trouvera probablement disparues....

XI

A mi-chemin de Papéuriri, dans le district de Maraa, Rarahu eut un moment de surprise et d'admiration....

Nous avions rencontré une grande grotte qui s'ouvrait sur le flanc de la montagne comme une porte d'église, et qui était toute pleine de petits oiseaux. — Une colonie de petites hirondelles grises avait, à l'intérieur, tapissé de leurs nids les parois du rocher ; elles voltigeaient par centaines, un peu surprises de notre visite, et s'excitant les unes les autres à crier et à chanter.

Pour les Tahitiens d'autrefois, ces petites créatures étaient des *varué*, des esprits, des âmes de trépassés ; pour Rarahu ce n'était plus qu'une famille nombreuse d'oiseaux ; pour elle qui n'en avait jamais tant vu, c'était encore quelque chose de nouveau et de charmant, et volontiers elle fût restée là, en extase, à les entendre, à les imiter.

Un pays idéal à son avis eût été un pays rempli d'oiseaux où tout le jour, dans les branches, on les eût entendus chanter.

XII

Un peu avant d'arriver sur les terres du district de Papéuriri, nous trouvâmes sur le chemin Téharo et Tiahoui qui venaient au-devant de nous. Leur joie de nous rencontrer fut extrême et bruyante ; les grandes manifestations entre amis qui se retrouvent sont tout à fait dans le caractère tahitien.

Ces deux braves petits sauvages étaient encore dans le premier quartier de leur lune de miel, chose fort douce en Océanie comme ailleurs ; bien gentils tous deux, et hospitaliers dans la plus cordiale acception du terme.

Leur case était propre et soignée, classique d'ailleurs, dans ses moindres détails. -- Nous y trouvâmes un grand lit qui nous était préparé, recouvert de nattes blanches, et entouré de rideaux indigènes faits de l'écorce distendue et assouplie du mûrier à papier.

On nous fit grande fête à Papéuriri, et nous y passâmes quelques journées délicieuses. Le soir par exemple c'était triste, et dans l'obscurité je sentais, quoi qu'on fît pour nous égayer, la solitude et la sauvagerie de ce recoin de la terre. La nuit, quand on entendait au loin le son plaintif des flûtes de roseau, ou le bruit lugubre des trompes en coquillage, j'avais conscience de l'effroyable distance de la patrie, et un sentiment inconnu me serrait le cœur.

Il y eut chez Tiahoui des repas magnifiques en notre honneur, — auxquels tout

LE MARIAGE DE LOTI



La case de Rouévi, bâtie au pied des cocotiers, enfouie sous la verdure (p. 130).

le village était convié : des menus très particuliers, des petits cochons rôtis tout entiers sous l'herbe, — des fruits exquis au dessert, — et puis des danses, et de charmants chœurs d'*himéné*.

J'avais fait le voyage en costume tahitien, pieds et jambes nus, vêtu simplement de la chemise blanche et du pareo national. Rien n'empêchait qu'à certains moments je ne me prisse pour un indigène, et je me surprénais à souhaiter parfois en être réellement un ; j'enviais le tranquille bonheur de nos amis, Tiahoui et Téharo ; dans ce milieu qui était le sien, Rarahu se retrouvait plus elle-même, plus naturelle et plus charmante ; — la petite fille gaie et rieuse du ruisseau d'Apiré reparaisait avec toute sa naïveté délicate, et pour la première fois je songeais qu'il pourrait y avoir un charme souverain à aller vivre avec elle comme avec une petite épouse, dans quelque district bien perdu, dans quelque une des îles les plus lointaines et les plus ignorées des domaines de Pomaré ; — à être oublié de tous et mort pour le monde ; — à la conserver là telle que je l'aimais, singulière et sauvage, avec tout ce qu'il y avait de fraîcheur et d'ignorance.

XIII

Ce fut une des belles époques du Papeete de l'année 1872. Jamais on n'y vit tant de fêtes, de danses et d'*amuramas*.

Chaque soir, c'était comme un vertige. — Quand la nuit tombait les Tahitiennes se paraient de fleurs éclatantes ; les coups précipités du tambour les appelaient à la upa-upa, — toutes accouraient, les cheveux dénoués, le torse à peine couvert d'une tunique de mousseline, — et les danses, affolées et lascives, duraient souvent jusqu'au matin.

Pomaré se prêtait à ces saturnales du passé, que certain gouverneur essaya inutilement d'interdire : elles amusaient la petite princesse qui s'en allait de jour en jour, quoi qu'on fit pour enrayer son mal, et tous les expédients étaient bons pour la distraire.

C'était le plus souvent devant la terrasse du palais qu'avaient lieu ces fêtes, auxquelles se pressaient toutes les femmes de Papeete. — La reine et les princesses sortaient de leur demeure, et venaient au clair de la lune, en spectatrices nonchalantes, s'étendre sur des nattes.

Les Tahitiennes battaient des mains, et accompagnaient le tam-tam d'un chant en chœur, rapide et frénétique ; — chacune d'elles à son tour exécutait une figure ; le pas et la musique, lents au début, s'accéléraient bientôt jusqu'au délire et, quand la danseuse épuisée s'arrêtait brusquement sur un grand coup de tambour, une autre s'élançait à sa place, qui la surpassait en impudeur et en frénésie.

Les filles des Pomotous formaient d'autres groupes plus sauvages, et rivalisaient avec celles de Tahiti. Coiffées d'extravagantes couronnes de datura, ébouriffées comme des folles, elles dansaient sur un rythme plus saccadé et plus bizarre, — mais d'une manière si charmante aussi, qu'entre les deux on ne savait ce que l'on préférerait.

Rarahu aimait passionnément ces spectacles qui lui brûlaient le sang, mais elle ne dansait jamais. Elle se parait comme les autres jeunes femmes, laissant tomber sur ses épaules les masses lourdes de ses cheveux, et se couronnait de fleurs rares, et puis, pendant des heures, elle restait assise auprès de moi sur les marches du palais captivée et silencieuse.

Nous partions la tête en feu ; nous rentrions dans notre case, comme grisés de ce mouvement et de ce bruit, et accessibles à toutes sortes de sensations étranges.

Ces soirs-là, il semblait que Rarahu fût une autre créature. La upa-upa réveillait au fond de son âme inculte la volupté fiévreuse et la sauvagerie.

XIV

Rarahu portait le costume du pays, les tuniques libres et sans taille appelées *tapa*. Les siennes, qui étaient longues et trainantes, avaient une élégance presque européenne.

Elle savait déjà distinguer certaines coupes nouvelles de manches ou de corsage, certaines façons laides ou gracieuses. Elle était déjà une petite personne civilisée et coquette.

Dans le jour, elle se coiffait d'un large chapeau en paille blanche et fine de

Tahiti, qu'elle mettait tout en avant sur ses yeux ; sur le fond, plat comme le fond d'un chapeau de marin, elle posait une couronne de feuilles naturelles ou de fleurs.

Elle était devenue plus pâle, à l'ombre, en vivant de la vie citadine. Sans le léger tatouage de son front, sur lequel les autres la raillaient et que moi j'aimais, on eût dit une jeune fille blanche. — Et cependant, sous certains jours, il y avait sur sa peau des reflets fauves, des teintes exotiques de cuivre rose, — qui rappelaient encore la race maorie, sœur des races peau rouge de l'Amérique.

Dans le monde de Papeete, elle se posait et s'affirmait de plus en plus comme la sage et indiscutable petite femme de Loti ; et aux soirées du gouvernement la reine me disait en me tendant la main :

« Loti, comment va Rarahu ? »

Dans la rue, on la remarquait quand elle passait ; les nouveaux venus de la colonie s'informaient de son nom ; à première vue même, on était captivé par ce regard si expressif, par ce fin profil et ces admirables cheveux.

Elle était plus femme aussi, sa taille parfaite était plus formée et plus arrondie. — Mais ses yeux se cernaient par instants d'un cercle bleuâtre, et une toute petite toux sèche, comme celle des enfants de la reine, soulevait de temps en temps sa poitrine.

Au moral, une grande et rapide transformation s'accomplissait en elle, et j'avais peine à suivre l'évolution de son intelligence. — Elle était assez civilisée déjà pour aimer quand je l'appelais « petite sauvage », — pour comprendre que cela me charmait, et qu'elle ne gagnerait rien à copier la manière des femmes blanches.

Elle lisait beaucoup dans sa Bible, et les promesses radieuses de l'Évangile lui causaient des extases ; elle avait des heures de foi ardente et mystique ; son cœur était rempli de contradictions, on y trouvait les sentiments les plus opposés, confondus et péle-mêle ; elle n'était jamais deux jours de suite la même créature.

Elle avait quinze ans à peine ; ses notions sur toutes choses étaient fausses et enfantines ; son extrême jeunesse donnait un grand charme à toute cette incohérence de ses idées et de ses conceptions.

Dieu sait que, dans les limites de ma faible foi, je la dirigeais avec amour vers tout ce qui me semblait bon et honnête. Dieu sait que jamais un mot ni un doute de ma part ne venaient ébranler sa confiance naïve dans l'éternité et la rédemption, et bien qu'elle ne fût que ma maîtresse, je la traitais un peu comme si elle eût été ma femme.

Mon frère John passait une partie de ses journées auprès de nous ; quelques amis européens, du *Rendee* ou du personnel colonial français, nous visitaient souvent aussi, dans notre case paisible : on se trouvait bien chez nous.... La plupart d'entre eux n'entendaient pas le tahitien ; mais la petite voix douce et le frais sourire de Rarahu charmaient ceux qui ne savaient pas comprendre son langage ; tous l'aimaient et la distinguaient comme une personnalité à part, ayant droit aux mêmes égards qu'une femme blanche.

XV

Depuis longtemps je pouvais couramment parler le *tahitien de la plage* qui est au tahitien pur ce que le *petit-nègre* est au français ; — mais je commençais aussi à m'exprimer sans embarras au moyen des mots corrects et des tournures bizarres d'autrefois, et Pomaré consentait à tenir de longues conversations avec moi. J'avais deux personnes à m'aider dans l'étude de cette langue qui bientôt ne se parlera plus : Rarahu et la reine.

La reine, pendant nos longues parties d'écarté, me reprenait avec intérêt, charmée de me voir étudier et aimer cette langue destinée à disparaître.

Je trouvais plaisir à l'interroger sur les légendes, les coutumes et les traditions du passé.... Elle parlait lentement, d'une voix basse et rauque ; je recueillis de sa bouche d'étranges récits sur les temps anciens, sur ces temps mystérieux et oubliés que les Maoris appellent : *la nuit*.

Le mot *po*, en tahitien, désigne en même temps la nuit, l'obscurité et les époques légendaires dont les vieillards ne se souviennent plus.

XVI

LA LÉGENDE DES POMOTOUS

(Racontée par la reine Pomaré.)

« Les îles *Pomotous* (îles de la Nuit ou îles Soumises), nom que nous avons changé aujourd'hui sur la demande de leurs chefs en celui de *Tuamotous* (îles Éloignées), renferment encore aujourd'hui, tu le sais, de pauvres cannibales.

« Elles furent peuplées les dernières de toutes les îles de nos archipels. Des génies de l'eau les gardaient jadis, et battaient si fort la mer de leurs grandes ailes d'albatros que personne n'en pouvait approcher. A une époque fort reculée, ils furent battus et détruits par le dieu Taaroa.

« C'est depuis leur défaite que les premiers Maoris ont pu venir habiter les Pomotous. »

XVII

LÉGENDE DES LUNES

« La légende océanienne rapporte que jadis cinq lunes étaient au ciel, au-dessus

du Grand Océan. Elles avaient des visages humains, plus accusés que la lune actuelle, et jetaient des maléfices sur les premiers hommes qui habitaient Tahiti; ceux qui levaient la tête pour les fixer étaient pris de folies étranges. — Le grand dieu Taaroa se mit à les conjurer. Alors elles s'agitèrent; — on les entendit chanter ensemble dans l'immensité, avec de grandes voix lointaines et terribles; elles chantaient des chants magiques en s'éloignant de la terre; mais sous la puissance de Taaroa, elles commencèrent à trembler, furent prises de vertige, et tombèrent avec un bruit de tonnerre sur l'océan qui s'ouvrit en bouillonnant pour les recevoir.

« Ces cinq lunes en tombant formèrent les îles de Bora-Bora, Emeo, Huahine, Raïatéa et Toubouai-Manou. »

XVIII

Le prince Tamatoa était assis près de moi sous la véranda du palais. C'était un peu avant les scènes atroces qui le firent enfermer de nouveau dans la prison de Taravao. Il tenait sur ses genoux sa pâle petite fille, Pomaré V, qu'il caressait doucement dans ses larges mains terribles. Et la vieille reine les considérait tous deux, avec une expression de tendresse infinie et d'inexprimable tristesse.

La petite princesse était fort triste aussi; elle tenait à la main un oiseau mort, et contemplait une cage vide avec des yeux pleins de larmes.

C'était un oiseau chanteur, bête peu connue à Tahiti, rareté qu'on lui avait rapportée d'Amérique, et dont la possession lui avait causé une joie très grande.

« Loti, dit-elle, l'*amiral à cheveux blancs* nous a prévenus que ton navire irait bientôt à la terre de Californie (*i te jenua California*). Quand tu reviendras de là-bas, je veux que tu m'apportes une très grande quantité d'oiseaux, une cage entièrement pleine: et je les ferai s'envoler dans les bois de Fataoua afin qu'il y ait, quand je serai grande, dans notre pays comme dans les autres, des oiseaux qui chantent... »

XIX

Dans l'île de Tahiti, la vie est localisée au bord de la mer, les villages sont tous disséminés le long des plages, et le centre est désert.

Les zones intérieures sont inhabitées et couvertes de forêts profondes. Ce sont des régions sauvages, coupées par des remparts d'inaccessibles montagnes et où règne un éternel silence. Dans les vallées étrangement encaissées du centre, la nature est sombre et imposante; de grands mornes surplombent les forêts, et des pics aigus se dressent dans l'air; on est là comme au pied de cathédrales fantastiques, dont les flèches accrochent les nuages au passage; tous les petits nuages errants que le vent alisé promène sur la grande mer sont arrêtés au vol; ils viennent s'amonceler contre les parois de basalte, pour redescendre en rosée, ou retomber en ruisseaux et en cas-

cares. Les pluies, les brumes épaisses et tièdes entretiennent dans les gorges une verdure d'une inaltérable fraîcheur, des mousses inconnues et d'étonnantes fougères.

En sens inverse des cascades du bois de Boulogne et de Hyde-Park, la cascade de Fataoua tombe là-bas, en dessous du vieux monde, troublant de son grand bruit monotone cette nature si profondément calme et silencieuse.

A environ mille mètres plus haut que la case abandonnée de Huamahine et Tahaapaïru, en remontant le cours du ruisseau, dans les bois et les rochers, on arrive à cette cascade célèbre en Océanie, que Tiahoui et Rarahu m'avaient autrefois souvent fait visiter.

Nous n'y étions pas revenus depuis notre installation à Papeete, et nous y fîmes, en septembre, une excursion qui marqua dans nos souvenirs.

En passant, Rarahu voulut revoir d'abord la case de ses vieux parents morts; elle entra, en me tenant par la main, sous le chaume déjà effondré de son ancienne demeure et regarda en silence les objets familiers que le temps et les hommes avaient encore laissés à leur place. Rien n'avait été dérangé dans cette case ouverte, depuis le jour où en était parti le corps de Tahaapaïru. Les coffres de bois étaient encore là, avec les banquettes grossières, les nattes et la lampe indigène pendue au mur; Rarahu n'avait emporté avec elle que la grosse Bible des deux vieillards.

Nous continuâmes notre route, nous enfonçant dans la vallée par des sentiers touffus et ombreux, vrais sentiers de forêt vierge encaissés dans les rochers.

Au bout d'une heure de marche, nous entendîmes près de nous le bruit sourd et puissant de la chute. Nous arrivions au fond de la gorge obscure où le ruisseau de Fataoua, comme une grande gerbe argentée, se précipite de trois cents mètres de haut dans le vide.

Au fond de ce gouffre, c'était un vrai enchantement :

Des végétations extravagantes s'enchevêtraient à l'ombre, ruisselantes, trempées par un déluge perpétuel; le long des parois verticales et noires, s'accrochaient des lianes, des fougères arborescentes, des mousses et des capillaires exquises. L'eau de la cascade, émietée, pulvérisée par sa chute, arrivait en pluie torrentielle, en masse échevelée et furieuse.

Elle se réunissait ensuite en bouillonnant dans des bassins de roc vif, qu'elle avait mis des siècles à creuser et à polir; et puis se reformait en ruisseau, et continuait son chemin sous la verdure.

Une fine poussière d'eau était répandue comme un voile sur toute cette nature; tout en haut apparaissaient le ciel, comme entrevu du fond d'un puits, et la tête des grands mornes à moitié perdus dans des nuages sombres.

Ce qui frappait surtout Rarahu, c'était cette agitation éternelle, au milieu de cette solitude tranquille : un grand bruit, et rien de vivant; — rien que la matière inerte suivant depuis des âges incalculables l'impulsion donnée au commencement du monde.

Nous prîmes à gauche par des sentiers de chèvre qui montaient en serpentant sur la montagne.

Nous marchions sous une épaisse voûte de feuillage ; des arbres séculaires dressaient autour de nous leurs troncs humides, verdâtres, polis comme d'énormes piliers de marbre. — Les lianes s'enroulaient partout, et les fougères arborescentes étendaient leurs larges parasols, découpés comme de fines dentelles. En montant encore, nous trouvâmes des buissons de rosiers, des fouillis de rosiers en fleurs. — Les roses du Bengale de toutes les nuances s'épanouissaient là-haut avec une singulière profusion, et, à terre dans la mousse, c'étaient des tapis odorants de petites fraises des bois ; — on eût dit des jardins enchantés.

Rarahu n'était jamais allée si loin ; elle éprouvait une terreur vague en s'enfonçant dans ces bois. Les paresseuses Tahitiennes ne s'aventurent guère dans l'intérieur de leur île, qui leur est aussi inconnu que les contrées les plus lointaines ; c'est à peine si les hommes visitent quelquefois ces solitudes, pour y cueillir des bananes sauvages, ou y couper des bois précieux.

C'était si beau cependant qu'elle était ravie. — Elle s'était fait une couronne de roses, et déchirait gaîment sa robe à toutes les branches du chemin.

Ce qui nous charmait le plus tout le long de notre route c'étaient ces fougères toujours, qui étalaient leurs immenses feuilles avec un luxe de découpures et une fraîcheur de nuances incomparables.

Et nous continuâmes tout le jour à monter, vers des régions solitaires que ne traversait plus aucun sentier humain ; devant nous s'ouvraient de temps à autre des vallées profondes, des déchirures noires et tourmentées ; l'air devenait de plus en plus vif, et nous rencontrions de gros nuages, aux contours nets et accusés, qui semblaient dormir appuyés contre les mornes, les uns au-dessus de nos têtes, les autres sous nos pieds.

XX

Le soir nous étions presque arrivés à la zone centrale de l'île tahitienne : au-dessous de nous se dessinaient dans la transparence de l'air tous les effondrements volcaniques, tous les reliefs des montagnes ; — de formidables arêtes de basalte partaient du cratère central, et s'en allaient en rayonnant mourir sur les plages. — Autour de tout cela l'immense océan bleu ; l'horizon monté si haut, que par une commune illusion d'optique, toute cette masse d'eau produisait à nos yeux un étrange effet concave. La ligne des mers passait au-dessus des plus hauts sommets ; l'Oroena, le géant des montagnes tahitiennes, la dominait seul de sa majestueuse tête sombre. — Tout autour de l'île, une ceinture blanche et vaporeuse se dessinait sur la nappe bleue du Pacifique : l'anneau des récifs, la ligne des éternels brisants de corail.

Tout au loin apparaissaient l'îlot de Toubouaimanou et l'île de Moorea ; sur leurs pics bleuâtres, planaient de petits nuages colorés de teintes invraisemblables, qui étaient comme suspendus dans l'immensité sans bornes.

De si haut, nous observions, comme n'appartenant plus à la terre, tous ces aspects grandioses de la nature océanienne. — C'était si admirablement beau que nous

restions tous deux en extase et sans rien nous dire, assis l'un près de l'autre sur les pierres.

« Loti, demanda Rarahu après un long silence, quelles sont tes pensées? (*E loti e aho ta oé manao iti?*). »

— Beaucoup de choses, répondis-je, que toi tu ne peux pas comprendre. Je pense, ô ma petite amie, que sur ces mers lointaines sont disséminés des archipels perdus; que ces archipels sont habités par une race mystérieuse destinée à bientôt disparaître; que tu es une enfant de cette race primitive; — que tout en haut d'une de ces îles, loin des créatures humaines, dans une complète solitude, moi, enfant du vieux monde, né sur l'autre face de la terre, je suis là auprès de toi, et que je t'aime.

« Vois-tu, Rarahu, à une époque bien reculée, avant que les premiers hommes fussent nés, la main terrible d'Atua fit jaillir de la mer ces montagnes; l'île de Tahiti, aussi brûlante que du fer rougi au feu, s'éleva comme une tempête, au milieu des flammes et de la fumée.

« Les premières pluies qui vinrent rafraîchir la terre après ces épouvantes, tracèrent ce chemin que le ruisseau de Fataoua suit encore aujourd'hui dans les bois. — Tous ces grands aspects que tu vois sont éternels; ils seront les mêmes encore dans des centaines de siècles, quand la race des Maoris aura depuis longtemps disparu, et ne sera plus qu'un souvenir lointain conservé dans les livres du passé.

— Une chose me fait peur, dit-elle, ô Loti, mon aimé (*e Loti, ta u here*); comment les premiers Maoris sont-ils venus ici, puisque aujourd'hui même ils n'ont pas de navires assez forts pour communiquer avec les îles situées en dehors de leurs archipels; comment ont-ils pu venir de ce pays si éloigné où, d'après la Bible, fut créé le premier homme? Notre race diffère tellement de la tienne que j'ai peur, quoi que nous disent les missionnaires, que votre Dieu sauveur ne soit pas venu pour nous et ne nous reconnaisse point... »

.

Le soleil, qui allait bientôt se lever sur l'Europe pour une matinée d'automne, s'abaissait rapidement dans notre ciel; il jetait sur ces tableaux gigantesques ses dernières lueurs dorées. — Les gros nuages qui dormaient sous nos pieds dans les gorges de basalte prenaient d'extraordinaires teintes de cuivre; — à l'horizon, l'île de Moorea s'épanouissait comme une braise, avec ses grands pics rouges, — éblouissants de lumière.

Et puis tout cet incendie s'éteignit par la base, et la nuit descendit, rapide et sans crépuscule, et la Croix-du-Sud et toutes les étoiles australes s'allumèrent dans le ciel profond.

« Loti, dit Rarahu, — ton pays, à quelle hauteur faudrait-il monter pour l'apercevoir?... »

XXI

... Quand l'obscurité fut venue, Rarahu eut peur, cela va sans dire....

LE MARIAGE DE LOTI



Rarahu recevait la flamme des mains du vieillard (p. 137).

Le silence de cette nuit ne ressemblait à rien de connu. Les brisants, bien loin sous nos pieds, ne s'entendaient plus ; pas même un léger craquement de branches, pas même un bruissement de feuilles ; l'atmosphère était immobile. — On ne peut trouver de silence semblable que dans ces régions désertes, où les oiseaux mêmes n'habitent pas....

Il y avait toujours autour de nous des silhouettes d'arbres et de fougères, tout comme si nous eussions été en bas, dans les bois bien connus de Fataoua ; — mais on apercevait par échappées, à la lueur pâle qui tombait des étoiles, la vertigineuse concavité bleuâtre de l'Océan, et on était comme en proie au sublime de l'isolement et de l'immensité.

Tahiti est un des rares pays où l'on puisse impunément s'endormir dans les bois, sur un lit de feuilles mortes et de fougères, avec un *pareo* pour couverture. — C'est là ce que nous fîmes bientôt tous deux, — après avoir toutefois choisi un lieu découvert, où aucune surprise ne fût à redouter de la part des Toupapahous.... Encore, ces sombres rôdeurs de la nuit qui hantent de préférence les lieux où des êtres humains ont vécu, ne montent-ils guère aussi haut, dans les régions presque vierges où nous étions couchés....

Longtemps, je restai en contemplation du ciel. Des étoiles et des étoiles.... Des myriades d'étoiles brillantes, dans l'étonnante profondeur bleue ; toutes les constellations invisibles à l'Europe, tournant lentement autour de la Croix-du-Sud....

... Rarahu contemplait, elle aussi, les yeux grands ouverts et sans rien dire ; tour à tour elle me regardait en souriant ou regardait en l'air.... — Les grandes nébuleuses de l'hémisphère austral scintillaient comme des taches de phosphore, laissant entre elles des espaces vides, de grandes trouées noires, où l'on n'apercevait plus aucune poussière cosmique, — et qui donnaient à l'imagination une notion apocalyptique et terrifiante de l'immensité vide....

Tout à coup, nous vîmes une terrible masse noire qui descendait de l'Oroena et se dirigeait lentement vers nous.... — Elle avait des formes extraordinaires, des aspects de cataclysme. — En un instant elle nous enveloppa d'une obscurité si profonde que nous cessâmes de nous voir. Une rafale passa dans l'air, nous couvrant de feuilles et de branches mortes, — en même temps qu'une pluie torrentielle nous inondait d'eau glacée....

A tâtons, nous rencontrâmes le tronc d'un gros arbre contre lequel nous nous mîmes à l'abri, bien serrés l'un contre l'autre, — tremblant de froid tous deux, et elle, de frayeur aussi un peu....

Quand cette grande ondée fut passée, le jour se leva, chassant devant lui les nuages et les fantômes. — En riant nous fîmes sécher nos vêtements au beau soleil, et après un très frugal repas tabitien, nous commençâmes à redescendre....

XXII

... Le soir, harassés de fatigue, et très affamés aussi, nous arrivions au bas de Fataoua sans incident nouveau....

Là se trouvaient deux jeunes hommes inconnus, qui revenaient des forêts ; ils étaient vêtus du *pareo* national noué autour des reins ; en passant dans la zone des rosiers, ils s'étaient fait de larges couronnes semblables à celle de Rarahu, et portaient au bout de longs bâtons leur récolte sur leurs épaules nues ; de beaux fruits de l'arbre-à-pain, et des bananes sauvages, rouges et vermeilles.

Nous fîmes halte avec eux dans un bas-fond délicieux, sous une voûte odorante de citronniers en fleurs.

La flamme jaillit bientôt entre leurs mains, du frottement de deux branches sèches ; un grand feu fut allumé, et les fruits cuits sous l'herbe nous constituèrent un repas excellent dont les deux jeunes hommes inconnus nous offrirent joyeusement la moitié, comme c'est là-bas la coutume....

Rarahu avait rapporté de cette expédition autant d'étonnements et d'émotions que d'un voyage en pays lointain.

Son intelligence d'enfant s'était ouverte à une foule de conceptions nouvelles, — sur l'immensité et sur la formation des races humaines, sur le mystère de leurs destinées ..

XXIII

.. Elles étaient à Papeete deux élégantes personnes, Rarahu et son amie Téou-rahi, — qui donnaient le ton aux jeunes femmes pour certaines couleurs nouvelles-d'étoffes, certaines fleurs ou certaines coiffures.

Elles allaient généralement pieds nus, les pauvres petites, et leur luxe, qui consistait surtout en couronnes de roses naturelles, était un luxe bien modeste. Mais le charme et la jeunesse de leurs figures, la perfection et la grâce antique de leurs tailles, leur permettaient encore, avec de si simples moyens, d'avoir l'air parées et d'être ravissantes.

Elles couraient souvent en mer, sur une mince pirogue à balancier qu'elles menaient elles-mêmes, et aimaient à venir en riant passer à poupe du *Rendeer*.

Quand elles naviguaient à la voile, leur frêle embarcation, couchée par le vent alisé, prenait des vitesses surprenantes, — et alors, debout toutes deux, le regard animé, les cheveux flottants, elles glissaient sur l'eau comme des visions. — Elles savaient, par des flexions habiles de leurs corps, maintenir l'équilibre de cette flèche qui les emportait si vite, en laissant derrière elles une longue traînée d'écume blanche..

XXIV

Tahiti la délicieuse, cette reine polynésienne,
cette île d'Europe au milieu de l'Océan sauvage,
— la perle et le diamant du cinquième monde.
(DUMONT D'URVILLE.)

La scène se passait chez la reine Pomaré, en novembre 1872.

La cour, qui est le plus souvent pieds nus, étendue sur l'herbe fraîche ou sur les nattes de pandanus, était en fête ce soir-là, et en habits de luxe.

J'étais assis au piano, et la partition de *l'Africaine* était ouverte devant moi. Ce piano, arrivé le matin, était une innovation à la cour de Tahiti ; c'était un instrument de prix qui avait des sons doux et profonds, — comme des sons d'orgue ou de cloches lointaines, — et la musique de Meyerbeer allait pour la première fois être entendue chez Pomaré.

Debout près de moi, il y avait mon camarade Randle, qui laissa plus tard le métier de marin pour celui de premier ténor dans les théâtres d'Amérique, et eut un instant de célébrité sous le nom de Randetti, jusqu'au moment où, s'étant mis à boire, il mourut dans la misère.

Il était alors dans toute la plénitude de sa voix et de son talent, et je n'ai entendu nulle part de voix d'homme plus vibrante et plus délicieuse. Nous avons charmé à nous deux bien des oreilles tahitiennes, dans ce pays où la musique est si merveilleusement comprise par tous, même par les plus sauvages.

Au fond du salon — sous un portrait en pied d'elle-même, où un artiste de talent l'a peinte il y a quelque trente ans, belle et poétisée — était assise la vieille reine sur son trône doré, capitonné de brocart rouge. Elle tenait dans ses bras sa petite fille mourante, la petite Pomaré V, qui fixait sur moi ses grands yeux noirs, agrandis par la fièvre.

La vieille femme occupait toute la largeur de son siège par la masse disgracieuse de sa personne. Elle était vêtue d'une tunique de velours cramoisi ; un bas de jambe nue s'emprisonnait tant bien que mal dans une bottine de satin.

A côté du trône, était un plateau rempli de cigarettes de pandanus.

Un interprète en habit noir se tenait debout près de cette femme, qui entendait le français comme une Parisienne, et qui n'a jamais consenti à en prononcer seulement un mot.

L'amiral, le gouverneur et les consuls étaient assis près de la reine :

Dans cette vieille figure ridée, brune, carrée, dure, il y avait encore de la grandeur ; il y avait surtout une immense tristesse, — tristesse de voir la mort lui prendre l'un après l'autre tous ses enfants frappés du même mal incurable, — tristesse de voir son royaume, envahi par la civilisation, s'en aller à la débandade, — et son beau pays dégénérer en lieu de prostitution...

Des fenêtres ouvertes donnaient sur les jardins ; — on voyait par là s'agiter plusieurs têtes couronnées de fleurs, qui s'approchaient pour écouter : toutes les suivantes de la cour, Faimana, coiffée comme une naïade, de feuilles et de roseaux ; — Téhamana, couronnée de fleurs de datura ; Téria, Raouréa, Tapou, Eréré, Tairéa, — Tiahoui et Rarahu.

La partie du salon qui me faisait face était entièrement ouverte ; la muraille absente, remplacée par une colonnade de bois des îles, à travers laquelle la campagne tahitienne apparaissait par une nuit étoilée.

Au pied de ces colonnes, sur ce fond obscur et lointain, se détachait une banquette chargée de toutes les femmes de la cour, cheffesses ou princesses. Quatre torchères dorées, d'un style pompadour, qui s'étonnaient de se trouver en pareil lieu, les mettaient en pleine lumière, et faisaient briller leurs toilettes, vraiment élégantes et belles. Leurs pieds, naturellement petits, étaient chaussés ce soir d'irréprochables bottines de satin.

C'était d'abord la splendide Ariinoore, en tunique de satin cerise, couronnée de péia, — Ariinoore, qui refusa la main du lieutenant de vaisseau français M..., qui s'était ruiné pour la corbeille de mariage, — et la main de Kaméhaméha V, roi des îles Sandwich.

A côté d'elle, Païra, son inséparable amie, type charmant de la sauvagesse, avec son étrange laideur ou son étrange beauté, — tête à manger du poisson cru et de la chair humaine, — singulière fille qui vit au milieu des bois dans un district lointain, — qui possède l'éducation d'une miss anglaise, et valse comme une Espagnole....

Titaïa, qui charma le prince Alfred d'Angleterre, type unique de la Tahitienne restée belle dans l'âge mûr ; constellée de perles fines, la tête surchargée de reva-reva flottants.

Ses deux filles, récemment débarquées d'une pension de Londres, déjà belles

LE MARIAGE DE LOTI

comme leur mère ; des toilettes de bal européennes, à demi dissimulées, par condescendance pour les désirs de la reine, sous des tapas tahitiennes en gaze blanche.

La princesse Ariitéa, belle-fille de Pomaré, avec sa douce figure, rêveuse et naïve, fidèle à sa coiffure de roses du Bengale naturelles, piquées dans ses cheveux dénoués.

La reine de Bora-Bora, autre vieille sauvagesse aux dents aiguës, en robe de velours.

La reine Moé (*Moé* : sommeil ou mystère), en robe sombre, d'une beauté régulière et mystique, ses yeux étranges à demi fermés, avec une expression de regard en dedans, comme les portraits d'autrefois.

Derrière ces groupes en pleine lumière, dans la profondeur transparente des nuits d'Océanie, les cimes des montagnes se découpant sur le ciel étoilé ; une touffe de bananiers dessinant leurs silhouettes pittoresques, leurs immenses feuilles, leurs grappes de fruits, semblables à des girandoles terminées par des fleurs noires. Derrière ces arbres, les grandes nébuleuses du ciel austral faisaient un amas de lumière bleue, et la Croix-du-Sud brillait au milieu. Rien de plus idéalement tropical que ce décor profond.

Dans l'air, ce parfum exquis de gardénias et d'orangers, qui se condense le soir sous le feuillage épais : un grand silence, mêlé de bruissements d'insectes sous les herbes ; et cette sonorité particulière aux nuits tahitiennes, qui prédispose à subir la puissance enchanteresse de la musique.

Le morceau choisi était celui où Vasco, enivré, se promène seul dans l'île qu'il vient de découvrir, et admire cette nature inconnue ; — morceau où le maître a si parfaitement peint ce qu'il savait d'intuition, les splendeurs lointaines de ces pays de verdure et de lumière. — Et Randle, promenant ses yeux autour de lui, commença de sa voix délicieuse :

Pays merveilleux,
Jardins fortunés.

Oh ! paradis... sorti de l'onde...

L'ombre de Meyerbeer dut cette nuit-là frémir de plaisir en entendant ainsi, à l'autre bout du monde, interpréter sa musique.

XXV

Vers la fin de l'année, une grande fête fut annoncée dans l'île de Moorea, à l'occasion de la consécration du temple d'Afareahitu.

La reine Pomaré manifesta à l'*amiral à cheveux blancs* l'intention de s'y rendre avec toute sa suite, le conviant lui-même à la cérémonie et au grand banquet qui devait s'ensuivre.

L'amiral mit sa frégate à la disposition de la reine, et il fut convenu que le *Rendeeer* appareillerait pour transporter là-bas toute la cour.

La suite de Pomaré était nombreuse, bruyante, pittoresque ; elle s'était augmentée pour la circonstance de deux ou trois cents jeunes femmes, qui avaient fait de folles dépenses de *reva-reva* et de fleurs.

Un beau matin pur de décembre, le *Rendeeer* ayant déjà largué ses grandes voiles blanches, se vit pris d'assaut par toute cette foule joyeuse.

J'avais eu mission d'aller, en grande tenue, chercher la reine au palais.

Celle-ci, qui désirait s'embarquer sans mise en scène, avait expédié en avant toutes ses femmes, — et, en petit cortège intime, nous nous acheminâmes ensemble vers la plage, aux premiers rayons du soleil levant.

La vieille reine en robe rouge ouvrait la marche en tenant par la main sa petite-fille si chérie, — et nous suivions à deux pas, la princesse Ariitéa, la reine Moé, la reine de Bora-Bora et moi.

C'est là un tableau que je retrouve souvent dans mes souvenirs.... Les femmes ont leurs heures de rayonnement, — et cette image d'Ariitéa marchant auprès de moi sous les arbres exotiques, dans la grande lumière matinale, — est celle que je revois encore, quand, à travers les distances et les années, je pense à elle....

Lorsque le canot d'honneur qui portait la reine et les princesses accosta le *Rendeeer*, les matelots de la frégate, rangés sur les vergues suivant le cérémonial d'usage, poussèrent trois fois le cri de : « Vive Pomaré ! » et vingt et un coups de canon firent retentir les tranquilles plages de Tahiti.

Puis la reine et la cour entrèrent dans les appartements de l'amiral, où les attendait un lunch à leur goût composé de bonbons et de fruits, — le tout arrosé de vieux champagne rose.

Cependant les suivantes de toutes les classes s'étaient répandues dans les différentes parties du navire, où elles menaient grand et joyeux tapage, en lançant aux marins des oranges, des bananes et des fleurs.

Et Rarahu était là aussi, embarquée comme une petite personne de la suite royale ; Rarahu pensive et sérieuse, au milieu de ce débordement de gaieté bruyante. — Pomaré avait emmené avec elle les plus remarquables chœurs d'*himéné* de ses districts, et Rarahu étant un des premiers sujets du chœur d'Apiré avait été à ce titre conviée à la fête.

Ici une digression est nécessaire au sujet du *tiaré miri*, — objet qui n'a point d'équivalent dans les accessoires de toilette des femmes européennes.

Ce *tiaré* est une sorte de dahlia vert que les femmes d'Océanie se plantent dans les cheveux, un peu au-dessus de l'oreille, les jours de gala. — En examinant de près cette fleur bizarre, on s'aperçoit qu'elle est factice ; elle est montée sur une tige de jonc, et composée des feuilles d'une toute petite plante parasite très odorante, sorte de lycopode rare qui pousse sur les branches de certains arbres des forêts.

Les Chinois excellent dans l'art de monter des *tiaré* très artistiques, qu'ils vendent fort cher aux femmes de Papeete.

Le *tiaré* est particulièrement l'ornement des fêtes, des festins et des danses ; lorsqu'il est offert par une Tahitienne à un jeune homme, il a le même sens à peu près que le mouchoir jeté par le sultan à son odalisque préférée.

LE MARIAGE DE LOTI



« Aue Loti » dit-elle en me serrant de toutes ses forces dans ses bras (p. 204).

Toutes les Tahitiennes avaient ce jour-là des *tiaré* dans les cheveux.

J'avais été mandé par Ariitéa pour lui faire société pendant ce lunch officiel, — et la pauvre petite Rarahu, qui n'était venue que pour moi, m'attendit longtemps sur le pont, pleurant en silence de se voir ainsi abandonnée. Punition bien sévère que je lui avais infligée là, pour un caprice d'enfant qui durait depuis la vieille et lui avait déjà fait verser des larmes.

XXVI

La traversée durait depuis deux heures, nous approchions de l'île de Moorea.

On faisait grand bruit au carré du *Rendeer*; une dizaine de jeunes femmes, choisies parmi les plus connues et les plus jolies, avaient été conviées à une collation que leur offraient les officiers.

Rarahu en mon absence avait accepté d'y prendre part. — Elle était là, en compagnie de Téourahi et de quelques autres de ses amies; elle avait essuyé ses pleurs et riait aux éclats.

Elle ne parlait point français, comme la plupart des autres; — mais, par signes et par monosyllabes, elle entretenait une conversation très animée avec ses voisins qui la trouvaient charmante.

Enfin, — ce qui était le comble de la perfidie et de l'horreur, — au dessert, elle avait avec mille grâces offert son *tiaré* à Plumkett.

Elle était assez intelligente, il est vrai, pour savoir qu'elle tombait bien, et que Plumkett ne voudrait pas comprendre.

XXVII

Comment peindre ce site enchanteur, la baie d'Afareahitu!

De grands mornes noirs aux aspects fantastiques; des forêts épaisses, de mystérieux rideaux de cocotiers se penchant sur l'eau tranquille; — et, sous les grands arbres, quelques cases éparses, parmi les orangers et les lauriers-roses.

Au premier abord on eût dit qu'il n'y avait personne dans ce pays ombreux; — et pourtant toute la population de Moorea nous attendait là silencieusement demi cachée sous les voûtes de verdure.

On respirait dans ces bois une fraîcheur humide, une étrange senteur de mousse et de plantes exotiques; tous les chœurs d'*himéné* de Moorea étaient là, assis en ordre, au milieu des troncs énormes des arbres; tous les chanteurs d'un même district étaient vêtus d'une même couleur, — les uns de blanc, les autres de vert ou de rose; toutes les femmes étaient couronnées de fleurs, — tous les hommes, de feuilles et de roseaux. Quelques groupes, plus timides ou plus sauvages, étaient restés dans la profondeur du bois, et nous regardaient de loin venir, à moitié cachés derrière les arbres.

LE MARIAGE DE LOTI

La reine quitta le *Rendeer* avec le même cérémonial qu'à l'arrivée et le bruit du canon se répercuta au loin dans les montagnes.

Elle mit pied à terre, et s'avança conduite par l'amiral. — Nous n'étions déjà plus au temps où les indigènes l'enlevaient dans leurs bras, de peur que son pied ne touchât le sol ; la vieille coutume qui voulait que tout territoire foulé par le pied de la reine devînt propriété de la couronne, est depuis longtemps oubliée en Océanie.

Une vingtaine de lanciers à cheval, composant toute la garde d'honneur de Pomaré étaient rangés sur la plage pour nous recevoir.

Quand la reine parut, tous les chœurs d'*himéné* entonnèrent ensemble le traditionnel : *Ia ora na oe, Pomare vahine !* (Salut à toi, reine Pomaré !) Et les bois retentirent d'une bruyante clameur.

On eût cru mettre le pied dans quelque île enchantée, qui se serait éveillée soudain sous le coup d'une baguette magique

XXVIII

Ce fut une longue cérémonie que la consécration du temple d' Afareahitu. Les missionnaires firent en tahitien de grands discours, et les *himéné* chantèrent de joyeux cantiques à l'Éternel.

Le temple était bâti en corail ; le toit, en feuilles de pandanus, était soutenu par des pièces de bois des îles, que reliaient entre elles des amarrages de différentes couleurs, réguliers et compliqués ; c'était le vieux style des constructions maories.

Je vois encore ce tableau original : les portes du fond grandes ouvertes sur la campagne, sur un décor admirable de montagnes et de hauts palmiers ; — auprès de la chaire du missionnaire, la reine en robe noire, triste et recueillie, priant pour sa petite-fille, avec sa vieille amie la cheffesse de Papara. Les femmes de sa suite, groupées autour d'elles en robes blanches. Le temple tout rempli de têtes couvertes de fleurs — et Rarahu, que j'avais laissée partir du *Rendeer* comme une inconnue, mêlée à cette foule....

Un grand silence se fit quand l'*himéné* d'Apiré, qui avait été réservé pour la fin, entonna ses cantiques — et je distinguai derrière moi la voix fraîche de ma petite amie, qui dominait le chœur. — Sous l'influence d'une exaltation religieuse ou passionnée, elle exécutait avec frénésie ses variations les plus fantastiques ; sa voix vibrait comme un son de cristal dans le silence de ce temple où elle captivait l'attention de tous.

XXIX

Après la cérémonie, nous passâmes dans la salle du banquet. C'était en plein air, au milieu des cocotiers, que les tables étaient dressées sous des tendelets de verdure.

Les tables pouvaient contenir cinq ou six cents personnes; les nappes étaient couvertes de feuilles découpées et de fleurs d'amarantes. Il y avait une grande quantité de *pièces montées*, composées par des Chinois au moyen de troncs de bananiers et de diverses plantes extraordinaires. A côté des mets européens, se trouvaient en grande abondance les mets tahitiens : les pâtes de fruits, — les petits cochons rôtis tout entiers sous l'herbe, — et les plats de chevrettes fermentées dans du lait. On puisait différentes sauces dans de grandes pirogues qui en étaient remplies et que des porteurs avaient grand'peine à promener à la ronde. Les chefs et les cheffesses venaient à tour de rôle haranguer la reine à tue-tête, avec des voix si retentissantes et une telle volubilité qu'on les eût crus possédés. Ceux qui n'avaient point trouvé de place à table mangeaient debout, sur l'épaule de ceux qui avaient pu s'asseoir; c'étaient un vacarme et une confusion indescriptibles....

Assis à la table des princesses, j'avais affecté de ne point prendre garde à Rarahu qui était perdue fort loin de moi, parmi les gens d'Apiré.

XXX

Quand la nuit descendit sur les bois d'Afareahitu, la reine rejoignit le *Farehaï* du district où un logement lui était préparé. *L'amiral à cheveux blancs* regagna la frégate, et la *upa-upa* commença.

Toute pensée religieuse, tout sentiment chrétien, s'étaient envolés avec le jour; l'obscurité tiède et voluptueuse redescendait sur l'île sauvage; comme au temps où les premiers navigateurs l'avaient nommée la nouvelle Cythère, tout était redevenu séduction, trouble sensuel et désirs effrénés.

Et j'avais suivi *l'amiral à cheveux blancs*, abandonnant Rarahu dans la foule affolée.

XXXI

A bord, quand je fus seul, je montai tristement sur le pont du *Rendeer*. La frégate, le matin si animée, était vide et silencieuse; les mâts et les vergues découpaient leurs grandes lignes sur le ciel de la nuit; les étoiles étaient voilées, l'air calme et lourd, la mer inerte.

Les mornes de Moorea dessinaient en noir sur l'eau leurs silhouettes renversées; on voyait de loin les feux qui à terre éclairaient la *upa-upa*; des chants rauques et lubriques arrivaient en murmure confus, accompagnés à contre-temps par des coups de tam-tam.

J'éprouvais un remords profond de l'avoir abandonnée au milieu de cette saturnale; une tristesse inquiète me retenait là, les yeux fixés sur ces feux de la plage; ces bruits qui venaient de terre me serraient le cœur.

L'une après l'autre, toutes les heures de la nuit sonnèrent à bord du *Rendeer*,

LE MARIAGE DE LOTI



Composition inédite
de MANUEL ORAZI.

*La rue bruyante bordée de magasins chinois ;
des marchands vendaient du thé, des fruits...*

LE MARIAGE DE LOTI

sans que le sommeil vînt mettre fin à mon étrange rêverie. Je l'aimais bien, la pauvre petite; les Tahitiens disaient d'elle : c'est la petite femme de Loti. C'était bien ma petite femme, en effet; par le cœur, par les sens, je l'aimais bien. Et, entre nous deux, il y avait des abîmes pourtant, de terribles barrières, à jamais fermées; elle était une petite sauvage; entre nous qui étions une même chair, restait la différence radicale des races, la divergence des notions premières de toutes choses; si mes idées et mes conceptions étaient souvent impénétrables pour elle, les siennes aussi l'étaient pour moi; mon enfance, ma patrie, ma famille et mon foyer, tout cela resterait toujours pour elle l'incompréhensible et l'inconnu. Je me souvenais de cette phrase qu'elle m'avait dite un jour : « J'ai peur que ce ne soit pas le même Dieu qui nous ait créés. » En effet, nous étions enfants de deux natures bien séparées et bien différentes, et l'union de nos âmes ne pouvait être que passagère, incomplète et tourmentée.

Pauvre petite Rarahu, bientôt, quand nous serons si loin l'un de l'autre, tu vas redevenir et rester une petite fille maorie, ignorante et sauvage, tu mourras dans l'île lointaine, seule et oubliée, — et Loti peut-être ne le saura même pas....

A l'horizon une ligne à peine visible commençait à se dessiner du côté du large : c'était l'île de Tahiti. Le ciel blanchissait à l'Orient; les feux s'éteignaient à terre, et les chants ne s'entendaient plus.

Je songeais que, à cette heure particulièrement voluptueuse du matin, Rarahu était là, énervée par la danse, et livrée à elle-même. Et cette pensée me brûlait comme un fer rouge.

XXXII

Dans l'après-midi, la reine et les princesses s'embarquèrent de nouveau pour retourner à Papeete. Quand elles eurent été reçues avec les honneurs d'usage, je restai les yeux fixés sur les canots nombreux, pirogues et baleinières qui ramenaient leur suite; la foule s'était augmentée encore d'une quantité de jeunes femmes de Moorea qui voulaient prolonger la fête à Tahiti.

Enfin, je vis Rarahu; elle était là, elle revenait aussi. Elle avait changé sa tapa blanche pour une tapa rose, et mis des fleurs fraîches dans ses cheveux; on voyait plus nettement son tatouage sur son front décoloré, et les cercles bleuâtres s'étaient accentués sous ses yeux.

Sans doute elle était restée à la upa-upa jusqu'au matin, mais elle était là, elle revenait, et c'était pour le moment tout ce que je désirais d'elle.

XXXIII

La traversée s'était effectuée par un beau temps calme.

C'était le soir, le soleil venait de disparaître ; la frégate glissait sans bruit, en laissant derrière elle des ondulations lentes et molles qui s'en allaient mourir au loin sur une mer unie comme un miroir. De grands nuages sombres étaient plaqués çà et là dans le ciel, et tranchaient violemment sur la teinte jaune pâle du soir, dans une étonnante transparence de l'atmosphère.

A l'arrière du *Rendeer*, un groupe de jeunes femmes se détachait gracieusement sur la mer et sur les paysages océaniques. C'était un groupe dont la vue me causa un étonnement extrême : Ariitéa et Rarahu, causant ensemble comme des amies ; auprès d'elles, Maramo, Faïmana et deux autres suivantes de la cour.

Il était question d'un *himéné* composé par Rarahu, et qu'elles allaient chanter ensemble.

En effet, elles entonnaient un chant nouveau en trois parties, Ariitéa, Rarahu et Maramo.

La voix de Rarahu, qui dominait vibrante, disait nettement ces paroles, dont aucune ne fut perdue pour moi :

— « Heahaa noa iho (e) ! te tara no
Paia (e)
i tou nei tai ia oe, tau hoa (e) ! ehahe !... »

— « Ua iriti hoi au (e) ! i te tumu no
te tiare,

ei faaite i tau tal ia oe, tau hoa (e) ! ehahe !... »

— « Ua taa tau hoa (e) ! ei Farani te
fenua,
e neva oe to mata, aita e hio hoi au (e) !
ehahe !... »

— « Humble simplement même le som-
met du *Paia* (le grand morne de Bora-Bora),
auprès de ma ici douleur pour toi, ô mon
amant ! hélas !... »

— « Ai arraché aussi moi les racines du
tiaré (la fleur des fêtes, c'est-à-dire : il n'y
aura plus pour moi ni joie ni fête).
pour faire connaître ma douleur pour toi,
ô mon amour, hélas ! »

— « Tu es parti, mon amour, pour de
France la terre,
tourneras en haut tes yeux, pas verrai de
nouveau moi ! hélas !... »

Traduction grossière :

— « Ma douleur pour toi est plus haute que le sommet du *Paia*, ô mon amour !
hélas... »

— « J'ai arraché les racines du *tiaré* pour marquer ma douleur pour toi, ô mon amour !
hélas !... »

— « Tu es parti, mon bien-aimé, vers la terre de France ; tu lèveras tes yeux vers moi,
mais je ne te verrai plus ! hélas !... »

Ce chant qui vibrait tristement le soir sur l'immensité du Grand Océan, répété avec un rythme étrange par trois voix de femmes, est resté à jamais gravé dans ma mémoire comme l'un des plus poignants souvenirs que m'ait laissés la Polynésie...

LE MARIAGE DE LOTI



La lampe s'éteignait... et l'homme venait de s'endormir (p. 141).

XXXIV

Il était nuit close quand le cortège bruyant fit son entrée dans Papeete, au milieu d'un grand concours de peuple.

Au bout d'un instant nous nous retrouvâmes marchant côte à côte, Rarahu et moi, dans le sentier qui menait à notre demeure. Un même sentiment nous avait ramenés tous deux sur cette route, où nous avancions sans nous parler, comme deux enfants boudeurs qui ne savent plus comment revenir l'un à l'autre.

Nous ouvrîmes notre porte, et quand nous fûmes entrés nous nous regardâmes....

J'attendais une scène, des reproches et des larmes. Au lieu de tout cela, elle sourit en détournant la tête, avec un imperceptible mouvement d'épaules, une expression inattendue de désenchantement, d'amère tristesse et d'ironie.

Ce sourire et ce mouvement en disaient autant qu'un bien long discours ; ils disaient d'une manière concise et frappante à peu près ceci :

« Je le savais bien, va, que je n'étais qu'une petite créature inférieure, jouet de hasard que tu t'es donné. Pour vous autres, hommes blancs, c'est tout ce que nous pouvons être. Mais que gagnerais-je à me fâcher? Je suis seule au monde ; à toi ou à un autre, qu'importe? J'étais ta maîtresse ; ici était notre demeure : je sais que tu me désires encore. Mon Dieu, je reste et me voilà !... »

La petite fille naïve avait fait de terribles progrès dans la science des choses de la vie; l'enfant sauvage était devenue plus forte que son maître et le dominait.

Je la regardais en silence, avec surprise et tristesse; j'en avais une immense pitié. Et ce fut moi qui demandai grâce et pardon, pleurant presque et la couvrant de baisers.

Elle m'aimait encore, elle, comme on aimerait un être surnaturel, que l'on pourrait à peine saisir et comprendre.

Des jours doux et paisibles d'amour succédèrent encore à cette aventure d'Afa-reahitu; l'incident fut oublié, et le temps reprit son cours énervant....

XXXV

Tiahoui, qui était en visite à Papeete, était descendue chez nous avec deux autres jeunes femmes de ses *fetii*, de Papéuriri.

Elle me prit à part un soir avec l'air grave qui précède les entretiens solennels, et nous allâmes nous asseoir dans le jardin sous les lauriers-roses.

Tiahoui était une petite femme sage, plus sérieuse que ne le sont d'ordinaire les Tahitiennes; dans son district éloigné, elle avait suivi avec admiration les instructions d'un missionnaire indigène: elle avait la foi ardente d'une néophyte. Dans le cœur de Rarahu, où elle savait lire comme dans un livre ouvert, elle avait vu d'étranges choses:

« Loti, dit-elle, Rarahu se perd à Papeete. Quand tu seras parti, que va-t-elle devenir? »

En effet, l'avenir de Rarahu tourmentait mon cœur; avec la différence si complète de nos natures, je ne savais qu'imparfaitement saisir tout ce qu'il y avait en elle de contradictions et d'égaréments. Je comprenais pourtant qu'elle était perdue, perdue de corps et d'âme. C'était peut-être pour moi un charme de plus, le charme de ceux qui vont mourir, et plus que jamais je me sentais l'aimer....

Personne n'avait l'air plus doux ni plus paisible cependant, que ma petite amie Rarahu; silencieuse presque toujours, calme et soumise, elle n'avait plus jamais de ses colères d'enfant d'autrefois. Elle était gracieuse et prévenante pour tous. Quand on arrivait chez nous, et qu'on la voyait là, assise à l'ombre de notre véranda, dans une pose heureuse et nonchalante, souriant à tous du sourire mystique des Maoris, on eût dit que notre case et nos grands arbres abritaient tout un poème de bonheur paisible et inaltérable.

Elle avait pour moi des instants de tendresse infinie; il semblait alors qu'elle eût besoin de se serrer contre son unique ami et soutien dans ce monde; dans ces moments, la pensée de mon départ lui faisait verser des larmes silencieuses, et je songeais encore à ce projet insensé que j'avais fait jadis, de rester pour toujours auprès d'elle.

Parfois elle prenait la vieille Bible qu'elle avait apportée d'Apiré; elle priaït avec extase, et la foi ardente et naïve rayonnait dans ses yeux.

Mais souvent aussi elle s'isolait de moi et je retrouvais sur ses lèvres ce même sourire de doute et de scepticisme qui avait paru pour la première fois le soir de notre retour d'Afareahitu. Elle semblait regarder au loin, dans le vague, des choses mystérieuses ; des idées étranges lui revenaient de sa petite enfance sauvage ; ses questions inattendues sur des sujets singulièrement profonds dénotaient le dérèglement de son imagination, le cours tourmenté de ses idées.

Son sang maori lui brûlait les veines ; elle avait des jours de fièvre et de trouble profond, pendant lesquels il semblait qu'elle ne fût plus elle-même. Elle m'était absolument fidèle, dans le sens que les femmes de Papeete donnent à ce mot, c'est-à-dire qu'elle était sage et réservée vis-à-vis des jeunes gens européens ; mais je crus savoir qu'elle avait de jeunes amants tahitiens. Je pardonnai, et feignis de ne pas voir ; elle n'était pas tout à fait responsable, la pauvre petite, de sa nature étrangement ardente et passionnée.

Physiquement elle n'avait encore aucun des signes qui en Europe distinguent les jeunes filles malades de la poitrine : sa taille et sa gorge étaient arrondies et correctes comme celles des belles statues de la Grèce antique. Et cependant, la petite toux caractéristique, pareille à celle des enfants de la reine, devenait chez elle plus fréquente, et le cercle bleuâtre s'accroissait sous ses grands yeux.

Elle était une petite personnification touchante et triste de la race polynésienne qui s'éteint au contact de notre civilisation et de nos vices, et ne sera plus bientôt qu'un souvenir dans l'histoire d'Océanie....

XXXVI

Cependant le moment du départ était arrivé, le *Rendeeer* s'en allait en Californie, *i te jenua California*, comme disait la petite-fille de la reine.

Ce n'était pas le départ définitif, il est vrai ; au retour nous devions nous arrêter encore à l'île *délicieuse* un mois ou deux, en passant. Sans cette certitude de revenir il est probable qu'à ce moment-là je ne serais pas parti : la laisser pour toujours eût été au-dessus de mes forces, et m'eût brisé le cœur.

A l'approche du départ, j'étais étrangement obsédé par la pensée de cette Taïmaha, qui avait été la femme de mon frère Rouéri. Il m'était extrêmement pénible, je ne sais pourquoi, de partir sans la connaître, et je m'en ouvris à la reine, en la priant de se charger de nous ménager une entrevue.

Pomaré parut prendre grand intérêt à ma demande :

« Comment, Loti, dit-elle, tu veux la voir ? Il t'en avait donc parlé, Rouéri ? Il ne l'avait donc point oubliée ? »

Et la vieille reine sembla se recueillir dans de tristes souvenirs du passé, retrouvant peut-être dans sa mémoire l'oubli de quelques-uns, qu'elle avait aimés, et qui étaient partis pour ne plus revenir.

XXXVII

C'était le dernier soir du *Rendez-vous*....

Il résultait des renseignements pris à la hâte par la reine que Taïmaha était depuis la veille à Tahiti; — et le chef des *mutoï* du palais avait été chargé de lui porter l'ordre de se trouver à l'heure du coucher du soleil sur la plage, en face du *Rendez-vous*.

A l'heure du rendez-vous, nous y fûmes, Rarahu et moi.

Longtemps nous attendîmes, et Taïmaha ne vint pas; — je l'avais prévu.

Avec un singulier serrement de cœur, je voyais s'envoler ces derniers moments de notre dernière soirée. --- J'attendais avec une inexplicable anxiété; j'aurais donné cher à cet instant pour voir cette créature, dont j'avais rêvé dans mon enfance, et qui était liée au lointain et poétique souvenir de Rouéri; et j'avais le pressentiment qu'elle ne paraîtrait point....

Nous avons demandé des renseignements à des vieilles femmes qui passaient :

« Elle est dans la grande rue, nous dirent-elles; emmenez avec vous notre petite fille que voici, qui la connaît et vous l'indiquera. Quand vous l'aurez trouvée, vous direz à notre enfant de rentrer au logis. »

XXXVIII

DANS LA GRANDE RUE

La rue bruyante était bordée de magasins chinois; des marchands, qui avaient de petits yeux en amande et de longues queues, vendaient à la foule du thé, des fruits et des gâteaux. — Il y avait sous les vérandas des étalages de couronnes de fleurs, de couronnes de pandanus et de *tiaré* qui embaumaient; les Tahitiennes circulaient en chantant; quantité de petites lanternes à la mode du Céleste Empire éclairaient les échoppes, ou bien pendaient aux branches touffues des arbres. — C'était un des beaux soirs de Papeete; tout cela était gai et surtout original. — On sentait dans l'air un bizarre mélange d'odeurs chinoises de sandal et de monoï, et de parfums suaves de gardénias ou d'orangers.

La soirée s'avavançait, et nous ne trouvions rien. — La petite Téhamana, notre guide, avait beau regarder toutes les femmes, elle n'en reconnaissait aucune. — Le nom de Taïmaha même était inconnu à toutes celles que nous interrogeions; nous passions et repassions au milieu de tous ces groupes qui nous regardaient comme des gens ayant perdu l'esprit. — Je me heurtais contre l'impossibilité de rencontrer un mythe, — et chaque minute qui s'écoulait augmentait ma tristesse impatiente.

Après une heure de cette course, dans un endroit obscur, sous de grands manguiers noirs, — la petite Téhamana s'arrêta tout à coup devant une femme qui était assise à terre, la tête dans ses mains et semblait dormir.

« *Téra* ! cria-t-elle. (C'est celle-ci !) » Alors je m'approchai d'elle et me penchai curieusement pour la voir :

« Es-tu Taïmaha?... demandai-je, — en tremblant qu'elle me répondît : non !

— Oui ! répondit-elle immobile.

— Tu es Taïmaha, la femme de Rouéri ?

— Oui, dit-elle encore, en levant la tête avec nonchalance, — c'est moi, Taïmaha, la femme de Rouéri, le marin *dont les yeux sommeillent (mata moé)*, c'est-à-dire : qui n'est plus...

— Et moi, je suis Loti, le frère de Rouéri ! Suis-moi dans un lieu plus écarté où nous puissions causer ensemble.

— Toi?... « son frère ? » dit-elle simplement, avec un peu de surprise, — mais avec tant d'indifférence que j'en restai confondu.

Et je regrettais déjà d'être venu remuer cette cendre, pour n'y trouver que banalité et désenchantement.

Pourtant elle s'était levée pour me suivre. — Je les pris par la main l'une et l'autre, Rarahu et Taïmaha, et m'éloignai avec elles de cette foule tahitienne où personne ne m'intéressait plus...

XXXIX

RÉVÉLATIONS

Dans un sentier solitaire où s'entendait encore le bruit lointain de la foule, — sous l'ombre épaisse des arbres, dans la nuit noire, — Taïmaha s'arrêta et s'assit :

« Je suis fatiguée, dit-elle avec une grande lassitude ; Rarahu, dis-lui de me parler ici, je n'irai pas plus loin ; — c'est son frère, lui?... »

A ce moment, une idée que je n'avais jamais eue me traversa l'esprit :

« N'as-tu pas d'enfants de Rouéri?... lui demandai-je.

— Si, répondit-elle, après une minute d'hésitation, mais d'une voix assurée pourtant ; — si, deux !... »

Il y eut un long silence, après cette révélation inattendue. Une foule de sentiments s'éveillaient en moi, sentiments d'un genre inconnu, impressions tristes et intraduisibles.

Il est de ces situations dont on ne peut rendre par des mots l'étrangeté saisissante. — Le charme du lieu, les influences mystérieuses de la nature, avivent ou transforment les émotions ressenties, et on ne sait plus, même imparfaitement, les exprimer.

XL

Une heure après, Taïmaha et moi nous quittions Papeete, qui déjà s'était endormi ; cette dernière soirée du *Rendeeer* était terminée, et quantité de marins du bord étaient

entrés dans les cases tahitiennes, entourés de bandes joyeuses de jeunes femmes. Un souffle plein de séduction et de trouble sensuel passait sur ce pays, comme après les soirs de grandes fêtes.

Mais j'étais sous l'empire d'émotions profondes, et j'avais pour l'instant oublié jusqu'à Rarahu....

Elle était rentrée seule, elle, et m'attendait en pleurant dans notre chère petite case, où je devais, dans la nuit, revenir pour la dernière fois.

Nous marchions côte à côte, Taïmaha et moi ; nous suivions d'un pas rapide la plage océanienne. La pluie tombait, la pluie tiède des tropiques ; Taïmaha insouciant et silencieuse laissait tremper la longue tapa de mousseline blanche qui traînait derrière elle sur le sable.

On n'entendait dans ce calme de minuit que le bruit monotone de la mer, qui brisait au large sur le corail.

Sur nos têtes, de grands palmiers penchaient leurs tiges flexibles ; à l'horizon les pics de l'île de Moorea se dessinaient légèrement au-dessus de la nappe bleue du Pacifique, à la lueur indécise et embrumée de la lune.

Je regardais Taïmaha, et je l'admirais ; elle était restée, malgré ses trente ans, un type accompli de la beauté maorie. Ses cheveux noirs tombaient en longues tresses sur sa robe blanche ; sa couronne de roses et de feuilles de pandanus lui donnait la nuit un air de reine ou de déesse.

Exprès, j'avais fait passer cette femme devant une case déjà ancienne, à moitié enfouie sous la verdure et les plantes grimpantes, celle qu'elle avait dû jadis habiter avec mon frère.

« Connais-tu cette case, Taïmaha ? lui demandai-je.... »

— Oui ! répondit-elle en s'animant pour la première fois ; oui, c'était celle-ci la case de Rouéri !... »

XLI

Nous nous dirigeons tous deux, à cette heure déjà avancée de la nuit, vers le district de Faaa, où Taïmaha allait me montrer son plus jeune fils Atario.

Avec une condescendance légèrement railleuse, elle s'était prêtée à cette fantaisie de ma part, fantaisie qu'avec ses idées tahitiennes elle s'expliquait à peine.

Dans ce pays où la misère est inconnue et le travail inutile, où chacun a sa place au soleil et à l'ombre, sa place dans l'eau et sa nourriture dans les bois, — les enfants croissent comme les plantes, libres et sans culture, là où le caprice de leurs parents les a placés. La famille n'a pas cette cohésion que lui donne en Europe, à défaut d'autre cause, le besoin de lutter pour vivre.

Atario, l'enfant né depuis le départ de Rouéri, habitait le district de Faaa ; par suite de cet usage général d'adoption, il avait été confié aux soins de *fetii* (de parents) éloignés de sa mère....

Et Tamaari, le fils aîné, celui qui, disait-elle, avait le front et les grands yeux de Rouéri (*te rae, te mata rahi*), habitait avec la vieille mère de Taïmaha, dans cette île de Moorea qui découpait là-bas à notre horizon sa silhouette lointaine.

A mi-chemin de Faaa, nous vîmes briller un feu dans un bois de cocotiers. Taïmaha me prit par la main, et m'emmena sous bois dans cette direction, par un sentier connu d'elle.

Quand nous eûmes marché quelques minutes dans l'obscurité, sous la voûte des grandes palmes mouillées de pluie, nous trouvâmes un abri de chaume, où deux vieilles femmes étaient accroupies devant un feu de branches. Sur quelques mots inintelligibles prononcés par Taïmaha, les deux vieilles se dressèrent sur leurs pieds pour mieux me regarder, et Taïmaha elle-même, approchant de mon visage un brandon enflammé, se mit à m'examiner avec une extrême attention. C'était la première fois que nous nous voyions tous deux en pleine lumière.

Quand elle eut terminé son examen, elle sourit tristement. Sans doute elle avait retrouvé en moi les traits déjà connus de Rouéri, — les ressemblances des frères sont frappantes pour les étrangers, — même lorsqu'elles sont vagues et incomplètes.

Moi, j'avais admiré ses grands yeux, son beau profil régulier, et ses dents brillantes, rendues plus blanches encore par la nuance de cuivre de son teint...

Nous continuâmes notre route en silence, et bientôt nous aperçûmes les cases d'un district, mêlées aux masses noires des arbres.

« *Tera Faaa !* (voici Faaa), » dit-elle avec un sourire...

Taïmaha me conduisit à la porte d'une case en bourao enfouie sous des arbres-à-pain, des manguiers et des tamaris.

Tout le monde semblait profondément endormi à l'intérieur, et, à travers les claies de la muraille, elle appela doucement pour se faire ouvrir.

Une lampe s'alluma et un vieillard au torse nu apparut sur la porte en nous faisant signe d'entrer.

La case était grande ; c'était une sorte de dortoir où étaient couchés des vieillards. La lampe indigène, à huile de cocotier, ne jetait qu'un filet de lumière dans ce logis, et dessinait à peine toutes ces formes humaines sur lesquelles passait le vent de la mer.

Taïmaha se dirigea vers un lit de nattes, où elle prit un enfant qu'elle m'apporta...

« ... Mais non ! dit-elle, quand elle fut près de la lampe, je me trompe, ce n'est pas lui !... »

Elle le recoucha sur sa couchette, et elle se mit à examiner d'autres lits où elle ne trouva point l'enfant qu'elle cherchait. Elle promenait au bout d'une longue tige sa lampe fumeuse, et n'éclairait que des vieilles femmes peaux-rouges immobiles et rigides, roulées dans des *pareo* d'un bleu sombre à grandes raies blanches ; on les eût prises pour des momies roulées dans des draps mortuaires...

Un éclair d'inquiétude passa dans les yeux veloutés de Taïmaha :

« Vieille Huahara, dit-elle, où donc est mon fils Atario?... »

La vieille Huahara se souleva sur son coude décharné, et fixa sur nous son regard effaré par le réveil :

« Ton fils n'est plus avec nous, Taïmaha, dit-elle ; il a été adopté par ma sœur

Tiatiara-honui (araignée), qui habite à cinq cents pas d'ici, au bout du bois de cocotiers.... »

XLII

Nous traversâmes encore ce bois dans la nuit noire.

A la case de Tiatiara-honui, même scène, même cérémonie de réveil, semblable à une évocation de fantômes.

On éveilla un enfant qu'on m'apporta. Le pauvre petit tombait de sommeil ; il était nu. Je pris sa tête dans mes mains et l'approchai de la lampe que tenait la vieille *Araignée*, sœur de Huahara. L'enfant, ébloui, fermait les yeux.

« Oui ! celui-ci est bien Atario, dit de loin Taïmaha qui était restée à la porte.

— C'est le fils de mon frère ? ... lui demandai-je d'une façon qui dut la remuer jusqu'au fond du cœur.

— Oui, dit-elle, comprenant que la réponse était solennelle, oui, c'est le fils de ton frère Rouéri !... »

La vieille Tiatiara-honui apporta une robe rose pour l'habiller, mais l'enfant s'était endormi entre mes mains ; je l'embrassai doucement et le recouchai sur sa natte. Puis je fis signe à Taïmaha de me suivre, et nous reprîmes le chemin de Papeete.

Tout cela s'était passé comme dans un rêve. J'avais à peine pris le temps de le regarder, et cependant ses traits d'enfant s'étaient gravés dans ma mémoire, de même que, la nuit, une image très vive, qu'on a perçue un instant, persiste et reparaît encore, après qu'on a fermé les yeux.

J'étais singulièrement troublé, et mes idées étaient bouleversées ; j'avais perdu toute conscience du temps et de l'heure qu'il pouvait bien être. Je tremblais de voir se lever le jour et d'arriver juste à temps pour le départ du *Rendeeer* sans pouvoir retourner dans ma chère petite case, ni même embrasser Rarahu que peut-être je ne reverrais plus....

XLIII

Quand nous fûmes dehors, Taïmaha me demanda :

« Tu reviendras demain ?

— Non, dis-je, je pars de grand matin pour la terre de Californie. »

Un moment après, elle demanda avec timidité :

« Rouéri t'avait parlé de Taïmaha ? »

Peu à peu Taïmaha s'animait en parlant ; peu à peu son cœur semblait s'éveiller d'un long sommeil. — Elle n'était plus la même créature, insouciant et silencieuse ; elle me questionnait d'une voix émue, sur celui qu'elle appelait *Rouéri*, et m'apparaissait enfin telle que je l'avais désirée, conservant, avec un grand amour et une tristesse profonde, le souvenir de mon frère....

LE MARIAGE DE LOTI



Les deux petites s'embrassaient ; et, l'instant d'après, tout était oublié (p. 149).

Elle avait retenu sur ma famille et mon pays de minutieux détails que Rouéri lui avait appris ; elle savait encore jusqu'au nom d'enfant qu'on me donnait jadis dans mon foyer chéri ; elle me le redit en souriant, et me rappela en même temps une histoire oubliée de ma petite enfance. Je ne puis décrire l'effet que me produisirent ce nom et ces souvenirs, conservés dans la mémoire de cette femme, et répétés là par elle, en langue polynésienne....

Le ciel s'était dégagé ; nous revenions par une nuit magnifique, et les paysages tahitiens, éclairés par la lune, au cœur de la nuit, dans le grand silence de deux heures du matin, avaient un charme plein d'enchantement et de mystère.

Je reconduisis Taïmaha jusqu'à la porte de la case qu'elle habitait à Papeete. — Sa résidence habituelle était la case de sa vieille mère Hapoto, au district de Téaroa, dans l'île de Moorea.

En la quittant, je lui parlai de l'époque probable de mon retour, et voulus lui faire promettre de se trouver alors à Papeete, avec ses deux fils. — Taïmaha promit par serment, mais, au nom de ses enfants, elle était redevenue sombre et bizarre ; ses dernières réponses étaient incohérentes ou moqueuses, son cœur s'était refermé ; en lui disant adieu, je la vis telle que je devais la retrouver plus tard, incompréhensible et sauvage.

XLIV

Il était environ trois heures quand je rejoignis l'avenue tranquille où Rarahu m'attendait ; on sentait déjà dans l'air la fraîcheur humide du matin. — Rarahu, qui était restée assise dans l'obscurité, jeta ses bras autour de moi quand j'entrai.

Je lui contai cette nuit étrange, en la priant de garder pour elle ces confidences, pour que cette histoire depuis longtemps oubliée ne redevînt pas la fable des femmes de Papeete.

C'était notre dernière nuit... et les incertitudes du retour, et les distances énormes qui allaient nous séparer, jetaient sur toutes choses un voile d'indicible tristesse.... A cet instant des adieux, Rarahu se montrait sous un jour suave et délicieux ; elle était bien la petite épouse de Loti ; elle était doucement touchante dans ses transports d'amour et de larmes. Tout ce que l'affection pure et désolée, la tendresse infinie, peuvent inspirer au cœur d'une petite fille passionnée de quinze ans, elle le disait dans sa langue maorie, avec des expressions sauvages et des images étranges.

XLV

Les premières lueurs indécises du jour vinrent m'éveiller après quelques moments de sommeil.

Dans cette confusion, dans cette angoisse inexplicquée, qui est particulière au réveil, je retrouvai mêlées ces idées : le départ, quitter l'île délicieuse, abandonner pour toujours ma case sous les grands arbres, et ma pauvre petite amie sauvage,— et puis, Taïmaha et ses fils, — ces nouveaux personnages à peine entrevus la nuit, et qui venaient encore, à la dernière heure, m'attacher à ce pays par des liens nouveaux....

La triste lueur blanche du matin filtrait par mes fenêtres ouvertes.... Je contemplai un instant Rarahu endormie, et puis je l'éveillai en l'embrassant :

« ... Ah ! oui, Loti, dit-elle... c'est le jour, tu me réveilles, et il faut partir. »

Rarahu fit sa toilette en pleurant ; elle passa sa plus belle tunique ; elle mit sur sa tête sa couronne fanée et son *tiaré* de la veille, en faisant le serment que jusqu'à mon retour elle n'en aurait pas d'autres.

J'entr'ouvris la porte du jardin ; je jetai un coup d'œil d'adieu à nos arbres, à nos fouillis de plantes ; j'arrachai une branche de mimosa, une touffe de pervenches roses,— et le chat nous suivit en miaulant, comme jadis il nous suivait au ruisseau d'Apiré....

Au jour naissant, ma petite épouse sauvage et moi, en nous donnant la main, nous descendîmes tristement à la plage, pour la dernière fois.

Là, il y avait déjà assistance nombreuse et silencieuse ; toutes les filles de la reine,

toutes les jeunes femmes de Papeete, auxquelles le *Rendeer* enlevait des amis ou des amants, étaient assises à terre ; quelques-unes pleuraient ; les autres, immobiles, nous regardaient venir.

Rarahu s'assit au milieu d'elles sans verser une larme, — et le dernier canot du *Rendeer* m'emporta à bord....

Vers huit heures, le *Rendeer* leva l'ancre au son du fifre.

Alors je vis Taïmaha, qui, elle aussi, descendait à la plage pour me voir partir, comme, douze ans auparavant, elle était venue, à dix-sept ans, voir partir Rouéri qui ne revint plus.

Elle aperçut Rarahu et s'assit près d'elle.

C'était une belle matinée d'Océanie, tiède et tranquille ; il n'y avait pas un souffle dans l'atmosphère ; cependant des nuages lourds s'amoncelaient tout en haut dans les montagnes ; ils formaient un grand dôme d'obscurité, au-dessous duquel le soleil du matin éclairait en plein la plage d'Océanie, les cocotiers verts et les jeunes femmes en robes blanches.

L'heure du départ apportait son charme de tristesse à ce grand tableau qui allait disparaître.

XLVI

Quand le groupe des Tahitiennes ne fut plus qu'une masse confuse, la case abandonnée de mon frère Rouéri fut encore longtemps visible au bord de la mer, et mes yeux restèrent fixés sur ce point perdu dans les arbres.

Les nuages qui couvraient les montagnes descendaient rapidement sur Tahiti ; ils s'abaissèrent comme un rideau immense, sous lequel l'île entière fut bientôt enveloppée. — La pointe aiguë du morne de Fataoua parut encore dans une déchirure du ciel, et puis tout se perdit dans les épaisses masses sombres ; un grand vent alisé se leva sur la mer qui devint verte et houleuse, et la pluie d'orage commença à tomber.

Alors je descendis tout au fond du *Rendeer*, dans ma cabine obscure ; je me jetai sur ma couchette de marin, en me couvrant du pareo bleu, déchiré par les épines des bois, que Rarahu portait autrefois pour vêtement dans son district d'Apiré.... Et tout le jour je restai là étendu, à ce bruit monotone d'un navire qui roule et qui marche, à ce bruit triste des lames qui venaient l'une après l'autre battre la muraille sourde du *Rendeer*.... tout le jour, plongé dans cette sorte de méditation triste, qui n'est ni la veille ni le sommeil, et où venaient se confondre des tableaux d'Océanie et des souvenirs lointains de mon enfance.

Dans le demi-jour verdâtre qui filtrait de la mer, à travers la lentille épaisse de mon sabord, se dessinaient les objets singuliers épars dans ma chambre, — les coiffures de chefs océaniens, les images embryonnaires du dieu des Maoris, les idoles grimaçantes, les branches de palmier, les branches de corail, les branches quelconques arrachées, à la dernière heure, aux arbres de notre jardin, des couronnes flétries et

encore embaumées, de Rarahu ou d'Ariitêa, — et le dernier bouquet de pervenches roses, coupé à la porte de notre demeure.

XLVII

Un peu après le coucher du soleil, je devais prendre le quart, et je montai sur la passerelle. Le grand air vif, la brise qui me fouettait le visage, me ramenèrent aux notions précises de la vie réelle, au sentiment complet du départ.

Celui que je remplaçais pour le service de nuit, c'était John B..., mon cher frère John, dont l'affection douce et profonde était depuis longtemps mon grand recours dans les douleurs de la vie :

« Deux terres en vue, Harry, me dit John, en me *rendant le quart* ; elles sont là-bas derrière nous ; et je n'ai pas besoin de te les nommer, tu les connais... »

Deux silhouettes lointaines, deux nuages à peine visibles à l'horizon : l'île de Tahiti, et l'île de Moorea....

John resta près de moi jusqu'à une heure avancée de la soirée ; je lui contai ma soirée de la veille, il savait seulement que j'avais fait la nuit une longue course, que je lui cachais quelque chose de triste et d'inattendu. J'avais perdu l'habitude des larmes, mais depuis la veille j'avais besoin de pleurer ; dans l'obscurité du banc de quart, personne ne le vit que mon frère John ; auprès de lui je pleurai là comme un enfant.

La mer était grosse, et le vent nous poussait rudement dans la nuit noire. C'était comme un réveil, un retour au dur métier des marins, après une année d'un rêve énervant et délicieux, dans l'île la plus voluptueuse de la terre....

... Deux silhouettes lointaines, deux nuages à peine visibles à l'horizon : l'île de Tahiti et l'île de Moorea....

L'île de Tahiti, où Rarahu veille à cette heure en pleurant dans ma case déserte, — dans ma chère petite case que battent la pluie et le vent de la nuit, — et l'île de Moorea qu'habite Taamari, l'enfant qui a « le front et les yeux de mon frère.... »

Cet enfant qui est le fils aîné de la famille, qui ressemble à mon frère Georges, quelle chose étrange ! c'est un petit sauvage, il s'appelle Taamari ; le foyer de la patrie lui sera toujours inconnu, et ma vieille mère ne le verra jamais. Pourtant cette pensée me cause une tristesse douce, presque une impression consolante. Au moins, tout ce qui était Georges n'est pas fini, n'est pas mort avec lui....

Moi aussi, qui serai bientôt peut-être fauché par la mort dans quelque pays lointain, jeté dans le néant ou l'éternité, moi aussi, j'aimerais revivre à Tahiti, revivre dans un enfant qui serait encore moi-même, qui serait mon sang mêlé à celui de Rarahu ; je trouverais une joie étrange dans l'existence de ce lien suprême et mystérieux entre elle et moi, dans l'existence d'un enfant maori, qui serait nous deux fondus dans une même créature....

Je ne croyais pas tant l'aimer, la pauvre petite. Je lui suis attaché d'une manière irrésistible et pour toujours ; c'est maintenant surtout que j'en ai conscience. Mon Dieu, que j'aimais ce pays d'Océanie ! J'ai deux patries maintenant, bien éloignées l'une de l'autre, il est vrai ; — mais je reviendrai dans celle-ci que je viens de quitter, et peut-être y finirai-je ma vie....

TROISIÈME PARTIE

I

VINGT jours plus tard, le *Rendeer* fit à Honolulu, capitale des îles Sandwich, une relâche fort gaie qui dura deux mois.

Là, c'était la race maorie arrivée déjà à un degré de civilisation relative plus avancé qu'à Tahiti.

Toute une cour très luxueuse ; un roi lépreux et doré ; des fêtes à l'européenne, de ministres et des généraux empanachés et légèrement grotesques ; tout un personnel drôle, repoussoir multiple sur lequel se détachait la figure gracieuse de la reine Emma. Des dames de la suite très élégantes et parées. Des jeunes filles du même sang que Rarahu transformées en *misses* ; des jeunes filles qui avaient son type, son air un peu sauvage et ses grands cheveux, — mais qui faisaient venir de France, par la voie des paquebots du Japon, leurs gants à plusieurs boutons et leurs toilettes parisiennes.

Honolulu, une grande ville avec des tramways, un bizarre mélange de population ; des Hawaïens tatoués dans les rues, des commerçants américains et des marchands chinois.

Un beau pays, une belle nature ; une belle végétation, rappelant de loin celle de Tahiti, mais moins fraîche et moins puissante pourtant que celle de l'île aux vallées profondes et aux grandes fougères.

Encore la langue maorie, ou plutôt un idiome dur, issu de la même origine ; quelques mots cependant étaient les mêmes, et les indigènes me comprenaient encore. Je me sentis là moins loin de l'île chérie, que plus tard, lorsque je fus sur la côte d'Amérique.

II

A San-Francisco de Californie, notre seconde relâche, où nous arrivâmes après un mois de traversée, je trouvai cette première lettre de Rarahu qui m'attendait. (Elle

avait été remise au consulat d'Angleterre par un bâtiment américain chargé de nacre, qui avait quitté Tahiti quelques jours après notre départ.)

I te Loti, taata huero tave tave no te atimarara peretani no te pahî auai *Rendeer*.
(A Loti, homme porte-aiguillettes de l'amiral anglais du navire à vapeur *Rendeer*).

E tau here iti e !	O mon cher petit ami !
E tau tiare noanoa no te ahiahi e !	O ma fleur parfumée du soir !
e mea roa te mauîui no tau mafatu.	mon mal est grand dans mon cœur,
no te mea e aita hio au ia oe...	de ne plus te voir...
Et tau fetia taiao e !	O mon étoile du matin !
te oto tia nei ra tau mata	mes yeux se fondent dans les pleurs.
no te mea e aita hoi oe amuri noa tu !...	de ce que tu ne reviens plus !...
.
.
Ia ora na oe i te Atua mau.	Je te salue par le vrai Dieu, dans la foi chrétienne.
Na too e hoa iti,	Ta petite amie,
RARAHU.	RARAHU.

Je répondis à Rarahu par une longue lettre, écrite dans un tahitien correct et classique, — qu'un bâtiment baleinier fut chargé de lui faire parvenir, par l'intermédiaire de la reine Pomaré.

Je lui donnais l'assurance de mon retour pour les derniers mois de l'année, et la priais d'en informer Taïmaha, en lui rappelant ses serments.

III

HORS-D'ŒUVRE CHINOIS

Un souvenir saugrenu, qui n'a rien de commun avec ce qui précède, encore moins avec ce qui va suivre, — qui n'a avec cette histoire qu'un simple lien chronologique, un rapport de dates :

La scène se passait à minuit, — en mai 1873, — dans un théâtre du quartier chinois de San-Francisco de Californie.

Vêtus de costumes de circonstance, William et moi, nous avions gravement pris place au parterre. Acteurs, spectateurs, machinistes, — tout le monde était chinois, excepté moi.

On était à un moment pathétique d'un grand drame lyrique que nous ne comprenions point. Les dames des galeries cachaient derrière leurs éventails leurs tout-petits yeux retroussés en amande, et minaudent sous le coup de leur émotion comme des

LE MARIAGE DE LOTI



Et longtemps Rarahu put voir, à travers les rideaux de verdure, le Rendeer s'éloigner (p. 228).

figurines de potiches. Les artistes, revêtus de costumes de l'époque des dynasties éteintes, poussaient des hurlements surprenants, inimaginables, avec des voix de chats de gouttières;— l'orchestre, composé de gongs et de guitares, faisait entendre des sons extravagants, des accords inouïs.

Effet de nuit. Les lumières étaient baissées. — Devant nous, le public du parterre, — un alignement de têtes rasées, ornées d'impayables queues que terminaient des tresses de soie.

Il nous vint une idée satanique, — dont l'exécution rapide fut favorisée par la disposition des sièges, l'obscurité, la tension des esprits; attacher les queues deux à deux, et déguerpir....

O Confucius !...

IV

... La Californie, Quadra et Vancouver, l'Amérique russe.... Six mois d'expéditions et d'aventures qui ne tiennent en rien à cette histoire.

Dans ces pays, on se sentait plus près de l'Europe et déjà bien loin de l'Océanie.

Tout ce passé tahitien semblait un rêve, un rêve auprès duquel la réalité présente n'intéressait plus.

En septembre il fut fortement question de rentrer en Europe par l'Australie et le Japon; « l'amiral à cheveux blancs » voulait traverser l'Océan Pacifique dans l'hémisphère nord, en laissant à d'effroyables distances dans le sud l'*île délicieuse*.

Je ne pouvais rien contre ce projet, qui me mettait l'angoisse au cœur.... Rarahu avait dû m'écrire plusieurs lettres, mais la vie errante que nous menions sur les côtes d'Amérique les empêchait de me parvenir, et je ne recevais plus rien d'elle...

V

... Dix mois ont passé.

Le *Rendeer*, parti le 1^{er} novembre de San-Francisco, se dirige à toute vitesse vers le sud. Il s'est engagé depuis deux jours dans cette zone qui sépare les régions tempérées des régions chaudes, et qui s'appelle : *zone des calmes tropicaux*.

Hier, c'était un calme morne, avec un ciel gris qui rappelait encore les régions tempérées; l'air était froid, un rideau de nuages immobiles et tout d'une pièce nous voilait le soleil.

Ce matin nous avons passé le tropique, et la mise en scène a brusquement changé; c'est bien ce ciel étonnamment pur, cet air vif, tiède, délicieux, de la région des alisés, et cette mer si bleue, asile des poissons volants et des dorades.

Les plans sont changés, nous revenons en Europe par le sud de l'Amérique, le cap Horn et l'océan Atlantique : Tahiti est sur notre route dans le Pacifique, et l'amiral a décidé qu'il s'y arrêterait en passant. Ce sera peu, rien qu'une relâche de

quelques jours, quand après, tout sera fini pour jamais ; mais quel bonheur d'arriver, surtout après avoir craint de ne pas revenir !...

... J'étais accoudé sur les bastingages, regardant la mer. Le vieux docteur du *Rendeer* s'approcha de moi, en me frappant doucement sur l'épaule :

« Eh bien, Loti, dit-il, je sais bien à quoi vous rêvez : nous y serons bientôt, dans votre île, et même nous allons si vite que ce sont, je pense, vos amies tahitiennes qui nous tirent à elles.... »

— Il est incontestable, docteur, répondis-je, que si elles s'y mettaient toutes.... »

VI

En mer. — Nous avons passé hier par un grand vent au milieu des îles Pomotous. La brise tropicale souffle avec force, le ciel est nuageux.

A midi, la terre (Tahiti) par bâbord devant.

C'est John qui l'a vue le premier ; une forme indécise au milieu des nuages : la pointe de Faavae.

Quelques minutes plus tard, les pics de Moorea se dessinent par tribord, au-dessus d'une panne transparente.

Les poissons volants se lèvent par centaines.

L'île *délicieuse* est là tout près.... Impression singulière, qui ne peut se traduire....

Cependant la brise apporte déjà les parfums tahitiens, des bouffées d'orangers et de gardénias en fleurs.

Une masse énorme de nuages pèse sur toute l'île. On commence à distinguer sous ce rideau sombre la verdure et les cocotiers. Les montagnes défilent rapidement : Papeete, le grand morne de Mahéna, Fataoua, et puis la pointe Vénus, Fare-Ute, et la baie de Papeete.

J'avais peur d'une désillusion, mais l'aspect de Papeete est enchanteur. Toute cette verdure dorée fait de loin un effet magique au soleil du soir.

Il est sept heures quand nous arrivons au mouillage : personne sur la plage, à nous regarder arriver. Quand je mets pied à terre il fait nuit....

On est comme enivré de ce parfum tahitien qui se condense le soir sous le feuillage épais.... Cette ombre est enchanteresse. C'est un bonheur étrange de se retrouver dans ce pays....

... Je prends l'avenue qui mène au palais. Ce soir elle est déserte. Les bouraois l'ont jonchée de leurs grandes fleurs jaune pâle et de leurs feuilles mortes. Il fait sous ces arbres une obscurité profonde. Une tristesse inquiète, sans cause connue, me pénètre peu à peu au milieu de ce silence inattendu ; on dirait que ce pays est mort....

J'approche de l'habitation de Pomaré.... Les filles de la reine sont là, assises et silencieuses. Quel caprice bizarre a retenu là ces créatures indolentes, qui en d'autres temps fussent venues joyeusement au-devant de nous.... Cependant elles se sont parées ; elles ont mis de longues tuniques blanches, et des fleurs dans leurs cheveux ; elles attendent.

Une jeune femme qui se tient debout à l'écart, une forme plus svelte que les autres, attire mon regard, et instinctivement je me dirige vers elle.

« Aue ! Loti !... » dit-elle en me serrant de toutes ses forces dans ses bras....

Et je rencontre dans l'obscurité les joues douces et les lèvres fraîches de Rarahu....

VII

Rarahu et moi, nous passâmes la soirée à errer sans but dans les avenues de Papeete ou dans les jardins de la reine ; tantôt nous marchions au hasard dans les allées qui se présentaient à nous ; tantôt nous nous étendions sur l'herbe odorante, dans les fouillis épais des plantes.... Il est de ces heures d'ivresse qui passent, et qu'on se rappelle ensuite toute une vie ; — ivresses du cœur, ivresses des sens sur lesquelles la nature d'Océanie jetait son charme indéfinissable, et son étrange prestige.

Et pourtant nous étions tristes, tous deux, au milieu de ce bonheur de nous revoir ; tous deux nous sentions que c'était la fin, que bientôt nos destinées seraient séparées pour jamais....

Rarahu avait changé ; dans l'obscurité, je la sentais plus frêle, et la petite toux si redoutée, sortait souvent de sa poitrine. Le lendemain, au jour, je vis sa figure plus pâle et plus accentuée ; elle avait près de seize ans ; elle était toujours adorablement jeune et enfant ; seulement elle avait pris plus que jamais ce quelque chose qu'en Europe on est convenu d'appeler *distinction*, elle avait dans sa petite physionomie sauvage une distinction fine et suprême. Il semblait que son visage eût pris ce charme ultra-terrestre de ceux qui vont mourir....

Par une fantaisie bien inattendue, elle s'était fait admettre au nombre des suivantes du palais ; elle avait précisément demandé d'être au service d'Ariitéa, à laquelle elle appartenait en ce moment, et qui s'était prise à beaucoup l'aimer. Dans ce milieu, elle avait puisé certaines notions de la vie des femmes européennes ; elle avait appris, surtout à mon intention, l'anglais qu'elle commençait presque à savoir ; elle le parlait avec un petit accent singulier, enfantin et naïf ; sa voix semblait plus douce encore dans ces mots inusités, dont elle ne pouvait pas prononcer les syllabes dures.

C'était bizarre d'entendre ces phrases de la langue anglaise sortir de la bouche de Rarahu ; je l'écoutais avec étonnement, il semblait que ce fût une autre femme....

Nous passâmes tous deux, en nous donnant la main comme autrefois, dans la grande rue qui jadis était pleine de mouvement et d'animation.

Mais, ce soir, plus de chants, plus de couronnes étalées sous les vérandas. Là même tout était désert. Je ne sais quel vent de tristesse, depuis notre départ, avait soufflé sur Tahiti....

C'était jour de réception chez le gouverneur français ; nous nous approchâmes de sa demeure. Par les fenêtres ouvertes, on plongeait dans les salons éclairés ; il y avait

LE MARIAGE DE LOTI



Composition inédite
de MANUEL ORAZI.

*Tout était endormi à l'entour ; Rarahu rassurée
monta par le grand perron, en me disant adieu.*

LE MARIAGE DE LOTI

là tous mes camarades du *Rendeer*, et toutes les femmes de la cour ; la reine Pomaré, la reine Moé, et la princesse Ariitéa. On se demanda plus d'une fois sans doute : « Où donc est Harry Grant?... » Et Ariitéa put répondre avec son sourire tranquille :

« Il est certainement avec Rarahu, qui est maintenant ma suivante pour rire, et qui l'attendait depuis le coucher du soleil devant le jardin de la reine. »

Le fait est que Loti était avec Rarahu, et que pour l'instant le reste n'existait plus pour lui....

Une petite créature qu'on tenait sur les genoux dans le coin le plus tranquille du salon, m'avait seule aperçu et reconnu ; sa voix d'enfant, déjà bien affaiblie et presque mourante, cria :

« *Ia ora na, Loti !* (Je te salue, Loti !) ».

C'était la petite princesse Pomaré V, la fille adorée de la vieille reine.

J'embrassai par la fenêtre sa petite main qu'elle me tendait, et l'incident passa inaperçu du public....

Nous continuâmes à errer tous deux ; nous n'avions plus de gîte où nous retirer ensemble ; Rarahu était influencée comme moi par la tristesse des choses, le silence et la nuit.

A minuit elle voulut rentrer au palais, pour faire son service auprès de la reine et d'Ariitéa. Nous ouvrîmes sans bruit la barrière du jardin et nous avançâmes avec précaution pour examiner les lieux. C'est qu'il fallait éviter les regards du vieil Ariifaité, le mari de la reine, qui rôde souvent le soir sous les vérandas de ses domaines.

Le palais s'élevait isolé, au fond du vaste enclos ; sa masse blanche se dessinait clairement à la faible clarté des étoiles ; on n'entendait nulle part aucun bruit. Au milieu de ce silence, le palais de Pomaré prenait ce même aspect qu'il avait autrefois, quand je le voyais dans mes rêves d'enfance. Tout était endormi à l'entour ; Rarahu, rassurée, monta par le grand perron, en me disant adieu.

Je descendis à la plage, prendre mon canot pour rentrer à bord ; tout ce pays me semblait ce soir-là d'une tristesse désolée.

Pourtant c'était une belle nuit tahitienne, les étoiles australes resplendissaient....

VIII

Le lendemain Rarahu quitta le service d'Ariitéa qui ne s'y opposa point.

Notre case sous les grands cocotiers, qui était restée déserte en mon absence, se rouvrit pour nous. Le jardin était plus fouillis que jamais, et tout envahi par les herbes folles et les goyaviers ; les pervenches roses avaient poussé et fleuri jusque dans notre chambre.... Nous reprîmes possession du logis abandonné avec une joie triste. Rarahu y rapporta son vieux chat fidèle, qui était demeuré son meilleur ami et qui s'y retrouva en pays connu.

... Et tout fut encore comme aux anciens jours....

IX

Les oiseaux commandés par la petite princesse m'avaient donné la plus grande peine en route, la plus grande peine que des oiseaux puissent donner. — Une vingtaine survivaient, sur trente qu'ils avaient été d'abord, encore se trouvaient-ils très fatigués de leur traversée, — une vingtaine de petits êtres dépeignés, gluants, piteux, qui avaient été autrefois des pinsons, des linottes et des chardonnerets. — Cependant ils furent agréés par l'enfant malade, dont les grands yeux noirs s'éclairèrent à leur vue d'une joie très vive.

« *Mea maitai !* (C'est bien, dit-elle, c'est bien, Loti !) ».

Les oiseaux avaient conservé un de leurs plus grands charmes ; — déplumés, souffreteux, ils chantaient tout de même, — et la petite reine les écoutait avec ravissement.

X

Papeete, 28 novembre 1873.

A sept heures du matin, — heure délicieuse entre toutes dans les pays du soleil, — j'attendais, dans le jardin de la reine, Taïmaha, à qui j'avais fait donner rendez-vous.

De l'avis même de Rarahu, Taïmaha était une incompréhensible créature qu'elle avait à peine pu voir depuis mon départ et qui ne lui avait jamais donné que des réponses vagues ou incohérentes au sujet des enfants de Rouéri.

A l'heure dite, Taïmaha parut en souriant, et vint s'asseoir près de moi. Pour la première fois je voyais en plein jour cette femme qui, l'année précédente, m'était apparue d'une manière à moitié fantastique, la nuit, et à l'instant du départ.

« Me voici, Loti, dit-elle, — en allant au-devant de mes premières questions, — mais mon fils Taamari n'est pas avec moi ; deux fois j'avais chargé le chef de son district de l'amener ici : mais il a peur de la mer, et il a refusé de venir. Atario, lui, n'est plus à Tahiti ; la vieille Huahara l'a fait partir pour l'île de Raiatéa, où une de ses sœurs désirait un fils. »

Je me heurtais encore contre l'impossible, — contre l'inertie et les inexplicables bizarreries du caractère maori.

Taïmaha souriait. — Je sentais qu'aucun reproche, aucune supplication ne la toucheraient plus. Je savais que ni prières, ni menaces, ni intervention de la reine ne pourraient obtenir que dans des délais si courts on me fit venir de si loin cet enfant que je voulais connaître. Et je ne pouvais prendre mon parti de m'éloigner pour toujours sans l'avoir vu.

« Taïmaha, dis-je après un moment de réflexion silencieuse, nous allons partir ensemble pour l'île de Moorea. Tu ne peux pas refuser au frère de Rouéri de l'accompagner dans son voyage chez ta vieille mère, pour lui montrer ton fils. »

LE MARIAGE DE LOTI

Et pourtant j'étais bien avare de ces quelques jours derniers passés à Papeete bien jaloux de ces dernières heures d'amour et d'étrange bonheur....

XI

Papeete, 29 novembre.

Encore le chant rapide, et le bruit et la frénésie de la *upa-upa* ; encore la foule des Tahitiennes devant le palais de Pomaré ; une dernière grande fête au clair des étoiles comme autrefois.

Assis sous la véranda de la reine, je tenais dans ma main la main amaigrie de Rarahu, qui portait dans ses cheveux une profusion inusitée de fleurs et de feuillage. Près de nous était assise Taïmaha, qui nous contait sa vie d'autrefois, sa vie avec Rouéri. Elle avait ses heures de souvenir et de douce sensibilité ; elle avait versé des larmes vraies, en reconnaissant certain pareo bleu, — pauvre relique du passé que mon frère avait jadis rapportée au foyer, et que moi j'avais trouvé plaisir à ramener en Océanie.

Notre voyage à Moorea était décidé en principe ; il n'y avait plus que les difficultés matérielles qui en retardaient l'exécution.

XII

1^{er} décembre 1873.

Le départ pour Moorea s'organisa de grand matin sur la plage.

Le chef Tatari, qui rejoignait son île, donnait passage à Taïmaha et à moi sur la recommandation de la reine. — Il emmenait aussi deux jeunes hommes de son district, et deux petites filles qui tenaient des chats en laisse. Ce fut en face même de la case abandonnée de Rouéri que nous vîmes nous embarquer ; le hasard avait amené ce rapprochement.

Ce n'était pas sans grand'peine que ce voyage avait pu s'arranger, l'amiral ne comprenait point quelle nouvelle fantaisie me prenait d'aller courir dans cette île de Moorea, et, en raison du peu de temps que le *Rendeeer* devait passer à Papeete, il m'avait pendant deux jours refusé l'autorisation de partir. De plus, les vents régnants rendaient les communications difficiles entre les deux pays, et la date de mon retour à Tahiti restait problématique.

On mettait à l'eau la baleinière de Tatari ; les passagers apportaient leur léger bagage et prenaient gaîment congé de leurs amis ; nous allions partir.

A la dernière minute, Taïmaha, changeant brusquement d'idées, refusa de me suivre ; elle alla s'appuyer contre la case de Rouéri, et, cachant sa tête dans ses mains, elle se mit à pleurer.

Ni mes prières, ni les conseils de Tatari ne purent rien contre la décision inattendue de cette femme, et force nous fut de nous éloigner sans elle.

XIII

La traversée dura près de quatre heures ; au large, le vent était fort et la mer grosse, la baleinière se remplit d'eau.

Les deux chats passagers, fatigués de crier, s'étaient couchés tout mouillés auprès des deux petites filles, qui ne donnaient plus signe de vie.

Tout trempés, nous abordâmes loin du point que nous voulions atteindre, dans une baie voisine du district de Papetoaï, — pays sauvage et enchanteur, où nous tirâmes la baleinière au sec sur le corail.

Il y avait très loin, de ce lieu au district de Mataveri qu'habitaient les parents de Taïmaha et le fils de mon frère.

Le chef Tauïro me donna pour guide son fils Tatari, et nous partîmes tous deux par un sentier à peine visible, sous une voûte admirable de palmiers et de pandanus.

De loin en loin nous traversions des villages bâtis sous bois, où les indigènes assis à l'ombre, immobiles et rêveurs comme toujours, nous regardaient passer. — Des jeunes filles se détachaient des groupes, et venaient en riant nous offrir des cocos ouverts et de l'eau fraîche.

A mi-chemin, nous fîmes halte chez le vieux chef Taïrapa, du district de Téharoa. C'était un grave vieillard à cheveux blancs, qui vint au-devant de nous appuyé sur l'épaule d'une petite fille délicieusement jolie.

Jadis il avait vu l'Europe et la cour du roi Louis-Philippe. Il nous conta ses impressions d'alors et ses étonnements ; on eût cru entendre le vieux Chactas contant aux Natchez sa visite au Roi-Soleil.

XIV

Vers trois heures de l'après-midi, je fis mes adieux au chef Taïrapa, et continuai ma route.

Nous marchâmes encore une heure environ, dans des sentiers sablonneux, sur des terrains que Tatari me dit appartenir à la reine Pomaré.

Puis nous arrivâmes à une baie admirable, où des milliers de cocotiers balançaient leur tête au vent de la mer.

On se sentait sous ces grands arbres aussi écrasé, aussi infime, qu'un insecte microscopique circulant sous de grands roseaux. — Toutes ces hautes tiges grêles étaient, comme le sol, d'une monotone couleur de cendre ; et, de loin en loin, un pandanus

LE MARIAGE DE LOTI



L'histoire des morts qui dorment là-dessous se perd dans le passé fabuleux (p. 150).

ou un laurier-rose chargé de fleurs jetait une nuance éclatante sous cette immense colonnade grise. — La terre nue était semée de débris de madrépores, de palmes desséchées, de feuilles mortes. — La mer, d'un bleu foncé, déferlait sur une plage de coraux brisés, d'une blancheur de neige ; à l'horizon apparaissait Tahiti, à demi perdue dans la vapeur, baignée dans la grande lumière tropicale.

Le vent sifflait tristement là-dessous, comme parmi des tuyaux d'orgues gigantesques ; ma tête s'emplissait de pensées sombres, d'impressions étranges, — et ces souvenirs de mon frère, que j'étais venu là invoquer, revivaient comme ceux de mon enfance, à travers la nuit du passé...

XV

« Voici, dit Tataru, les personnes de la famille de Taïmaha ; l'enfant que tu cherches doit être là, ainsi que sa vieille grand'mère Hapoto. »

Nous apercevions en effet devant nous un groupe d'indigènes assis à l'ombre ; c'étaient des enfants et des femmes dont les silhouettes obscures se profilaient sur la mer étincelante.

Mon cœur battait fort en approchant d'eux, à la pensée que j'allais voir cet

enfant inconnu, déjà aimé, — pauvre petit sauvage, lié à moi-même par les puissants liens du sang

« Celui-ci est Loti, le frère de Rouéri, — celle-ci est Hapoto, la mère de Taïmaha, dit Tatari en me montrant une vieille femme qui me tendit sa main tatouée.

— Et voici Taamari, » continua-t-il, en désignant un enfant qui était assis à mes pieds.

J'avais pris dans mes bras avec amour cet enfant de mon frère ; — je le regardais, cherchant à reconnaître en lui les traits déjà lointains de Rouéri. C'était un délicieux enfant, mais je retrouvais dans sa figure ronde les traits seuls de sa mère, le regard noir et velouté de Taïmaha.

Il me semblait bien jeune aussi : dans ce pays, où les hommes et les plantes poussent si vite, j'attendais un grand garçon de treize ans, au regard profond comme celui de Georges, et pour la première fois un doute amèrement triste me traversa l'esprit...

XVI

Vérifier l'époque de la naissance de Taamari était chose difficile, — et j'interrogeai inutilement les femmes. Là-bas où les saisons passent inaperçues, dans un éternel été, la notion des dates est incomplète, — et les années se comptent à peine.

« Cependant, dit Hapoto, on avait remis au chef des écrits qui étaient comme les actes de naissance de tous les enfants de la famille, — et ces papiers étaient conservés dans le *farehau* du district. »

Une jeune fille, à ma prière, partit pour les chercher, au village de Tehapeu, en demandant deux heures pour aller et revenir.

Ce site où nous étions avait quelque chose de magnifique et de terrible ; rien dans les pays d'Europe ne peut faire concevoir l'idée de ces paysages de la Polynésie ; ces splendeurs et cette tristesse ont été créées pour d'autres imaginations que les nôtres.

Derrière nous, les grands pics s'élançaient dans le ciel clair et profond. Dans toute l'étendue de cette baie, déployée en cercle immense, les cocotiers s'agitaient sur leurs grandes tiges ; la puissante lumière tropicale étincelait partout. — Le vent du large soufflait avec violence, les feuilles mortes voltigeaient en tourbillons ; la mer et le corail faisaient grand bruit...

J'examinai ces gens qui m'entouraient ; ils me semblaient différents de ceux de Tahiti ; leurs figures graves avaient une expression plus sauvage.

L'esprit s'endort avec l'habitude des voyages ; on se fait à tout, — aux sites exotiques les plus singuliers, comme aux visages les plus extraordinaires. A certaines heures pourtant, quand l'esprit s'éveille et se retrouve lui-même, on est frappé tout à coup de l'étrangeté de ce qui vous entoure.

Je regardais ces indigènes comme des inconnus, — pénétré pour la première fois des différences radicales de nos races, de nos idées et de nos impressions ; bien que je

fusse vêtu comme eux, et que je compris leur langage, j'étais isolé au milieu d'eux tous, autant que dans l'île du monde la plus déserte.

Je sentais lourdement l'effroyable distance qui me séparait de ce petit coin de la terre qui est le mien, l'immensité de la mer, et ma profonde solitude....

Je regardai Taamari et l'appelai près de moi : il appuya familièrement sur mes genoux sa petite tête brune. Et je pensai à mon frère Georges qui dormait à cette heure, du sommeil éternel, couché dans les profondeurs de la mer, là-bas, sur la côte lointaine du Bengale. — Cet enfant était son fils, et une famille issue de notre sang se perpétuerait dans ces îles perdues....

« Loti, dit en se levant la vieille Hapoto, viens te reposer dans ma case, qui est à cinq cents pas d'ici sur l'autre plage. Tu y trouveras de quoi manger et dormir ; tu y verras mon fils Téharo, et vous conviendrez ensemble des moyens de retourner à Tahiti, avec cet enfant que tu veux emmener. »

XVII

La case de la vieille Hapoto était à quelques pas de la mer ; c'était la classique case maorie, avec les vieux pavés de galets noirs, la muraille à jours, et le toit de pandanus, repaire des scorpions et des cent-pieds. — Des pièces de bois massives soutenaient de grands lits d'une forme antique, dont les rideaux étaient faits de l'écorce distendue et assouplie du mûrier à papier. — Une table grossière composait, avec ces lits primitifs, tout l'ameublement du logis ; mais sur cette table était posée une Bible tahitienne, qui venait rappeler au visiteur que la religion du Christ était en honneur dans cette chaumière perdue.

Téharo, le frère de Taïmaha, était un homme de vingt-cinq ans, à la figure intelligente et douce ; il avait conservé de mon frère un souvenir mêlé de respect et d'affection, et me reçut avec joie.

Il avait à sa disposition la baleinière du chef du district, et nous convînmes de repartir pour Tahiti dès que le vent et l'état de la mer nous le permettraient.

J'avais dit que j'étais habitué à la nourriture indigène, et que je me contenterais comme le reste de la famille des fruits de l'arbre-à-pain. Mais la vieille Hapoto avait ordonné de grands préparatifs pour mon repas du soir, qui devait être un festin. On poursuivit plusieurs poules pour les étrangler, et on alluma sur l'herbe un grand feu, destiné à cuire pour moi le *feïï* et les fruits de l'arbre-à-pain.

XVIII

Cependant le temps s'écoulait lentement. Il fallait plus d'une heure encore avant que la jeune fille qui était allée chercher les actes de naissance des enfants de Taïmaha pût revenir.

En l'attendant, je fis au bord de la mer, avec mes nouveaux amis, une promenade qui m'a laissé un souvenir fantastique comme celui d'un rêve.

Depuis cet endroit jusqu'au district d'Afareahitu vers lequel nous nous dirigeons le pays n'est plus qu'une étroite bande de terrain, longue et sinieuse, resserrée entre la mer et les mornes à pic, — au flanc desquels sont accrochées d'impénétrables forêts.

Autour de moi, tout semblait de plus en plus s'assombrir. Le soir, l'isolement, la tristesse inquiète qui me pénétrait, prêtaient à ces paysages quelque chose de désolé.

C'étaient toujours des cocotiers, des lauriers-roses en fleurs et des pandanus, tout cela étonnamment haut et frêle, et courbé par le vent. Les longues tiges des palmiers, penchées en tous sens, portaient çà et là des touffes de lichen qui pendaient comme des chevelures grises. — Et puis, sous nos pieds, toujours cette même terre nue et cendrée, criblée de trous de crabes.

Le sentier que nous suivions semblait abandonné; les crabes bleus avaient tout envahi; ils fuyaient devant nous, avec ce bruit particulier qu'ils font le soir. — La montagne était déjà pleine d'ombre.

Le grand Téharo marchait près de moi, rêveur et silencieux comme un Maori, et je tenais par la main l'enfant de mon frère.

De temps à autre, la voix douce de Taamari s'élevait au milieu de tous les grands bruits monotones de la nature; ses questions d'enfant étaient incohérentes et singulières. — J'entendais cependant sans difficulté le langage de ce petit être, que bien des gens qui parlent à Tahiti le *dialecte de la plage* n'eussent pas compris; il parlait la vieille langue maorie à peu près pure.

Nous vîmes poindre sur la mer une pirogue voilée, qui revenait imprudemment de Tahiti; elle entra bientôt dans les bassins intérieurs du récif, presque couchée sous ce grand vent alisé.

Il en sortit quelques indigènes, deux jeunes filles qui se mirent à courir toutes mouillées, jetant au vent triste la note inattendue de leurs éclats de rire.

Il en sortit aussi un vieux Chinois en robe noire, qui s'arrêta pour caresser le petit Taamari, et tira de son sac des gâteaux qu'il lui donna.

Cette prévenance de ce vieux pour cet enfant, et son regard, me donnèrent une idée horrible...

Le jour baissait, les cocotiers s'agitaient au-dessus de nos têtes, secouant sur nous leurs cent-pieds et leurs scorpions. — Il passait des rafales qui courbaient ces grands arbres comme un champ de roseaux; les feuilles mortes voltigeaient follement sur la terre nue....

Je fis cette réflexion naturelle, qu'il faudrait sans doute rester plusieurs jours dans cette île avant qu'il fût possible à une pirogue de prendre la mer; cela arrive fréquemment entre Tahiti et Moorea. — Le départ du *Rendeeer* était fixé aux premiers jours de la semaine suivante; mon absence ne le retarderait pas d'une heure, — et les derniers moments que j'aurais pu passer avec Rarahu, — les derniers de la vie, — s'envoleraient ainsi loin d'elle.

Quand nous revînmes, la nuit tombait tout à fait. — Je n'avais pas prévu cette nuit ni l'impression sinistre que me causait son approche.

Je commençais à sentir aussi l'engourdissement et la soif de la fièvre; — les impressions si vives de cette journée l'avaient déterminée sans doute, en même temps qu'un grand excès de fatigue.

Nous nous assîmes devant la case de la vieille Hapoto.

Il y avait là plusieurs jeunes filles couronnées de fleurs, qui étaient venues des cases voisines pour voir le *paoupa* (l'étranger) — car il en vient rarement dans ce district.

« Tiens ! dit l'une d'elles, en s'approchant de moi, — c'est toi, Mata-reva !... »

Depuis longtemps je n'avais pas entendu prononcer ce nom que Rarahu m'avait donné jadis et contre lequel avait prévalu celui de Loti.

Elle avait appris ce nom dans le district d'Apiré, au bord du ruisseau de Fataoua, où l'année précédente elle m'avait vu.

La nature et toutes choses prenaient pour moi des aspects étranges et imprévus, sous l'influence de la fièvre et de la nuit. — On entendait dans les bois de la montagne le son plaintif et monotone des flûtes de roseau.

A quelques pas de là, sous un toit de chaume soutenu par des pieux de bourao, on faisait la cuisine à mon intention. — Le vent balayait terriblement cette cuisine; des hommes nus, avec de grands cheveux ébouriffés, étaient accroupis là, comme des gnomes, autour d'une épaisse fumée. — Le mot « Toupapahou ! », prononcé près de moi, résonnait étrangement à mes oreilles....

XIX

Cependant la jeune fille qui avait été envoyée chez le chef du district arriva, — et je pus encore lire à cette dernière lueur du jour les quelques phrases tahitiennes qui rétablissaient la vérité par des dates :

Ua fanau o Taamari i te Taimaha,
Est né le Taamari de la Taimaha,
I te mahana pae no Tiurai 1864...
le jour cinq de juillet 1864

Ua fanau o Atario i te Taimaha.
Est né le Atario de la Taimaha,
I te mahana piti no Aote 1865...
le jour deux de août 1865...

... Un grand effondrement venait de se faire, un grand vide dans mon cœur, — et je ne voulais pas voir, je ne voulais pas croire. — Chose étrange, je m'étais attaché à l'idée de cette famille tahitienne, — et ce vide qui se faisait là me causait une douleur mystérieuse et profonde; c'était quelque chose comme si mon frère perdu eût

été plongé plus avant et pour jamais dans le néant ; tout ce qui était lui s'enfonçait dans la nuit, c'était comme s'il fût mort une seconde fois. — Et il semblait que ces îles devenues subitement désertes, — que tout le charme de l'Océanie fût mort du même coup, et que rien ne m'attachât plus à ce pays.

« Es-tu bien sûr, disait d'une voix tremblante la mère de Taïmaha, — pauvre vieille femme à moitié sauvage, — es-tu bien sûr, Loti, des choses que tu viens nous dire?... »

Je leur affirmai à tous ce mensonge. — Taïmaha avait fait ce que fait plus d'une incompréhensible Tahitienne ; après le départ de Rouéri, elle avait pris un autre amant européen ; on ne voyage guère, entre le district de Matavéri et Papeete ; elle avait pu tromper sa mère, son frère et ses sœurs, en leur cachant pendant deux ans le départ de celui auquel ils l'avaient confiée, — après quoi elle était venue le pleurer à Moorea. — Elle l'avait réellement pleuré pourtant, et peut-être n'avait-elle aimé que lui.

Le petit Taamari était encore près de moi, la tête appuyée sur mes genoux. — La vieille Hapoto le tira rudement par le bras. — Elle se cacha la figure dans ses mains ridées et couvertes de tatouages ; un peu après, je l'entendis pleurer....

XX

Je restai là longtemps assis, tenant toujours en main les papiers du chef, et cherchant à rassembler mes idées embrouillées par la fièvre.

Je m'étais laissé abuser comme un enfant naïf par la parole de cette femme ; je maudissais cette créature, qui m'avait poussé dans cette île désolée, tandis qu'à Tahiti Rarahu m'attendait, et que le temps irréparable s'envolait pour nous deux.

Les jeunes filles étaient toujours là assises, avec leurs couronnes de gardénias qui répandaient leur parfum du soir ; tous étaient immobiles, la tête tournée vers la forêt, groupés, comme pour s'unir contre l'obscurité envahissante, contre la solitude et le voisinage des bois.

Le vent gémissait plus fort, il faisait froid et il faisait nuit...

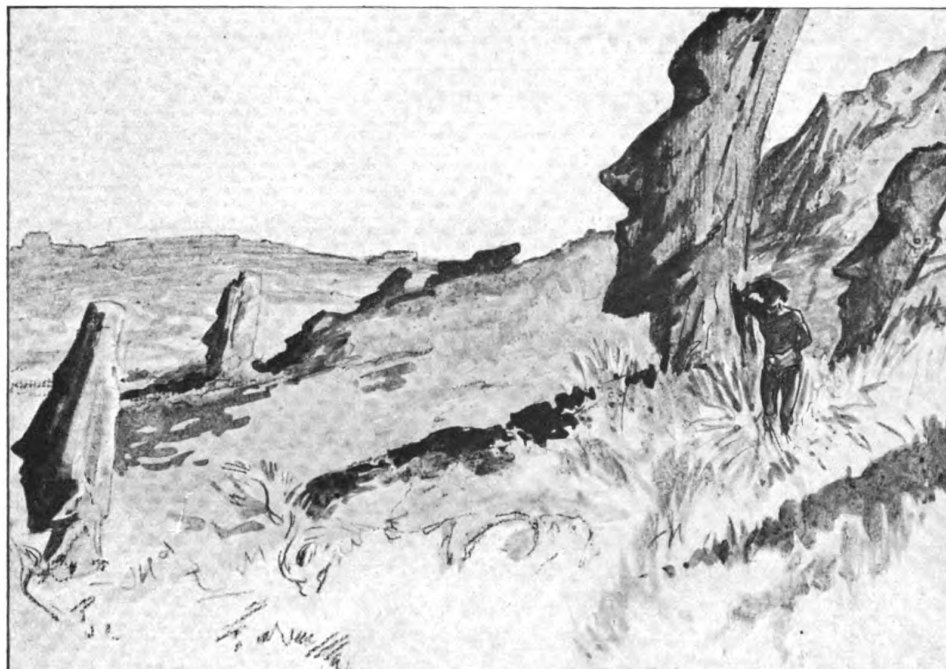
XXI

Je fis peu d'honneur au souper qui m'était offert, et, Téharo m'ayant abandonné son lit, je m'étendis sur les nattes blanches, essayant du sommeil pour calmer ma tête troublée.

Lui, Téharo, s'engageait à veiller jusqu'au jour, afin que rien ne retardât notre départ pour Tahiti, si, vers le matin, le vent venait à s'apaiser.

La famille prit son repas du soir, — et tous s'étendirent silencieusement sur leurs

LE MARIAGE DE LOTI



C'est dans la montagne que sont perchés les vieux cimetièrs maoris (p. 155).

lits de chaume, roulés comme des momies d'Égypte dans leurs pareos sombres, — la nuque reposant à l'antique sur des supports en bois de bambou.

La lampe d'huile de cocotier, tourmentée par le vent, ne tarda pas à mourir, et l'obscurité devint profonde.

XXII

Alors commença une nuit étrange, toute remplie de visions fantastiques et d'épouvante.

Les draperies d'écorce de mûrier voltigeaient autour de moi avec des frôlements d'ailes de chauves-souris, le terrible vent de la mer passait sur ma tête. Je tremblais de froid sous mon pareo. — Je sentais toutes les terreurs, toutes les angoisses des enfants abandonnés....

Où trouver en français des mots qui traduisent quelque chose de cette nuit polynésienne, de ces bruits désolés de la nature, — de ces grands bois sonores, de cette solitude dans l'immensité de cet océan, — de ces forêts remplies de sifflements et de rumeurs étranges, peuplées de fantômes; — les Toupapahous de la légende océanienne, courant dans les bois avec des cris lamentables, — des visages bleus, — des dents aiguës et de grandes chevelures....

Vers minuit, j'entendis au dehors un bruit distinct de voix humaines qui me fit du bien ; et puis une main prit doucement la mienne :

C'était Téharo qui venait voir si j'avais encore la fièvre.

Je lui dis que j'avais aussi le délire par instants, et d'étranges visions, — et le pria de rester près de moi. Ces choses sont familières aux Maoris, et ne les étonnent jamais.

Il garda ma main dans la sienne, et sa présence apporta du calme à mon imagination.

Il arriva aussi que, la fièvre suivant son cours, j'eus moins froid, — et finis par m'endormir.

XXIII

A trois heures du matin, Téharo m'éveilla. A ce moment je me crus là-bas, à Bright-bury, couché dans ma chambre d'enfant, sous le toit béni de la vieille maison paternelle ; je crus entendre les vieux tilleuls de la cour remuer sous ma fenêtre leurs branches moussues, — et le bruit familier du ruisseau sous les peupliers....

Mais c'étaient les grandes palmes des cocotiers qui se froissaient au dehors, — et la mer qui rendait sa plainte éternelle sur les récifs de corail.

Téharo m'éveillait pour partir ; le temps s'était calmé, et on apprêtait la pirogue.

Quand je fus dehors, j'en éprouvai du bien ; mais j'avais la fièvre encore, et la tête me tournait un peu.

Les Maoris allaient et venaient sur la plage, apportant dans l'obscurité les mâts, les voiles et les pagayes.

Je m'étendis, épuisé, dans l'embarcation, et nous partîmes.

XXIV

C'était une nuit sans lune. — Cependant à la lueur diffuse des étoiles on distinguait nettement les forêts suspendues au-dessus de nos têtes, — et les tiges blanches des grands cocotiers penchés.

Nous avions pris sous l'impulsion du vent une vitesse imprudente, au moment de passer en pleine nuit la ceinture des récifs ; les Maoris exprimaient tout bas leur frayeur, de courir ainsi par mauvais temps dans l'obscurité.

La pirogue, en effet, toucha plusieurs fois sur le corail. — Les redoutables rameaux blancs écorchèrent sa quille avec un bruit sourd, — mais ils se brisèrent, et nous passâmes.

Au large, la brise tomba ; — subitement le calme se fit. Ballottés par une houle énorme, dans une nuit profonde, nous n'avancions plus ; il fallut pagayer.

Cependant la fièvre était passée ; j'avais pu me lever, et prendre en main le gou-

LE MARIAGE DE LOTI



Composition inédite
de MANUEL ORAZI.

*La petite fille de Pomaré ouvre
la porte de la cage aux oiseaux.*

vernail. — Je vis alors qu'une vieille femme était étendue au fond de la pirogue ; c'était Hapoto, qui nous avait suivis pour aller parler à Taïmaha.

Quand la mer se fut calmée comme le vent, le jour était près de paraître.

Nous aperçûmes bientôt les premières lueurs de l'aube ; — et les hauts pics de Moorea, qui déjà s'éloignaient, prirent une légère teinte rose.

La vieille femme étendue à mes pieds était immobile et semblait évanouie ; mais les Maoris respectaient ce sommeil voisin de la mort, que lui avaient donné la fatigue et l'excès de la frayeur ; ils parlaient bas pour ne point la troubler.

Chacun de nous procéda sans bruit à sa toilette, en se plongeant dans l'eau de la mer. — Après quoi nous fîmes des cigarettes de pandanus en attendant le soleil.

Le lever du jour fut calme et splendide ; tous les fantômes de la nuit s'étaient envolés ; je m'éveillais de ces rêves sinistres avec une intime sensation de bien-être physique.

Et bientôt, quand j'aperçus Tahiti, Papeete, la case de la reine, celle de mon frère, au beau soleil du matin ; — Moorea, non plus sombre et fantastique, mais baignée de lumière, je vis combien j'aimais encore ce pays, malgré ce vide qui venait de se faire pour moi, et ces liens du sang qui n'existaient plus ; — et je pris en courant le chemin de la chère petite case où Rarahu m'attendait....

.

XXV

... Le jour fixé par la petite princesse pour lâcher dans la campagne les oiseaux chanteurs était arrivé.

Nous étions cinq personnes qui devions procéder à cette importante opération et, une voiture partie de chez la reine nous ayant déposés à l'entrée des sentiers de Fataoua, nous nous enfonçâmes sous bois.

La petite Pomaré qu'on nous avait confiée marchait tout doucement entre Rarahu et moi qui, tous deux, lui donnions la main ; deux suivantes venaient par derrière, portant sur un bâton la cage et ses précieux habitants.

Ce fut dans un recoin délicieux du bois de Fataoua, loin de toute habitation humaine, que l'enfant désira s'arrêter.

C'était le soir ; le soleil déjà très bas ne pénétrait plus guère sous l'épais couvert de la forêt ; au-dessus de toute cette végétation, il y avait encore les grands mornes qui jetaient sur nous leurs ombres. Une lumière bleuâtre, qui descendait d'en haut comme dans les caves, tombait à terre sur un tapis de fougères fines et exquises ; sous les grands arbres s'étaient étalés des citronniers tout blancs de fleurs. — On entendait de loin dans l'air humide le bruit de la grande cascade ; — autrement, c'était toujours ce silence des bois de la Polynésie, — sombre pays enchanté, auquel il semble qu'il manque la vie.

La petite-fille de Pomaré, grave et sérieuse, ouvrit elle-même la porte aux oiseaux, — et puis nous nous retirâmes tous pour ne point troubler ce départ.

Mais les petites bêtes avaient l'air peu disposées à prendre la volée. Celle qui la première passa la tête à la porte, — une grosse linotte sans queue, — parut examiner attentivement les lieux, — et puis elle rentra, effrayée de ce silence et de cet air solennel, — pour dire aux autres sans doute : « Vous vous trouverez mal dans ce pays ; le Créateur n'y avait point mis d'oiseaux ; ces ombrages ne sont pas faits pour nous. »

Il fallut les prendre tous à la main pour les décider à sortir, et quand toute la bande fut dehors, sautillant de branche en branche d'un air inquiet, — nous retournâmes sur nos pas.

Il faisait déjà presque nuit. Nous les entendîmes derrière nous jusqu'au moment où nous fûmes hors des grands bois...

XXVI

... Je ne puis exprimer l'effet étrange que me produisait Rarahu lorsqu'elle me parlait anglais. Elle avait conscience de cette impression, et n'employait ce langage que lorsqu'elle était sûre de ce qu'elle allait dire, et désirait que j'en fusse particulièrement frappé. Sa voix avait alors une douceur indéfinissable, un bizarre charme de pénétration et de tristesse ; il y avait des mots, des phrases qu'elle prononçait bien ; — et alors il semblait que ce fût une jeune fille de ma race et de mon sang ; il semblait que tout à coup cela nous rapprochât l'un de l'autre, d'une manière mystérieuse et inattendue...

Elle voyait maintenant qu'il ne fallait plus songer à me garder auprès d'elle, que ce projet d'autrefois était abandonné comme un rêve d'enfant, que tout cela était bien impossible et bien fini pour jamais. Nos jours étaient comptés. — Tout au plus parlais-je de revenir, et encore, elle n'y croyait pas. En mon absence, je ne sais ce qu'avait fait la pauvre petite ; on ne lui avait pas connu d'amants européens, c'était tout ce que j'avais désiré apprendre. — J'avais conservé au moins sur son imagination une sorte de prestige que la séparation ne m'avait pas enlevé, et qu'aucun autre que moi n'avait pu avoir ; à mon retour, tout l'amour que peut donner une petite fille passionnée de seize ans, elle me l'avait prodigué sans mesure, — et pourtant, je le voyais bien, en même temps que nos derniers jours s'envolaient, Rarahu s'éloignait de moi ; elle souriait toujours de son même sourire tranquille, mais je sentais que son cœur se remplissait d'amertume, de désenchantement, de sourde irritation, et de toutes les passions effrénées des enfants sauvages.

Je l'aimais bien, mon Dieu, pourtant !

Quelle angoisse de la quitter, et de la quitter perdue...

« Oh ! ma chère petite amie, lui disais-je, ô ma bien-aimée, tu seras sage, après mon départ. Et moi, je reviendrai si Dieu le permet. Tu crois en Dieu, toi aussi ; prie, au moins, — et nous nous reverrons encore dans l'éternité.

« Pars, toi aussi, lui disais-je à genoux ; va, loin de cette ville de Papeete ; va vivre

avec Tiahoui, ta petite amie, dans un district éloigné où ne viennent pas les Européens ; — tu te marieras comme elle, tu auras une famille comme les femmes chrétiennes ; avec de petits enfants qui t'appartiendront et que tu garderas près de toi, tu seras heureuse.... »

Alors et toujours, ce même incompréhensible sourire paraissait sur ses lèvres ; — elle baissait la tête et ne répondait plus. — Et je comprenais bien qu'après mon départ elle serait une des petites filles les plus folles, et les plus perdues de Papeete.

Quelle angoisse c'était, mon Dieu, quand elle, silencieuse et distraite, — à tout ce que je trouvais de suppliant et de passionné à lui dire, — souriait de son même sourire de sombre insouciance, de doute et d'ironie....

Y a-t-il une souffrance comparable à celle-là : aimer, et sentir qu'on ne vous écoute plus ? — que ce cœur qui vous appartenait se ferme, quoi que vous fassiez ? — que le côté sombre et inexplicable de sa nature reprend sur lui sa force et ses droits?...

Et pourtant on aime de toute son âme cette âme qui vous échappe. Et puis, la mort est là qui attend ; elle va prendre bientôt ce corps adoré, qui est la chair de votre chair. La mort sans résurrection, sans espoir, — puisque celle-là même qui va mourir ne croit plus à rien de ce qui sauve et fait revivre....

Si cette âme était tout à fait mauvaise et perdue, — on en ferait le sacrifice comme d'une chose impure.... Mais, sentir qu'elle souffre, savoir qu'elle a été douce, aimante et pure !... — C'est comme un voile de ténèbres qui l'enveloppe, — une mort anticipée qui l'étreint et qui la glace. Peut-être ne serait-il pas impossible de la sauver encore, — mais il faut partir, s'en aller pour toujours, — et le temps passe et on ne peut rien !...

Alors ce sont des transports d'amour, d'amour et de larmes ; — on veut s'enivrer à la dernière heure de tout ce qui va vous être enlevé sans retour, — et prendre encore, avant la fin qui va venir, tout ce qu'on peut arracher à la vie de joies délirantes et de sensations fiévreuses....

XXVII

... Nous cheminions, Rarahu et moi, en nous donnant la main, sur la route d'Apiré. C'était l'avant-veille du départ.

Il faisait une accablante chaleur d'orage. — L'air était chargé de senteurs de goyaves mûres ; toutes les plantes étaient énervées. De jeunes cocotiers d'un jaune d'or dessinaient leurs palmes immobiles sur un ciel noir et plombé ; le morne de Fataoua montrait dans les nuages ses cornes et ses dents ; ces montagnes de basalte semblaient peser lourdes et chaudes sur nos têtes, et opprimer nos pensées comme nos sens.

Deux femmes, qui paraissaient nous attendre au bord du chemin, se levèrent à notre approche et s'avancèrent vers nous.

L'une qui était vieille, cassée, tatouée, entraînait par la main l'autre, qui était encore belle et jeune ; — c'était Hapoto, et sa fille Taïmaha.

« Loti, dit humblement la vieille femme, pardonne à Taïmaha.... »

Taïmaha souriait de son éternel sourire en baissant les yeux comme un enfant pris en faute, mais qui n'a pas conscience du mal qu'il a fait et n'en éprouve aucun remords.

« Loti, dit Rarahu en anglais, Loti, pardonne-lui ! »

Je pardonnai à cette femme, et pris sa main qu'elle me tendait. — Il ne nous est pas possible, à nous qui sommes nés sur l'autre face du monde, de juger ou seulement de comprendre ces natures incomplètes, si différentes des nôtres, chez qui le fond demeure mystérieux et sauvage, et où l'on trouve pourtant, à certaines heures, tant de charme d'amour, et d'exquise sensibilité.

Taïmaha avait à me remettre un objet bien précieux, — une relique d'autrefois, — le pareo de Rouéri que, sur sa demande, je lui avais confié.

Elle l'avait blanchi et réparé avec un soin extrême. Elle parut émue cependant, et une larme trembla dans ses yeux quand elle me remit ce souvenir — qui allait retourner avec moi là-bas, à Brightbury d'où je l'avais emporté.

XXVIII

Dans une dernière visite que je fis à Pomaré, je lui recommandai Rarahu.

« ... Et quand même, Loti, dit-elle, maintenant, qu'en ferais-tu?... »

— Je reviendrai, répondis-je en hésitant.

— Loti !... ton frère aussi devait revenir !... Vous dites tous cela, continua-t-elle lentement, comme repassant ses propres souvenirs. — Quand vous quittez mon pays, vous dites tous cela. — Mais la terre britannique (*te funea piritania*) est loin de la Polynésie ; de tous ceux que j'ai vus partir, il en est bien peu qui soient revenus.

« En tout cas, embrasse celle-ci, dit-elle en montrant sa petite-fille. — Car celle-ci, tu ne la retrouveras plus.... »

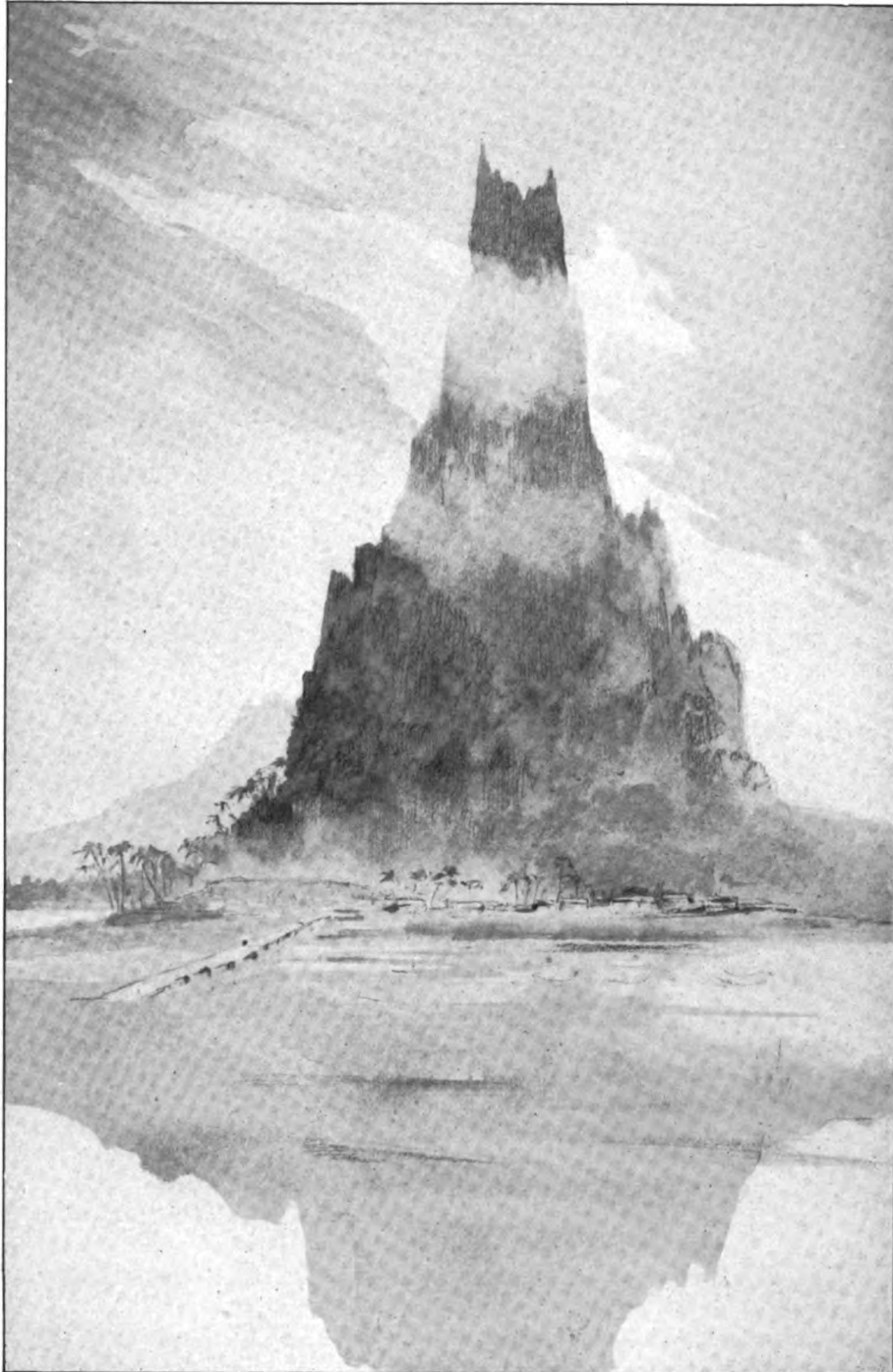
XXIX

Le soir, Rarahu et moi, nous étions assis sous la véranda de notre case ; on entendait partout dans l'herbe les bruits de cigales des soirs d'été. — Les branches non émondées des orangers et des hibiscus donnaient à notre demeure un air d'abandon et de ruine ; nous étions à moitié cachés sous leurs masses capricieuses et touffues.

« Rarahu, disais-je, ne veux-tu plus croire au Dieu de ton enfance, qu'autrefois tu savais prier avec amour ? »

— Quand l'homme est mort, répondit lentement Rarahu, et enfoui sous la terre, quelqu'un pourrait-il l'en faire sortir ?

LE MARIAGE DE LOTI



Le grand morne de Bora-Bora dressait sa silhouette effrayante (p 238).

— Pourtant, dis-je encore, en me rattachant à certaines croyances sombres qu'elle n'avait pas perdues, — pourtant tu as peur des fantômes; tu sais bien qu'à cette heure même, autour de nous, dans ces arbres, peut-être il y en a...

— Ah! oui, dit-elle avec un frisson, — après, il y a peut-être le Toupapahou; après la mort, il y a le fantôme qui, quelque temps, paraît encore, et rôde incertain dans les bois; — mais je pense que le Toupapahou s'éteint aussi, quand, à la longue, il n'a plus de forme sous la terre, — et qu'alors c'est la fin... »

Je n'oublierai jamais cette voix fraîche d'enfant, prononçant dans sa langue douce et singulière d'aussi sombres choses...

XXX

C'était le dernier jour...

Le soleil d'Océanie s'était levé aussi radieux qu'à l'ordinaire sur « Tahiti la délicieuse »; — ce que souffrent dans leur cœur les hommes qui passent et disparaissent n'a rien de commun avec l'éternelle nature, et n'entrave jamais ses fêtes inconscientes.

Depuis le matin nous étions debout tous deux, et bien empressés. — Les préparatifs du départ apportent souvent une diversion heureuse à la tristesse de ceux qui vont se quitter, — et ce cas était le nôtre...

Il nous fallait emballer le produit de toutes nos pêches, de toutes nos expéditions sur les récifs; tous nos coquillages, tous nos madrépores rares, qui, en mon absence, avaient séché sur l'herbe du jardin, et ressemblaient maintenant à de grands lichens fins et compliqués plus blancs que de la neige.

Rarahu déployait une activité extrême, et faisait beaucoup d'ouvrage, ce qui n'est point habituel aux femmes tahitiennes; tout ce mouvement trompait sa douleur. — Je sentais bien que son cœur se déchirait en me voyant partir; je la retrouvais elle-même, et je reprenais un peu de confiance et d'espoir...

Nous avions à emballer une quantité d'objets, — une foule de choses qui eussent fait sourire beaucoup de gens; des branches des goyaviers d'Apiré, des branches des arbres de notre jardin, des morceaux de l'écorce des grands cocotiers qui ombrageaient notre case...

Plusieurs couronnes fanées de Rarahu, — toutes celles des derniers jours, — faisaient aussi partie de mon bagage, — avec des gerbes de fougères, et des gerbes de fleurs. Rarahu y ajoutait encore des touffes de reva-reva, renfermées dans des boîtes de bois odorant, et de délicates couronnes en paille de peña, qu'elle avait fait tresser pour moi.

Et tout cela emplissait des caisses en quantité, tout cela constituait un train de départ énorme...

XXXI

Vers deux heures nous eûmes terminé ces grands préparatifs. Rarahu mit sa plus belle tapa de mousseline blanche, plaça des gardénias dans ses cheveux dénoués, — et nous sortîmes de chez nous.

Je voulais avant de partir revoir une dernière fois Faa, les grands cocotiers et les grandes plages de corail ; je voulais jeter un coup d'œil dernier sur tous ces paysages tahitiens ; je voulais revoir Apiré, et me baigner encore avec ma petite amie dans le ruisseau de Fataoua ; je désirais dire adieu à une foule d'amis indigènes ; je voulais voir tout et tout le monde, je ne pouvais prendre mon parti de tout quitter.... Et l'heure passait, et nous ne savions plus auquel courir....

Ceux-là seuls qui ont dû abandonner pour toujours des lieux et des êtres chéris peuvent comprendre cette agitation du départ, et cette tristesse inquiète, qui oppresse comme une souffrance physique...

Il était déjà tard quand nous arrivâmes à Apiré, au ruisseau de Fataoua.

Mais tout était encore là comme dans le bon vieux temps ; au bord de l'eau, la société était nombreuse et choisie ; il y avait toujours Tétouara la négresse, qui trônait au milieu de sa cour, et une foule de jeunes femmes qui plongeaient et nageaient comme des poissons, avec la plus insouciant gaité du monde.

Nous passâmes tous deux, nous donnant la main comme autrefois, et disant doucement bonjour de droite et de gauche à tous ces visages connus et amis. A notre approche les éclats de rire avaient cessé ; la petite figure douce et profondément sérieuse de Rarahu, sa robe blanche traînante comme celle d'une mariée, son regard triste avaient imposé le silence....

Les Tahitiens comprennent tous les sentiments du cœur et respectent la douleur. On savait que Rarahu était la *petite femme de Loti* ; on savait que le sentiment qui nous unissait n'était point une chose banale et ordinaire ; — on savait surtout qu'on nous voyait pour la dernière fois.

Nous tournâmes à droite, par un étroit sentier bien connu. — A quelques pas plus loin, sous l'ombrage triste des goyaviers, était ce bassin plus isolé où s'était passée l'enfance de Rarahu, et qu'autrefois nous considérions un peu comme notre propriété particulière

Nous trouvâmes là deux jeunes filles inconnues, très belles, malgré la dureté farouche de leurs traits : elles étaient vêtues, l'une de rose, l'autre de vert tendre ; leurs cheveux aussi noirs que la nuit étaient crépés comme ceux des femmes de Nuka-Hiva, dont elles avaient aussi l'expression de sauvage ironie.

Assises sur des pierres, au milieu du ruisseau, les pieds baignant dans l'eau vive elles chantaient d'une voix rauque un air de l'archipel des Marquises.

Elles se sauvèrent en nous voyant paraître, et, comme nous l'avions désiré, nous restâmes seuls.

XXXII

Nous n'étions pas revenus là depuis le retour du *Rendeer* à Tahiti. — En nous retrouvant dans ce petit recoin qui jadis était à nous, nous éprouvâmes une émotion vive, — et aussi une sensation délicieuse, qu'aucun autre lieu au monde n'eût été capable de nous causer.

Tout était bien resté tel qu'autrefois, dans cet endroit où l'air avait toujours la fraîcheur de l'eau courante; nous connaissions là toutes les pierres, toutes les branches, — tout, jusqu'aux moindres mousses. — Rien n'avait changé; c'étaient bien ces mêmes herbes et cette même odeur, — mélangée de plantes aromatiques et de goyaves mûres.

Nous suspendîmes nos vêtements aux branches, — et puis nous nous assîmes dans l'eau, savourant le plaisir de nous retrouver encore, et pour la dernière fois, en pareo, au baisser du soleil, dans le ruisseau de Fataoua.

Cette eau, claire, délicieuse, arrivait à l'Oroena par la grande cascade. — Le ruisseau courait sur de grosses pierres luisantes, entre lesquelles sortaient les troncs frêles des goyaviers. — Les branches de ces arbustes se penchaient en voûte au-dessus de nos têtes, et dessinaient sur ce miroir légèrement agité les mille découpures de leur feuillage. — Les fruits mûrs tombaient dans l'eau; le ruisseau en roulait; son lit était semé de goyaves, d'oranges et de citrons.

Nous ne disions rien tous deux; — assis près l'un de l'autre, nous devinions mutuellement nos pensées tristes, sans avoir besoin de troubler ce silence pour nous les communiquer.

Les frêles poissons et les tout petits lézards bleus se promenaient aussi tranquillement que s'il n'y eût eu là aucun être humain; nous étions tellement immobiles, que les *varos*, si craintifs, sortaient des pierres et circulaient autour de nous.

Le soleil qui baissait déjà, — le dernier soleil de mon dernier soir d'Océanie, — éclairait certaines branches de lueurs chaudes et dorées; j'admiraï toutes ces choses pour la dernière fois. Les sensibles commençaient à replier pour la nuit leurs feuilles délicates; — les mimosas légers, les goyaviers noirs, avaient déjà pris leurs teintes du soir, — et ce soir était le dernier, — et demain, au lever du soleil, j'allais partir pour toujours.... Tout ce pays et ma petite amie bien-aimée allaient disparaître, comme s'évanouit le décor de l'acte qui vient de finir....

Celui-là était un acte de féerie au milieu de ma vie, — mais il était fini sans retour !.. Finis les rêves, les émotions douces, enivrantes, ou poignantes de tristesse, — tout était fini, était mort....

Et je regardai Rarahu dont je tenais la main dans les miennes.... De grosses larmes

coulaient sur ses joues ; des larmes silencieuses, qui tombaient pressées, comme d'un vase trop plein....

« Loti, dit-elle, je suis à toi... je suis ta petite femme, n'est-ce pas?... N'aie pas peur, je crois en Dieu ; je prie, et je prierai.... Va, tout ce que tu m'as demandé, je le ferai.... Demain je quitterai Papeete en même temps que toi, et on ne m'y reverra plus... J'irai vivre avec Tiahoui, je n'aurai point d'autre époux, et, jusqu'à ce que je meure, je prierai pour toi.... »

Alors les sanglots coupèrent les paroles de Rarahu, qui passa ses deux bras autour de moi et appuya sa tête sur mes genoux.... Je pleurai aussi, mais des larmes douces ; — j'avais retrouvé ma petite amie, elle était brisée, elle était sauvée. Je pouvais la quitter maintenant, puisque nos destinées nous séparaient d'une manière irréversible et fatale ; ce départ aurait moins d'amertume, moins d'angoisse déchirante ; je pouvais m'en aller au moins avec d'incertaines mais consolantes pensées de retour, — peut être aussi avec de vagues espérances dans l'éternité !

.....

XXXIII

Le soir il y avait grand bal chez Pomaré, bal d'adieu offert aux officiers du *Ren deer*. — On devait danser jusqu'à l'heure de l'appareillage, que « l'amiral à cheveux blancs » avait fixé pour le lever du jour.

Et Rarahu et moi, nous avions décidé d'y assister.

Il y avait énormément de monde à ce bal, pour un bal de Papeete ; toutes les Tahitiennes de la cour ; quelques femmes européennes, — tout ce qu'avait pu fournir le personnel de la colonie, — et puis tous les officiers du *Rendeer*, et tous les fonctionnaires français.

Rarahu naturellement n'était point admise dans le salon de la fête ; mais, pendant que la foule dansait fiévreusement la *upa-upa* dans les jardins, elle et quelques autres jeunes femmes dans une situation semblable, privilégiées de la reine, avaient été invitées à prendre place sous la véranda, sur une banquette d'où elles pouvaient, tout aussi bien qu'à l'intérieur, voir et être vues. — Et avec le laisser-aller tahitien, on trouvait tout naturel que je vinsse souvent m'accouder à la fenêtre, pour causer avec ma petite amie.

En dansant je rencontrais constamment son regard grave ; elle était éclairée comme une vision, par la lueur rouge des lampes, mêlée aux rayons bleus de la lune ; sa robe blanche et son collier de perles brillaient sur le fond sombre du dehors.

Vers minuit, la reine m'appela d'un signe. — On emportait sa petite-fille malade qui avait exigé qu'on l'habillât pour ce bal. — La petite Pomaré avait voulu me dire adieu avant de se laisser endormir.

Malgré tout, ce bal était triste ; les officiers du *Rendeer*, qui étaient en majorité, y

jetaient une impression de départ et de séparation contre laquelle on ne pouvait réagir. — Il y avait là de jeunes hommes, qui allaient dire adieu à leurs maîtresses, à leur vie de nonchalance et de plaisir ; il y avait de vieux marins aussi, qui deux ou trois fois dans le courant de leur existence étaient venus à Tahiti, qui savaient que maintenant leur carrière était finie, et dont le cœur se serrait en songeant qu'ils ne reviendraient plus...

La princesse Ariitéa vint à moi, plus animée que de coutume, et parlant plus vite :

« La reine vous prie, Loti, dit-elle, de vous mettre au piano ; de jouer la valse la plus bruyante que vous pourrez, de la jouer très vite ; de la continuer sans interruption par une autre danse ; — et puis encore par une troisième, — afin de ranimer un peu ce bal qui a l'air de mourir. »

Je jouai avec fièvre, en m'étourdissant moi-même, tout ce que je trouvai au hasard sur le piano. Je réussis pour une heure à ranimer le bal ; mais c'était une animation factice, — et je ne pouvais pas plus longtemps la soutenir.

XXXIV

Vers trois heures du matin, quand le salon fut vide, j'étais encore au piano jouant je ne sais quels airs insensés, accompagnés dans le lointain par la *upa-upa* qui râlait au dehors.

J'étais seul avec la vieille reine, qui était restée pensive et immobile dans son grand fauteuil doré. — Elle avait l'air d'une idole incorrecte et sombre, parée avec un luxe encore sauvage.

Le salon de Pomaré avait cet aspect triste des fins de bal : un grand désordre, une grande salle vide ; des bougies s'éteignant dans les torchères, tourmentées par le vent de la nuit.

La reine se leva péniblement, dans les plis de sa robe de velours cramoisi. — Elle vit Rarahu qui se tenait près de la porte, debout et silencieuse. — Elle comprit et lui fit signe d'entrer.

Rarahu entra... timide, les yeux baissés, et s'approcha de la reine. — Apparaissant après ce bal, dans cette salle déserte, dans ce silence, avec sa longue traîne de mousseline blanche, ses pieds nus, ses longs cheveux flottants, sa couronne de gardénias blancs, — et ses yeux agrandis par les larmes, — elle avait l'air d'une willi, d'une vision délicieuse de la nuit.

« Tu as à me parler, Loti, sans doute ; tu veux me demander de veiller sur elle, dit la vieille reine avec bienveillance. Mais c'est elle, je le crains, qui ne le voudra pas... »

— Madame, répondis-je, elle va partir demain pour Papéuriri, demander l'hospitalité à Tiahoui son amie. Là-bas comme ici, je vous supplie de ne pas l'abandonner. On ne la reverra plus à Papeete.

— Ah !... dit la reine, de sa grosse voix étonnée, et visiblement émue.... C'est bien, cela, mon enfant ; c'est bien... à Papeete tu aurais été bien vite une fille perdue.... »

LE MARIAGE DE LOTI



Dans les replis des racines du figuier des banians on trouve des femmes assises (p. 156).

Nous pleurons tous les deux, ou pour mieux dire, tous les trois : la vieille reine nous tenait les mains, et ses yeux d'ordinaire si durs se mouillaient de larmes.

« Eh bien, mon enfant, dit-elle, il ne faut pas différer ce départ. — Si tes préparatifs, comme je le pense, ne sont pas longs à faire, veux-tu partir ce matin même un peu après le soleil, vers sept heures, dans la voiture qui emmènera ma belle-fille Moé? Moé s'en va à Atimaono, prendre le navire qui doit la conduire dans sa possession de Raïatée. -- Vous coucherez la nuit prochaine à Maraa, et demain matin vous serez à Papéuriri, où, en passant, la voiture te déposera. »

Rarahu sourit à travers ses larmes, à cette idée qui lui causait une joie d'enfant, de partir avec la jeune reine de Raïatée.

Il y avait entre Rarahu et Moé une affinité mystérieuse; -- étrangement malheureuses toutes deux, et brisées, elles avaient le même caractère, les mêmes allures et le même genre de charme.

Rarahu répondit qu'elle serait prête. — La pauvre petite, en effet n'avait guère à emporter que quelques robes de mousseline de diverses couleurs, — et son fidèle vieux chat gris...

Et nous primes congé de Pomaré, en serrant avec effusion et de tout notre cœur ses vieilles mains royales. — La princesse Ariitéa, qui avait reparu dans le salon,

vint en tenue de bal nous accompagner jusqu'à la porte du jardin ; elle disait à Rarahu pour la consoler des choses aussi douces que si elle eût été sa sœur.... Et pour la dernière fois nous descendîmes à la plage....

XXXV

Il faisait nuit close encore.

Au bord de la mer, des groupes nombreux stationnaient ; toutes les filles de la cour, dans leurs toilettes de la veille au soir, avaient suivi les officiers du *Rendeer*. — Si on n'eût entendu quelques jeunes femmes pleurer, on eût dit plutôt une fête qu'un départ.

Et ce fut là que, un peu avant le jour, j'embrassai pour la dernière fois ma petite amie.

En même temps que le *Rendeer* quittait l'île délicieuse, la voiture qui emportait Rarahu et Moé quittait Papeete, — et longtemps Rarahu put voir, par les échappées des cocotiers, à travers les rideaux de verdure, — le *Rendeer* s'éloigner sur l'immensité bleue.

.....

QUATRIÈME PARTIE

« Aue ! Aue ! a munaiho te tiaré,
iti tarona menehenehe !... »

« Aue ! aue ! i teienei ra, na ma-
heahea !... »

(Hélas ! Hélas ! autrefois elle était
jolie, la petite fleur d'arum !...)

(Hélas ! Hélas ! Maintenant elle est
fanée !...) (Rarahu)

I

QUELQUES jours plus tard, le *Rendeer*, poursuivant sa route à travers le Pacifique, passa en vue des mornes de Rapa, la plus australe des îles polynésiennes. Et puis cette dernière terre des Maoris disparut elle-même de notre grand horizon monotone et ce fut fini de l'Océanie.

LE MARIAGE DE LOTI

Après avoir relâché au Chili, nous sortîmes du Grand-Océan par le détroit de Magellan, pour rentrer en Europe par la Plata, le Brésil et les Açores.

II

Un triste matin de mars, au lever incertain d'un jour brumeux, je revins à Brightbury, frapper à la porte de ma maison chérie.... On ne m'attendait pas encore.

Je tombai dans les bras de ma vieille mère, qui tremblait d'émotion et de surprise — Le bonheur et l'étonnement furent grands de me revoir.

Après les premiers moments, une impression de tristesse succède à la joie ; un serrement de cœur se mêle au charme du retour : des années ont passé depuis le départ ; on regarde ceux que l'on chérit : le temps a laissé sur eux ses traces, — on les trouve vieillis.... Heureux encore, s'il n'y a point de place vide au foyer !...

C'est triste, une matinée d'hiver dans nos climats du Nord, — surtout quand on a la tête toute remplie des images ensoleillées des tropiques. C'est triste, le jour pâle, le ciel morne et sans rayons, — le froid qu'on avait oublié, — les vieux arbres sans feuilles, — les tilleuls humides et moussus, — et le lierre sur les pierres grises.

Pourtant, qu'on est bien au foyer ! — quelle joie de les revoir tous, y compris les vieux serviteurs qui ont veillé sur votre enfance ; de retrouver les douces coutumes oubliées, les bonnes soirées d'hiver d'autrefois, et comme, au coin du feu, l'Océanie semble un rêve singulier !...

Le matin où je revins à Brightbury frapper à la porte de ma maison, j'encombrais la rue de bagages, de colis et de caisses énormes.

Tout ce déballage est une des distractions du retour. Les armes sauvages, les dieux maoris, les coiffures de chefs polynésiens, les coquilles et les madrépores, faisaient bizarre figure, en revoyant la lumière dans ma vieille maison, sous le ciel britannique. J'éprouvai surtout une émotion vive, en déballant les plantes séchées, les couronnes fanées, qui avaient conservé leur odeur exotique, et embaumaient ma chambre d'un parfum d'Océanie.

III

Quelques jours après mon retour, on me remit une lettre couverte de timbres américains qui m'arrivait par voie d'Overland. — L'adresse était mise de la main de mon ami Georges T..., de Papeete, que les Tahitiens appelaient Tatehau.

Sous l'enveloppe je trouvai deux pages de la grosse écriture enfantine et appliquée de Rarahu, qui m'envoyait son cri de douleur à travers les mers.

RARAHU A LOTI

Papéuriri, 15 Tannaré 1874.

E hoa ino, e Loti iti,
 e ta ú tane iti here,
 e ta ú manao raa i Tahiti nei,
 ia ora na oe i te Atua mau.
 Teie taú parau iti ia óe te rahi nei toú
 peápeá ia óe
 Mai te mahana e reva tu ai oe ra,
 Aita ia e faito i tou nei nauíui e tau.
 Aita roa tu i moe naae tou manao ia oe
 mai to oe reva raa.
 Aue taua iti e,
 teie te tahi parau iti :
 eiaha pai oe e manao
 e faa ipoipo vau i te tane ;
 e aha vau e faa ipoipo i tetane,
 no te mea o oe iho te tane o vau.
 A hoi mai pai ei parahi taua
 i tau fenua i Bora-Bora,
 ei haapaa i nia iho
 i tau fenua i Bora-Bora —
 Eiaha pai oe e haamaoroi to oe na fenua,
 eiaha atoa oe e hamani ino mai ia ú.
 Teie atoa te tahi parau iti ;
 a hoi mai pai oe i Bora-Bora ;
 no atu ia ore ta oe taoa,
 aita vau i nounou rahi,
 eiaha pai oe e haapao ite reira,
 e ia hoi mai oe i Tahiti nei.
 Aue ! tou mauruuru ia a apiti taua iti e,
 Aue te oaoa o tau mafatu
 ia farerei faahou taua iti e te ia oe,
 tou manao,
 e tau arofa ite mau mahana atoa.
 Aue taua iti a tau manao raa.
 ia oe ei tane iti na ú.
 Aue tou nounou i to oe tino iti
 hia amu rahi no oe!...
 Teie te tahi parau no tau parahi raa i
 Papeuriri nei :
 Aita vau i taiata.
 te parahi noa nei au mai.
 Te faaea maitai noa ne a vau io Tiahoui
 vahine,

Papéuriri, 15 janvier 1874.

Cher ami, ô mon petit Loti,
 ô mon petit époux chéri,
 ô toi ma seule pensée à Tahiti,
 je te salue par le vrai Dieu.
 Cette lettre te dira ma tristesse pour
 toi.
 Depuis le jour où tu es parti,
 rien ne donne la mesure de ma douleur.
 Jamais ma pensée ne t'oublie
 depuis ton départ.
 O mon ami chéri,
 voici ma parole :
 ne pense pas
 que je me marierai ;
 comment me marierais-je,
 puisque c'est toi qui es mon époux.
 Reviens pour que nous restions ensemble
 dans mon pays de Bora-Bora,
 pour que nous nous installions
 dans mon pays de Bora-Bora —
 Ne reste pas si longtemps, dans ton pays,
 et sois-moi fidèle.
 Voici encore une parole ;
 reviens à Bora-Bora ;
 peu importe que tu n'aies pas de richesses,
 je ne demande pas beaucoup,
 ne t'occupe pas de cela,
 et reviens à Tahiti.
 Ah ! quel contentement d'être ensemble
 Ah ! quelle joie de mon cœur
 d'être réunie de nouveau à toi,
 ma pensée,
 et mon amour de chaque jour.
 Ah ! cette pensée chérie
 que tu sois mon époux.
 Ah ! combien je désire ton corps.
 pour manger beaucoup de toi !...
 Voici une parole sur mon séjour à Pa-
 péuriri :
 je suis sage,
 je reste bien tranquille.
 Je me repose bien chez Tiahoui-femme,

LE MARIAGE DE LOTI

te ore ae faaea i te hamani maitai mai ia vau — E tau hoa iti oto rahi e,	elle ne cesse d'être bonne pour moi — ô mon petit ami (littéralement : grand chagrin)
te faaite atu nei au i tau nei parau hopea ia oe, aita roa tu vau et maitai noa e i teie, nei, na tui faahou hia vau i te mai rahi ta oe i ite i nia ia u a faaea i taua ra, hoe a huru mai, aita e huru e ; e i teie nei ra pohe raa, na roto noa vau ite faaoromai, no te mea ua moe e atu na oe ; ahiri hoi oe i pihaiho ia ù, e mama rii oe ia vau nei... I teie nei ra, te tuu atu nei o Tiahoui ma i to raua aroha ia oe, e te fetii rii atoa a oia toahai o vau nei ; aita roatu oe iti o moe noae i te mau taata no tau fenua iti ia ai te fara. Tirara parau, Ia ora na oe, tau tane iti here. Ia ora na o Loti iti. Na Rarahu ta oe vahine iti	je te fais savoir en finissant cette lettre, jamais maintenant je suis bien, je suis retombée dans ce mal que tu savais sur moi cesser ce même mal, pas un autre ; et cette maladie, je la supporte avec patience, parce que tu m'as oublié ; si tu étais près de moi, tu me soulagerais un peu... Et maintenant, la Tiahoui et les siens te rappellent leur amitié pour toi, et ses parents aussi et moi aussi ; jamais tu ne seras oublié des hommes de mon pays... J'ai fini mon discours, Je te salue, mon petit époux chéri. Je te salue, ô mon Loti, De Rarahu ta petite épouse
RARAHU. Ua horoa hia eau teie nei parau ia Tatehau mata iore, aita pa, au iteite ioa o to oe fer ua e nana e papai. Ia ora na oe, tau here iti,	RARAHU. J'ai donné cette lettre à Tatehau œil- de-rat, je ne sais pas bien le nom de l'endroit où je dois t'écrire. Je te salue, mon ami chéri,
RARAHU.	RARAHU.

IV

NOTE DE PLUMKETT

Loti écrivit à Rarahu une longue lettre, dans laquelle il exprimait en langue tahitienne son grand amour pour sa petite amie. — Il racontait, d'une manière intelligible pour elle, au moyen d'expressions et d'images particulières, sa traversée de six mois sur le *Rendecr*; la tempête du cap Horn, qui avait mis son navire en danger et lui avait enlevé beaucoup de ses caisses remplies de souvenirs d'Océanie. — Et puis

il lui parlait de son retour au foyer, de son pays et de sa mère, — et lui disait que, malgré ces douces choses, il rêvait de revenir encore dans le Grand-Océan, pour y retrouver son île bien-aimée et sa petite épouse sauvage.

V

RARAHU A LOTI (*Un an après.*)

Papeete, te 3 no Tetepa 1874.

E tau hoa iti here rahi, e tau mea iti
mauiui rahi, ia ora na oe i te Atua mau.
E maere rahi roa ino au ta oe rata i te
ore et ae mai ia u nei, no te mea a pae ae
nei tau rata i papai atu na,
e aita roa tu et ahi parau iti api i tae noa
mai nei no oe.
E riro ra paha oe
aita oe haamanao faahou mai ia u
inaha te hio nei mau rata e haponu atu
ia oe,
aita roa tu oe e poroi noa mai.
Hoa iti mauui rahi, e,
no te aha oe na moe raa tu ia u?
Aita roa tu vau nei e maitai noa e,
te pohe, te mai...
Ahiri hoi oe e papai iri noa mai ia u,
e mahanahana e ia tau ine aau, aita roa tu
ra hoi oe e manao naa e i to reira ra huru.
Area ra vau nei,
te vai noa nei a ia tau roha in oe, e tau
atoa hoi ai rahi ia oe;
mai te mea e te vai na e a te hoe maa
aroha iti roto ia oe no u,
na oe iho ia o manao mai.
Ahiri au e maitai ia haere atu a pihai
iho ia oe,
ua reva e atu na ia vau,
aita ra hoi tau ravea e ae atu ai au...
— Teie te tahi parau i Papeete nei :
I te avae i mua e te oroa ahi i Papeete,

ei te mootua tamahine no te arii vahine.
Ua te oroa nehenehe roa,
e ua úpaúpa te mau vahine e tae mai te
poipoi —

Papeete, le 3 décembre 1874.

O mon petit ami chéri, ô mon cher objet
de ma peine, je te salue par le vrai Dieu.
Je suis bien péniblement étonnée de ne
pas recevoir de lettre de toi, parce que
voilà cinq fois que je t'ai écrit.
et jamais un mot de toi ne m'est encore
parvenu.
Peut-être arrive-t-il
que tu ne te souviens plus de moi,
voici : je vois que mes lettres t'ont été
envoyées,
jamais tu ne m'en as informée.
Cher objet de ma peine,
pourquoi m'oublies-tu?
Jamais maintenant je ne serai bien,
la maladie, la douleur...
Mais si tu m'écrivais un peu,
cela réchaufferait mon cœur, mais jamais
tu ne penses à cela.
Mais quant à moi,
mon amour pour toi reste le même, et
aussi mes larmes pour toi ;
comme s'il restait dans ton cœur un peu
d'amour pour moi,
toi-même tu penserais à moi.
Si j'avais pu aller au loin vers toi,
je serais partie,
mais mon projet eût été inexécutable.. :
— Voici une parole concernant Papeete :
Il y a eu grande fête à Papeete le mois
passé,
pour la petite-fille de la reine.
Et c'était très beau,
et les femmes ont dansé jusqu'au ma-
tin. —

LE MARIAGE DE LOTI

Ua úpaúpa nau atou ;
ei nia i tau upoo a tahi hei huruhuru
manu, —
tau mafatu ra merahi pea-pea...
E i téie nei ra, o Pomare arii ma,

e to na mootua tamahine iti Pomare,
e o Ariitea,
parau ia oe : ia ora na.
Aita roa tu e parau rii api i Tahiti nei,
maori ra e,
o Ariifaite te tane o te arii vahine,
ua pohe roa ino ia i roto i Atete nei i te
ono.

Aita roa tu mea maitai nou merahi
aroha no oe, te tane iti nou !...

Aue ! Aue ! hoi te tiare iti tarona iti e
ua maheahea i teie nei !...

Ia mua ta iho te tiare iti tarona mene-
henehe !...
I teienei ua maheahea,
aita merahi menehenehe !...

Ahiri tou e pere rau manu,
e reva vau maoro i nia i te tara no Paea,
ei aore te hoe iti ae e hio ia ù...
Aue ! Aue ! e tau tane here e, e tau taio
aroha rahi !...
Aue ! Aue ! hoi taua iti e !...

Tirara parau.
Ia ora na oe i te Atua mau.

NA RARAHU.

Et j'y étais aussi ;
j'avais sur la tête une couronne de plumes
d'oiseau, —
mais mon cœur était bien triste...
Et maintenant, la reine Pomaré et les
siens.

Et sa petite-fille Pomaré,
et Ariitéa,
te disent : ia ora na.
Jamais rien de nouveau à Tahiti,
excepté que,
le Ariifaîté le mari de la reine,
est mort au six du mois d'août...

Jamais plus ne sera satisfait mon grand
amour pour toi, mon époux !...

Hélas ! Hélas ! la petite fleur d'arum est
aussi fanée maintenant !...

Avant de devenir ainsi, la petite fleur
d'arum était jolie !...
Maintenant elle est fanée,
elle n'est plus jolie !...

Si j'avais l'aile de l'oiseau,
je partirais au loin sur le sommet de Paea
pour que personne ne me puisse plus voir..
Hélas ! Hélas ! ô mon époux chéri, ô mon
ami tendrement aimé !...
Hélas ! Hélas ! mon ami chéri !...

J'ai fini de te parler.
Je te salue par le vrai Dieu.

RARAHU.

VI

JOURNAL DE LOTI

Londres, 20 février 1875.

Je passais à neuf heures du soir dans Regent Street. — La nuit était froide et brumeuse ; — des milliers de becs de gaz éclairaient la fourmilière humaine, la foule noire et mouillée.

Derrière moi une voix cria : *Ia ora na, Loti !*

Je me retournai bien surpris, et reconnus mon ami Georges T... — celui que les Tahitiens appelaient Tatehau, et que j'avais laissé à Papeete, où il avait résolu de finir ses jours.

VII

Quand nous fûmes confortablement assis au coin du feu, nous nous mîmes à causer de l'île délicieuse

« Rarahu..., dit-il avec un certain embarras, — oui, elle était, je crois, bien portante quand j'ai quitté le pays ; il est probable même que si j'avais pris congé d'elle, elle m'aurait donné des commissions pour vous.

« Comme vous le savez, elle avait quitté Papeete en même temps que vous-même, et on disait dans le pays : Loti et Rarahu n'ont pas pu se séparer ; ils sont partis ensemble pour l'Europe.

« Je savais seul qu'elle était chez son amie Tiahoui, moi qui recevais de Papéuriri ses lettres, avec cette aimable suscription : à *Tatehau Œil-de-rat, pour remettre à Loti.*

« Lorsqu'elle reparut à Papeete, six ou huit mois après, elle était plus jolie que jamais ; elle était plus femme aussi, et plus formée. — Sa grande tristesse lui donnait un charme de plus ; elle avait la grâce d'une élégie.

« Elle devint la maîtresse d'un jeune officier français, qui eut pour elle une passion qui n'était pas ordinaire. — Il était jaloux même de votre souvenir. (On l'appelait encore *la petite femme de Loti.*) — Il lui avait fait le serment de l'emmener en France avec lui.

« Cela dura deux ou trois mois, pendant lesquels elle fut la plus élégante et la plus remarquée des femmes de Papeete.

« Au bout de ce temps-là, il se produisit chez la reine un événement depuis longtemps prévu ; la petite Pomaré V s'éteignit une belle nuit, — peu de jours après une grande fête qu'on avait donnée pour la distraire, et dont elle avait elle-même arrêté le programme.

« La vieille reine, par parenthèse, fut tellement accablée par cette dernière et suprême douleur, que sans doute elle n'y surviva guère (1). Elle s'est retirée pour le moment dans une case isolée, bâtie auprès du tombeau de sa petite-fille, et ne veut plus voir âme qui vive.

« Rarahu observa dans cette circonstance la même coutume que les suivantes de la cour ; en signe de deuil, elle fit couper tout ras ses admirables cheveux noirs.

« La reine lui en sut gré, mais ce fut le sujet d'une querelle entre elle et son amant, — et comme elle ne l'aimait guère, elle profita de l'occasion pour le quitter.

(1) La reine Pomaré est morte en 1877, laissant le trône à son second fils Ariiaue. Elle avait survécu environ deux ans à sa petite-fille. — On peut considérer qu'à dater de ce jour commence la fin de Tahiti, au point de vue des coutumes, de la couleur locale, du charme et de l'étrangeté.

LE MARIAGE DE LOTI



Les cases de Mataveri (d'après un croquis de Pierre Loti (p. 208).

« Je voudrais pouvoir vous dire qu'elle est retournée à Papéuriri auprès de son amie. — Mais, malheureusement la pauvre petite est restée à Papeete, où je crois qu'elle mène aujourd'hui une vie absolument déréglée et folle. »

VIII

NOTE DE PLUMKETT

A partir de cette époque on ne trouve plus que de loin en loin dans le journal de Loti quelques traces de souvenirs conservés au fond de son cœur pour la lointaine Polynésie ; — dans sa mémoire, l'image de Rarahu s'éloigne et s'efface.

Ces fragments sont mêlés aux aventures d'une vie enfiévrée et légèrement excentrique, qui se déroulent un peu partout, — en Afrique principalement, — et plus tard en Italie.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE LOTI

Sierra-Leone, mars 1875.

O ma bien-aimée petite amie, nous retrouverons-nous jamais là-bas — dans notre chère île, — assis le soir sur les plages de corail?...

Bobdiara (Sénégal), octobre 1875.

C'est la saison des grandes pluies, *là-bas*, — la saison où la terre est couverte de fleurs roses, semblables à nos perce-neige d'Angleterre ; — les mousses sont humides, les forêts pleines d'eau.

Le soleil se couche ici, terne et sanglant, sur les solitudes de sable. Il est trois heures du matin *là-bas*, il fait nuit noire, les toupapahous rôdent dans les bois...

Deux années ont passé déjà sur ces souvenirs, et j'aime ce pays comme aux premiers jours : — l'impression persiste comme celle de Brightbury, celle de la patrie, — quand tant d'autres se sont effacées depuis.

Au pied des grands arbres, ma case enfouie dans la verdure, — et ma petite amie sauvage !... Mon Dieu, ne les reverrai-je jamais, — n'entendrai-je plus jamais le vivo plaintif, le soir, sous les cocotiers des plages?

.

Southampton, mars 1876.
(Journal de Loti).

... Tahiti, Bora-Bora, l'Océanie, — que c'est loin tout cela, mon Dieu !

Y reviendrai-je jamais, et qu'y trouverai-je à présent, — sinon les désenchantements amers, et les regrets poignants du passé?... Je pleure, en songeant au charme perdu de ces premières années, — à ce charme qu'aucune puissance ne peut plus me rendre, — à tout cela que je n'ai même pas le pouvoir de fixer sur mon papier, et qui déjà s'obscurcit et s'efface dans mon souvenir.

Hélas ! où est-elle notre vie tahitienne, — les fêtes de la reine, — les *himéné* au clair de lune ? — Rarahu, Ariitéa, Taïmaha, où sont-elles toutes?... La terrible nuit de Moorea, toutes mes émotions, tous mes rêves d'autrefois, où est-ce, tout cela?... — Où est ce bien-aimé frère John, qui partageait avec moi ces premières impressions de jeunesse vibrantes, étranges, enchanteresses?...

Ces parfums ambrés des gardénias, ce bruit du grand vent sur les récifs de corail, — cette ombre mystérieuse, et ces voix rauques qui parlaient la nuit, ce grand vent qui passait partout dans l'obscurité.... Où est tout le charme indéfinissable de ce pays, toute la fraîcheur de nos impressions partagées, de nos joies à deux?...

Hélas, il y a pour moi comme un attrait navrant à repasser ces souvenirs, que le temps emporte, quand par hasard quelque chose les éveille, — une page écrite *là-bas*, — une plante sèche, un *reva-reva*, un parfum tahitien gardé encore par de pauvres couronnes de fleurs qui s'en vont en poussière, — ou un mot de cette langue triste et douce, la langue de *là-bas* que déjà j'oublie.

Ici, à Southampton, vie d'escadre, vie de restaurants et d'estaminets, logis de hasard, camarades de hasard ; — on se réunit on ne sait pourquoi, on s'étourdit comme on peut....

J'ai bien changé depuis deux années, et je ne me reconnais plus quand je regarde en arrière. — A corps perdu je me suis jeté dans une vie de plaisirs; c'est là, il me semble, la seule façon logique de prendre une existence que je n'avais pas demandée, — et dont le but et la fin sont pour moi des problèmes insolubles....

.

IX

Ile de Malte, 2 mai 1876.

Nous étions une quarantaine d'officiers de la marine de S. M. Britannique réunis dans un café de la Valette, à l'île de Malte.

Notre escadre faisait une courte halte dans ce port, en se rendant dans le Levant où on venait de massacrer les consuls de France et d'Allemagne, et où de graves événements semblaient se préparer.

J'avais rencontré dans cette foule un officier qui, lui aussi, avait vécu en Océanie, — et nous nous étions isolés pour causer ensemble de nos souvenirs tahitiens.

X

« Vous parliez de la petite Rarahu de Bora-Bora, dit en se rapprochant de nous le lieutenant Benson, qui avait vu Tahiti depuis nous deux.

« Elle était tombée bien bas, les derniers temps, — mais c'était une singulière petite fille.

« Toujours des couronnes de fleurs fraîches sur une figure de petite morte. Elle n'avait plus de gîte à la fin, et traînait avec elle un vieux chat infirme qui portait des boucles d'oreilles et qu'elle aimait tendrement. Ce chat la suivait partout avec des miaulements lamentables.

« Elle allait souvent se coucher chez la reine qui malgré tout avait conservé pour elle une pitié et une bienveillance extrêmes.

« Tous les matelots du *Sea-Mew* l'aimaient beaucoup, bien qu'elle fût devenue décharnée. — Elle, — elle les voulait tous, tous ceux qui étaient un peu beaux.

« Elle se mourait de la poitrine, et comme elle s'était mise à boire de l'eau-de-vie, son mal allait très vite.

« Un beau jour — (c'était en novembre 1875, elle pouvait avoir dix-huit ans) — on apprit qu'elle était partie, avec son chat infirme, pour son île de Bora-Bora, où elle s'en était allée mourir, et où, paraît-il, elle ne vécut que quelques jours. »

.

XI

Je sentis qu'un froid mortel me montait au cœur. Un voile passa devant mes yeux....

Ma pauvre petite amie sauvage !... Souvent en m'éveillant la nuit je la revoyais encore ; — malgré tout, ie retrouvais son image, avec je ne sais quelle douceur triste, quelle espérance vague, avec je ne sais quelles idées de pardon et de rédemption, — et tout était fini dans la fange, dans l'abîme de l'éternel néant !...

Je sentis qu'un froid mortel me montait au cœur. — Un voile passa devant mes yeux.... Et je restai là, impassible, — et nous continuâmes à causer de nos souvenirs d'Océanie.

Et moi aussi, à la lumière gaie des lampes reflétée par les glaces, au bruit joyeux des conversations, des rires, des toasts britanniques et des verres entrechoqués, — je participais au concert général des banalités et des inepties ; comme eux, je disais d'un ton dégagé :

« C'est un beau pays que l'Océanie ; — de belles créatures, les Tahitiennes ; — pas de régularité grecque dans les traits, mais une beauté originale qui plaît plus encore, et des formes antiques ... Au fond, des femmes incomplètes qu'on aime à l'égal des beaux fruits, de l'eau fraîche et des belles fleurs.

« J'ai vu Tahiti trop délicieuse et trop étrange, à travers le prisme enchanteur de mon extrême jeunesse.... En somme, un charmant pays quand on a vingt ans ; mais on s'en lasse vite, et le mieux est peut-être de ne pas y revenir à trente. »

.....

XII

... Mais la nuit, quand je me retrouvai seul dans le silence et l'obscurité, un rêve sombre s'appesantit sur moi, une vision sinistre qui ne venait ni de la veille ni du sommeil, — un de ces fantômes qui replient leurs ailes de chauves-souris au chevet des malades, ou viennent s'asseoir sur les poitrines haletantes des criminels....

.....

NATUAEA

(*Vision confuse de la nuit.*)

... Là-bas, *en dessous*, bien loin de l'Europe.... le grand morne de Bora-Bora dressait sa silhouette effrayante, dans le ciel gris et crépusculaire des rêves....

... J'arrivais, porté par un navire noir, qui glissait sans bruit sur la mer inerte, qu'aucun vent ne poussait et qui marchait toujours.... Tout près, tout près de la

LE MARIAGE DE LOTI

terre, sous des masses noires qui semblaient de grands arbres, le navire toucha la plage de corail et s'arrêta.... Il faisait nuit, et je restai là immobile, attendant le jour, — les yeux fixés sur la terre, avec une indéfinissable horreur.

... Enfin, le soleil se leva, un large soleil si pâle, si pâle, qu'on eût dit un signe du ciel annonçant aux hommes la consommation des temps, un sinistre météore précurseur du chaos final, un grand soleil mort....

Bora-Bora s'éclaira de lueurs blêmes; alors je distinguai des formes humaines assises qui semblaient m'attendre, et je descendis sur la plage....

Parmi les troncs des cocotiers, sous la haute et triste colonnade grise, des femmes étaient accroupies par terre, la tête dans leurs mains comme pour les veillées funèbres; elles semblaient être là depuis un temps indéfini... leurs longs cheveux les couvraient presque entièrement, elles étaient immobiles; leurs yeux étaient fermés mais à travers leurs paupières transparentes, je distinguais leurs prunelles fixées sur moi....

Au milieu d'elles, une forme humaine, blanche et rigide, étendue sur un lit de pandanus....

Je m'approchai de ce fantôme endormi, je me penchai sur le visage mort.... Rarahu se mit à rire....

A ce rire de fantôme le soleil s'éteignit dans le ciel, et je me retrouvai dans l'obscurité.

Alors un grand souffle terrible passa dans l'atmosphère, et je perçus confusément des choses horribles : les grands cocotiers se tordant sous l'effort de brises mystérieuses, — des spectres tatoués accroupis à leur ombre, — les cimetières maoris et la terre de là-bas qui rougit les ossements, — d'étranges bruits de la mer et du corail, les crabes bleus, amis des cadavres, grouillant dans l'obscurité, — et au milieu d'eux, Rarahu étendue, son corps d'enfant enveloppé dans ses longs cheveux noirs, — Rarahu les yeux vides, et riant du rire éternel, du rire figé des Toupapahous....

« O mon cher petit ami, ô ma fleur parfumée du soir ! mon mal est grand dans mon cœur de ne plus te voir ! ô mon étoile du matin, mes yeux se fondent dans les pleurs, de ce que tu ne reviens plus !... »

« Je te salue par le vrai Dieu, dans la foi chrétienne. »

« Ta petite amie,

» RARAHU. »



TABLE DES OUVRAGES

CONTENUS DANS CE VOLUME

	Page
LA TROISIÈME JEUNESSE DE MADAME PRUNE.	5
LE MARIAGE DE LOTI.	III



CORBELL. IMP. CRÉTÉ.

993304



5 Bände 650.-

Berlin, 10. Juni 1900





